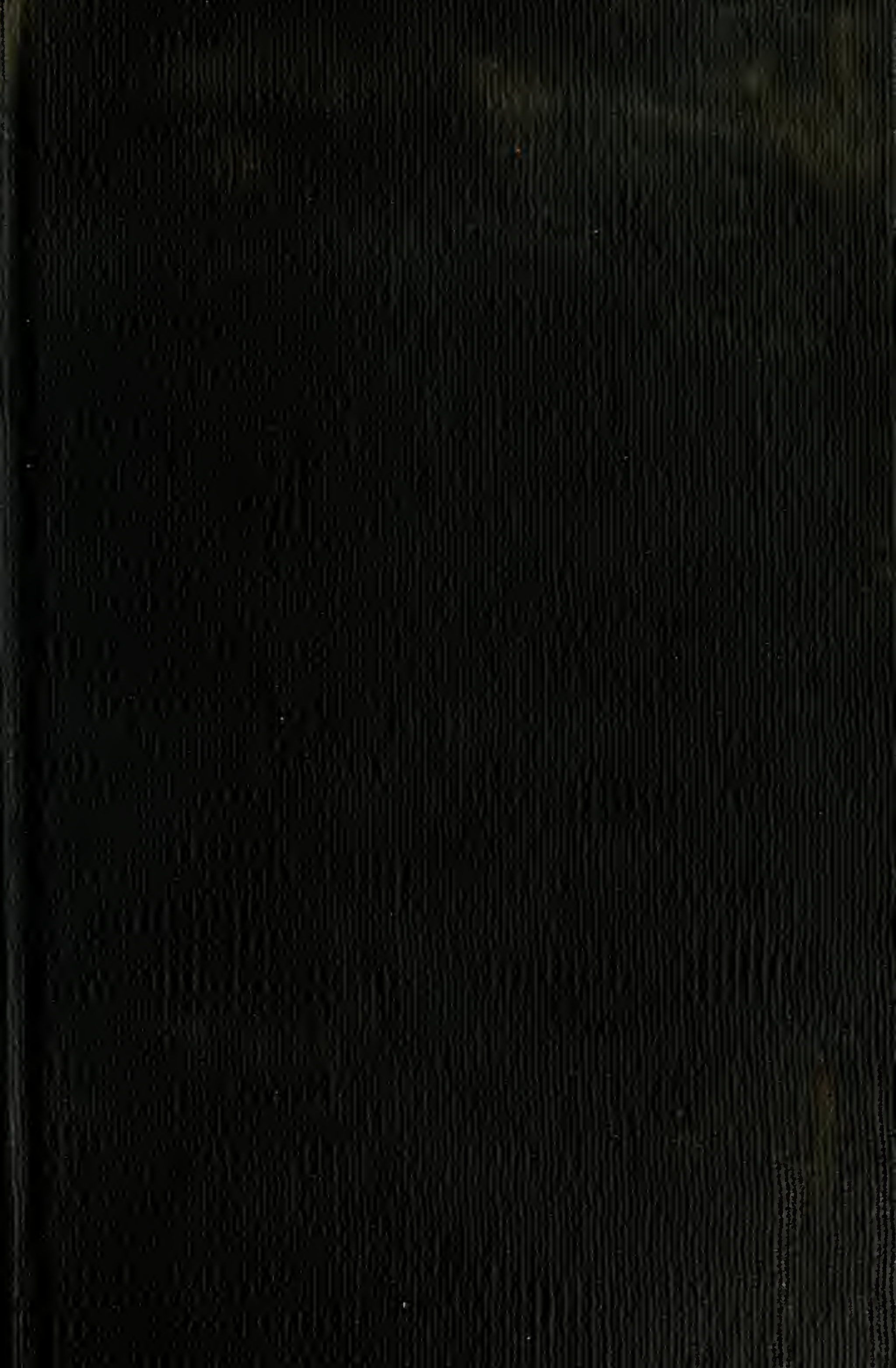


ACTES

DE LA

SOCIÉTÉ PHILOLOGIQUE

Organe de l'Œuvre de saint Jérôme

TOME XXVI — ANNÉE 1897

11e de la nouvelle série.

ACTES

DE LA

SOCIÉTÉ PHILOLOGIQUE

(Organe de l'Œuvre de saint Jérôme)

TOME XXVI

(11e de la nouvelle série)

Année 1897

PARIS

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK

11, RUE DE LILLE, 11

1898

L'ABRÉGÉ

DES MERVEILLES

IMPRIMERIE E. CAPIOMONT ET Cie



PARIS
6, RUE DES POITEVINS, 6
(Ancien Hôtel de Thou)

L'ABRÉGÉ

DES

MERVEILLES

TRADUIT DE L'ARABE

D'APRÈS LES MANUSCRITS

DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE PARIS

PAR

le Bon CARRA DE VAUX

PARIS

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK

11, RUE DE LILLE, 11

1898

TABLEAU DE TRANSCRIPTION

ا	ب	ت	ث	ج	ح	خ	د	ذ	
a *et* ’	b	t	ṯ	dj	ḥ	kh	d	ḏ	
ر	ز	س	ش	ص	ض	ط	ظ	ع	غ
r	z	s	ch	ṣ	ḍ	ṭ	ż	‘	g
ف	ق	ك	ل	م	ن	ه	و	ى	
f	ḳ	k	l	m	n	h	w *et* o	y *et* i.	

III

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LES ÊTRES ET LES NATIONS

DEUXIÈME PARTIE

LES MERVEILLES DE L'ÉGYPTE

INTRODUCTION

L'ouvrage que voici appartient dans la littérature merveilleuse des Arabes à une époque antérieure à celle des *Contes* proprement dits. Il n'est comparable ni aux recueils de Contes dont les *Mille et une nuits* sont le type, ni aux romans populaires comme celui d'*Antar*. Ce n'est d'ailleurs pas une œuvre d'imagination. Le mot de *Merveille* ne représente pas dans la pensée de l'auteur quelque chose qui n'existe pas ou n'a jamais existé. Les Merveilles sont des monuments, des faits, des êtres, tels que ceux qu'on rencontre dans la géographie et dans l'histoire. Il n'est pas bien sûr qu'elles soient vraies ; il l'est encore moins qu'elles soient fausses : elles sont surtout difficiles à contrôler.

L'auteur qui fait un recueil de ces Merveilles n'est pas un poète ; c'est un érudit. Il puise dans les traditions orales ou écrites des peuples et dans les récits des voyageurs. Il n'invente pas. Sa compilation nous intéresse parce qu'elle nous

montre la forme qu'ont prise les différentes légendes, en un mot l'état de Folklore, dans le milieu où elle a été faite.

Cette sorte de littérature a été abondante chez les Arabes. On peut s'en rendre compte en parcourant l'article *'Adjâ'ib* (Merveilles) dans un de leurs dictionnaires bibliographiques, par exemple dans celui de Hadji Khalfa. Les ouvrages les plus célèbres en ce genre sont ceux de Kazwîni et de Dimichqui[1]. Le nôtre diffère de ces grands traités en ce qu'il est plus littéraire et qu'il contient plus d'histoire.

Il y a, chez les Musulmans, un folkloriste dans chaque théologien, dans chaque géographe et dans chaque historien. En ce qui concerne la théologie, il n'est point étonnant qu'elle se présente entourée d'un cortège de merveilles ; c'est sa fonction d'en produire et c'est son droit de s'en parer. Notre auteur, comme beaucoup de cosmographes ou d'encyclopédistes, débute par des vues générales sur la création, sur le monde céleste et terrestre, sur le temps de la fin du monde. Ses sources, en ces matières, sont les mêmes que celles de la théologie musulmane, c'est-à-dire que ce

1. Zakarija ben Muhammed ben Mahmud el-Cazwini's *Kosmographie:* éd. F. Wüstenfeld, Göttingen, 1847-1849. — *Cosmographie* de Chems-ed-Dîn Abou Abdallah Mohammed ed-Dimichqui ; éd. A. F. Mehren, Saint-Pétersbourg, 1866. — Kazwîni est mort en 682, H. ; Dimichqui, en 654, H. L'ouvrage de Dimichqui a été aussi traduit par A. F. Mehren, Copenhague, 1874.

sont surtout, probablement, des légendes rabbiniques, auxquelles il faut joindre quelques légendes indiennes. Ces dernières furent répandues par les savants arabes qui étudièrent la science brahmanique sous les Khalifes Al-Manṣour et Al-Mamoun. La théorie des cycles du monde, à laquelle je fais plus particulièrement allusion ici, a été exposée par plusieurs érudits musulmans, entre autres par le fameux Al-Bîrouni[1].

Les théologiens arabes devaient aussi connaître l'histoire des prophètes. Elle a été fort exploitée par Mahomet lui-même dans le *Coran*, et, si elle n'y a pas gagné en simplicité et en grandeur, elle y a du moins acquis un certain rehaut de bizarre et de merveilleux. Cette histoire ne concerne pas seulement la série des grands patriarches, rois et prophètes bibliques ; elle s'occupe aussi de quelques prophètes locaux tels que Houd. Malheureusement ces dernières légendes, d'origine arabe, ont été tellement remaniées et ramenées à la fin de servir la religion musulmane, qu'elles ne fournissent plus que des indications incertaines sur l'époque antéislamique.

L'histoire des prophètes a été exploitée aussi par une secte spéciale qui fleurit dans l'ʿIrâḳ après

1. Albîrûnî. *The Chronology of ancient nations*, trad. Sachau, p. 29. — L'*Abrégé des Merveilles*, pages 13-15. — Albîrûnî vécut à la fin du dixième siècle de notre ère et voyagea dans l'Inde. Rappelons, puisque nous nous occupons ici de Folklore, que c'est son nom qui fut transformé en celui de Maître Aliboron.

la dernière ruine de Babylone, la secte des Sabéens[1]. Ces théologiens, s'inspirant des méthodes gnostiques, établirent une sorte de syncrétisme confus entre les croyances des diverses races, juive, égyptienne, persane, et conçurent la vérité religieuse comme s'étant développée dans le monde par degrés successifs au moyen d'une série de révélations. Des feuillets furent ainsi donnés par Dieu à Adam, d'autres à Set son fils, d'autres à Hénokh. Le livre de ces révélations se transmettait de patriarche en patriarche et s'accroissait dans les mains de celui qui avait reçu le don prophétique. La révélation, interrompue après Hénokh, fut continuée par Noé, puis par Abraham. Les Sabéens identifièrent le prophète biblique Hénokh avec le dieu égyptien Toth, le « Seigneur de la voix », le maître de la magie. Chez les Arabes, Hénokh reçut le nom d'Idrìs, et ce fut l'un des grands prophètes. Un auteur arabe ancien, Ṯa'labi[2], a raconté les vies des prophètes, tant bibliques qu'arabes. Son livre n'a pas, comme le nôtre, subi l'influence des traditions sabéennes.

1. On peut consulter sur les Sabéens l'ouvrage de Chwolsohn, *Die Ssabier und Sabismus*.

2. Et-Ta'labi, الثعلبى, auteur du *Livre des histoires des prophètes*. est mort l'an 427 de l'hégire. Nous nous sommes servi d'une édition lithographiée de son livre, appartenant à la bibliothèque de l'École des Langues orientales vivantes. — L'histoire des prophètes est aussi fort développée dans l'abrégé persan de la *Chronique* de Tabari, traduit par Zotenberg ; *Oriental translation fund*, 1867-1874.

La légende d'Adam revêt, dans notre livre, une double forme, arabe et indienne. Celle de Noé a son centre en Chaldée, auprès de Babel où fut construite l'arche, à Koufah où l'on vit l'eau du déluge sourdre d'un four ; elle est d'ailleurs reliée à l'histoire égyptienne. La légende d'Abraham est en partie arabisée, selon la tradition coranique ; pour le reste elle est contée dans l'esprit copte. Les histoires de Moïse et de Joseph sont aussi détaillées conformément à la tradition copte.

La vie et le caractère de Salomon ont fourni une trame commode aux broderies de l'imagination des Arabes et de Mahomet. Ce prince, sage, d'abord, et mage tout à la fois, puis abandonné au goût des plaisirs, a gardé dans les légendes sémitiques une physionomie riche en contrastes, devant laquelle la conscience hésite, mais où l'esprit se laisse séduire. Salomon fut un maître de grands secrets, un souverain magnifique, entasseur de trésors, glorieux bâtisseur, chef d'immenses armées, obéi aussi des génies et des bêtes. L'imam Ṯaʿlabi a développé sa légende. Notre livre renferme sur lui une curieuse histoire d'amour.

Les anges, les génies et les satans sont une part de la création, et ils se trouvent en relation avec les hommes, prophètes ou non. Les premiers ont sans doute été pris par les Arabes au *Talmud ;* les seconds l'ont été aux Persans ; la démarcation originelle entre ces trois classes d'êtres n'est pas nette. Les Satans ont, dans l'islam, la faculté d'en-

gendrer; les génies ont celle de se battre et d'avoir des constitutions politiques. L'*Avesta* des Persans était peuplé de génies. Ils y équivalaient souvent aux forces ou aux phénomènes de la nature personnifiés. En passant chez les Arabes, ils se sont spécialisés. On les y voit surtout chargés de peupler les châteaux et les villes ruinés dans les déserts d'Arabie et d'Afrique, ou de provoquer des mirages dans ces étendues de sable. Notre livre raconte de jolies légendes de voyageurs égarés dans des villes peuplées par les génies.

A la classe des génies se rattachent d'autres classes d'êtres plus ou moins fantastiques : animaux qui se métamorphosent, qui parlent ou comprennent, chiens, serpents, vampires dans les ruines, nasnâs ou sorte de singes faits comme des moitiés d'hommes, fées. Les péris ou les fées sont de toutes les races. En particulier, ces fées ou ces ondines, qui, après s'être laissé capturer par des hommes, les épousent, leur donnent des fils et soudain les abandonnent, ont existé partout. M. le Cte de Charencey a consacré au cycle de ces légendes un chapitre de son livre sur le *Folklore dans les deux mondes*[1].

Il faut rapprocher de l'histoire des Satans celle du Deddjâl, l'antéchrist, enchaîné dans une île. C'est une légende théologique, mais naturaliste aussi, comme celle du devin Chikk qui demeurait à Wâdi Berhout et celle des Cyclopes enfermés

1. *Actes de la Société philologique*, tome XXIII.

sous l'Etna. Le Deddjâl, semblable à l'Azhi Dahâka[1] des légendes persanes, rompra ses chaînes à la fin des temps.

Notre auteur a traité de l'origine des races et présenté un tableau sommaire des différents peuples et pays de la terre. Le parti pris du merveilleux n'est pas partout dans ce tableau également sensible. Il y a de nombreux passages qui sont rédigés avec sérieux et qui pourraient être comparés aux passages analogues des géographes.

Au début de cet exposé, il est fait allusion aux longues luttes que les Sétites, fils de Set, eurent à soutenir contre les Caïnites à l'origine du monde, en Égypte et en Chaldée. Comme tous les Caïnites et l'immense majorité des Sétites périrent dans le déluge, il suffit de s'occuper des races à partir de Noé. Néanmoins il est intéressant de remarquer que plusieurs peuples, à la connaissance des Arabes, n'admirent pas le déluge ou tout au moins en contestèrent l'universalité : tels les Persans et les Indiens[2].

Noé eut plus de trois fils. Outre Sem, Cham et Japhet, il en eut un qui devint infidèle et périt dans le déluge. Un autre fut le père de certaines

1. V. l'*Avesta*. trad. J. Darmesteter; *Annales du Musée Guimet*, tomes XXI, XXII, XXIV.

2. Selon Mas'oudi, les Indiens, les Chinois et autres nations de l'extrême Orient, nient l'universalité du Déluge. Le *Livre de l'Avertissement*, trad. Carra de Vaux, p. 270. — Albîrûnî est encore plus explicite en ce qui concerne les Persans ; *Chronology*, p. 27.

races de l'extrême Orient. — Des Sémites nous avons assez parlé en traitant des prophètes. — Les Chamites sont les noirs : les Soudân ou Nègres, les Nubiens, les Abyssins, les noirs du Zanguebar, les Berbères de l'Afrique du Nord et aussi les Kouchites de l'Inde. Quelques détails curieux sont donnés sur chacun de ces peuples, et l'on peut utilement rapprocher ce chapitre de ce qu'ont écrit, sur le même sujet, Mas'oudi dans les *Prairies d'or* ou les cosmographes comme Ibn el-Werdi[1].

Non moins intéressant est le chapitre sur les Japhétites. Nous y voyons passer tour à tour les Espagnols, les Francs, les Lombards, les Romains, les Bulgares, les Grecs anciens et modernes, les Slaves, les Turcs, les Persans, les Chinois. Ce morceau paraît être de rédaction ancienne, et par l'intérêt de certains détails touchant les mœurs et les religions de ces peuples, il rappelle les ouvrages de Mas'oudi. A l'extrémité nord des contrées occupées par la famille japhétite, s'étend une race fabuleuse mentionnée dans le *Coran*, celle de Gog et Magog, le Magog de la Bible[2].

1. La *Perle des Merveilles* par Ebn al-Ouardi a été analysée par de Guignes dans les *Notices et extraits des mss. de la Bibliothèque du roi*, tome II, p. 19-59. Reinaud, dans une note à l'*Introduction* d'Abou'l-Féda, p. CLXII, juge que la notice de de Guignes « laisse beaucoup à désirer. » Ibn el-Werdi est mort en 749, H.

2. *Genèse*, ch. X, v. 2. — Yâdjoudj et Mâdjoudj, Gog et Magog, est un doublet.

L'univers terrestre, outre les génies et les hommes, comprend encore un grand nombre de races et d'animaux bizarres. C'est surtout dans les îles et dans les mers qu'ils habitent, et c'est auprès des navigateurs qu'il faut s'enquérir de leur existence et de leur nature. Nous rentrons ici dans le domaine du merveilleux, mais sans sortir tout à fait du domaine géographique. Au contraire, les mêmes hommes de qui les Arabes pouvaient tenir des renseignements précis sur les mers, sur les îles, sur les plages lointaines, étaient aussi ceux qui colportaient ces légendes ou qui, inconsciemment, les inventaient. Le long chapitre de notre livre qui est consacré aux mers, tout plein qu'il est de données fantastiques, ne diffère pas tant qu'on pourrait le croire des études des géographes sérieux sur le même sujet. Ce chapitre aussi porte un caractère d'antiquité. Il est comparable de près aux premières pages de la *Géographie* d'Ibn al-Fakîh[1], et, en ce qui concerne plus spécialement les mers orientales, à la *Relation des voyages dans l'Inde et à la Chine* par Abou Zeyd[2], à la curieuse narration intitulée les *Merveilles de l'Inde*[3] et à

1. Ibn al-Fakîh al-Hamadhâni, auteur du *Kitâb el-Boldân*, écrivit aux environs de l'an 290 de l'hégire, en compilant beaucoup. Son livre a été édité par de Goeje dans la *Bibliotheca Geographorum arabicorum*, 1885.

2. Édition et traduction par Reinaud, 1845. La *Relation* est du dixième siècle de notre ère.

3. Édition et traduction par Van der Lith et Marcel Devic, Leide, 1883-1886. Les *Merveilles de l'Inde* sont du dixième siècle de notre ère.

certains passages des Aventures de Sindbad le marin.

On sait d'ailleurs que les aventures de Sindbad ont été identifiées avec la légende armoricaine de saint Brandan. Les renseignements fournis par notre auteur sont présentés dans un assez grand désordre ; cela n'empêchera pas d'apprécier l'intérêt de certains détails concernant la navigation, le commerce, la minéralogie, la flore, — je n'ose pas parler de la faune. Ceux qui ont rapporté ces choses ne les ont pas inventées ; ils les ont mal vues ; mais au moins les ont-ils vues.

Les parties du monde inaccessibles aux navigateurs sont restées pour eux perdues dans des ténèbres effrayantes. Mieux que par les colonnes et les statues magiques, le passage au delà de quelques points extrêmes leur était interdit par la peur. Ils s'en sont consolés en peuplant de monstres les rivages inconnus et en livrant les mers lointaines en proie aux brumes et aux tempêtes.

On sera frappé de la multiplicité des races que ces voyageurs, et les cosmographes après eux, placent sur la terre, et de l'immense étendue qu'ils donnent au monde. En somme, le système cosmographique qui ressort de ces récits n'est pas clair. On ne voit pas toujours si le monde y est conçu comme un disque flottant sur l'eau ou comme une montagne, selon les anciennes idées des Chaldéens ou d'autres peuples plus sauvages, ou bien comme une sphère dont un quart serait habité, selon le système de Ptolémée adopté par les géographes

arabes[1]. Il semble qu'une cosmographie populaire persiste ici sous la cosmographie savante.

Outre les voyageurs, les conquérants purent fournir aux chercheurs de merveilles des renseignements sur les différentes contrées du monde. Cela s'applique en vérité à Alexandre, dans l'antiquité classique, et pourrait être appliqué mythiquement à Hercule. Hercule est un peu oublié dans le Folklore arabe ; mais Alexandre y est très vivant. Il y reçoit le surnom de Dou'l-Ḳarnéïn qui le désigne dans le *Coran*, surnom signifiant l'homme aux deux cornes, peut-être aux deux puissances selon le sens apocalyptique du mot *cornu*, c'est-à-dire le maître de l'Orient et de l'Occident. On le fait aller non pas seulement jusque dans l'Inde, ce qui est légitime, mais aussi dans le Sud jusqu'à Socotora et aux régions inexplorées de l'Afrique, dans l'Ouest jusqu'aux Colonnes d'Hercule, au Nord jusqu'aux contrées qu'habitent Gog et Magog. Il repousse leurs hordes par delà les montagnes et en ferme les passages avec la Grande Muraille. La légende arabe d'Alexandre diffère notablement du *Pseudo*-Callisthènes, qui est cependant l'origine de tout le cycle alexandrin, et aussi du *Roman* français d'*Alexandre*. Comme dans le Roman pourtant, le conquérant doit combattre beaucoup de bêtes fabuleuses. La légende ne dit pas qu'il en envoie la peau à Aristote ; mais elle nous le montre

1. V. l'*Introduction générale à la géographie des Orientaux*, par Reinaud, qui forme le tome Ier de sa traduction de la *Géographie* d'Abou'l-Féda, 1848.

en fréquente correspondance avec son illustre précepteur, au point que l'on peut se demander si les Arabes n'avaient pas de la correspondance d'Aristote une connaissance plus étendue que la nôtre.

Un autre roi conquérant fut Ifrîḳis. Celui-là appartint à la lignée des rois fabuleux de l'Yémen. Il étendit surtout son empire dans l'Afrique, à laquelle il donna son nom. — L'Égypte eut aussi ses rois voyageurs. L'un est el-Wélîd, fils de Douma', le fondateur de la puissance amalécite dans cette contrée, l'autre er-Rayân, fils d'el-Wélîd, le Pharaon de Moïse. Le premier tenta en vain d'atteindre les sources du Nil; mais il s'avança si loin dans le Sud qu'on croirait qu'il eût un pressentiment du soleil de minuit[1], à moins qu'il n'ait pris pour le soleil la fumée de quelque solfatare. Le second fit aussi des conquêtes en Orient et de longues explorations dans l'ouest et le sud de l'Afrique. Comme Alexandre il rencontra une ville d'ascètes, et la reproduction de ce fait dans leurs deux légendes paraît bien être un doublet.

Il y eut certainement des tentatives faites dans l'antiquité pour atteindre les sources du Nil, et il est vrai que des expéditions furent envoyées par les Ptolémée pour visiter les peuplades qui avoisinaient l'Égypte au Sud. Notre livre rapporte l'histoire d'un sage qui parvint jusqu'au pavillon d'où sort le Nil. Cette légende est d'un caractère

1. V. p. 352.

assez archaïque ; mais, comme on y a mêlé la notion de sphère céleste selon le système de Ptolémée, la conception cosmographique qu'elle renferme est devenue assez incompréhensible : il est probable que c'est celle où le monde à la forme d'une montagne portant à son sommet le Paradis et un pavillon d'où sortent les quatre fleuves. A cette conception se relie celle qui représente le Gange et l'Indus comme des fleuves paradisiaques. On a, en somme, en ajoutant les légendes, six fleuves paradisiaques : le Nil, le Tigre et l'Euphrate, l'Oxus, l'Indus et le Gange[1]. De là provinrent certaines confusions géographiques. Le régime des sources du Nil expliqué dans notre livre est celui qui est communément adopté par les géographes arabes. Hermès, qui est encore le même que le Dieu égyptien Toth, est censé l'avoir organisé.

L'histoire légendaire de l'Égypte, qui occupe plus d'une moitié de notre volume, ne peut être commodément ramenée ni aux récits d'Hérodote, ni aux listes de Manéthon, ni aux données de l'égyptologie moderne. Elle diffère beaucoup aussi de ce que l'on trouve dans les anciens contes égyptiens, tels que le *Conte des deux frères* ou le *Roman de Setna*[2]. Ce long récit est incontestable-

1. Sans parler du Seïhoun et de diverses interprétations proposées pour les noms des quatre fleuves. Comparez sur cette question les *Prairies d'or* de Mas'oudi, trad. Barbier de Meynard, t. II, p. 358.

2. Comparez aussi les *Contes populaires de l'Égypte ancienne*, traduits par Maspero, 1889.

ment d'origine copte. L'auteur qui l'a rédigé ne cesse de répéter qu'il en a trouvé les éléments dans les livres des Coptes. Il n'y a aucune raison d'en douter, et il est même probable que l'auteur a lu, plutôt qu'entendu raconter ces histoires. Elles doivent avoir leur source dans des souvenirs ou impressions très longtemps gardés par l'imagination populaire et se rapportant à l'état politique et religieux de l'ancienne Égypte. Le sentiment qui y règne n'est en effet ni chrétien ni grec. Tout au plus pourrait-on reconnaître la marque de l'esprit grec dans quelques jolis contes comme celui de l'ondine et du berger luttant ensemble près des murs d'Alexandrie; tel autre, dont l'allure est fine et la conclusion immorale, comme celui de la femme adultère faisant changer de place l'idole qui doit déceler son crime, rappelle de loin Boccace et peut bien avoir été hellénisé. Le reste, abstraction faite des légendes bibliques, appartient sans nul doute au vieux fonds copte.

Tout n'est pas faussé dans ce reflet d'une civilisation qui, au moment où ont été écrits ces contes, était déjà depuis longtemps disparue. Le mode de vie des anciens monarques, leurs plaisirs, leurs caprices, leurs chasses, leurs promenades en bateau sur le Nil; les intrigues de leurs femmes; leurs luttes contre les grands seigneurs de la féodalité égyptienne, leur magnificence, leur goût des bâtiments et des jardins, la coutume qu'avait chaque nouveau roi de se bâtir une résidence propre et d'abandonner celles de ses prédéces-

seurs, coutume qui couvrait le sol de l'Égypte de ruines; l'espèce de fascination exercée par ces ruines sur l'imagination du peuple, la croyance qu'elles se peuplaient d'esprits, l'idée que chaque statue était la demeure d'un esprit et que ces statues, à la manière des oracles, dictaient des lois et rendaient la justice ; la splendeur des temples, les variations du culte plus naturaliste chez certains rois, plus théologique chez les autres, le culte rendu à la divinité supérieure et aux dieux qui hiérarchiquement en dépendent, le culte du bœuf et d'autres animaux, l'introduction de dieux étrangers; les soins donnés aux morts, leur embaumement, la richesse des tombeaux, l'immensité des nécropoles; l'importance attachée à la magie, le respect des écritures et de ceux qui en possédaient la science, le rang éminent des prêtres; la division de la nation en castes et la manière de les classer, la perception des impôts en nature, le souci des cultures, le développement merveilleux de l'art hydraulique et de plusieurs autres arts parmi lesquels la pharmaceutique, les honneurs rendus aux artisans habiles : tous ces nombreux traits sont historiquement justes[1].

Quant aux principaux faits de l'antiquité égyptienne, ils sont relatés d'une manière qui permet la surprise. D'abord l'intercalation du fait du déluge a nécessité une espèce de dédoublement des

1. Voyez en général l'*Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, par Maspero, tomes I et II, 1895-1897.

légendes, de façon que l'on pût avoir une histoire de l'Égypte avant le déluge et une histoire de l'Égypte après. Il y a de la sorte deux Misraïm auteurs du peuple égyptien ; des villes sont fondées deux fois, les arts deux fois inventés. Toute une dynastie est transportée avant le déluge, qui ne se distingue en rien, ni au point de vue des mœurs ni à celui de la civilisation, des dynasties postérieures.

Il y a, après le déluge, quatre dynasties successives correspondant à quatre divisions territoriales de l'Égypte, et dont les chefs, portant des noms de villes, sont tous quatre fils de Misraïm ou de Ḳobṭîm (on ne sait pas bien), c'est-à-dire de l'ancêtre commun des Égyptiens[1]. La quatrième de ces dynasties, celle de Ṣâ, déchoit sous le gouvernement des femmes, ce qui est encore un trait historique, et l'Égypte est conquise par des envahisseurs qui sont des Amalécites de Chanaan. Leur invasion correspond évidemment, dans l'histoire, à celle des Pasteurs ou Hyksos, et il est très remarquable qu'une hypothèse fortement fondée voit dans les Pasteurs des Chananéens[2]. Ces conquérants, en véritables Amalécites, s'avançaient en Égypte, saccageant tout sur leur passage, ruinant les villes et brisant les merveilles. Ils furent, au

1. Cet ancêtre porte en effet ces deux noms qui lui ont valu d'être dédoublé en deux personnages. On remarquera d'ailleurs la variété de formes qu'a reçues le nom de Kobt, et l'emploi des deux formes singulière et plurielle : Kobt, Kobtîm ; Misr, Misraïm.

2. V. Maspero, *Histoire ancienne*, t. II, p. 55.

demeurant, de très grands princes, et ils reconstruisirent des merveilles non moindres. A leur lignée appartiennent le Pharaon de Joseph et celui de Moïse, que séparent deux ou trois autres Pharaons plus obscurs. Il n'est pas bien fixé dans l'esprit des Arabes si le nombre des Pharaons fut de six ou de sept ; mais il est certain, d'après la légende, que les seuls rois d'Égypte qui furent en relation avec les Israélites ont droit à ce titre. Le roi d'Égypte contemporain de Noé compte comme Pharaon et d'ailleurs porte ce nom ; il en est de même du contemporain d'Abraham.

Les rois d'Égypte eurent à combattre, outre les Syriens, les Nubiens et les Berbères, peuple très redoutable par sa magie. Ils entretinrent des relations avec les Chaldéens. Ce qui est plus inattendu, c'est qu'ils eurent à subir les incursions des Francs. Dans cette légende d'une invasion franque en Égypte, il faut sans doute considérer que les Francs sont pris comme type des puissances occidentales et barbares d'outre-mer. Nous mettons le lecteur en garde contre l'idée de chercher dans ce récit un souvenir des Croisades.

L'histoire légendaire de l'Égypte, développée dans notre livre, est reproduite sous une forme plus ou moins brève par la plupart des historiens arabes, par exemple Tabari, Mas'oudi, Soyouti, Abu'l-Mahâsin, Ibn Iyâs[1], etc. Le célèbre Maḳrîzi,

1. Ibn Iyâs, auquel nous avons emprunté plusieurs leçons, est mort après l'an 928, H. Il a écrit une histoire d'Égypte intitulée : *Fleurs nouvelles sur les événements des siècles*, et

dans sa *Description de l'Égypte*[1], cite, à propos des diverses villes ou antiquités de ce pays, de nombreux passages qui se retrouvent identiquement dans notre ouvrage. Une grande partie des mêmes légendes avait déjà été traduite, au dix-septième siècle, par Pierre Vattier, d'après un manuscrit de la bibliothèque du Cardinal de Mazarin[2], qui, depuis, s'est perdu ; le texte de Vattier, rendu en un joli français, n'est pas complet.

Quelle est la date de notre livre et quel en est l'auteur ? Nous aurions répondu tout d'abord à ces questions si nous avions été capable de les résoudre. Mais nous n'avons pas réussi, sur ces deux points, à sortir du doute et nous ne pouvons que fournir aux lecteurs des éléments de solution. Il est d'abord nécessaire pour cela que nous leur fassions connaître les manuscrits.

La *Bibliothèque nationale* de Paris possède plusieurs copies de l'*Abrégé des Merveilles*.

Le manuscrit 1471 a été désigné dans nos notes par la lettre A. C'est un manuscrit de petit format,

imprimée à Boulaq en 1311, H. — Abu'l-Mahâsin Ibn Tagri Bardi, historien célèbre, auteur du *Nodjoum* (*Les étoiles brillantes sur les rois de Misr et du Caire*), est mort en 874, H. Son livre a été édité par Juynboll, 1852-1861.

1. Makrîzi est mort l'an 845, H. La traduction de son *Khitat* (*Description topographique et historique de l'Égypte*) a été commencée par Bouriant dans les *Mémoires* de la Mission archéologique du Caire, 1895.

2. L'*Égypte de Murtadi fils du Gaphiphe*. Paris, 1666.

d'écriture élégante et serrée, un peu sale. Il est ancien, daté de l'an 882 de l'hégire. Il renferme deux lacunes importantes. Pour le reste, on peut le regarder comme un bon manuscrit. C'est celui qui nous a le plus servi. On verra dans notre traduction que son titre, sa terminaison et une conclusion de chapitres attribuent ce livre à Mas'oudi ; ils vont même jusqu'à le confondre avec l'*Âkhbâr-ez-Zemân*, Histoires du temps ou Annales historiques, œuvre fameuse du grand historien.

Le manuscrit 1 472, que nous avons désigné par la lettre B, est médiocre. Il nous a pourtant fourni d'utiles leçons dans la première partie et il a servi à combler la première lacune du manuscrit A. Il contient beaucoup de petites additions, généralement peu importantes, aux phrases de A. Vers la fin, il est un peu plus développé. Ce manuscrit est daté de l'an 953 de l'hégire. Il a pour titre : *Livre de l'abrégé des merveilles et des raretés* [1], et au-dessous de ce titre il porte ces mots : « Compilation du précepteur (el-Ostâd) l'imam, le savant, le très docte », sans nom propre. Un sous-titre d'une autre main attribue l'ouvrage à Kazwìni. A la fin de ce manuscrit est ajouté un petit recueil de traditions sur l'Égypte.

Le manuscrit 1 470, désigné par C, est pire que le précédent, quoique l'écriture soit d'un beau style, et il nous a rendu peu de services. Il est incomplet. Le titre manque ; un frontispice rajouté

1. كتاب مختصر العجائب والغرائب.

porte celui-ci : « *Livre de l'Abrégé des Merveilles*, par Mas'oudi[1]. » Le nom de Mas'oudi ne se retrouve pas dans le reste du volume.

Nous négligeons : une copie du même ouvrage faite, d'après un manuscrit peu ancien, par Pétis de la Croix, qui en a traduit les premiers feuillets (ms. 1473) ; une autre copie par un Européen (ms. 1474) ; et un long fragment contenu dans le manuscrit 1475.

Le manuscrit désigné par M (ms. 1478) est un gros volume d'une écriture fine et soignée qui renferme une édition abrégée des *Prairies d'or* de Mas'oudi. C'est un fort bon texte. Les 71 premiers folios de ce volume sont occupés par notre livre qui y figure presque intégralement, bien qu'un peu abrégé dans sa première partie ; il n'y est distingué du reste de l'ouvrage par aucun titre ni par aucune terminaison spéciale. A la fin du règne du Pharaon de Moïse, le récit, qui est raccourci en cet endroit, se termine par ces mots : « Ce Pharaon fut noyé en poursuivant les Israélites », et il continue immédiatement : « Après sa mort, les Égyptiens mirent sur le trône une femme nommée Deloukah », rejoignant par cette phrase le texte des *Prairies d'or*[2].

Enfin, nous avons désigné par N un fragment de la grande encyclopédie de Nowaïri[3] (ms. 1573),

1. كتاب مختصّر العجائب للمسعودى.
2. Les *Prairies d'or*, t. II, p. 398.
3. Nowaïri est mort en 732, H.

qui contient l'histoire de plusieurs rois de l'Égypte ancienne, racontée à très peu près comme dans notre texte. A la fin de ces récits, l'encyclopédiste, abrégeant l'histoire de Moïse, dit : « Il lui advint ce qu'a raconté Ibrahîm dans son livre ; or celui-ci, après l'engloutissement de Pharaon, ne dit plus rien des rois d'Égypte ; mais el-Mas'oudi, dans les *Prairies d'or*, a parlé des rois qui ont gouverné l'Égypte après ce Pharaon. » Reprenant alors le récit de Mas'oudi au même point où l'a repris le manuscrit M, il dit : « Les Égyptiens donnèrent le pouvoir à une femme appelée Deloukah », puis il abrège le reste[1].

Le manuscrit traduit par Vattier, qui datait de l'an 992 de l'hégire, ne devait pas porter de nom d'auteur au début. Un auteur est nommé dans l'en-tête de la deuxième partie ; le traducteur l'appelle : « Le prélat, le docteur, Murtadi, fils du Gaphiphe, fils de Chatem, fils de Moslem, le Macdesien, le Sapheguien ». Cette seconde partie renferme des traditions plus modernes que la première et il y est parlé du Sultan « le Malcolcamele, fils d'Abubecre, fils de Job », ce qui en fixerait la date vers la fin du neuvième siècle de l'hégire.

Quant aux longs passages de notre seconde partie que cite Makrîzi, ils sont attribués par lui à Ibrahîm, fils de Waṣîf Châh el-Ostâḏ. Quelques

1. Il donne surtout la liste qui se trouve dans le tome II des *Prairies d'or*, à la page 410.

passages moins importants sont attribués à Mas'oudi.

De tout cela, il résulte que les deux hypothèses les plus fondées sur l'origine de notre livre sont : celle qui l'attribuerait à Mas'oudi et celle qui l'attribuerait à Ibrahîm, fils de Waṣîf Châh el-Ostâḏ. La première a pour elle le manuscrit A, — avec cette réserve que l'ouvrage ne peut pas être les célèbres *Annales historiques* qui sont une œuvre beaucoup plus importante et d'un caractère bien plus sérieux, — le manuscrit M, les deux meilleurs, un faux-titre du manuscrit C, et de menues citations. La deuxième a pour elle les longues citations de Maḳrîzi, quelques citations analogues dans d'autres auteurs tels qu'Abu'l-Mahâsin, et les manuscrits B et N, si l'on veut reconnaître Ibrahîm, fils de Wasîf Châh el-Ostâḏ dans les simples mots el-Ostâḏ et Ibrahîm.

Mas'oudi vécut dans le quatrième siècle de l'hégire. Il habita l'Égypte dans son âge mûr et dans sa vieillesse. Il écrivit sur cette contrée autre chose que ce que l'on lit dans les *Prairies d'or ;* lui-même en témoigne en renvoyant le lecteur à son *Histoire moyenne,* au *Livre des Questions et des Expériences* et en général à tous ses ouvrages. Il put écrire sur les îles et sur les races ce que notre livre en rapporte, ayant navigué lui-même et ayant personnellement connu le géographe Abou Zeyd, l'auteur de la *Relation.* D'après le dictionnaire bibliographique de Hadji Khalfa, Mas'oudi aurait composé deux traités des Merveilles, l'un intitulé

les *Merveilles du Monde*, l'autre, *le Livre des Merveilles* qui porte avec son nom celui de Suhrawerdi[1].

Ibrahîm, fils de Waṣîf Châh, auteur beaucoup moins illustre que Mas'oudi, vécut en Égypte à la fin du septième siècle de l'hégire[2]. Il écrivit beaucoup sur l'Égypte. Il composa, d'après Hadji Khalfa, un *Grand Livre des Merveilles* et un *Abrégé des Merveilles*[3].

Il y a donc des présomptions très fortes en faveur de l'un et de l'autre de ces deux auteurs. Mais il y en a aussi contre tous les deux.

Les raisons qui militent contre l'attribution de l'ouvrage à Mas'oudi sont celles-ci : Mas'oudi lui-même ne cite pas cet ouvrage ; il n'est pas conçu dans son esprit ni dans son style. Les premiers chapitres pourraient à la rigueur lui être attribués ; l'histoire de l'Égypte ne semble pas lui appartenir. Ses deux chapitres sur l'Égypte dans les *Prairies d'or* ne sont pas du tout rédigés de cette manière, et l'on n'y voit pas bien qu'il ait connu ce qui est rapporté dans notre livre. Mas'oudi, voulant connaître les légendes de l'Égypte ancienne, eût plutôt interrogé ; notre rédacteur a plutôt lu. Mas'oudi se fût enquis des raisons philosophiques ; il eût

1. Hadji Khalfa, t. IV, p. 186 et 187. عجائب الدنيا, et كتاب العجائب.

2. Voy. F. Wüstenfeld, *Die Geschichtschreiber der Araber*, § 373, *a*.

3. Hadji Khalfa, *loc. cit.*, et t. V, p. 114. كتاب العجائب الكبير et مختصر العجائب.

alourdi son récit d'érudition et ramassé toutes les hypothèses. Les qualités et les défauts de cette partie du livre sont précisément l'opposé de ceux de Mas'oudi. Le style est limpide et doux, gracieux, spirituel quelquefois; la composition est polie et assez libre d'entraves; mais le vocabulaire est un peu pauvre, l'imagination descriptive de l'auteur un peu faible, et la trame de son récit semble parfois bien mince. Au contraire, le style de Mas'oudi est riche et vigoureux; il est en revanche heurté et souvent lourd, et l'esprit, lorsqu'il y est cherché, avorte. Sa composition est embarrassée de digressions, mais elle est nourrie de science et chargée de profondes pensées. L'auteur aimable qui a rédigé cette seconde partie est certainement un autre que lui.

L'objection que l'on peut faire contre l'attribution à Ibrahîm fils de Waṣîf Châh est celle de la date. Rien dans tout le corps de l'ouvrage, — à moins que ce ne soit la douceur du style, — ne révèle une époque postérieure à celle de Mas'oudi. Il est invraisemblable que si l'ouvrage, sous la forme où il nous est parvenu, avait pour auteur Ibn Waṣîf Châh, sa modernité ne se soit trahie à aucun signe. Le compilateur de l'*Égypte de Murtadi* n'a pas manqué d'ajouter aux légendes anciennes des récits plus modernes. Il serait étonnant aussi que les Arabes eussent attendu jusqu'à cette date tardive pour exploiter des traditions coptes où l'intercalation des histoires bibliques était d'ailleurs depuis longtemps faite. Au surplus le livre a

bien le caractère d'une compilation. Dans cette sorte de littérature, chacun s'approprie et accolle les légendes sans respect des droits d'auteur. Makrîzi a pu trouver chez Ibn Waṣîf Châh ce que celui-ci avait déjà trouvé et pris chez un autre.

Ne concluons donc pas. L'essentiel est que le lecteur sache que toutes ces légendes sont d'origine assez ancienne et que notre livre peut bien représenter l'état du Folklore dans le monde musulman, au dixième siècle de notre ère.

La traduction que nous donnons de cet agréable ouvrage est très littérale. Nous avons eu soin de mettre en note toutes les leçons nécessaires pour permettre l'amélioration des passages douteux. L'on comprendra que nous n'ayons pas voulu passer trop de temps à éclaircir des questions d'onomastique un peu frivoles et peut-être insolubles. Le lecteur en trouvera les éléments dans les notes, tout comme s'il avait affaire à une édition.

Le soin apporté par l'imprimeur à ce travail mérite que nous lui en exprimions ici notre satisfaction[1]. Nous devons surtout des remerciements à la Société philologique qui a pris à sa charge cette publication et à M. le Comte H. de Charencey, président de cette Société. Nous voudrions que

1. Le caractère arabe employé dans les notes provient de la fonderie Th. Beaudoire.

notre livre pût être utilement placé à côté du livre de ce savant sur le *Folklore dans les deux mondes*. Nos vœux seront satisfaits s'il intéresse les orientalistes et les folkloristes et s'il amuse quelques profanes.

B. DE VAUX.

Paris, novembre 1897.

PREMIÈRE PARTIE

LES ÊTRES ET LES NATIONS

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

DE LA CRÉATION

Au nom de Dieu clément et miséricordieux. Abou'l-Hasan 'Ali, fils d'el-Hoseïn, fils d''Ali, fils d''Abd Allah el-Hodali el-Mas'oudi, a dit[1] :

Commençons par rendre gloire à Dieu, par le remercier de ses bienfaits, par invoquer ses bénédictions sur tous ses prophètes et sur tous ses anges, en particulier sur Notre Seigneur et Prophète Mahomet, ainsi que sur ses épouses et sur ses compagnons. Nous exposerons ce que nous savons des secrets de la nature et des différentes espèces de créatures, en nous bornant à ce qui a rapport à notre dessein. Nous y joindrons les traditions concernant les rois de la terre, les merveilles qu'ils ont faites, ainsi que la description des différentes merveilles que renferment les diverses contrées, des instruments magiques, des talismans, des temples, des lois, des pays et des inscriptions gravées sur les pierres. Nous dirons sur toutes ces choses ce qui nous en a été rapporté. Nous parlerons aussi de ce que l'on connaît des lois anciennes et des doctrines païennes, ainsi

1. Ce titre ne se trouve que dans le ms. A.

que de ce qui a été transmis par les sages d'autrefois. Que Dieu soit notre aide.

J'ai intitulé mon livre : *Livre des histoires du temps et de ce qui a été détruit par les révolutions, des merveilles des pays, des mers et des terres*[1]. Je dis donc :

Dieu, dont la gloire est grande et dont les noms sont saints, a créé sans nécessité ; il a fait grandir ses créatures sans qu'il eût besoin d'elles ; mais il les a créées seulement pour qu'elles le servent et pour qu'elles lui rendent gloire, pour qu'elles le remercient de ses bienfaits. C'est pourquoi il a dit : « J'ai créé les génies et les hommes uniquement pour qu'ils me servent. Je n'ai pas besoin d'eux pour être nourri (*Coran*, LI, 56-57). » Dieu en effet est lui-même la subsistance de toutes choses et toute force vient de lui. Ses créatures ne le grandissent pas du poids d'un atome et leur perte ne le diminue pas de la grandeur d'un cheveu. Il est celui qui ne change pas : on ne lui donne pas de pouvoir, et sa puissance n'est diminuée ni par le cours des jours, ni par celui des nuits. Il a doué ses créatures de l'ouïe, de la vue, de l'intelligence, afin que, par ces facultés, elles connaissent le vrai et le faux, l'utile et le dangereux. Il leur a donné la terre comme tapis pour qu'elles y marchent par des voies spacieuses (*Coran*, LXXI, 18), et le ciel comme un toit solidement bâti (*Coran*, XXI, 33) ; il a fait descendre des cieux les nuages qui versent la pluie et la fécondité. Il a réglé le cours de la lune dans la nuit et du soleil dans le jour, afin qu'elles en reçoivent tour à tour de l'utilité ; il leur a donné la nuit comme

1. Ce second titre, qui est en partie celui de l'*Akhbâr ez-Zemân* de Maçoudi, n'existe aussi que dans le ms. A.

un repos (*Coran*, VI, 96) et le jour comme un temps d'action (*Coran*, LXXVIII, 11). Il a effacé le signe de la nuit et rendu visible le signe du jour; tous deux ont été établis pour permettre aux hommes de connaître les temps (*Coran*, XVII, 13) de leurs différentes obligations, de la prière, de l'aumône, du jeûne, du pèlerinage, et pour qu'ils puissent calculer les années et les échéances de leurs dettes. Dieu le Très-Haut a dit : « Ils t'interrogeront sur les nouvelles lunes. Réponds-leur qu'elles servent à mesurer le temps pour les hommes et à régler le pèlerinage (*Coran*, II, 185). » Il a dit encore : « C'est Dieu qui a placé le soleil comme un flambeau et la lune comme une lumière, et qui a mesuré leurs mansions pour permettre le compte des années et du temps. Il n'a créé ces choses qu'en vue de la justice (*Coran*, X, 5). »

Sa'îd, fils de Djobéïr[1], a rapporté d'après Ibn 'Abbâs[2] cette tradition : Le monde dure une semaine

1. Sa'îd, fils de Djobeïr, était un mulâtre affranchi des Bénou Walibah ; il appartenait à la seconde génération des *tâbi* (les suivants, ceux qui vécurent après le temps des compagnons du prophète) de Koufah. Il s'acquit une grande réputation comme docteur et comme ascète. Ibn Abbas le tenait en haute estime. Il entra dans la révolte d'Ibn el-Achat contre Abd el-Mélik, fils de Merwan, et il fut mis à mort en l'an 94 de l'hégire par le célèbre général el-Heddjâdj. L'histoire et la légende ont gardé le souvenir de son supplice. — V. Maçoudi, les *Prairies d'or*, traduction Barbier de Meynard, V, 376; Maçoudi, le *Livre de l'avertissement*, traduction Carra de Vaux, 411 ; la *Chronique* de Tabari, traduction Zotenberg, IV, 191, Abu'l-Mahâsin, édition Juynboll, I, 253 ; Abu'l-Féda, *Annales muslemici*, I, 430, etc.

2. Abd Allah, fils d'Abbas, fils d'Abd el-Mottalib, cousin germain du prophète, fut célèbre pour sa science, sa sagesse et sa connaissance des origines de l'islam. On fonde sur son autorité un grand nombre de traditions. Il prit une part active aux guerres qui désolèrent le khalifat d'Ali ; il habita ensuite la Mecque, que l'hostilité d'Ibn Zobeïr le força à quitter. Il mourut à et-Taïf, en l'an 68 ou 69 de l'hégire, âgé de 71 ans. Il était devenu aveugle à force, dit-on, d'avoir pleuré la mort d'Ali, de Haçan et de Hoceïn. Ibn Abbas est

de l'autre monde; et ces semaines ont des jours de mille ans. Six mille ans, et plusieurs centaines d'années sont passés. Il reste encore quelques centaines d'années à venir. — Nâfi'[1] dit d'après le fils d''Omar[2] : J'ai entendu dire au prophète de Dieu : « Vous êtes venus par rapport aux nations passées comme dans l'espace de temps entre la prière de l''aṣr[3] et le coucher du soleil. » — Abou Horeïrah[4] dit : Le prophète de Dieu a dit : « Ma mission et l'heure de la fin du monde sont semblables à ces deux doigts; » et il désignait l'index et le médium. — Une tradition de Sahl fils de Sa'd es-Sa'ïdi[5] porte que le prophète de Dieu dit : « Moi et le temps, nous sommes comme les deux chevaux de course qui luttent près du but. »

D'après Ibn 'Abbâs, le prophète aurait dit : La première créature de Dieu est le Ḳalam[6]; il l'a créé de lumière. Sa longueur est de cinq cents ans de marche.

l'ancêtre des khalifes Abbassides. (Les *Prairies d'or*, *passim*, et surtout V, 231.)

1. Nâfi', traditionniste très estimé, était affranchi d'Ibn Omar, qui le traitait comme son fils. Il appartenait à la troisième génération des *tâbi*. Sa mort arriva l'an 116 de l'hégire. (Abu'l-Mahasin, I, 306.)

2. Ibn Omar est Abd Allah l'ancien, fils du khalife Omar, fils d'el-Khattâb. Il fit opposition à Ali au moment où celui-ci accepta de soumettre son droit au khalifat au jugement de deux arbitres ; il fut proposé au peuple comme khalife par l'arbitre Abou Mouça ; et, cette tentative ayant échoué, il se retira à Jérusalem pour s'y consacrer à la vie religieuse. Son autorité, en matière de tradition, est très grande.

3. Le temps de l' *'asr* est celui de l'après-midi ; « il commence au moment que le cadran solaire présente une ombre d'une double longueur de son aiguille, et finit au coucher du soleil. » (D'Ohsson, *Tableau général de l'empire othoman*, II, 101).

4. Abou Horeïrah, célèbre traditionniste, mourut l'an 58 de l'hégire. (V. Abu'l-Féda, *Annales*, I, 374 ; Abu'l-Mahâsin, I, 168, etc.)

5. Sahl, fils de Sad es-Saïdi, vécut au premier siècle de l'hégire. (Abu'l-Mahâsin, I, 211.)

6. Kalam signifie plume de roseau.

Il a créé ensuite la tablette gardée[1], d'une perle blanche, et il lui a donné des marges d'hyacinthe rouge. Sa largeur égale la distance entre le ciel et la terre. Il les a créés avant les créatures, avant le ciel et avant la terre. Il a dit au Ḳalam : « Écris. » Le Ḳalam a répondu : « Qu'écrirai-je? » Il lui a dit : « Écris tout ce que je sais des créatures jusqu'au jour de la résurrection. » Alors le Ḳalam a inscrit sur la tablette tout ce qui devait arriver jusqu'au jour de la résurrection, et tout ce qui était dans la science de Dieu. Dieu le Très-Haut jette un regard sur cette tablette trois cent soixante fois en chaque jour, et ensuite il crée, il développe, il fait vivre et il fait mourir; il exécute tout ce qu'il a voulu et il réalise tout ce qu'il a décidé.

On demanda au prophète : « Où était Dieu notre maître avant qu'il créât les hommes, le ciel et la terre? » Il répondit : Il était dans un nuage, n'ayant que de l'air au-dessus de lui et de l'air au-dessous. Il créa ensuite son tabernacle[2] sur l'eau. — On demanda à Ibn 'Abbâs : « Sur quoi reposait l'eau? » Il répondit : Sur le dos du vent; et lorsque le Créateur voulut produire les créatures, il donna au vent le pouvoir sur l'eau, et l'eau se gonfla en vagues, rejaillit en écume, envoya au-dessus d'elle des vapeurs, et ces vapeurs restèrent élevées au-dessus de l'eau et Dieu les nomma le ciel[3]. L'écume se solidifia et devint la terre. La terre fut placée sur un poisson [et le poisson sur un taureau][4].

1. Cf. Carra de Vaux, *Fragments d'eschatologie musulmane*, dans le compte rendu du Congrès scientifique international des catholiques. Bruxelles 1894; et voyez les planches.

2. Le tabernacle, *el-'arch* العرش ; cf. *Fragments d'eschatologie musulmane*.

3. Allusion au sens de la racine *sama* سما, qui signifie être élevé; c'est la racine à laquelle appartient le mot *samâoun*, ciel.

4. Ms. B. — Cf. *Fragments d'eschatologie musulmane*. Le poisson

C'est ce dont il est question dans le livre de Dieu, là où il est dit : « N...[1] » Le Ḳalam et ce qu'il écrit ainsi que le poisson sont dans l'eau ; l'eau repose sur une roche et la roche sur le dos du vent. La terre trembla et Dieu ordonna aux vagues de s'élever au-dessus d'elle en montagnes escarpées, et les vagues s'arrêtèrent dans cette position et demeurèrent stables. C'est là ce qu'a dit le Très-Haut : Il a été établi des lieux fermes sur la terre. « Nous avons établi, dit-il, sur la terre, des montagnes solides, pour qu'elles fixent votre demeure (*Coran*, XVI, 15). »

Ibn 'Abbâs rapporte que les Juifs vinrent trouver le prophète et le questionnèrent sur l'origine du monde. Il leur répondit : Dieu a créé la terre le dimanche et le lundi; il a créé les montagnes avec ce qu'elles renferment le mardi. Il a créé l'eau, les arbres, les villes et les campagnes fertiles le mercredi. Telle est sa parole : « Ne reniez pas celui qui a créé la terre en deux jours, jusqu'à ces mots : également pour tous ceux qui demandent (*Coran*, XLI, 8-9). » Le jeudi il a créé le ciel, les planètes, les étoiles fixes et les anges. Le vendredi, il a créé le paradis et le feu de l'enfer, et Adam, sur qui soit le salut[2]. « Et après? » demandèrent les Juifs. « Après cela, reprit Mahomet, il s'est établi en équilibre sur son trône (*Coran*, VII, 52). » Les Juifs répondirent : « Tu aurais bien parlé si tu avais achevé en disant : Et après il s'est reposé. » Le prophète de Dieu fut fort irrité de cette remarque, et il reçut révélation de ce verset : « Nous avons créé les cieux et la

et le taureau semblent correspondre au Béhémot et au Léviathan des légendes juives.

1. L'auteur entend probablement citer le verset 1 du chap. LXVIII ou chapitre du Kalam, qui commence par la lettre indicative N : « Noun. J'en jure par le Kalam et par ce qu'ils écrivent. »

2. Cf. sur les jours de la création les *Prairies d'or*, I, 60.

terre et ce qui est entre eux en six jours, et nous n'avons point ressenti de fatigue. Aie pitié de ce qu'ils disent (*Coran*, L. 37-38). »

On lit dans une tradition d'Asad, fils de Mousa[1] : Dieu le Très-Haut ordonna aux cieux de s'élever et ils s'élevèrent; il ordonna à la terre de s'étendre et de s'abaisser et elle s'étendit; Dieu la déploya autour de l'emplacement de la maison sainte. — Le prophète a dit : Le monde est creux et repoussé; s'il n'en était pas ainsi, le soleil et la lune brûleraient la terre et tout ce qu'elle porte. Entre chaque ciel et le ciel suivant il y a un espace de cinq cents ans de marche, et entre le septième ciel et le trône, un espace de mille ans.

Le prophète a dit en parlant de Dieu : Il est le premier, il n'y a rien avant lui, et le dernier, et il n'y a rien après lui. — Zorarah, fils d'Abou Aufa[2], rapporte que le prophète dit : J'ai demandé à Djibrîl (l'ange Gabriel) : « As-tu jamais vu ton Seigneur? » Djibrîl se troubla et répondit : « O Mahomet, entre moi et lui il y a soixante-dix mille voiles de lumière. Si j'approchais d'un de ces voiles, je serais brûlé. »

Après que Dieu eut décidé de créer Adam, il ordonna à Djibrîl de descendre sur la terre et d'en prendre une poignée, avec laquelle il créerait l'homme. Mais la terre dit à Djibrîl : « Je te conjure au nom de Dieu de ne rien emporter de moi. » Et Djibrîl revint vers Dieu, disant : « La terre m'a conjuré en ton nom. » Dieu envoya Isrâfîl, à qui arriva la même chose. Alors il envoya l'ange de la mort, et la terre le conjura encore au nom de Dieu; mais l'ange de la mort répondit :

1. Asad, fils de Mousa, est un auteur d'écrits ascétiques.
2. Zorârah, fils d'Aufa, fut kadi des kadis de Basrah en l'an 76. (Abu'l-Mahâsin, I, 216.)

« Je viens par ordre de mon Seigneur et je te conjure de ne pas permettre que je retourne vers lui sans avoir exécuté son ordre[1]. »

Plusieurs traditionnistes disent que Dieu infusa d'abord l'esprit à Adam dans la tête et dans les yeux, avant de l'infuser dans le reste du corps. Adam ayant vu les fruits du paradis, voulut se mouvoir pour les atteindre, avant que l'esprit fût parvenu à ses jambes, et il ne put pas. C'est pourquoi Dieu a dit : « L'homme a été trop prompt[2] (*Coran*, XVII, 12). »

Lorsque Adam eut été créé, les anges furent émerveillés de lui et Dieu leur ordonna de se prosterner tous devant lui. Ils se prosternaient par obéissance, excepté Iblîs (le diable) qui s'enorgueillit et s'anima d'un esprit de haine et de révolte. [« Je suis meilleur que lui, dit-il à Dieu, car tu m'as créé de feu au lieu que tu l'as créé de boue.[3] »] Dieu, irrité contre Iblîs, le maudit : ce fut la cause de sa chute sur la terre, [et il devint *le malin*[4]].

Les sages anciens disent que Dieu rassembla les étoiles dans le Bélier[5]. Il leur donna pour roi le Soleil : Mercure tint lieu de secrétaire ; Jupiter fut le juge ; Mars, le garde qui porte des armes ; la Lune fut le trésorier ; Vénus, l'épouse, et Saturne, le conseiller. Les nœuds[6] furent préposés à la marche de la sphère.

Les anciens ont rapporté qu'il y avait sur terre

1. Cf. *Fragments d'eschatologie musulmane* ; les *Prairies d'or*, I, 51 ; et-Ta'labi, *Histoire des Prophètes*, lithographiée, 23.

2. Cf. les *Prairies d'or*, I, 54 ; et -Ta'labi, *Histoire des Prophètes*, 24.

3. Ms. B. — Cf. Coran, LV, 14.

4. Ms. B. — *'Er-radjîm*, surnom du diable en arabe, signifie : le malin ; on traduit souvent à tort : le lapidé.

5. Dieu aurait rassemblé les étoiles et les aurait mises en mouvement toutes à la fois.

6. Les points où l'écliptique coupe l'équateur.

vingt-huit races de créatures spirituelles douées de facultés et de force, correspondant aux vingt-huit mansions[1]. Ils ont cru que les nations passées avaient été sous la direction des étoiles fixes. Il y a mille vingt étoiles fixes ; chacune d'elles parcourt le zodiaque en trente-six mille[2] ans. Ce sont elles qui produisent toutes les opérations et qui dirigent toutes les affaires du monde.

Quelques traditionnistes ont dit : Dieu a créé les sphères de l'eau des mers, et après que cette eau eut été gonflée, elle s'est solidifiée. Les sphères sont au nombre de sept ; au-dessus d'elles est placée la maison habitée[3]; cette maison a trois cent soixante portes, dont chacune ouvre sur un degré de la sphère. Toutes bénédictions et toutes grâces découlent de ces portes ouvertes sur les signes, et ce sont les étoiles qui les transmettent à la terre. — Les traditionnistes disent encore : Dieu a créé une substance qui remplit son royaume et que l'on appelle l'esprit. Au-dessus d'elles sont les voiles. Tout cela est placé au dedans du trône[4]. C'est pourquoi Dieu a dit : « Il a élargi son trône par-dessus les cieux et la terre. » Le trône et ce qu'il renferme sont eux-mêmes placés dans le tabernacle; le tabernacle et ce qu'il renferme sont contenus dans la science de Dieu.

1. Les mansions sont 28 constellations que la lune traverse dans le cours d'une de ses révolutions. (V. Sédillot, *Mémoire sur les instruments astronomiques des Arabes*, dans les *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1re série, t. I, 1844.)

2. B, trente-six mille ; A, trois mille.

3. البيت المعمور. C'est le prototype de la Kabah, qui est dans le ciel. V. *Fragments d'eschatologie musulmane*.

4. Le trône, *el-Kursi*, الكرسى ; cf. *Fragments d'eschatologie musulmane*.

La plus élevée des sept étoiles errantes est Saturne. Au-dessous est placé Jupiter; ensuite viennent dans leur ordre : Mars, le Soleil, Vénus, Mercure et la Lune[1]. — Plusieurs parmi les sages de l'antiquité ont cru que les étoiles étaient des anges ayant chacun une part dans l'administration du monde. C'est pourquoi on les a glorifiés et on leur a rendu un culte.

Quelques-uns ont pensé que les créatures supérieures, qui sont les anges, sont divisées en douze classes correspondant aux douze signes du zodiaque, et que les ordres de Dieu se transmettent d'une classe à l'autre. Dieu a donné à ces anges la force et diverses facultés. Les uns peuvent prendre une figure si colossale qu'elle remplirait la terre ; d'autres peuvent en prendre une si petite qu'elle passerait par le trou d'une aiguille ; ceux-ci pénètrent dans les profondeurs de la terre, dans les mers, dans les montagnes, et personne ne peut les en empêcher. Il y a des anges qui ont des ailes couplées par deux, par trois ou par quatre ; c'est d'eux que Dieu dit : « Ils parcourent en un clin d'œil les extrémités de la terre. » Il y en a qui sont formés de lumière, d'autres sont azurés comme la flamme, d'autres sont resplendissants. Quelques-uns sont des anges porteurs des grâces de Dieu, d'autres font fonction de gardiens et de surveillants ; ceux-ci sont créés de l'humidité de l'eau ; ils ont des visages charmants, mais sombres de couleur. Il en est d'occupés uniquement au service de Dieu, et ceux-là ont des formes variées à l'infini.

Les physiciens enseignent que, après la création des sphères, les sphères jouèrent le rôle de corps par

1. Sur l'ordre des planètes. Cf. Maçoudi, le *Livre de l'Avertissement*, 18.

rapport aux étoiles, et les étoiles le rôle d'esprits par rapport aux sphères.

Hermès a dit : Après avoir créé les signes du Zodiaque, Dieu partagea entre eux la durée. Il a donné au Bélier la présidence sur douze mille ans ; au Taureau, il a affecté onze mille ans ; il en a affecté dix mille aux Gémeaux, [neuf mille au Cancer[1]], huit mille au Lion, sept mille à la Vierge, six mille à la Balance, cinq mille au Scorpion, quatre mille au Sagittaire, trois mille au Capricorne, deux mille au Verseau et mille aux Poissons. Le tour complet pour toutes la sphère est de soixante-dix-huit mille ans[2]. La planète Saturne a dominé pendant cinquante-six mille ans ; le reste du temps est partagé entre les autres planètes. Pendant le temps que le monde était soumis aux signes du Bélier, du Taureau et des Gémeaux, il n'y avait point d'animaux. Cela dura l'espace de trente-trois mille ans ; il n'y avait non plus sur terre aucun être spirituel. Lorsque vint le tour du Cancer, parurent les monstres marins et les colosses de la terre. Lorsque le Lion eut pris la présidence, les quadrupèdes apparurent sur la terre. Quand ce fut le tour de la Vierge, naquirent les deux êtres humains Adamânous et Hìwânous[3]. Les oiseaux parurent sous le règne de la Balance.

Voici ce que les physiciens pensent de la grandeur des étoiles : Le Soleil est cent soixante-trois fois gros comme la terre ; Saturne, quatre-vingt-onze fois et demie gros comme elle ; Jupiter, quatre-vingt-une fois ;

1. Ms. B. Ces mots manquent dans A.

2. Ce cycle de soixante-dix-huit mille ans et ses divisions sont indiqués dans les *Prairies d'or*, IV, 6.

3. ادمانوس, حيوانوس ; transcription curieuse des noms d'Adam et d'Ève, d'après le grec ou le sanscrit.

Mars, soixante-treize fois; Vénus, soixante et quelques fois; Mercure, trente-trois fois et un tiers; la Lune, vingt-sept fois et un quart. Le Soleil est, comme nous l'avons dit, le roi de ces planètes[1].

Il y a des philosophes qui pensent que les planètes sont animées, douées de raison et de sensibilité. D'après quelques-uns d'entre eux, les planètes ont le sens de l'ouïe, de la vue et du toucher, mais non point ceux du goût et de l'odorat, qui leur seraient inutiles. Plusieurs disent que la sphère est vivante, qu'elle distingue tout ce qui est en elle et qui a figure corporelle. Ils disent que la Lune emprunte sa clarté au Soleil, parce que, lorsque ces deux astres se rencontrent, la Lune perd sa lumière. D'après quelques-uns d'entre eux, le monde est produit, mais il n'aura jamais de fin, parce que il est l'œuvre de la sagesse et que l'œuvre de la sagesse ne peut périr. Relativement à la durée des temps, ils expriment différentes opinions, dont nous ne rapporterons que ce qui a un caractère merveilleux, sans nous soucier de la vérité. Le livre du Sindhind, d'après lequel ont été faits l'Almageste et plusieurs tables[2], enseigne que le tour du Soleil, depuis son point de départ dans le Bélier, ne sera achevé que dans l'espace de un milliard quatre cent millions et vingt mille tours[3] dont chacun est

1. Cf. des évaluations analogues données dans les *Prairies d'or*, I, 196. Les chiffres ne sont pas les mêmes.

2. Sindhind est l'Indien *Siddhânta*, connaissance, système. Le livre du Sindhind, contenant la somme des connaissances astronomiques, astrologiques et arithmétiques de l'Inde, aurait été traduit en arabe, au moins en partie, par ordre d'el-Mansour. (V. Maçoudi, les *Prairies d'or*, I, 150; VIII, 291; le *Livre de l'Avertissement*, 293; Cantor, *Vorlesungen über Geschichte der Mathematik*, I, 508, 512, et alibi; le *Kitâb el-Fihrist*, édition Flügel, 274; Albîrûnî, *Chronology of ancient nations*, traduction Sachau, 11 et alibi.)

3. B, un milliard quatre cent vingt millions.

d'un an, l'année étant de trois cent soixante-cinq jours et un quart. Ils disent que la mesure du cycle est de quatre milliards trois cent vingt millions de tours[1], dont chacun comprend mille années. Les traditionnistes rapportent que l'âge du monde jusqu'à Adam, est de sept mille ans. Mohammed, fils de Djérîr eṭ-Ṭabari[2], dit, selon que nous l'avons rapporté plus haut, que depuis Adam jusqu'à la fin du monde, il doit s'écouler sept mille ans; et il rappelle qu'avant la fin des temps, le soleil se lèvera à l'Occident. Quelques personnes disent que lorsque le Cœur[3] atteindra le quinzième degré du Lion, il y aura un déluge de feu qui consumera le monde entier, qui ne laissera aucun être vivant, ni dans la mer ni sur la terre. Après cela Dieu restaurera celles des créatures qu'il lui plaira. Aristote était d'avis que le temps n'a ni commencement ni fin et que la nature est éternelle.

1. B. quatre millions trois cent vingt mille. Les mots que nous rendons par : la mesure du cycle, sont : اصل الدورة. Cf. ce qui est dit des cycles du Sindhind par Maçoudi, les *Prairies d'or*, I, 152 ; le *Livre de l'Avertissement*, 294 ; Albîrûni, *Chronology*, 29 ; *India*, traduction Sachau, I, 368 ; II, 18.

2. Tabari, l'un des plus grands historiens arabes, mourut l'an 309 de l'hégire (921 du Christ). Ses *Annales* sont éditées à Leyde depuis 1879.

3. Une étoile du Scorpion, mansion de la Lune. (V. Sédillot, *loc. cit.*; Ideler, *Untersuchungen*, 179, 181.) Cf. cette prédiction dans Maqrizi, *Description topographique et historique de l'Égypte*, traduction Bouriant, 336.

CHAPITRE II

LES NATIONS CRÉÉES AVANT ADAM

On dit que Dieu créa vingt-huit nations correspondant aux demeures célestes qu'habite la lune[1], car cet astre a été préposé, par la permission de Dieu, au gouvernement du monde terrestre. Ces races ont été créées au moyen de mélanges différents des éléments : l'eau, l'air, le feu et la terre, et les individus qui les composent ont des formes diverses. Il y a une race où les individus sont de haute taille et très agiles, avec des yeux et des ailes, et où le langage est constitué par le claquement des doigts. Dans une autre race, les individus ont des corps de lions et des têtes d'oiseaux, avec des poils et de longues queues, et leur langage est un bourdonnement. Dans une autre, ils ont deux visages, l'un devant, l'autre derrière, et plusieurs pieds ; leur langage est semblable à celui des oiseaux. Parmi ces nations sont celles des génies ; il y a entre autres une espèce de génies qui ont la forme de chiens, avec des queues ; leur langage est un grognement incompréhensible. Dans une autre de ces races, les individus ressemblent aux hommes, sauf qu'ils ont la bouche dans la poitrine et qu'ils parlent en sifflant. Il en est ailleurs qui sont semblables à de longs serpents pourvus d'ailes, de pieds et de queues ; d'autres qui sont semblables à des moitiés d'hommes, qui n'ont qu'un œil, qu'une main et qu'un pied et qui marchent

1. C'est-à-dire aux mansions. (V. plus haut, p. 11.)

par bonds; leur langage ressemble à celui des grues. D'autres ont des visages d'hommes et les reins couverts d'écaille comme les tortues; ils ont des griffes aux mains, de longues cornes sur la tête, et leur langage ressemble au hurlement des loups. D'autres ont deux têtes avec deux visages, semblables à des têtes de lions; ils sont grands et parlent un langage incompréhensible. D'autres ont la figure ronde, les poils blancs, des queues comme les bœufs, et ils crachent le feu par la bouche. D'autres ressemblent à des femmes, ayant des cheveux et des mamelles; il n'y a pas de mâle dans cette race; ces femmes sont rendues enceintes par le vent, et elles n'enfantent que des individus qui leur ressemblent; elles ont des voix ravissantes et elles attirent beaucoup d'individus des autres races par le charme de leurs voix. D'autres encore ont la forme de reptiles et d'insectes, quoique étant de grande taille; ils mangent et boivent comme les bestiaux. D'autres enfin ressemblent aux bêtes de la mer; mais ils ont des défenses comme les sangliers et de longues oreilles. Le reste de ces vingt-huit races a des formes diverses, et toutes ont un aspect sauvage.

On dit que ces races se croisèrent et que le nombre des races distinctes s'accrut jusqu'à cent vingt.

Les génies, leurs genres et leurs tribus.

On demanda à l'émir des croyants 'Ali, fils d'Abou Ṭâlib, s'il existait sur terre avant Adam des créatures capables de servir Dieu. Il répondit : Oui ; Dieu créa la terre, puis il y mit des races de génies qui célébraient sans cesse sa gloire et sa sainteté[1]. Ils volaient aux

1. Cf. les *Prairies d'or*, I, 50.

cieux, rencontraient les anges, les saluaient, et ils recevaient d'eux la connaissance du bien et celle des événements arrivés dans le ciel. Mais une partie des génies se révolta, méconnut l'autorité de Dieu et remplit la terre d'injustice. Les uns s'élevèrent au-dessus des autres; ils versèrent le sang, ils affichèrent la corruption et le mépris des choses divines. Le reste des génies persévéra dans la religion et dans l'obéissance et se sépara des révoltés. Ceux-là, à cause de leur soumission, purent continuer à voler aux cieux.

Les anges, comme nous l'avons dit plus haut, sont des créatures spirituelles, pourvues d'ailes qui leur permettent de voler où Dieu les envoie. Ils habitent entre les étages des cieux, et là ils louent Dieu et le proclament saint, sans relâche, jusqu'à ce qu'ils soient appelés pour quelque mission. L'ange le plus proche de Dieu est Isrâfîl; après lui viennent Mîkâ'îl, puis Djibrâ'îl (ou Djibrîl)[1]. [La révélation se transmet de l'un à l'autre jusqu'à nous[2]].

Les Indiens, les Persans et les Grecs ont traité de la généalogie et des tribus des génies et donné les noms de leurs rois, et ils ont cru qu'ils étaient divisés en vingt et une tribus. Quand leur empire eut duré cinq mille ans, ils nommèrent un roi choisi parmi eux et appelé Chémâ'îl, fils d'Aras[3]. Puis ils se divisèrent et nommèrent cinq rois, et ils demeurèrent longtemps dans cet état. A la fin, une partie des génies attaqua

1. A, جبرائيل; B, جبريل.

2. Ms. B. — V. sur les anges un assez long chapitre dans Kazwini, *Kosmographie*, édition Wüstenfeld, I, 55. — V. aussi Wolff, *Muhammedanische Eschatologie*.

3. A, شماذيل بن ارس. Le nom manque dans B, ainsi que ces deux lignes, depuis: un roi choisi, jusqu'à: et nommèrent. Kazwini, I, 368, parle des guerres soutenues par les génies. Les *Prairies d'or*, I, 78, rappellent qu'ils soumirent le pays de Wabar.

l'autre, et il y eut entre eux de nombreux combats et des guerres terribles.

Iblîs est un génie. Il a plusieurs noms, variables avec les langues; son nom en arabe est el-Ḥâriṯ, son surnom, Abou Morrah (père de l'amertume)[1]. C'était une créature très puissante; il montait aux cieux, se tenait au milieu des ordres angéliques, et servait Dieu avec un grand zèle. Lorsque la discorde éclata entre les génies et que ces guerres eurent lieu entre eux, il descendit sur terre avec une armée d'anges, vainquit les génies et les massacra; puis il établit son empire sur la terre. Mais il s'enfla d'orgueil et prévariqua. L'un de ses péchés fut son refus de se prosterner devant Adam, ainsi que Dieu nous l'apprend dans son livre. Sa forme fut changée en une forme affreuse, en une figure des plus repoussantes, et toutes les tribus des génies le renièrent et s'écartèrent de lui avec horreur. Voyant cela, il fixa sa demeure sur la mer. Dieu lui fit élever un trône sur l'eau. Plus tard, il lui donna une postérité comme à Adam. Mais la difformité de sa race se manifesta même dans l'acte d'engendrer; ses descendants furent en cela semblables aux oiseaux, et eurent des œufs[2].

1. Cf. les *Prairies d'or*, III, 321, où sont cités ces deux noms.

2. Cf. les *Prairies d'or*, *loc. cit.* — Talabi, 37, raconte qu'Iblîs, après la tentation, épousa le serpent, qui est du sexe féminin en arabe, et qu'il en eut ses enfants. Kazwini, *Kosmographie*, I, 368, donne dans ce passage les noms de cinq enfants d'Iblîs : « Iblîs a cinq enfants ; il a confié à chacun d'eux une partie de ses affaires. On dit qu'ils s'appellent : Tabr, el-A'war, Mabsout, Dâsim et Zalnabour. Tabr a le soin des accidents ; il produit les dommages et les ruines. El-A'war a la charge de la fornication ; il la prépare et la rend belle aux yeux des hommes. Mabsout est le maître du mensonge. Dâsim glisse entre les époux pour susciter entre eux des mécontentements. Zalnabour préside aux marchés ; c'est à cause de lui que les places publiques sont toujours pleines de querelles. » — Le traité de magie (شيميا) attribué à l'Indienne Chérâsim (ms. 2634 de

Des savants ont mentionné les espèces des génies. D'après eux, il y a trente-cinq tribus de satans, quinze tribus de génies qui volent dans l'air, [vingt-cinq tribus de génies qui marchent à terre, vingt tribus de génies qui vivent dans l'eau, douze tribus de génies qui courent dans les ouragans[1]], dix tribus de génies qui courent dans la flamme, trente tribus de génies s'occupant de la magie des sons. Ces tribus ont des rois chargés de les prémunir contre tout danger.

On rapporte qu'il existe une sorte de fées[2] qui prennent la figure de belles femmes et qui épousent des hommes. Cette aventure arriva, dit-on, à Sa'îd, fils de Djobéïr : il épousa l'une de ces femmes-fées, sans savoir qui elle était. Elle demeura près de lui et lui donna des enfants. Une nuit qu'elle était avec lui sur une terrasse dominant la campagne, des voix plaintives de femmes se firent entendre[3] à l'horizon. Elle fut troublée et dit à son mari : « Ne vois-tu pas les feux des fées ? Je laisse à tes soins ta maison et tes enfants. » Et elle s'envola et ne revint plus.

Il y a aussi une espèce de génies qui assaillent l'homme quand ils le trouvent seul dans les rochers ou dans des ruines ; ils le prennent par la main, le forcent à danser jusqu'à ce qu'il tombe, étourdi, et sucent son sang.

Il y en a qui ne diffèrent en rien des serpents ; parfois les hommes les tuent et meurent aussitôt ; [si le meurtrier est un enfant, son père meurt, ou quelqu'un

la Bibliothèque nationale) contient, f°s 51 et suivants, les noms de beaucoup d'esprits préposés aux différentes heures du jour et de la nuit, et changeant selon les jours de la semaine.

1. Ms. B.

2. السعالى.

3. B, des feux parurent.

de plus puissant encore] [1]. On raconte qu'un jeune ansarien [2], étant près de se marier, demanda au prophète la permission de célébrer les noces et de réunir sa famille dans un festin pendant l'affaire du fossé [3]. Le prophète le lui permit. De retour à sa demeure, cet ansarien trouva sa femme debout sur la porte ; il en conçut de la jalousie, et fit le geste de diriger sa lance contre elle ; mais elle l'arrêta en lui disant : « Laisse cette pensée, et plutôt entre et vois ce qu'il y a sur ton lit. » Il entra et vit sur son lit un gros serpent. Il le tua d'un coup de lance et, à l'instant, il mourut.

Les Arabes rapportent l'aventure suivante arrivée à ʿAbîd, fils d'el-Abraṣ l'Asadite [4]. Il partit avec quelques hommes pour se rendre en Syrie. En un point de sa route, il aperçut un serpent *chodjâʿ* haletant de soif, et, derrière lui, un serpent noir (*saudâ*) qui le pourchassait. Il mit pied à terre et tua le serpent noir ; puis, dénouant son outre, il aspergea d'eau le chodjâʿ qui but et se glissa sous une pierre. ʿAbîd continua sa route ; il acheva ses affaires en Syrie. Comme il revenait, il s'endormit dans un lieu désert, et il vit, à son réveil, que ses chamelles s'étaient égarées. Ne connaissant pas le chemin, il demeura à la même place ; mais, au moment où la nuit l'avait déjà enveloppé d'ombre, il entendit une voix qui disait :

« O maître du jeune chameau, toi qui as perdu ton chemin, qui n'as près de toi nul guide pour te conduire,

1. Ms. B.

2. Les ansariens sont les compagnons du prophète.

3. Affaire qui eut lieu dans la cinquième année de l'hégire, et dans laquelle une coalition des ennemis de Mahomet, en marche sur Médine, fut arrêtée par un fossé creusé devant la ville.

4. ʿAbîd, fils d'el-Abras, est classé parmi les poètes *étalons* du paganisme, à côté de Tarafah, fils d'el-ʿAbd, d'ʿAlkamah, fils d'ʿAbdah et de Zéïd, fils d'el-Khomâr. (V. Abu'l-Mahâsin, I, 277, à l'an 102.)

un jeune chameau est là qui s'offre à toi ; monte-le ; et quand l'obscurité de la nuit se sera dissipée, que le matin sera proche et que luira son étoile, ôte-lui sa selle et laisse le libre [1]. »

Lorsqu'il eut entendu ces paroles de la voix, 'Abîd se retourna, et il aperçut un jeune chameau de la plus grande beauté. Il le monta et voyagea sur lui le reste de la nuit. Le matin, il se retrouva devant sa demeure ; or il était la veille à vingt et une stations de son domicile. Il descendit du chameau et se mit à dire :

« O jeune chameau, me voici grâce à toi sauvé d'un péril mortel. J'étais un voyageur sans guide dans la nuit. Retourne-t'en couvert de louanges, et que le bien que tu m'as fait te soit rendu au soir ou au matin [2]. »

1. Voici, d'après le ms. A, le texte de ce discours versifié :

يا صاحب البكر البعيد (B. المضلّ) مذهبه
ما عنده من ذى رشاد يصحبه
دونك هذا البكر منا تركبه
حتى اذا اليل تولّى غيهبه
واقبل الصبح ولاح كوكبه
فبعد حطّ رحله تستلبه
(B, فحطّ عنه رحله و سيّبه)

2. Voici le texte d'après A :

يا صاحب البكر قد انجيت من عطب و من حمام يضل المدلج الهادى]
ارجع حميدًا فقد اوليتنا مننا جوريت من رايح بالخير او غادى]

et d'après B :

يا يها البكر قد انجيت من كرب و من فيافٍ تضل المدلج الهادى]
ارجع حميدًا فقد بلغت ما مننا بوركت من ذى سنام رايح غادى]

Le chameau lui répondit en disant :

« Je suis le serpent chodjâ' que tu as rencontré en détresse et mourant de soif, loin de tous les siens. Tu lui as donné de l'eau sans penser à toi-même, et tu n'as pas raisonné comme les hommes au cœur dur. Le bien persiste longtemps; le mal est la pire provision de route que tu puisses mettre dans ton sac[1]. »

Le chameau ajouta : « Le serpent noir qui me poursuivait est un de mes esclaves qui cherchait à me tuer. Tu m'as soustrait à ses mauvais desseins et tu as étanché ma soif. Ce bien ne sera pas perdu; Dieu te le comptera[2]. »

Ibn'Abbâs dit : La plupart des animaux apprivoisés sont des espèces de génies. Les chiens entre autres sont des génies. Lorsqu'ils vous voient manger, jetez-leur un peu de votre nourriture, car ils ont des âmes, c'est-à-dire qu'ils saisissent des yeux ce qu'ils regardent.

Les Arabes rapportent qu'un homme monté sur un chameau de la grandeur d'un bélier se présenta sur le marché d''Okâẓ[3] et dit : « Qui me donnera quatre-vingts chamelles tant blanches que brunes? »

1. Voici le texte d'après A :

انا الشجاع الذى القيتنى ربضا فى مهمه نازح عن اهله صاد (ماد)]

فجدت بالماء لما ظنّ جاهله اوتيت منه و لم تلمم بانكاد
الخير يبقى وان طال الزمان به والشر اخبث ما اوعيت من زاد]

Avec cette variante du second vers, d'après B :

فجدت بالماء لما ضنّ حامله وارويت منه و لم تهمم بانكادى]

2. Les *Prairies d'or* renferment quelques contes analogues sur les serpents, les chouettes, etc.

3. 'Okâz était le marché de la Mecque.

Voyant que personne ne lui répondait, il frappa son chameau, et celui-ci s'envola entre ciel et terre avec la vitesse de l'éclair. La foule fut émerveillée, et un homme parmi elle raconta ce fait : J'ai rencontré, dit-il, une fois dans un désert un personnage monté sur une autruche ; il avait les deux yeux fendus sur toute la largeur de son visage. J'eus d'abord peur de lui ; puis je lui demandai de s'arrêter et je lui dis : « Connais-tu quelques poésies? — Oui, dit-il. — Récite-m'en donc. » Il se mit à réciter le poème qui commence par ce vers :

« Ḳiṭami abandonnera-t-elle enfin sa coquetterie ou sera-t-elle toujours avare de saluts et de paroles? »

Et il alla jusqu'au bout. Je lui dis alors : « Fort bien! Mais Akhou Bani Ḏobiân a composé ces vers avant toi[1]. » Il répondit : « O mon frère, je les ai, par Dieu, prononcés dans sa langue sur le marché d''Okâẓ quatre cents ans avant lui. »

On dit que Dieu créa mille vingt nations, selon le nombre des étoiles fixes. Il y en a six cents dans la mer et quatre cent-vingt sur les continents. De toutes ces races, la race humaine est la plus belle, la plus parfaite, la plus aimée du Créateur, [et la forme humaine est celle dont les proportions sont le plus admirables[2]]. L'homme a été créé à l'image d'Isrâfil, qui est l'ange le plus proche de Dieu. Il est écrit dans la Tòrah (la Bible) : Dieu a créé l'homme à son image ; et une tradition porte : Ne frappez pas les visages, car ils

1. Akhou Bani Dobiân, ou le frère des fils de Dobiân, est le célèbre poète en-Nâbigah Dobiâni, l'un des auteurs des Mo'allakât. Le poème cité ici se trouve dans l'édition des sept diwans d'Ahlwardt, à la page 27. (V. aussi la traduction du diwan de Nâbigah par H. Derenbourg.)

2. Ms. B.

sont à la ressemblance d'Isrâfîl ; un autre porte : N'arrêtez pas vos regards sur les visages des adolescents imberbes, car ils lancent des coups d'œil pareils à ceux des houris aux yeux noirs. On dit aussi qu'il y a en l'homme quelque chose de toutes les autres créatures ; c'est pourquoi il est au-dessus des autres animaux, il s'en rend maître, les chasse et se les asservit. Dieu a préparé pour sa nourriture les plantes et les animaux ; il a disposé pour lui toutes les sortes de plaisirs, et l'a rendu apte à accomplir par ses mains toute espèce de travaux. L'homme a en propre la parole, le rire, la réflexion, l'intelligence, la faculté d'invention[1], et c'est avec lui que communique le Créateur ; c'est lui qui ordonne et qui défend, lui qui invente les arts, qui forme les sciences, qui construit les outils, qui creuse les mines, qui extrait les merveilles cachées au fond des mers et qui règne sur tout le monde.

Parmi les créatures merveilleuses, on doit citer celle des Nasnâs. Le Nasnâs est fait comme une moitié d'homme ; il a une main et un pied, il marche par bonds et il court avec une grande vitesse. On le trouvait jadis dans l'Yémen et parfois dans les pays non-arabes. Les Arabes le chassaient et le mangeaient. Une légende arabe rapporte que des voyageurs arrivèrent un jour dans une contrée où les Nasnâs étaient nombreux. Ils en chassèrent un, le tuèrent et le rôtirent ; or il était très gras. Quand ils se furent assis pour le manger, l'un des voyageurs dit : « De quoi s'est engraissé ce nasnâs ? » Un autre nasnâs qui se tenait caché près de là dans un arbre se mit à répondre :

1. Voici les termes arabes : النطق ou المنطق , الضحك
الفكر, الفطنه, اختراعات الاشياء .

« Il se nourrissait de lenstique[1], c'est ce qui l'a rendu gras. » Les chasseurs, avertis par cette réflexion, se saisirent de ce nasnâs et le tuèrent. Un autre dit alors, dans un arbre où il se cachait : « S'il avait eu de l'esprit, il se serait tu au lieu de parler. » Les chasseurs le prirent à son tour et le tuèrent. A l'instant, un quatrième nasnâs, caché dans un creux de terrain, leur cria : « Moi, je suis plus habile, je ne dirai rien. » Il fut aussitôt saisi et mis à mort comme les premiers. Les voyageurs se trouvèrent ainsi pourvus de nourriture[2]. On dit que les Nasnâs se nourrissent de fruits et de plantes et qu'ils sont endurants à la soif.

On dit qu'à l'orient du monde, du côté de la mer, est une race qui tient à la fois de l'homme et de la bête fauve. Les individus ont la face large et poilue comme celle du lion, les yeux ronds et brillants, les dents acérées, de longues queues et de longues oreilles ; mais ils ont des corps d'hommes, si ce n'est que les extrémités sont pourvues de grosses griffes recourbées et aiguës. Il n'y a plus de nation au delà de celle-là ; elle a pour nourriture les bêtes de la mer.

L'une des races qui ressemblent le plus à l'homme est celle des Wâḳ-Wâḳ. Ces individus portent de grosses poutres avec leurs chevelures ; ils ont des mamelles et des organes sexuels pareils à ceux des femmes, et ils ont le teint coloré ; ils ne cessent de crier Wâḳ Wâḳ, et si l'une de ces femelles vient à être captée, elle se tait et tombe morte.

On lit dans le *Livre du Trésor*[3] que le voyageur qui

1. الضرو, ms. B ; A a : السرو, de cyprès.
2. La même histoire est relatée dans les *Prairies d'or*, IV, 14.
3. كتاب الخزانه.

a dépassé cette nation arrive chez une autre race de femmes; plus grandes que celles-là et plus belles par le visage et par le reste du corps. Celles-ci, après avoir été captées, survivent un peu plus d'un jour. Plus d'une fois ceux qui les prirent en firent leur plaisir; elles sont semblables aux femmes, mais elles ont une odeur plus agréable et elles procurent des voluptés plus délicieuses. L'atmosphère de cette contrée est plus parfumée que le camphre. Cette race ne comprend pas de mâles. On n'en connaît rien d'ailleurs que par les récits des navigateurs qui ont été poussés vers ce pays.

Une autre race merveilleuse est celle des femmes marines que l'on appelle les filles d'eau. Elles ont l'aspect de belles femmes aux cheveux flottants; elles sont pourvues d'organes sexuels développés et de mamelles, et elles parlent un langage incompréhensible accompagné d'éclats de rire. Des marins ont raconté qu'ils avaient été jetés par les vents contre une île, où se trouvaient des forêts et des rivières d'eau douce, et où ils entendirent des cris et des rires. Ils approchèrent sans être vus et surprirent deux femmes qu'ils lièrent. Elles demeurèrent avec ceux qui les avaient captées. Ceux-ci les visitaient en tout temps et trouvaient en elles des jouissances très grandes. L'un d'eux se fia à sa compagne et lui ôta ses chaînes; mais elle s'enfuit aussitôt dans la mer et il ne la revit jamais.

L'autre resta captive auprès de son maître; elle devint grosse de lui et lui donna un fils. Le marin l'emmena en mer avec l'enfant; ayant vu dans le vaisseau qu'elle ne s'éloignait pas de son fils, il eut pitié d'elle et lui ôta ses liens; aussitôt elle abandonna l'enfant et sauta dans la mer. Le lendemain elle se montra

au marin et lui jeta une coquille qui contenait une perle précieuse[1].

[El-Mas'oudi dit][2] : Nous avons parlé des esprits célestes d'après ce qu'on nous en a été appris, — mais Dieu connaît le mieux sa création ! — et d'autres choses, en recherchant les légendes merveilleuses et non pas l'exacte vérité. Quiconque lira notre livre devra se tenir en garde contre les récits que nous y rapportons. En Dieu sont l'aide, la force, le salut et la durée.

1. Cette anecdote a été extraite dans le *Livre des Merveilles de l'Inde*, édition et traduction par Van der Lith et M. Devic, p. 277. Cf. les légendes des femmes-nymphes, des femmes-cygnes, étudiées par le comte de Charencey, *le Folklore dans les deux mondes*, Actes de la Société philologique, 1894.

Les auteurs arabes parlent encore d'autres êtres fabuleux auxquels croyait le peuple. Kazwini, I, 370, cite parmi les êtres ressemblant aux Satans (المتشيطنة) : les goules, les si'lât ou fées (V. plus haut, p. 20), les gäddâr, les dilhât, les chikk. Maçoudi, les *Prairies d'or*, III, 318, mentionne aussi les goules, les si'lât, les gaddâr, et il y ajoute les maradah et les kotrob (farfadets). Toute cette population fantastique peuplait les déserts d'Arabie, les ruines, les bois, les iles. On la voit évoquée dans la littérature populaire des Arabes à toutes les époques et jusqu'à nos jours. V. par exemple l'histoire de l'ogresse dans la quinzième nuit des *Mille et une nuits*, et ce dicton satirique moderne rapporté par le comte de Castries (*Gnomes de Sidi Abd er-Rahman el-Medjedoub*, 65 et 70) : « O vous qui voulez savoir ce que c'est que la goule : la goule, c'est l'enfant d'Adam. »

2. Ms. A. Ce nom n'est pas dans les mss. B, C, M. Le ms. B commence directement la phrase par : Nous avons parlé... وقد ذكرنا...

CHAPITRE III

DE LA TERRE ET DE CE QU'ELLE RENFERME

Ibn ʿAbd el-Ḥakem[1] dit : La terre a été créée à l'image d'un oiseau, avec la tête, la poitrine, les ailes, les pieds et la queue. La tête, c'est la Mecque, Médine, l'Yémen. La poitrine, c'est la Syrie et l'Égypte. L'aile droite est formée par l'ʿIrâḳ, en allant jusqu'au pays des Wâḳ et des Wâḳ-Wâḳ, et par les nations du Sind et du Hind. L'aile gauche comprend Mâchak et Manchak[2], Gog et Magog, et de nombreuses nations. La queue va de D̲ât el-Ḥomâm[3] jusqu'à l'occident du soleil et à la mer Noire[4].

D'après une tradition, Dieu créa deux villes : l'une à l'Orient, du nom de Djâbolḳâ ; l'autre à l'Occident, du nom de Djâborṣâ. Chacune de ces villes a une longueur de dix mille parasanges, et chacune a dix mille portes placées de deux en deux parasanges. Dix mille

1. Ibn Abd el-Hakem el-Misri est un auteur connu qui a écrit un livre « de la conquête de l'Égypte, d'Alexandrie, du Magreb et de l'Espagne et de l'histoire de ces contrées ». Maçoudi le cite dans le *Livre de l'Avertissement*, p. 460. (V. sur cet auteur Dozy, *Recherches sur l'histoire de l'Espagne*, 2e éd., I, 41.)

2. Cf. Ibn al-Fakih, édition de Goeje, p. 3. Mâchak est l'hébreu *Mechek*, Μοσχοι. Minchak paraît être une autre forme du même nom. Nos mss. portent : A. ناسك et منسك ; B. ماسك et مُنسك.

3. Cf. Ibn al-Fakih, 4, et de Goeje, *Descriptio al-Magribi*, 28. Dât el-Homâm est cité par Maqrizi parmi les places frontières de l'Égypte (*Description topographique et historique de l'Égypte*, 76).

4. La même tradition est rapportée par Ibn al-Fakih, *loc. cit.*, par Abu'l-Mahâsin, I, 33, par Maqrizi (*Description de l'Égypte*, 69), qui l'attribuent à Abd Allah, fils d'Amr, fils d'el-ʿAs.

hommes gardent toutes les nuits chaque porte, et leur tour ne reviendra pas jusqu'au jour de la résurrection. Les habitants vivent à peu près sept mille ans ; ils mangent, boivent et prennent des femmes. Ils cultivent plusieurs sciences ; leurs mœurs sont nobles et dignes de tout éloge. Ces deux villes sont situées en dehors de notre monde ; ni le soleil ni la lune ne les éclaire, elles ne connaissent ni fils d'Adam ni fils d'Iblìs ; leurs habitants servent et louent Dieu ; ils vivent dans une lumière qui n'est point empruntée à nos astres, mais qui descend sur eux du tabernacle[1].

On rapporte que le prophète dit : Djibrìl m'a fait passer dans la nuit de mon enlèvement[2] au-dessus de ces peuples. Je les ai appelés à Dieu et ils m'ont écouté. Depuis lors, ce qui est bien chez eux est bien chez vous, ce qui est mal pour eux est mal pour vous.

Wahb, fils de Monabbih[3], rapporte que le prophète a dit : Dieu possède dix-huit mille mondes, dont notre monde terrestre est l'un ; et dans ce monde même, les parties habitées sont comme le grain de sénevé dans le creux de la main.

Les traditionnistes disent encore que Dieu possède une bête énorme vivant dans une prairie, dans un

1. V. au sujet de ces villes Kazwini, II, 17 ; Tabari, *Chronique*, trad. Zotenberg, I, 27, 34 ; Browne, *a Traveller's narrative*, 299, où est traduit le passage de Kazwini. Nos mss. portent : A et B, جابلقا ; A, جابرضا ; B, جابرصا. Talabi, 18, donne cette glose assez curieuse : « La ville qui est à l'Orient renferme les restes des Adites qui avaient cru en Houd ; son nom est en syriaque برقيشا et en arabe جابلق. Celle qui est à l'Occident s'appelle en syriaque برجيسا et en arabe جابرسا. »

2. La nuit où le prophète fut enlevé au ciel sur la chimère Borak. (V. *Coran*, chapitre XVII, dit : *du voyage nocturne*.)

3. Wahb, fils de Monabbih, traditionniste connu, est mort, selon Maçoudi, en l'an 104 ou en l'an 110 de l'hégire. (V. les *Prairies d'or*, V, 462 et 463.)

bas-fond connu de lui seul, et mangeant chaque jour autant que mangent tous les animaux ensemble qui sont dans le monde. Gloire au Tout-Puissant qui fait belles toutes choses !

CHAPITRE IV

DE LA MER EXTÉRIEURE [OCÉAN] ET DES MERVEILLES QU'ELLE RENFERME

On dit que là se trouve le trône d'Iblìs, proche de la mer Ténébreuse, porté par une troupe de diables et de malins esprits qu'il a préposés à cet emploi, entouré par des génies méchants qui sont sous son obéissance. Il y en a qui le voilent et ne le quittent jamais, d'autres qui se dispersent à son commandement ; mais aucun ne sort de sa place que pour aller encourager un pécheur dans sa révolte ou séduire un saint ; là sont aussi tous les autres suppôts d'Iblìs, qui se répandent parmi les hommes pour les égarer. La prison d'Iblìs est dans l'île de Sah[1] ; il y est incarcéré avec les génies et les satans qui l'ont suivi. — Dans cette mer se trouve aussi le temple du prophète Salomon, renfermant son corps ; c'est un château superbe bâti dans une île[2]. — On y voit encore des cratères qui ne cessent jamais de projeter du feu à la hauteur de cent coudées ; — des poissons longs chacun de plusieurs jours, d'aspect merveilleux, de formes diverses, et

1. A, جزيرة سَه. Le nom manque dans B.

2. Cf. la *Chronique* de Tabari, I, 60. Les *Merveilles de l'Inde*, 134, placent le tombeau de Salomon dans Andaman la grande.

coloriés de toutes couleurs ; — des villes qui flottent sur l'eau et qui fuient devant les navigateurs ; — les trois idoles dressées par Abrahah : l'une, jaune, faisant signe de la main, comme si elle donnait à qui vient vers elle l'ordre de s'éloigner ; la seconde, verte, levant ses deux mains étendues comme si elle désignait le point où vous devez aller ; la troisième, noire, aux cheveux frisés, montrant du doigt la mer, comme pour dire : « Qui passe outre fera naufrage. » Elle porte sur sa poitrine cette inscription : « Œuvre d'Abrahah Ḏou'l-Manâr le Ḥoméïrite, dédiée à son Seigneur le Soleil[1]. » — On raconte aussi qu'on y voit des sortes de citadelles qui s'élèvent sur l'eau et où paraissent des formes diverses, puis qui s'enfoncent dans l'eau. — La profondeur de cette mer est variable. Il y a des endroits où l'on n'atteint ni ne connaît le fond ; il y en a qui ont sept mille brasses[2] et plus et moins ; il y en a où poussent des arbres pareils au corail.

La mer Noire de poix, rejoint la mer Extérieure ; elle est très fétide ; on n'y trouve que la citadelle d'argent que les uns disent être artificielle, les autres, naturelle.

De l'Océan se détache aussi la mer de Chine, qui commence à l'Occident, à la mer de Fars, et s'étend jusqu'au pays de Chine. C'est une mer étroite d'où l'on extrait les perles[3]. On dit qu'elle renferme douze

1. La légende classe Abrahah Dou'l-Manâr (Abrahah au phare) parmi les rois conquérants. Il domina sur tout le Magreb, et son règne dura plus de cent ans. V. la *Chronique* de Tabari, I, 290 ; les *Prairies d'or*, III, 151. Cf. la légende des statues d'Hercule, souvent citée par les auteurs arabes, par exemple par Maçoudi, le *Livre de l'Avertissement*, 101.

2. Le mot arabe pour brasse est باع.

3. Il y a ici une confusion. L'auteur entend parler du golfe Persique.

mille huit cent îles. Là est le tourbillon (le *dordour*), lieu où l'eau tourne[1] ; lorsqu'un navire y est pris, il tourne jusqu'à ce qu'il soit submergé. Non loin se dressent les deux montagnes Koséïr et 'Owéïr[2]. Cette mer possède de nombreuses merveilles : des espèces de serpents colorés, dont quelques-uns atteignent une longueur de cent coudées et deux cents brasses, et plus et moins, et qui se dévorent l'un l'autre ; — des mines où l'on trouve de l'or poussant en rameaux, et des mines de gemmes ; — trois cents îles peuplées et cultivées où règnent des rois nombreux. — On dit que cette mer renferme un château de cristal élevé sur un roc, éclairé par des candélabres qui ne s'éteignent jamais.

Ensuite vient une mer dont on n'atteint pas le fond et dont on ignore la largeur. Les navires, poussés par un bon vent, la traversent en deux mois au moins ; elle est la plus grande qui dépende de la mer extérieure, et il n'en est pas de plus redoutable. On y trouve des mines d'émeraudes et des plants de cannes et de bambous. Les poissons y atteignent une longueur de quatre cents coudées environ, mais il y en a de petits qui ont une coudée. Lorsque ces poissons parviennent à des dimensions excessives et nuisent aux autres poissons de la mer et aux vaisseaux, les petits poissons ont pouvoir contre eux ; ils se logent dans leurs ouïes

1. الدردور. Cf. Ibn al-Fakih, *Kitâb el-Boldân*, édition de Goeje, 11 ; Reinaud, la *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine*, 14 ; Kazwini, I, 117. Ce dernier rapporte une anecdote sur des marins pris dans le tourbillon d'après l'auteur du *Livre des Merveilles de la mer*. Kazwini, I, 106 et 110, place aussi un tourbillon dans la mer de Chine et raconte à son sujet une autre anecdote.

2. كسير وعوير. Cf. Ibn al-Fakih, 11 ; Reinaud, la *Relation des voyages*, etc., 15.

et ne s'en vont pas qu'ils ne les aient tués[1]. Le plus souvent les gros poissons évitent ces parages par crainte des petits. — Dans la même mer, on trouve : des poissons dont le visage ressemble à celui d'un homme qui se montre dans l'eau ; — des poissons ailés qui s'envolent la nuit pour aller manger l'herbe sur le rivage, et rentrent dans la mer avant le lever du soleil[2] ; — un poisson dont le fiel sert à former une écriture lisible dans la nuit[3] ; — un poisson vert dont la graisse est telle que quiconque en a mangé refuse de prendre de la nourriture pendant plusieurs jours pour n'en pas perdre le goût[4] ; — un poisson qui a deux cornes pareilles aux antennes de l'écrevisse, qui jettent du feu pendant la nuit ; — un poisson rond, appelé le *maṣḥ*[5], ayant sur le dos une sorte d'arête pointue ; aucun autre poisson ne résiste à celui-ci, parce qu'il fond sur lui, cette corne en avant, et le tue[6] ; parfois même il perce les vaisseaux ; sa corne est jaune comme l'or et cannelée[7] ; — un poisson, appelé *hafch*[8], couvert d'une sorte de cuirasse qui entoure ses yeux et sa tête, et s'étend sur presque tout son corps ; il est allongé comme un serpent, long de vingt coudées, muni d'aiguilles disposées comme les dents d'une lime, depuis sa poitrine jusqu'à l'extrémité de sa queue. Il

1. Cf. la *Relation des voyages*, 3. Ces petits poissons sont appelés *leschek*, اللشك.
2. Cf. Kazwini, I, 113.
3. Cf. Kazwini, I, 113.
4. Cf. Kazwini, I, 113.
5. A et C, المصح ; B, الفضخ ; M, المصنج. Kazwini, I, 113, appelle كاه ماهى, bœuf marin, un poisson rond ayant sur le dos une arête pointue.
6. Cf. les *Merveilles de l'Inde*, 35.
7. مجزع.
8. A, هفس ; B et C, هشر ; M, هفش.

enlace tout ce qu'il rencontre, et tout être, que sa queue enveloppe, meurt. On dit que sa chaïr guérit de toutes les maladies; mais on le trouve rarement. — Enfin cette mer produit de l'ambre.

La mer de Herkend[1] la suit, renfermant des îles nombreuses. On y rencontre un poisson sur le dos duquel croissent parfois l'herbe et les coquillages. Il arrive aux marins d'y amarrer leurs navires, car ils le prennent pour une île; mais, lorsqu'ils le reconnaissent, ils s'en éloignent[2]. Quelquefois ce poisson déploie l'une des deux ailes qu'il a sur l'épine dorsale; lorsqu'il sort la tête de l'eau, elle paraît grande comme une montagne; lorsqu'il sort la queue, elle ressemble à un grand phare. Quand la mer est calme, il attire avec sa queue les poissons, puis, ouvrant la bouche, il les fait descendre dans son gosier comme dans un puits. On l'appelle le *gondor*[3]. Il est long de trois cents coudées. Les marins le redoutent; ils frappent du claquoir[4] pendant la nuit, pour qu'il ne vienne pas endommager et faire chavirer les navires. — On trouve aussi dans cette mer de grands serpents; ils en sortent et vont dans le désert où ils avalent des éléphants[5]. Ils s'enroulent autour des rochers ou se cachent dans leurs cavités; ils font entendre un sifflement effrayant. — On y rencontre encore un autre serpent, dit *el-malikah*

1. La mer de Herkend est celle qui s'étend à l'est de l'Inde.

2. Cf., la légende de Sindbad le Marin, dans les *Mille et une nuits*, traduction Galland, 1860, p. 547; et la légende de saint Brandan.

3. A, العنبر; B, العندر; C, الغندر; M, العندر.

4. يضربون نواقيس. Cf. les *Merveilles de l'Inde*, 15, et Kazwini, I, 109, qui n'ont pas ce mot نواقيس, mais qui expliquent que les marins frappent sur du bois. Reinaud, *Relation*, 2, a le mot et le rend par cloche.

5. Cf. Kazwini, I, 107; il donne à ces serpents le nom de *nasban*, النصبان.

(la reine)[1], qui ne paraît jamais qu'une fois. Les rois des Zendj usent de ruse pour s'en emparer; on le cuit jusqu'à ce que sa graisse fonde; le roi s'en oint, afin d'augmenter sa force et son agilité. De la peau de ce serpent, qui est tigrée, on fait un tapis; le phtisique qui s'y asseoit est guéri de la phtisie; l'homme sain est assuré contre elle à tout jamais. [Quelquefois des poissons de cette espèce sont arrivés dans l'Inde, où les rois ont employé leur cuir et l'ont gardé dans leur trésor[2].] — Le vent, dans cette mer, souffle de ses profondeurs; parfois la tempête y projette du feu qui répand une clarté intense.

La quatrième mer s'appelle Dâwendjid[3]. Elle est séparée de la mer de Herkend par des îles nombreuses; l'on en compte mille neuf cents. L'ambre existe en abondance entre ces îles. [Il en vient des morceaux gros comme des maisons][4]. Cet ambre croît comme une plante au fond de la mer, et lorsque l'agitation des flots est grande, il est rejeté du fond et il monte à la surface, comme le bitume[5] et les eaux chaudes. C'est de l'ambre gras[6]. J'ai lu dans le livre de médecine d'Ibrâhîm, fils d'el-Mehdi, qu'Aḥmed, fils de Ḥafṣ el-'Aṭâr, dit : J'entrai dans une réunion chez Abou-Isḥâḳ[7]; il chauffait de l'ambre qui était déjà fondu,

1. الملكة. La bête appelée *tirant* dans la légende d'Alexandre est de même une panacée. V. *Li Romans d'Alixandre*, édition Michelant, 291.

2. Ms. B.

3. A, دوانجد; M, داونجد. Le nom manque dans B.

4. Ms. B.

5. A, القطر; de même les *Prairies d'or*, I, 336. Il vaut peut-être mieux lire القفر, comme dans le *Livre de l'Avertissement*, 108.

6. Gras, دسم.

7. Abou Ishak Ibrahim, fils du khalife el-Mehdi, qui fut lui-même quelques instants khalife, fut avant tout un musicien émérite et un savant. Maçoudi parle de ses ouvrages dans les *Prairies d'or*, VII, 68.

et il en sortait une herbe sèche ayant la forme de becs d'oiseaux. Il m'interrogea : « Ce sont, dis-je, les becs des oiseaux qui mangent l'ambre qui est exeréte par les bêtes de somme. » Abou Isḥâḳ se mit à rire et dit : « C'est là ce que croit le vulgaire ; mais Dieu n'a pas créé de bête de somme qui excrète l'ambre. L'ambre n'est autre chose qu'une substance qui se trouve au fond de la mer. » Déjà Réchîd s'est occupé de la question de l'ambre : il chargea Ḥammâd le Berbère[1] d'en rechercher la solution ; ce personnage lui écrivit qu'il avait appris de beaucoup d'habitants d''Aden que l'ambre sortait de sources au fond de la mer et que le vent le projetait avec les vagues ; de même de la terre de Roum sort le goudron roumi[2].

La dernière île de cette mer est celle de Sérendîb (Ceylan) dans la mer de Herkend. C'est la principale de toutes ces îles ; on y trouve beaucoup de dépôts de perles et de pierres précieuses. Dans la mer de Sérendîb sont des chemins entre des montagnes qui conduisent au pays de Chine. Dans les montagnes de cette mer, il y a des mines d'or ainsi que des dépôts de perles. Il y vit des bœufs sauvages et diverses sortes d'animaux. On va par cette mer au pays du Maharâdj. Souvent les nuages obscurcissent cette région pendant des jours et des nuits, et la pluie y tombe continuellement, et ni les poissons ni les bêtes ne se montrent plus.

On passe de là à la mer du Ṣenf[3], où se trouve l'arbre d'aloès[4] ; on ne connaît personne qui y habite.

1. A, البدوى ; B, اليزيدى. Hammâd le Berbère fut nommé par le khalife er-Réchîd émir de la Mecque et de tout l'Yémen. Abu'l-Mahâsin, I, 518.

2. الزفت الرومى. Cf. au sujet de l'ambre la *Relation des voyages*, 143 ; Dimichqui, *Cosmographie*, édition Mehren, 134.

3. La mer du Senf, الصنف, correspond au golfe de Siam.

4. Cf. la *Relation des voyages*, 18 ; Kazwini, II, 64, et v. plus loin.

L'origine de cette mer est voisine du Nord ténébreux. On passe aussi de la même région au pays du Waḳ, où habite le roi des îles, appelé le Maharâdj[1]. Les îles et les provinces de son royaume sont innombrables, et un navigateur qui voudrait en faire le tour en plusieurs années ne le pourrait pas. Ce roi possède une quantité d'essences médicinales : le camphre, la girofle, le sandal, la noix, le macis[2], le ḳâḳilah[3] et l'aloès ; aucun autre roi n'en possède autant. — On dit que dans cette mer se trouve un château blanc qui marche sur l'eau et qui se montre parfois aux marins avant l'aurore ; ils se réjouissent lorsqu'ils le voient, car il leur présage le salut, le gain et la fortune. — Là est aussi l'île de Braṭâ'ïl, qui renferme des montagnes habitées où l'on entend la nuit et le jour des timbales, des tambours et des sons inconnus. Les visages de ses habitants ressemblent aux boucliers à double cuir[4], et leurs oreilles sont fendues. La plupart des marins s'accordent à dire que le Deddjàl (l'Antéchrist)[5] demeure dans l'île, et qu'il en sortira quand son heure sera venue. On y vend de la girofle que les commerçants achètent de marchands invisibles. — Dans la même mer est el-Berrâḳah (la brillante)[6] ; c'est une ville superbe en

1. C'est le nom indien *maharadja*, grand roi. Ibn al-Fakih, 15, vocalise *mihrâdj*. Cf. les *Mille et une nuits*, Sindbad, 549.

2. البسباسة. V. Dimichqui, glossaire ; Freytag, *Lexicon arabico-latinum*.

3. A et B, القاقلة.

4. المجانّ المطرقة. Cf. Kazwini, I, 111.

5. La légende du Deddjâl est souvent mentionnée dans les auteurs arabes. Citons seulement Maçoudi, les *Prairies d'or*, I, 343 ; le *Livre de l'Avertissement*, 92 ; les *Mille et une nuits*, Sindbad, 550.

6. A, البرابه ; B, البرلقه ; C, البراقة. Le nom de la ville paraît formé de l'épithète donnée à la pierre dont elle est construite, *berrâk* براق, éclatante.

pierre blanche éclatante; on y entend des cris et des chants et l'on n'y voit pas d'habitants. Les marins y sont parfois descendus et ont pris de son eau; ils l'ont trouvée blanche, limpide, douce au goût, avec une senteur de camphre. — Il y a aussi une île où brillent des demeures et des coupoles blanches; les navigateurs, en les voyant, désirent les atteindre; mais elles s'éloignent lorsqu'ils approchent; à la fin elles s'effacent tout à fait et les marins s'en retournent.

Cette mer joint le Wâķ. Les marins disent qu'ils n'en connaissent pas le terme, à moins qu'il ne soit marqué par une montagne où brûle jour et nuit un feu dont la combustion est si ardente qu'elle rend un son pareil aux roulements du tonnerre. Quelquefois on entend dans ce feu des bruits qui présagent aux gens de la région la mort d'un de leurs rois ou d'un grand personnage[1]. On n'atteint pas le fond de la mer en ce lieu.

Après la mer du Ṣenf, dont nous avons parlé, vient la mer de Chine, mer mauvaise et froide, plus froide qu'aucune autre. On dit que le vent souffle de ses profondeurs et qu'elle est habitée par un peuple vivant dans le sein de l'eau. Les navigateurs qui ont visité ces parages affirment que, la nuit, quand la mer est agitée par le souffle du vent, ces individus paraissent et montent vers les vaisseaux; cela n'a jamais lieu, d'ailleurs, que quand la mer est tourmentée. Les marins disent ne pas connaître, au delà de la mer de Chine, de mer navigable. Il n'y a plus qu'un océan, étendu sans limites, dont l'eau n'est pas pareille à celle des autres mers. — Dans la mer de Chine vit

1. Cf. le *Livre de l'Avertissement*, 92.

un poisson semblable à un brûlot[1]; l'eau le jette sur le rivage et, lorsqu'elle est redescendue, il reste dans la boue; il s'agite alors pendant une demi-journée et, à la suite de cette agitation, il se trouve armé d'une aile qui lui pousse, à l'aide de laquelle il se retourne et s'envole. — On estime que la largeur du pays de Chine, que les vaisseaux parcourent, est de quinze cents parasanges. — [Il y a dans cette mer un poisson qu'on appelle le *loḥm*[2] qui mange les hommes. Souvent quand on jette à l'eau les marins morts, des poissons de cette espèce les avalent][3]. On y voit aussi un grand visage, pareil à un visage humain, mais plus grand, arrondi et de la couleur de la lune, qui couvre l'espace entre deux montagnes. — Les portes de la Chine sont dans la mer; ce sont des fentes entre des montagnes.

On dit que dans la ville de Baḳmoulïah[4], qui est l'ancienne Constantinople, est une église au fond des eaux; le reflux la découvre un jour dans l'année, et les gens des environs y viennent en pèlerinage. Ils se préparent d'avance, y restent la journée, puis se dispersent; ils y conduisent leurs vieillards; vers le coucher du soleil, l'eau commençant à revenir, ils s'éloignent en toute hâte. L'eau recouvre l'église et la cache jusqu'à l'année suivante.

On dit qu'il y a dans la mer de l'Inde des animaux

1. الحرّاقه.
2. اللحم. Cf. le *lokham*, اللخم dans la *Relation des voyages*, 11.
3. Ms. B.
4. A, Bakmoulïah, بقموليه; B, Ya'maloulïah, يعملوليه; C, Nakmoulïah, نقموليه. Peut-être faut-il lire Makdounïah; Cf. Maqrizi, 58; Ibn al-Fakih, 57.

semblables à des écrevisses; lorsqu'ils sortent de l'eau, ils deviennent des pierres dont on fait un collyre pour certaines maladies des yeux[1].

Le corail se trouve particulièrement dans la mer d'Espagne, au fond de laquelle il pousse comme un arbre; pour en saisir les rameaux, on emploie ce procédé : on attache un fil de fer à une ligne de chanvre qu'on alourdit avec du plomb; on descend la ligne jusqu'à ce qu'elle atteigne le corail; puis on la tire en faisant avancer le navire, les branches s'y accrochent à droite et à gauche, en sorte que l'on sait que l'hameçon mord; on relève alors la ligne, et l'on prend le corail[2]. On en exporte de grandes quantités dans le Hedjâz, l'Inde et la Chine. — Dans la même mer il y a beaucoup d'ambre. — On y trouve encore un poisson dont la chair a des propriétés aphrodisiaques[3]; — un autre qui a figure humaine[4].

Histoire de Tinnìs (Tanis)[5].

Tinnìs était une ville qui comprenait des jardins, des vignes, des sites agréables; elle était partagée

1. Cf. la *Relation des voyages*, 21; les *Merveilles de l'Inde*, 171; Kazwini, I, 110 et 111.

2. L'extraction du corail est racontée d'une manière un peu différente par Kazwini, I, 238.

3. Cf. les *Merveilles de l'Inde*, 130.

4. Cf. les *Merveilles de l'Inde*, 38; Kazwini, I, 113.

5. Ville du delta du Nil. L'auteur, dans ce qui suit, applique à la submersion de Tinnìs par les eaux de la mer l'histoire racontée dans le *Coran*, chap. XVIII, v. 31 et suiv., sans indication de lieu. Maçoudi, les *Prairies d'or*, II, 376, place en l'an 251 de Dioclétien l'envahissement de la contrée de Tinnìs par la mer. Cf. Kazwini, II, 116, qui donne une carte du lac et une longue énumération des poissons et des oiseaux qui vivent dans ses eaux et sur ses bords.

entre deux rois descendant d'Atrîb, fils de Miṣr ; l'un était croyant et l'autre infidèle. Le croyant dépensa sa fortune dans diverses bonnes œuvres et dut vendre sa part de la ville à son frère ; mais il en dépensa encore le prix en bonnes œuvres ; son frère de son côté embellit cette partie de la ville, y construisit des palais, y fit courir les eaux et y bâtit des monuments. Le croyant eut besoin du secours de l'infidèle ; mais celui-ci le lui refusait, et il se vantait de ses richesses et de ses jardins. Un jour que le premier lui parlait amicalement, il lui dit : « Je suis plus riche et plus puissant que toi. — Je ne vois pas, lui répondit son frère, que tu rendes grâce à Dieu de ce qu'il t'a donné ; bientôt il te retirera tout. » Il invoqua alors le ciel contre lui, et l'eau de la mer submergea en une nuit toutes ses possessions, en sorte qu'on eût cru qu'elles n'avaient jamais existé. Ces deux hommes sont, dit-on, ceux dont Dieu parle dans le Coran, en ce passage : « Offre-leur l'exemple de ces deux hommes à qui nous avions donné deux jardins..., jusqu'à : un seul. » (*Coran*, XVIII, 31). Tinnîs était une grande ville ; elle avait cent portes. Nous en reparlerons en traitant des villes d'Égypte, s'il plaît à Dieu. On dit que l'eau du lac de Tinnîs devient douce lors de la crue du Nil, et reste telle six mois ; ensuite elle redevient salée[1].

Dans le Magreb est une source qui ne jaillit qu'aux heures de la prière ; on y va faire les ablutions ; elle bouillonne à chacune de ces heures ; elle est connue sous le nom de source des heures canoniques.

Les Indiens ont un grand fleuve près duquel est un

1. Cf. Albîrûni, *Chronology*, 240 ; Dimichqui, 121.

arbre très haut, en fer ou en cuivre ; sous l'arbre est une pique de cuivre ou de fer, plantée en terre, inclinée vers l'eau, ayant une élévation de dix coudées au-dessus de terre et une largeur d'une coudée et un peu plus ; au sommet de la pique sont fixés trois pieux épais et aiguisés comme des chandeliers. Près de l'arbre un homme lit dans un livre et dit, s'adressant au fleuve : « O grandement béni, torrent du paradis, qui sors de la source du paradis et qui en montres la route aux hommes ! Heureux qui montera sur cet arbre et se jettera sur cette pique ; Dieu l'unique lui sera propice. » Plusieurs de ceux qui l'écoutent montent alors sur l'arbre, et se jettent sur la pique qui les coupe, et retombent dans l'eau, tandis que leurs compagnons prient pour qu'ils soient introduits dans les joies et la félicité du paradis. — Les Indiens vénèrent aussi le fleuve Mehrân[1], qui rejoint le Nil, disent-ils ; ils croient de même qu'il sort du paradis ; personne ne doit boire de son eau, sans s'être purifié de ses péchés. — Ils ont encore un autre fleuve près duquel se tiennent, selon leur tradition, des hommes ayant en main des épées tranchantes. Quand un fidèle de leur religion veut se purifier et rejoindre son créateur, il se livre à ces hommes ; ils le dépouillent de tout ce qu'il porte, bijoux, vêtements, colliers d'or, bracelets, pendants d'oreilles ; parfois même des fils de roi viennent à ce fleuve ; ces hommes les jettent sur un grand autel et, ayant pris leurs colliers, ils les frappent de leurs épées, coupent leurs corps en deux,

1. A, مكرم ; B, مكران. Il y a ici dans le texte une confusion entre le Mehrân (l'Indus), المهران, fleuve, et le Makrân المكران, contrée. La croyance que l'Indus et le Nil ont la même origine est mentionnée et critiquée par Maçoudi dans le *Livre de l'Avertissement*, 82.

et ils en jettent une moitié dans ce fleuve, l'autre dans le fleuve du Gange[1]. Les Indiens croient que ces deux fleuves sortent du paradis.

Dans les montagnes de Sérendîb est la vallée du diamant; c'est une vallée très profonde où vivent de grands serpents venimeux. Pour en extraire le diamant, on y jette de la viande chaude fraîchement écorchée; les aigles, qui sont nombreux dans cette région, voyant cette viande, fondent sur elle, s'en emparent et la transportent ailleurs pour la manger, par crainte des serpents de la vallée. Le chercheur de diamants monte jusqu'à l'endroit où ils se repaissent, et trouve là des diamants qui ont adhéré à la viande et qui ont la grosseur d'une lentille, d'un haricot ou d'un pois; les plus gros atteignent la grosseur d'une fève. Les rois y font graver leurs sceaux. L'auteur de *la Logique* (Aristote) rapporte qu'il y a là de grosses pierres de diamants, mais qu'on ne peut les extraire à cause des serpents qui sont dans la vallée[2].

On trouve aussi dans l'Inde la vallée du girofflier. Ni commerçant ni marin n'y sont jamais entrés et n'ont dit en avoir vu un arbre. Le fruit n'est vendu, disent-ils, que par les génies. Les navigateurs accostent l'île, déposent sur le rivage leurs lots de marchandises, et reviennent à leur navire. Le lendemain matin, ils trouvent à côté de chaque lot une part de girofle. Il en est qui laissent le lot et la girofle pour demander davantage, et un supplément est quelquefois ajouté. Un homme a raconté qu'il était

1. Ms. الكند, *el-Kand*. La bonne orthographe est الكنك, *el-Kank*; V. les *Prairies d'or*, II, 80; Dimichqui, Index. Les *Prairies d'or*, *loc. cit.*, parlent des fanatiques qui se tuent au bord du Gange.

2. Cf. les *Merveilles de l'Inde*, 128; les *Mille et une nuits*, Sindbad, 554.

descendu dans l'île et qu'il l'avait parcourue; il y vit des gens de couleur jaune, sans barbe, habillés en femme et ayant les cheveux longs, qui se cachaient à son approche. Après cette visite, les commerçants, ayant attendu quelque temps, revinrent au rivage de l'île; mais ils n'y trouvèrent pas de girofle; ils comprirent que les habitants en avaient agi ainsi à cause de l'homme qui les avait vus; quelques années plus tard, ils reprirent leur ancienne pratique. On dit que cette girofle, lorsqu'elle est fraîche, est agréable au goût. Les habitants de l'île s'en nourrissent; ils ne tombent pas malades et ne vieillissent pas. On raconte aussi qu'ils sont vêtus des feuilles d'un arbre qui pousse chez eux, et qui est inconnu aux autres hommes[1].

Les îles de la mer Verte.

Ptolémée rapporte que la mer Verte (la mer Extérieure) renferme vingt-sept mille îles peuplées ou non peuplées. Parmi elles se trouvent :

Une île habitée par un peuple qui est un débris des Nasnâs; ces gens possèdent un arbre, appelé la *luffa*[2]; dont le fruit les nourrit et dont la feuille les vêt; ils mangent aussi la chair des animaux marins.

L'île du corail où pousse l'arbre du corail, dans des flaques entre l'eau salée et l'eau douce; il élève sa tête faite d'une touffe de rameaux. Quand un navire

1. Cette anecdote de la vente de la girofle est entièrement reproduite dans Kazwini, I, 111. Cf. l'épisode du marché des djinn, dans les *Merveilles de l'Inde*, 168.

2. *El-lauf;* B et M, اللوف; A, اللوب; V. Freytag, *Lexicon*. Kazwini, I, 111, donne ce nom à l'arbre dont il est question à la fin du paragraphe précédent, qui pousse chez les gens qui vendent la girofle.

passe près de cette île, il se charge d'autant de corail qu'il peut.

Une île au milieu de laquelle est une grande pyramide[1] de pierre noire brillante; on ne sait ce qu'elle renferme; mais autour d'elle sont des cadavres et de vaste ossuaires. Un roi vint une fois visiter cette île; quand il y fut descendu, la somnolence s'empara de ses compagnons; ils tombèrent dans la torpeur, perdirent leurs forces et ne purent plus remuer. Ceux qui s'en aperçurent à temps regagnèrent en hâte le navire; et tous ceux qui s'arrêtèrent ou s'attardèrent périrent.

On raconte que Ḏou'l-Ḳarnéïn (Alexandre), allant vers les ténèbres[2], passa près d'une île où il vit des gens ayant la tête de grands chiens, aux dents menaçantes, vomissant du feu par la gueule, qui accouraient vers les vaisseaux. Ils l'attaquèrent et il les combattit, et se sauva d'eux[3].

Continuant sa route, il vit une lumière brillant très haut; il mit le cap sur elle et atteignit l'île du château. C'est une île au milieu de laquelle s'élève un château de cristal, qui brille au-dessus de la mer voisine. Il voulut y descendre, mais un brahme, philosophe indien[4], l'en empêcha, lui disant que quiconque mettait pied dans cette île perdait connaissance et, ne pouvant plus en sortir, y mourait. On dit qu'Alexandre y vit

1. B et M ont: pyramide; A, idole. Pour ce paragraphe, cf. Kazwini, I, 112.

2. C'est-à-dire vers la mer Ténébreuse ou vers l'extrémité du monde.

3. Cf. Kazwini, I, 108, et, dans le *Roman d'Alexandre*, l'épisode des cynocéphales.

4. بهرام فيلسوف الهند. Il semble que l'auteur prenne le mot brahme pour un nom propre. Cf. Kazwini, I, 112, et II, 55, et remarquez que ces récits ont le mot grec *philosophe* et non le mot ordinaire qui signifie sage : حكيم.

des habitants vêtus de feuillage et qu'il demanda au brahme comment ils pouvaient subsister, au contraire de ce qu'il venait de dire; mais le brahme lui répondit qu'on trouvait dans l'île un fruit, et que ceux qui en mangeaient recouvraient la santé. On rapporte qu'il paraît, la nuit, aux créneaux de ce château, des lampes qui brûlent jusqu'au matin; leur lumière baisse alors jusqu'au soir; puis elles se rallument de nouveau.

Dans la même mer est une île blanche, étendue, renfermant de l'eau et des bois; elle est habitée par une race de gens, dont le visage est ouvert sur la poitrine[1], qui vont nus, qui possèdent à la fois les organes des mâles et ceux des femmes, qui parlent un langage analogue à celui des oiseaux. Ils se nourrissent de plantes semblables aux champignons et aux tubéreuses, et ils boivent l'eau d'étangs qui sont dans l'île.

L'île du dragon (*et-tinnin*)[2], contenant des montagnes, des cours d'eau, des moissons. Elle est habitée. Au-dessus de la capitale se dressait une haute forteresse, résidence d'un énorme dragon qui dévorait les hommes. On dit qu'Alexandre aborda à cette île et que ses habitants le prièrent de les secourir. On rapporte qu'il leur fit porter chaque jour deux taureaux à peu de distance du château, de façon que le dragon sortant prît les deux taureaux et rentrât chez lui, et recommençât le lendemain. Alexandre dit donc à ces gens : « Montrez-moi le repaire. » Au matin, ils le conduisirent en un lieu dominant; ils déposèrent les deux

1. شقر وجوههم على (ou في) صدورهم. A a : شقر وجوههم من ورائهم. Cf. Kazwini, I, 112 et II, 54.

2. Toute cette anecdote est reproduite par Kazwini, I, 113. En un autre endroit, II, 55, le même auteur la répète en l'abrégeant, et il donne au dragon le nom de *chodjâ'*, شجاع. V. plus haut, p. 21.

taureaux et le dragon parut, semblable à une nuée noire, avec les yeux brillants comme l'éclair et le feu sortant des entrailles. Il dévora les deux taureaux et rentra dans son repaire. Alexandre fit alors écorcher deux gros taureaux et remplir leurs peaux de poix, de soufre, de plâtre et d'arsenic, et il mêla à cette pâte des harpons et des broches de fer; puis il les fit déposer au même lieu. Le dragon vint selon sa coutume, dévora l'appât et repartit; mais il s'était à peine déplacé que toutes ces matières se heurtèrent dans son estomac, et qu'il tomba à terre sans plus pouvoir bouger, la gueule ouverte pour respirer. Alexandre ordonna qu'on rougît des morceaux de fer, qu'on les plaçât sur des tables de fer et qu'on les lui lançât dans la gorge; le monstre mourut sur l'heure, et le pays recouvra la paix. On célébra la mort du dragon et les habitants remercièrent Alexandre et lui offrirent ce qu'ils avaient de plus précieux. Parmi les présents qu'ils lui firent, était une bête de la figure d'un lièvre, avec les pieds jaunes ayant l'éclat de l'or, et qu'on appelait *mi'râdj*[1]. Cette bête avait sur la tête une corne unique et noire; les lions, les tigres, les oiseaux, les bêtes fauves et tous les animaux s'enfuyaient devant elle.

Il y a dans cette mer une île qui paraît en certaines années et à certains mois, et disparaît dans l'intervalle avec tout ce qu'elle renferme; elle revient toujours avec le même aspect. On dit que c'est une île mobile.

On y trouve aussi l'île de Malkân[2]. Malkân est un monstre marin qui a établi son repaire dans cette île; il a plusieurs têtes aux visages divers, aux dents

1. معراج; ainsi ont le ms. B et Kazwini, I, 113. M a: بعراج; A, بتراح.

2. A, B et M, سلكان.

recourbées ; il ne se nourrit que des poissons qu'il capture[1]. On dit que ce monstre servait de véhicule à un roi des génies marins, parce qu'il a deux ailes qui, lorsqu'il les dresse et en rapproche les pointes, forment comme un arc qui garantirait contre le soleil. Les anciens ont mentionné cette bête et ont dit qu'elle était de la dimension d'une montagne. L'île de Malkân est habitée par une race de gens qui ont des têtes d'animaux sur des corps d'hommes, et qui se nourrissent des poissons qu'ils peuvent atteindre.

L'île de Ṣìdoun.

Ṣìdoun était un roi[2]. L'île avait une étendue d'un mois de marche dans les deux sens. Elle renfermait beaucoup de merveilles, des forêts et des cours d'eau. Au milieu se trouvait un siège sur un pilier de marbre coloré ; ce siège était d'or, enrichi de toutes sortes de gemmes et il dominait l'île. Le roi Ṣìdoun était, dit-on, magicien, et les génies volaient autour de lui et lui apprenaient des merveilles cachées. Mais un génie le fit connaître à Salomon qui vint l'attaquer, dévasta l'île, tua presque tous ses habitants, à cause du culte qu'ils rendaient à Ṣìdoun. Il en fit aussi plusieurs prisonniers et ceux-là, pour la plupart, crurent en lui. Parmi les prisonniers se trouvait une fille de Ṣìdoun,

1. Cf. Kazwini, I, 109 ; le nom de la bête n'est pas donné.

2. L'histoire qui suit est racontée dans Talabi, 303 et suiv., où le nom du roi est vocalisé *Seïdoun ;* dans la *Chronique* de Tabari, I, 449 et suiv., où le même nom fait défaut. Il paraît évident que ce mot Sìdoun n'est autre que Sidon. La Bible, au livre des *Rois*, XI, 1 à 8, parle de l'amour qu'avait Salomon pour les femmes sidoniennes, du culte qu'il rendit à Astarté, déesse des Sidoniens et des temples qu'il fit élever pour ses femmes étrangères. Il convient de chercher dans ce passage l'origine de notre légende.

telle qu'il n'y avait pas de femme plus belle, plus achevée, plus douce sur la surface de la terre. Salomon se la réserva et l'épousa.

Mais cette princesse passait ses jours dans le chagrin et dans les larmes, parce qu'elle était éloignée du royaume de son père, privée de son bonheur passé, et que sa famille, ses serviteurs et ses proches étaient captifs. Salomon lui dit : « Quelle est cette tristesse où je te vois ici ? Je suis pourtant meilleur pour toi que ton père, et mon royaume est plus grand que le sien. — Glorieux roi, répondit-elle, quand je me rappelle ma vie auprès de mon père et l'affection que j'avais pour lui, ce souvenir excite ma douleur. Si tu ordonnais aux satans de me faire une image de mon père, peut-être en la voyant me consolerais-je. » Salomon leur en donna l'ordre, et ils représentèrent le roi sur un siège pareil à celui où il trônait. On dit que celui qui fit cette statue était un satan ami de son père. On dit aussi qu'il avait suggéré cette idée à la princesse et l'avait portée à en parler à Salomon. Les satans placèrent l'image dans une des chambres du palais qu'il avait bâti pour la jeune femme ; on y apporta des arbustes rares, l'eau y fut amenée par des conduites d'or et d'argent garnies de diverses pierres, sur le modèle de ce que Salomon avait vu dans la demeure de Ṣîdoun.

La princesse s'approcha alors de la statue, la revêtit de vêtements variés, magnifiques, brochés d'or, rehaussés de gemmes, posa sur sa tête un diadème de pierres précieuses et la coiffa d'une mître d'or décorée de pierreries de toutes couleurs. Elle l'assit sur le trône, disposa autour d'elle des coussins de soie, fit brûler devant elle l'aloès et l'ambre, répandit sur elle de la poussière de musc. Vis-à-vis de la statue

et à quelque distance, elle déposa des aromates, des fleurs, des crocus. Puis elle vint la visiter le matin et le soir, et l'adorer, en compagnie de ses femmes et de ses servantes, comme elle le pratiquait à l'égard de son père.

La nouvelle de son idolâtrie se répandit. Elle parvint à Aṣaf, fils de Berekhia[1], lecteur et secrétaire de Salomon, qui représentait auprès du roi la science du Livre, et qui l'avait accompagné devant le trône de Bilḳîs. Il savait quelle place tenait la jeune femme dans le cœur de Salomon et combien il l'aimait, et il cherchait le meilleur moyen de révéler sa faute au roi. Il dit donc à Salomon : « O fils de Dieu, je voudrais te demander une chose. — Demande, dit le roi. — Je suis vieux, reprit-il, et je crains que la mort ne vienne me surprendre. Je voudrais, dans une assemblée solennelle, rappeler la mémoire des prophètes, les louer, expliquer leurs mérites. Fais venir tes sujets, réunis les notables du peuple d'Israël et fais-les siéger selon leur rang. Pour moi, dresse une chaire où je monterai et où je parlerai de façon à atteindre le mieux possible le but de mon discours. » Salomon se rendit à ses désirs. Le vieillard monta sur la chaire pour prêcher. Il rendit gloire à Dieu, puis, énumérant les prophètes l'un après l'autre, il fit l'éloge de chacun d'eux depuis son enfance jusqu'à sa vieillesse, et glorifia son règne ; il arriva ainsi jusqu'à David qu'il loua, en l'invoquant, jusqu'à sa mort. Mais quand vint le tour de Salomon, il ne loua que sa jeunesse, sans rien dire de son âge mûr ni de son règne, et sans en célé-

1. اصف بن برخيا. Cf. la *Chronique* de Tabari, I, 450 ; Talabi, 49 et 306. Le ms. M vocalise Barkhayâ. L'éditeur des *Prairies d'or*, III, 306, fait correspondre ce nom à l'hébreu *Baruch ;* mais il paraît plus naturel d'y voir la transcription de l'hébreu *Bereciah*.

brer le bonheur. Salomon s'en aperçut, le fit appeler, lorsqu'il eut fini, et lui dit : « Explique-moi, Aṣaf, pourquoi je t'ai entendu mentionner tous les prophètes et les louer pour toute leur vie et pour tout leur règne, au lieu que de moi tu n'as loué que mon enfance, sans rien dire de mon âge mûr ? Pourquoi as-tu agi ainsi ? — J'ai fait mémoire, répondit-il, de ce que je savais. » Mais, comme le roi insistait, il reprit : « Qu'aurais-je trouvé de digne d'être loué dans la période actuelle de ton règne ? — Que fais-je de mal ? demanda le roi. — Un autre que Dieu, dit le vieillard, est servi dans ta maison depuis quarante jours. Est-ce ainsi que tu lui rends grâce de ses faveurs et que tu le remercies de ce royaume qu'il t'a donné et à tes pères avant toi ? » Salomon demanda pardon et répondit : « Tu dis vrai. » Il entra chez sa femme, la châtia, brisa l'idole, mit en fuite son satan ; dans la suite, il s'en empara et l'emprisonna[1]. On dit que cette idole parlait à la femme dans la langue de son père ; elle lui disait qu'elle avait fort bien fait, et l'induisait à l'adorer.

Dieu punit sévèrement Salomon pour ce motif. Les génies lui volèrent son sceau ; il descendit du trône et erra parmi les enfants d'Israël qui le reniaient. Enfin Dieu entendit ses prières ; il lui rendit son royaume et son sceau[2] au bout de quarante jours, temps pendant lequel la femme avait adoré l'idole. Cette princesse mourut, dit-on, après avoir donné des enfants à Salomon.

L'île des Roud[3]. Ce sont des gens qui ont des ailes,

1. C'est une croyance arabe que dans toute idole habite un démon ; on en verra plus loin d'autres preuves.

2. Sur l'anecdote du sceau égaré, cf. Talabi, 307, et la *Chronique* de Tabari, I, 453.

3. A, الرود ; B, الدود ; M. رود, sans article.

des poils et des trompes effilées; ils marchent sur deux pieds et sur quatre pieds; ils s'envolent et reviennent dans l'île. On dit que ce sont d'anciens satans.

L'île du Gâmis (le submergé)[1]. C'est une bête arrondie comme une boule, qui poussé un cri terrible, sans qu'on sache d'où sort sa voix. On prétend qu'elle reste six mois dans la mer, et que, pendant six mois, elle est visible dans cette île; on ne sait ni ce qu'elle mange ni d'où elle tire sa nourriture.

Une île en passant près de laquelle des marins virent la mer bouillonner et s'enfler devant eux; ils regardèrent; un vieillard à la chevelure et à la barbe blanches parut, portant des vêtements verts, couché sur la surface de l'eau, et disant : « Gloire à celui qui règle le monde, qui connaît les secrets des cœurs et dont la puissance met un frein à la mer pour qu'elle ne déborde pas. Dirigez-vous entre le nord et l'est, jusqu'à ce que vous atteigniez les montagnes du chemin[2] et passez au milieu; vous éviterez le naufrage. » Ainsi firent-ils, et ils parvinrent à une ville habitée par des hommes aux visages longs, qui s'appuyaient sur des verges d'or, dont ils se servaient aussi pour combattre, et qui se nourrissaient de banane et de costus. Ils demeurèrent un mois parmi eux, et prirent leurs verges d'or sans qu'ils les en empêchassent. Puis ils revinrent par le même chemin sains et saufs. On dit que le personnage qui les dirigea est el-Khiḍr[3], et que

1. B, الغامس ; M, le même mot sans article ; A, القاس . Kazwini, I, 109, a à peu près ce paragraphe, sans le nom de la bête.

2. B, جبال الطرق ; A, جبال الطوق, les montagnes du collier. Il semble que ce soit les portes de Chine.

3. El-Khidr, prophète, est, chez les Musulmans, le patron de la

cette île, située au milieu de la plus grande mer, est sa demeure.

Les îles de la mer de Chine.

Ptolémée rapporte que la mer d'Orient et de Chine renferme 13700 îles[1], et il en cite quelques-unes. Parmi elles se trouvent :

L'île de Sérendib. On dit qu'elle a quatre-vingts parasanges dans les deux sens. Les Indiens prétendent qu'elle renferme la montagne sur laquelle Dieu fit tomber Adam[2]; les navigateurs la voient à certains jours. Les Brahmanes prétendent qu'on y voit la marque du pied d'Adam, qui a soixante-dix coudées, qui brille le jour et la nuit comme l'éclair au-dessus des habitants de la montagne, et que personne ne peut y fixer ses regards. Adam n'aurait fait qu'un seul pas de là jusqu'à la mer, et la distance est de deux jours de marche. Autour de la montagne sont des hyacinthes et toutes sortes de pierres; sur ses flancs croissent les plantes aromatiques et médicinales et vivent les bêtes à musc; le sol est d'émeri[3]; les

mer, celui des ordres religieux et en même temps une espèce de juif errant. On l'identifie avec le prophète Élie. Le *Coran*, chap. XVIII, le fait voyager avec Moïse. On verra dans les *Chants populaires des Afghans*, recueillis par J. Darmesteter, p. 127, une jolie anecdote sur el-Khidr, dans laquelle ce prophète apparaît à un fakir comme génie de la mer et lui fait apporter par les poissons toute une montagne de rubis.

1. A, 13700; B, 10700.

2. Cf. la *Relation*, 5, où cette montagne est appelée *Al-rohoun*, الرهون; Ibn al-Fakih, 268; Talabi, 28, qui porte qu'Adam fut jeté à Sérendib dans la terre de l'Inde ou, selon une autre tradition, sur une montagne de la terre d'*ed-Dohnâ*, الدهناء, appelée *Bered*, برد; Kazwini, I, 164, II, 28.

3. V. sur l'émeri, *es-sonbâdadj*, السنباذج, quelques lignes dans Dimichqui, 71.

vallées renferment le diamant, les fleuves, le cristal, et la mer environnante, les perles.

Non loin est l'île d'er-Râmini[1]. Er-Râmini est une île[2] de l'Inde. Dans cette île on trouve le rhinocéros et le bois de campêche dont la sève est un contre-poison très efficace[3]. Les marins s'en servent contre la morsure des vipères et des serpents. — On y voit aussi des buffles sans queue et des hommes nus vivant dans des marais, parlant un langage qu'on ne peut comprendre et pareils à des bêtes sauvages. Leur taille est de quatre empans[4]. L'homme et la femme ont les parties sexuelles très petites; leurs cheveux sont fins et roux; ils grimpent sur les arbres sans le secours de leurs mains; ils poursuivent les vaisseaux à la nage, avec la vitesse du vent; ils vendent l'ambre contre du fer[5], et ils l'apportent dans leurs bouches. Ce peuple a pour voisins des nègres aux cheveux crépus, qui mangent les hommes en vie et les dissèquent dès qu'ils les ont faits prisonniers. Ces nègres possèdent dans l'île une montagne dont la terre est une sorte d'argent liquéfiable par le feu.

Dans le voisinage se trouve la terre du camphre. Le camphre est un arbre qui croît en ces parages, et dont l'ombre peut couvrir cent personnes au moins. On entaille l'arbre; il en sort un liquide dont on emplit plusieurs jarres; c'est l'essence de camphre[6]. Le camphre est donc une résine qui découle de l'arbre

1. الرامنى. Le nom de cette île est souvent écrit *er-Râmi* الرامى.

2. Ms. B. A a : ville.

3. Cf. Ibn al-Fakîh, 10; Kazwini, I, 108; II, 19.

4. Ms. B : cinq empans. C'est une population de pygmées.

5. Le même genre d'échange est rapporté dans la *Relation*, 8 et 17.

6. Littéralement : l'eau de camphre, ماء الكافور. Cf. Kazwini, I, 107.

lorsqu'on le coupe. Le bois de l'arbre est blanc et léger. Cette île renferme beaucoup de merveilles marines, des volatiles extraordinaires et d'autres raretés.

L'île de Kalah est une grande île habitée par des Indiens, où sont des mines d'étain et des plantations de bambous[1].

A sa droite[2] et à deux journées de navigation, est l'île de Bâlous[3]. Les habitants sont anthropophages. On y trouve la banane de grosse espèce, le camphre, la noix indienne, la canne à sucre et l'oryza.

L'île de Djâbah[4]. Elle renferme la ville de Chelâhaṭ[5]; elle a un roi qui vit dans une grande opulence, vêtu de robes dorées, coiffé d'une toque d'or rehaussée de pierreries. Cette île produit la noix indienne, la banane, le sucre, le sandal, la lavande[6], la girofle. — Vis-à-vis d'elle est une montagne au sommet de laquelle brûle un feu qui s'élève jusqu'à cent coudées et est large d'autant. Il est visible la nuit comme flamme et le jour comme fumée.

L'île d'eṭ-Ṭîb (du parfum) est distante de la précédente de quinze jours en mer; elle produit toutes sortes d'épices.

1. Voyez dans les *Merveilles de l'Inde*, 255, une grande excursion sur Kalah; cette localité y est identifiée avec Quédah, dans la presqu'île de Malacca.

2. L'expression de *droite* désigne ordinairement, en arabe, le sud.

3. M, بالوس ; B, بالوش ; A, مالوعن. Cf. les *Merveilles de l'Inde*, 257; Ibn al-Fakih, 12, *e*.

4. B et M, جانه ; A. خاقة. Cf. Kazwini, I, 112.

5. Les mss. ont: *Selâhit*, سلاهيت. La leçon paraît fausse. Il faut probablement lire *Chelâhat*, شلاهط, qui est aussi une île et non une ville. V. Ibn al-Fakih, 10; le *Livre de l'Avertissement*, 100. Le ms. M a au reste : « L'île de Selâhit et Djânah où est une ville avec un roi qui, etc.» Une note aux *Merveilles de l'Inde*, p. 262, n. 4, montre le roi de Djâbah nommé lui-même Djâbah.

6. السنبل.

Dans le royaume du Maharâdj est une île appelée Bratâ'il où l'on entend les sons du tambour, du fifre, de la flûte et des chants variés. Les marins disent qu'elle est la demeure du Deddjâl. Dans son voisinage, il y a un point de la mer d'où sortent des chevaux ornés de crinières qui traînent jusqu'à terre.

L'île de Toyoumah[1] sur la route de Chine. Elle produit l'aloès et le camphre. Elle est distante de peu de jours de Ḳimâr sur le rivage. Ḳimâr[2] produit l'aloès de Ḳimâr et le sandal.

L'île du sandal, sur le rivage. Elle produit l'aloès de Ṣenf, que les habitants de ces contrées estiment plus que l'aloès de Ḳimâr[3], parce qu'il enfonce dans l'eau à cause de sa qualité et de son poids. Il y a dans l'île des bœufs et des buffles.

Le pays des Wâḳ avec ses îles est situé à l'orient de la Chine. L'or y est abondant au point que les habitants font en or les rênes de leurs montures, leurs armes, les chaînes de leurs chiens, et qu'ils portent des chemises tissues d'or[4]. Ils font aussi des statues merveilleuses. De ces contrées on exporte l'aloès, le musc, l'ébène[5] et la cannelle[6], et toutes sortes de marchandises et de curiosités.

Les îles des Zendj. Elles sont peuplées par plusieurs races chez lesquelles l'aspect et les humeurs

1. A. يمونه, B. سمونه. V. Ibn al-Fakih, 12, et la note *g*.
2. Cf. les *Merveilles de l'Inde*, index, où le Kimâr est identifié au Khmer.
3. Cf. la *Relation*, 97; Kazwini, II, 69. Sur l'aloès de Senf, v. plus haut, p. 37.
4. Kazwini, I, 108, parle dans les mêmes termes de l'or des Wâk.
5. الابنوس. V. Dimichqui, index; et cf. Kazwini, 1, 108. Les mss. portent plutôt الانبوس, *el-anbous*, qui est l'*ammi*, sorte de cumin.
6. الدارصينى. V. Dimichqui, index.

diffèrent, et gouvernées par plusieurs rois ayant des mœurs et des croyances diverses. On y trouve différentes sortes d'animaux.

La mer des Zendj[1] renferme plusieurs îles où l'on trouve divers coquillages colorés[2], dont les habitants se font des parures. Ils enfouissent des dents d'éléphants, et, quand elles sont moisies[3], des commerçants de l'Inde et du Sind viennent les leur acheter.

Les Iles de la mer de Herkend.

La mer de Herkend, selon l'opinion de Ptolémée et de la plupart des navigateurs, renferme dix-sept cents îles habitées, sans compter celles qui sont désertes. Toutes ces îles sont régies par une femme. Il y vient beaucoup d'ambre ; les morceaux en sont parfois aussi gros qu'une maison. Cet ambre sort du fond de la mer, sous l'action de la tempête qui s'engouffre sous elle, et il est ensuite jeté par le vent sur le rivage. Les habitants de ces îles font le commerce des coquillages ; les rois en emplissent leur trésor, et ils constituent la plus grande part de leurs richesses. On dit que ces coquillages montent à la surface de l'eau et qu'un animal les habite. On prend des morceaux de noix indiennes qu'on jette sur la mer ; le coquillage s'y accroche et c'est ainsi qu'on le recueille.

Le royaume du Maharâdj est considérable ; aucun ne comprend plus d'îles dans les mers de l'Orient. Un navigateur qui voudrait parcourir toutes ces îles, ne le

1. Les Zendj sont les noirs du Zanguebar. La mer des Zendj est celle qui baigne ce pays.

2. Le texte porte : les *wad'* et les *halazounât*, الودع و الحلزونات, ce qui indique deux grandes espèces de coquillages.

3. ... يدفنون انياب الفيلة فاذا عفنت.

pourrait pas en plusieurs années. Cette mer renferme d'innombrables merveilles. Ses rois possèdent une quantité d'essences aromatiques : le camphre, la girofle, la noix, le macis, le ḳâḳilah[1], le cubèbe, l'aloès. Aucun autre roi n'en possède autant, ni ne peut rivaliser avec eux en ce genre de richesses.

Le pays de Chine.

On dit que le pays de Chine contient trois cents et quelques villes florissantes, sans compter les bourgs, les places frontières, ni les îles. Les portes de Chine sont douze portes formées par des montagnes qui se dressent dans la mer, ces montagnes laissant deux à deux un intervalle entre elles. On navigue dans cette mer jusqu'à ce qu'on aborde à l'une des grandes et célèbres villes du pays. Les navires mettent sept jours à traverser les montagnes; après avoir franchi ces portes, ils arrivent dans une mer spacieuse d'eau douce, et y naviguent jusqu'au point qu'ils veulent atteindre. Le premier port où ils accostent est Khanfou[2]. L'eau de ces ports est douce, venant des fleuves ; on trouve dans chacun d'eux des lieux sûrs, pourvus de toutes les choses nécessaires à la vie, des arbres, des jardins, des cultures. Dans toutes ces baies, deux marées se font sentir jour et nuit. Chaque port possède des marchés, des dépôts de marchandises, une entrée, une sortie, des douanes, des bureaux où l'on inscrit les navires qui vont et viennent.

1. Ici, comme plus haut, p., 38 n. 3, les mss. ont القاقلة.
2. A, خانقوا ; B, خالقوا. V. les *Merveilles de l'Inde*, index, et la *Relation des voyages* qui parle en maint endroit du port de Khanfou.

L'île de Khaldjân[1] est entre Sérendîb et Kalah[2], dans le pays de l'Inde. Elle est habitée par des nègres nus qui, lorsqu'un étranger leur tombe entre les mains, le pendent la tête en bas et le dissèquent. Ils n'ont pas de roi ; ils se nourrissent de poisson, de banane, de noix indienne, de canne à sucre. Il y a dans l'île des forêts de bambou. Ces nègres vont complètement nus.

Près de la Chine, il est un lieu dans la mer qu'on appelle Ṣandji[3]. C'est le point où la mer est le plus mauvaise, où il y a le plus de vent, de tempêtes, de périls et d'objets d'épouvante. Des enfants, pareils à ceux des Zendj, s'y répandent et assaillent les vaisseaux. Ils sont grands de cinq empans ; ils sortent de l'eau, sautent sur les vaisseaux, les parcourent en tous sens sans faire de mal à personne, puis rentrent dans les flots. Lorsque les marins les voient apparaître ainsi, ils savent que les vents vont devenir mauvais. Ils s'en retournent alors, allègent les navires en jetant une partie de leur cargaison, et serrent une ou deux coudées de voile dans la vergue, ou davantage selon leur crainte. — Les marins disent aussi que, [lorsqu'on voit se percher à l'extrémité des vaisseaux, dans ces parages, un oiseau pareil à une torche allumée, cela est signe de salut[4]. — Ils racontent encore que] l'on

1. B et M, خلجان ; A, خلنجان. La *Relation*, 20, parle de cette île sous le nom de *Malhan*, ملحان. L'île de Khaldjân paraît bien se confondre avec celle de Bâlous, Landjabalous ou Nicobar. V. au reste dans les *Merveilles de l'Inde*, l'excursion sur Kalah, citée plus haut à propos de Balous, p. 56, n. 3, et où il est fait mention de Malhan et du présent passage de notre livre.

2. B et M ont : Kalah, كله ; A, Falach, فلش.

3. صنجى. Cf. la *Relation*, 19. Les *Prairies d'or*, I, 343, ont ce nom et le récit qui suit.

4. Ms. B.

voit rôder en cet endroit un poisson appelé la baleine[1], qui atteint parfois cent coudées de long sur une largeur de vingt coudées, et qui a une croûte pierreuse sur le dos. Ce poisson attaque les navires et les brise. Ils ajoutent que quelquefois il approche du rivage sans le savoir, cherchant sa nourriture et poursuivant des poissons qui fuient devant lui ; emporté par son mouvement, il est lancé sur le rivage, et, incapable de s'en retourner, il périt. Quand il est pris de la sorte, on partage sa chair et on la fait fondre dans des chaudrons. Elle fond en totalité, et devient une graisse qu'on emploie pour les navires et pour d'autres choses.

Une île proche du Zâbedj[2]; il s'y dresse une montagne, dite montagne du Feu, d'où sort, le jour, de la fumée, la nuit, de la flamme ; personne ne peut en approcher.

L'île d'el-Mandar[3]. Ses habitants sont des nègres ; ils ont une ville appelée Barend[4]; ils infestent les chemins, font des prisonniers ; ils combattent contre les navires chinois qui transportent les marchands d'armes ou de naphte. Un seul de ces navires peut porter quatre cents marchands et cinq cents combattants. Ce n'est pas à ceux-là que s'attaquent ces noirs.

1. A, البليقة ; B, البانه . Nous lisons البلينة , comme transcription du grec Φάλαινα. Un poisson analogue, dont il est question dans les *Merveilles de l'Inde*, 130, y est appelé le *fâl*, الفال .

2. Une confusion s'établit facilement entre ce mot et le mot Zendj. Ici, A a : الزنج ; B, الرانج ; M, الزبج .

3. A, المدر ; B, المنذر ; M, المند . Il faut peut-être comparer le Mabed, المابد, de la *Relation*, p. 31, et l'île el-Mâïd, المايد, d'Edrisi. V. l'excursion sur Maït dans les *Merveilles de l'Inde*, 253.

4. A, بارند ; B, نارند ; M, يازيد .

Ils s'attaquent à de [plus petits] vaisseaux et s'en emparent.

Les îles du Zâbedj. C'est un grand archipel, fort peuplé, riche en moissons et en denrées diverses. On dit que, lorsque les habitants de la Chine étaient ruinés par les invasions ou les guerres civiles, ils venaient piller l'une des îles du Zâbedj, et que tel fut le sort de toutes les îles de cet archipel et de toutes leurs villes.

La meilleure des portes de Chine pour les commerçants est celle qui conduit à Khanfou, et c'est la plus proche. La route est plus longue par les autres.

Les îles du Zâbedj sont nombreuses ; l'une d'elles, connue sous le nom de Serbozah[1], a une superficie de quatre cents parasanges. Elle produit des denrées et des parfums.

L'île d'er-Râmi. Elle est florissante aussi. On évalue sa superficie à huit cents parasanges[2]. Elle a des forêts de bois de campêche ; on y trouve le camphre et des onguents aromatiques.

L'île de Kalah. On dit qu'elle occupe une situation moyenne entre la terre de Chine et la terre des Arabes. Sa superficie est de quatre-vingts parasanges. Kalah produit beaucoup de denrées : aloès, camphre, sandal, ivoire, étain, ébène, bois de campêche. Aujourd'hui on y va d'Oman.

L'île du Maharâdj ; c'est le nom du roi de l'île. C'est une grande île très prospère et très fertile. Des commerçants dignes de foi ont rapporté que les coqs chantant dans les arbres s'y répondent à cent para-

1. V. sur Serbozah l'excursion des *Merveilles de l'Inde*, 247. Serbozab y est cherché sur ou près l'emplacement de Palembang. Les mss. ont : A, سديده ; B, سربزه.

2. B, huit cents ; A, quatre-vingts.

sanges, à cause de la continuité des terrains cultivés et du bel arrangement des campagnes, que n'interrompent ni déserts ni ruines. Les voyageurs s'y déplacent sans provisions et descendent où ils veulent[1].

Dans l'île de Sérendìb est un endroit où les habitants se réunissent, pour y lire en commun les biographies de leurs prophètes et les histoires de leurs anciens rois. On y voit aussi une grande idole d'or qui atteint, avec les pierreries dont elle est couverte, le poids de cent raṭl. Elle est placée dans un temple. Il y a dans l'île d'autres endroits où les Juifs et les autres habitants du royaume se réunissent, pour y étudier ensemble leurs sciences et y discuter sur leur religion; le roi le leur permet. — Dans la même île sont des vallées que l'on appelle les *gobb* de Sérendìb[2]; ce sont de longues vallées dont la traversée exige deux mois au moins. Elles sont remplies de jardins et de bosquets, et l'air y est toujours très doux; une brebis dans ce pays vaut une demi-dirhem ou un peu plus. Les habitants passent la majeure partie de leur temps à jouer au trictrac ou aux échecs[3]. Un homme convoite une femme au vu et au su de la famille de celle-ci.

Les îles des Zendj[4]. C'est un archipel grand et vaste. Tout ce qu'on y sème, maïs, roseaux et autres plantes, y vient noir. Il y a dans cet archipel une peuplade appelée les *Mokhazzam* (à la narine percée),

1. Ce qui précède, depuis l'endroit où il est question de Serbozah, suit de très près un passage de la *Relation*, 93.
2. Cf. les *Merveilles de l'Inde*, 274.
3. Ce qui précède depuis : Dans l'île de Serendib, suit de près la *Relation*, 127.
4. A. الزانج ; B, الوابج.

dont les individus ont le nez et le menton fendus. On place dans la fente une chaîne; chaque guerrier tient un de ces hommes par l'extrémité de la chaîne, le conduit et l'empêche d'avancer jusqu'à ce que sonnent les trompettes rompant la paix. Alors on attache la chaîne à leur cou et on les lâche pour le combat. Personne ne peut leur résister; ils déchirent et dévorent quiconque s'oppose à eux, et aucun d'eux ne quitte son rang qu'il ne soit tué.

Les Arabes inspirent aux Zendj une grande vénération; lorsqu'un Arabe paraît devant eux, ils l'adorent en disant : « Celui-ci est d'un royaume où pousse l'arbre à dattes, » car la datte est vénérée chez eux, et parce que les Arabes n'élèvent leurs enfants qu'avec des dattes.

Les Zendj ont des orateurs éloquents. Ceux qui sont consacrés aux dieux s'habillent de peaux de tigres; ils ont en main un bâton avec lequel ils rassemblent le peuple, et ils se tiennent sur un pied du matin au soir, prêchant, invoquant Dieu, racontant l'histoire du roi régnant et celle des anciens rois [1].

L'île de Socotora [2]. Là croît la myrrhe de Socotora. Cette île est située entre le pays des Zendj et celui des Arabes. La plupart de ses habitants sont chrétiens; en voici la raison. Lorsque Alexandre eut conquis le royaume des Perses et tué Porus [3] l'Indien, il écrivit à Aristote ce qui lui était arrivé et lui fit connaître quels royaumes il avait attaqués et conquis. Aristote lui répondit en lui conseillant de rechercher une île dans la mer, appelée Socotora, où poussait la myrrhe

1. Ce paragraphe sur les îles des Zendj suit la *Relation*, 137.
2. سقطرى. La myrrhe est en arabe *es-sabr*, الصبر.
3. A, قوز; B, فيرون.

de Socotora, contenant le grand remède qui seul pouvait compléter la médecine dite ἱερὰ[1]. Il terminait en lui recommandant, après avoir découvert l'île, de ne pas la quitter sans avoir pacifié ses habitants et sans y avoir établi des Grecs pour la régir et la garder. Alexandre suivit ses conseils, et il ordonna aux satrapes de garder l'île. Cet état de choses dura jusqu'à la mission du Seigneur Jésus, fils de Marie. Les Roumis embrassèrent alors le christianisme, et les habitants de Socotora entrèrent dans la religion nouvelle avec le reste de l'empire. Les descendants de ces chrétiens subsistent encore de nos jours, mêlés aux autres populations de l'île[2].

Les Iles des mers d'Oman et de l'Yémen.

Dans la grande mer qui est à droite et à l'extérieur de l'Oman sont des îles nombreuses; elles font face au pays du Chiḥr, où croît l'encens, et aux pays qui l'avoisinent et qui sont les territoires des Adites, des Djorhomites et des Tobbaʿ. Ces îles sont habitées par des Arabes; ils y vivent dans la pauvreté[3] et d'une façon très misérable; mais ceux qui se rapprochent de l'Oman ou des rivages de l'Yémen vivent un peu plus largement; ils se nourrissent de poissons et de plantes qui poussent chez eux. Parfois de l'ambre vient sur leurs rivages, qu'ils vendent aux navigateurs.

La mer de l'Yémen rejoint la mer d'el-Djâr et de

1. الايارجات. V. Freytag, *Lexicon*.

2. Le même récit sur Socotora se retrouve dans la *Relation*, 139. Cf. aussi Kazwini, II, 54.

3. B et M, فى قشف; A, فى قشعمة.

Ḳolzom et finit là[1]. Parmi les îles merveilleuses que renferme cette mer se trouve une île appelée Salaṭâ[2], habitée par des gens dont on entend les discours, les cris, les mouvements, à qui l'on peut parler et qui répondent, mais qu'on ne voit pas. Interrogés sur leur état, ils ont dit qu'ils étaient des hommes à qui avait été envoyé un prophète du nom de Sâfir, fils de Djerdoul[3], qu'ils avaient cru en lui et qu'ils continuaient à suivre sa religion. Lorsqu'un voyageur aborde chez eux, ils lui donnent pour une nuit des provisions qui suffiraient pour trois nuits, des fruits merveilleusement doux et parfumés, des noix indiennes, des oiseaux rôtis, gros comme des pigeons et plus succulents. Quand leur hôte veut retourner dans son pays, ils lui font préparer un vaisseau; mais le plus souvent l'étranger oublie de repartir et, s'ils ne le transportaient, il resterait toujours chez eux, tant est agréable leur pays, tant il abonde en délices. C'est ce que connaissent bien les marins.

L'île de Farch[4]. Farch est un arbre qui a donné son nom à l'île; il porte un fruit qui ressemble à l'amande, mais qui est plus gros; on le mange avec l'écorce et il tient lieu de tout remède. Quiconque s'en nourrit ne tombe pas malade jusqu'à sa mort et ne vieillit pas; si ses cheveux sont blancs, ils

1. Le paragraphe précédent, et cette phrase, suivent de près la *Relation*, 141. — La mer Rouge est appelée par les Arabes mer d'el-Djâr, en face de Médine, et mer d'el-Kolzom, près de la ville de ce nom et de la péninsule Sinaïtique.

2. A, سلطا; B, Saltà, vocalisé, سلطا; M, Sîtâ, سيطا.

3. سافر بن جردول; B, Sâbir, fils de Djezoudal, سابر بن جزودل; M, Sânid, fils de Djerwîl, ساند بن جرويل.

4. A, فرش; B, Wabrach, وبْرش; M, Wandas, وندس.

redeviennent noirs. Cette île a un roi qui en interdit l'accès. On rapporte qu'un roi de l'Inde se procura de cette amande et qu'il en sema ; l'arbre eut des feuilles, mais ne porta pas de fruit.

L'île d'ed-Dilhât[1]. Dilhât était un satan à forme humaine, monté sur le dos d'un oiseau qui ressemblait par la forme et les dimensions à l'autruche. Il mangeait la chair humaine. Quand la mer lui apportait des victimes, il les plaçait dans un lieu élevé d'où elles ne pouvaient s'échapper, et il les mangeait l'une après l'autre. Il les dévorait vivantes. On raconte que la mer jeta contre cette île un navire. Les marins qui avaient entendu parler du satan, le voyant venir, restèrent fermes sur le navire ; ils lancèrent contre lui des traits et se défendirent, bien résolus à le tuer ; mais il poussa un cri tel qu'ils tombèrent tous évanouis. Le satan les porta alors dans l'endroit ordinaire ; mais il se trouva parmi eux un homme pur qui appela la vengeance de Dieu sur lui ; et il mourut sur-le-champ. Cet homme se rendit dans l'endroit où il portait les victimes, pour recueillir les richesses et les marchandises qui y étaient accumulées.

L'île d'eṣ-Ṣarîf[2]. C'est une île qui apparaît aux navigateurs ; ils essaient d'y aborder et, quand ils la croient toute proche, elle s'éloigne ; ils voyagent quelquefois ainsi pendant plusieurs jours sans pouvoir l'atteindre. Aucun d'eux n'a jamais dit l'avoir touchée ni y être entré. On aperçoit dans cette île des habitants, des animaux, des cultures, des arbres.

1. Nom de démon. V. Freytag, *Lexicon*, et notre note ci-dessus, p. 28, n. 1. Les mss. ont : A, الدلهان ; B, الدلهات ; M, الداسات.

2. A, ed-Darîf, الضريف ; B, es-Sarîf, الصريف ; M, es-Sawîf, الصويف.

L'île d'el-Bìdadj[1]. On y voit une idole en verre vert, des yeux de laquelle tombent toujours des pleurs. Les marins disent qu'elle pleure sur ceux qui la servaient. Un roi les attaqua, les prit ou les tua; puis il voulut briser l'idole. Mais on avait beau la frapper, le coup ne l'entamait pas et revenait vers ceux qui le lançaient; à la fin ils l'abandonnèrent. Le vent entrant dans les oreilles de cette idole y produit un sifflement étrange.

L'île de Sindarousah[2]. Elle est peuplée et boisée. La plupart de ses habitants se servent de vases en or, ont des vêtements tissus d'or et des armes d'or. Ils ont un roi. Quiconque veut emporter quelque chose de chez eux en est par lui empêché.

Les îles de l'Occident.

Parmi les îles de l'Occident, on remarque la Sicile. C'est une grande île dont le tour est long de plus de quinze journées et qui forme un vaste royaume. Elle a des montagnes, des forêts, des cours d'eau, des cultures. Elle est située vis-à-vis de l'Ifrìkïah[3]. Elle renferme le mont el-Borkàn (l'Etna), d'où l'on voit constamment s'élever des vapeurs pendant le jour et du feu pendant la nuit. Ce volcan projette au-dessus de la mer des masses incandescentes, qui sont des pierres noires et poreuses, semblables à l'éponge et flottant sur l'eau. On les recueille et on s'en sert pour se frotter dans les étuves. Parfois il sort de ce volcan

1. A, el-Bidadj, البيدج ; B, el-Farh, الفرح ; M, el-Kandah, القندح.

2. M, Sindarousah, سندروسة ; A, Sarâhanah, سراهنه ; B, Sanhadousih, vocalisé, سنه دوسه.

3. L'Ifrikïah est la partie de l'Afrique du nord qui confine à l'Égypte;

une lave en feu qui retombe dans la mer et brûle sur son passage les animaux et les poissons; les vagues la rejettent vers le rivage. Personne ne peut approcher de ce lieu[1].

L'île de Sardaigne. C'est une grande île que l'on traverse en vingt jours. Elle a des bois, des sources, des cultures, des montagnes, et produit diverses denrées.

L'île de Crète. Elle se trouve dans la mer de Roum; elle renferme des montagnes, des mines d'or, des rivières, des fruits. Elle a une étendue de douze journées dans un sens sur six dans l'autre.

Dans la grande mer est une île visible en mer à quelque distance; mais si l'on veut s'en approcher, elle s'éloigne et disparaît. Quand on est revenu au point d'où l'on est parti, on la revoit comme auparavant. On dit qu'il y a dans cette île un arbre qui germe au temps où le soleil se lève, et croît tant que le soleil monte; après midi, il décroît, et disparaît au coucher du soleil. Les marins prétendent qu'il y a dans cette mer un petit poisson appelé le *châkil*[2], et que ceux qui le portent sur eux peuvent apercevoir l'île et y entrer sans qu'elle se cache. C'est là vraiment une chose merveilleuse et singulière.

L'île de Ṭâourân[3]. Ṭâourân est un roi qui a quatre mille femmes. Quiconque n'en a pas autant ne peut être roi dans ce peuple. On s'y fait gloire du nombre des enfants. Il y a là des arbres qui donnent à ceux qui en mangent une puissance extraordinaire pour l'acte vénérien.

1. Cf. Maçoudi, le *Livre de l'Avertissement*, 89.
2. B et M, الشاكل ; A, السايل.
3. B et M, طاوران ; A, Tâourâk, طاوراق. Kazwini, I, 108, parle d'une île d'Atourân, اطوران, qu'il place dans la mer de Chine.

L'île d'es-Sayârah[1]. Il y a des marins qui prétendent l'avoir vue souvent, mais ils n'y ont pas séjourné. C'est une île montagneuse et cultivée, qui s'avance vers l'orient quand souffle le vent d'ouest, et inversement. La pierre qui constitue cette île est très légère. Une pierre de grandes dimensions, qui chez nous pèserait plusieurs talents, ne pèse là que quelques raṭls. Un homme y porterait un gros morceau de montagne.

Un commerçant juif a raconté qu'il se trouvait une année sur un vaisseau qui fut brisé, et que la tempête le jeta avec ses compagnons dans une île où la terre, les pierres et toutes choses étaient d'or. Ils y restèrent plusieurs jours, sans autre nourriture que les poissons, qui encore étaient rares. Comme ils étaient en danger de périr, ils retrouvèrent la barque du navire restée intacte; ils la tirèrent contre la rive et la remplirent d'or; mais leur avidité les porta à dépasser la charge qu'elle pouvait contenir; ils y entrèrent, gagnèrent la haute mer, cherchant à se sauver; ils n'étaient pas encore loin que la barque sombra; tout l'or fut perdu; presque tous périrent, à l'exception de quelques-uns qui se sauvèrent à la nage dans la direction des Zendj et atteignirent le rivage.

On rapporte que dans les îles du camphre sont des gens qui mangent les hommes, puis prennent leurs têtes, y déposent du camphre et des parfums, les suspendent dans leurs maisons et les adorent. Quand ils ont à décider d'une affaire, ils prennent une de ces têtes, la vénèrent, se prosternent devant elle et l'interrogent sur ce qu'ils veulent savoir. Elle les informe de ce qu'ils désirent connaître de bon ou de mauvais.

1. A, B et M, السيارة.

L'île des femmes. C'est une île située aux limites de la mer de Chine. On rapporte qu'elle n'est habitée que par des femmes qui sont fécondées par le vent et qui n'enfantent que des femmes; [on dit aussi qu'elles sont fécondées par un arbre dont elles mangent le fruit[1]]. L'or, à ce que l'on prétend, pousse chez elles en cannes, comme le bambou, et elles sont nourries avec de l'or. Un homme tomba une fois parmi elles; elles voulurent le tuer; mais l'une d'elles en eut pitié, le plaça sur une poutre et le confia à la mer. Les flots et les vents le portèrent jusqu'au pays de Chine. Il alla trouver le roi de Chine et lui parla de l'île. Le roi envoya des vaisseaux à sa recherche; mais après trois ans[2] d'efforts, ils n'en trouvèrent ni nouvelles ni traces.

L'île d'Ibn es-Si'lât (le fils des démonnes). Il y vit un monstre dont on ne sait pas qui il est. Quelques-uns disent que c'est un satan intermédiaire entre les génies et les hommes. D'autres croient que c'est un monstre marin, voisin de la forme humaine, et dévorant les hommes qui tombent en sa puissance.

Il est raconté dans l'histoire d'Alexandre que ses navires abordèrent à une île blanche, pure, riche en eau, en bois et en fruits. Elle était peuplée d'individus ayant des corps d'hommes avec des têtes de lions ou de chiens; quand les navigateurs approchèrent d'eux, ils se sauvèrent. Au milieu de l'île est un fleuve d'une extrême blancheur, sur les bords duquel croît un grand arbre chargé de toutes sortes de fruits, déli-

1. Ms. B.
2. B, trois ans; A, trois mois.

cieux au goût, colorés de toutes nuances. Le feuillage de cet arbre ressemble au *ḥalak*[1], pour la grandeur, la douceur et la beauté. L'arbre croît avec le soleil, du matin à midi ; quand le soleil cesse de monter, il s'arrête ; puis il décroît avec lui, et disparaît lorsqu'il se couche. Son fruit est plus doux que le miel, plus suave que la crème, et le parfum de son feuillage est meilleur que le musc. Les marins firent un bouquet de ses feuilles pour le rapporter à Alexandre ; mais ils se sentirent frappés et virent sur eux la marque des coups, sans savoir d'où ils partaient ; et une voix leur cria : « Rendez ce que vous avez pris de cet arbre, et ne lui faites pas d'outrage, car vous péririez. » Ils rendirent donc ce qu'ils avaient pris, remontèrent sur leurs vaisseaux et s'en allèrent.

Alexandre alla aussi à l'île des ascètes[2]. Il ne vit rien sur son sol que de l'herbe et des étangs ; elle était habitée par des hommes exténués par l'ascétisme et dont la peau était devenue noire comme la cendre. Il s'arrêta parmi eux, les salua et ils lui rendirent le salut. Il leur demanda de quelle façon ils vivaient en ce lieu : « Nous mangeons, répondirent-ils, les poissons de la mer, que nous prenons, et diverses herbes, et nous buvons l'eau de ces étangs. » Il leur proposa de les transporter sur une terre plus riche. Ils répondirent : « Qu'y ferions-nous ? Nous avons dans cette île même des trésors qui valent tout le reste du monde, et dont se contenterait quiconque les posséderait. — Et qu'est-ce donc ? » demanda Alexandre. Ils le menèrent dans une vallée tout éclatante de perles et d'hyacinthes, si bien que l'ima-

1. A. ووَرَقها كالحلك ; B. au *khalak*, كالخلك.
2. Le narrateur se sert ici du mot عباد.

gination en était confondue; et de là, ils le firent entrer dans une vaste plaine qui produisait en abondance des fruits d'espèces inconnues en tout autre pays. « Conduis-nous donc, lui dirent-ils, dans un lieu plus riche que celui-ci? — Par Dieu, dit-il, je n'en connais pas qui le soit à demi autant. — Tout cela, reprirent-ils, est entre nos mains et nous n'en usons pas; nous préférons l'herbe à ces fruits. » Les compagnons d'Alexandre voulurent emporter quelques pierres précieuses; mais il les en empêcha. Il dit adieu à ces hommes et retourna, émerveillé, vers son vaisseau.

On rapporte qu'on indiqua à Alexandre une île de la mer Verte, dans laquelle vivaient des sages[1]. Il alla les trouver et vit des hommes ayant des pantalons[2] de feuillage et habitant des cavernes. La paix régnait parmi eux. Il leur posa des questions sur la philosophie, auxquelles ils répondirent; puis il leur dit : « Demandez-moi ce que vous voulez. » Ils lui demandèrent l'immortalité. « Est-ce que je la possède, dit-il, moi qui ne puis ajouter un seul moment à ma durée? — Fais-nous alors connaître combien de temps nous reste à vivre. — Je ne connais pas le temps de ma vie; comment connaîtrais-je le temps des vôtres? — Accorde-nous du moins comme grâce que nous vivions autant que nous avons déjà vécu. — Je ne puis obtenir cette grâce pour moi-même; comment l'obtiendrais-je pour un autre? — Nous la demanderons donc, dirent-ils, à qui a le pouvoir de la donner. » Puis ils se mirent à contempler l'armée d'Alexandre. Il y avait sur le

1. Le narrateur emploie le mot حُكماء.
2. Ce mot traduit le terme persan *serâbîl*, سرابيل.

rivage de la mer un potier[1] qui ne levait pas les yeux sur Alexandre ni sur son armée. Le conquérant s'en étonna et, s'approchant de lui, lui dit : « Qu'est-ce qui t'empêche de te lever pour moi et de regarder mes troupes ? » Il répondit : « Ta puissance n'a rien qui m'émerveille; pourquoi la contemplerais-je ? — Comment cela ? — J'ai vu avant toi un roi dont la puissance dépassait celle de tout autre. Or il y avait dans mon voisinage un homme pauvre, ne possédant rien. Le roi et le pauvre moururent le même jour et furent enterrés en un même lieu. Je visitai leurs sépultures, jusqu'au jour où les bières furent consumées et où les os, restés seuls, se mêlèrent. J'essayai alors de distinguer le roi du pauvre, et je ne le pus pas. Depuis ce temps, je méprise les rois. — Le métier que tu exerces te suffit-il pour vivre ? » demanda Alexandre. « Je gagne trois dirhems par jour, répondit l'homme. Je dépense un dirhem ; j'en paye un de dette et j'en avance un. Celui que je dépense représente ma nourriture et celle de ma famille ; celui que je dois représente les obligations que j'ai contractées pour la location de ma maison et celle de mon échoppe ; celui que j'avance représente l'éducation de mon enfant, qui me le rendra quand je serai devenu vieux. » Alexandre lui demanda s'il ne dépensait rien pour ses compagnons. Il répondit : « Ils n'en ont pas besoin, et moi je n'ai pas besoin non plus de leur aide. Celui qui a besoin qu'on l'aide est celui qui ne s'acquitte pas de ses devoirs envers soi-même. Quiconque fait ce qu'il se doit à soi-même n'a plus besoin de rien. » Alexandre, ayant admiré leur sagesse, s'éloigna.

1. A, جرّار ; B, un forgeron, حدّاد.

CHAPITRE V

HISTOIRE D'ADAM ET DE SES ENFANTS

Tous les historiens sont d'accord pour placer la création d'Adam au vendredi 6 Nìsàn [1]. Dieu le revêtit de son propre vêtement [2], et il ordonna aux anges de se prosterner devant lui. Tous obéirent, à l'exception d'Iblìs. Iblìs régnait sur la terre ; il montait aux cieux quand il voulait. Il refusa donc de se prosterner devant l'homme, disant à Dieu : « J'étais ton lieutenant sur la terre, et celui-là est formé de la poussière que je foulais ; je suis le feu, il est la boue ; en tout je lui suis supérieur, et j'ai de plus que lui mes ailes qui peuvent couvrir en moins d'un clin d'œil les extrémités de la terre. » En entendant ce refus, Dieu le dépouilla [3] et le maudit.

Dieu créa Ève [d'Adam] [4] ; il la revêtit de son vêtement et lui fit habiter le paradis ; cette création eut lieu à trois heures de ce premier jour. Dieu mit à la disposition d'Adam et d'Ève tout ce qui était dans le paradis, à l'exception d'un arbre auquel il leur défendit de toucher. Selon la plupart des savants, cet arbre

1. Cf. les *Prairies d'or*, I, 60. Nìsân, le septième mois des Syriens, répond au mois d'avril.

2. A et M, كساه الله لباسا من ظفره ; C a seulement : من ظفر ; B : من ظهره. Talabi écrit : Dieu le revêtit d'un vêtement du paradis : البسه من لباس الجنة.

3. *Ablasa-ho*, le dépouilla. C'est une étymologie hypothétique du nom d'*Iblîs*.

4. Ms. B.

était le froment[1], et son fruit avait la grosseur de l'orange. Le serpent rencontra Adam et Ève; c'était l'un des plus beaux animaux; il avait alors des mains et des pieds. Adam, se voyant placé par Dieu en un état de si haute dignité, conçut le désir d'être immortel. Cependant Iblìs cherchait à le tenter; il obtint par ruse que le serpent le laissât entrer [dans sa bouche][2], et il parla en lui à Ève: « Votre Seigneur, lui dit-il, ne vous a empêchés de toucher à cet arbre que par crainte de vous voir devenir immortels; » et il leur fit serment à tous deux qu'il les conseillait pour leur bien. Il ne cessa plus dès lors, de tenter Ève, jusqu'à ce qu'elle eût mangé du fruit de l'arbre, et qu'elle en eût donné à Adam, qui aussi en mangea.

Après que tous deux eurent goûté au fruit, le vêtement dont ils étaient couverts se déchira jusqu'aux extrémités de leurs doigts, et leur faute leur apparut dans toute son évidence. Adam se mit à courir à droite et à gauche dans le paradis sans savoir ce qu'il faisait; un citronnier l'accrocha par sa chevelure. Ève vint le rejoindre; ils cueillirent des feuilles aux arbres du jardin et s'en couvrirent.

Dieu leur dit alors : « Cet arbre, — c'est-à-dire l'arbre dont ils avaient mangé par désobéissance, — sera votre nourriture et celle de vos descendants. Tombez d'ici, vous deux, Iblìs et le serpent; il y aura désormais inimitié entre vous. » Et Dieu ôta les pieds au serpent, et ils tombèrent.

1. البرّ. V. aussi plus bas. Talabi dit de même et cite d'autres traditions, d'après lesquelles cet arbre était l'arbre à camphre ou la vigne.

2. Ms. B. Cf. la *Chronique* de Tabari, I, 79; Talabi, 26. Les gardiens du Paradis empêchaient Iblìs de passer. C'est pourquoi il dut s'y introduire caché dans la gueule du serpent.

Le temps qu'Adam était resté avec Ève dans le paradis avait été de trois heures, équivalant à deux cent cinquante années en jours de ce monde, et au quart d'un jour de l'autre monde, car ce jour-là est de mille ans.

Adam fut jeté sur une montagne de Sérendîb (Ceylan)[1], portant cousus sur lui les feuillages du paradis. Quand les feuilles eurent perdu leur fraîcheur et furent devenues sèches, elles se déchirèrent, et tombèrent; les souffles du vent les projetèrent dans toutes les directions, et elles donnèrent naissance sur la terre du Hind à diverses sortes de parfums, d'onguents et de fruits qui ne croissent que là : tels l'aloès et le musc animal. Autour de l'île se répandirent les hyacinthes variées et les diamants, et les perles au fond de la mer[2]. Et Dieu donna à Adam le nom d'Abd-Allah (serviteur de Dieu) et le surnom d'Abou Mohammed (père de Mohammed). Adam avait la taille haute et les cheveux frisés, et il était la plus belle créature de Dieu. Lorsqu'il fut descendu sur terre, il perdit quelque chose de son éclat, de sa beauté et de sa grandeur[3]. Il parlait d'abord l'arabe; Dieu changea sa langue en la langue syriaque. Il lui ôta les connaissances qu'il lui avait données; mais il les lui rendit plus tard, en se réconciliant avec lui.

Ève fut jetée à Djoddah, tenant en main une poignée de pierres du paradis; quelques-unes se perdirent en route; c'est d'elles que proviennent nos

1. V. notre note ci-dessus, p. 54, n. 2. Le voyageur arabe Ibn Batoutah, (*Voyages d'Ibn Batoutah*, texte et traduction par Defrémery et Sanguinetti, I, 181 et suiv.), donne de curieux détails sur le pic d'Adam, la marque du pied et toute l'île de Ceylan.

2. Cf. les *Prairies d'or*, I, 60, et la légende des larmes d'Adam dans la *Chronique* de Tabari, I, 82.

3. Cf. Talabi, 30.

pierres précieuses. Ève vit aussi s'amoindrir sa beauté et son charme.

Iblîs fut jeté [à Maïsân [1], et le serpent tomba à Isfahan, privé de pieds, de beauté et de parole][2].

Adam tenait une poignée de froment et une verge cueillie à un arbre du paradis, à la ronce, dit-on. C'est la verge que posséda Moïse. Il emporta avec elle trente rameaux chargés des fruits du paradis, dont il se couronna la tête. De ces fruits, dix étaient à coque [3]; la noix, l'amande, la noisette, la pistache, le pavot, le gland, la châtaigne, la noix indienne, la grenade et la banane; dix étaient à noyau : la pêche, l'abricot, la prune, la datte, la nèfle, la sorbe, la cerise [4], le *châhlouk* [5], le lotus et le fruit du *doum;* dix n'avaient ni coque ni noyau; la pomme, le coing, la poire, le raisin, la mûre, l'orange, le caroube [6], la courge, le melon et la figue. Le poirier fut le premier de ces arbres que Dieu fit pousser sur la terre.

1. ميسان. La lecture est établie dans Ibn al-Fakîh, 268 et ailleurs. Maïsân est en Perse. Les *Prairies d'or*, I, 60, portent par erreur Baïsân; Talabi, 28, écrit de même; la *Chronique* de Tabari, I, 81, dit : Simnân dans le Djordjân. Notre ms. B a *Baïsân*, بيسان, et M a la bonne leçon *Maïsân*, ميسان.

2. Ms. B. Talabi, 28, indique, d'après une autre tradition, que le serpent serait tombé à el-Atlah الاثلة, dans l'ʿIrâk, qui est le même lieu que Basrah.

3. La liste de ces trente fruits se retrouve avec de rares variantes dans les *Prairies d'or*, I, 61, et dans Talabi, 34.

4. القراصيا; cf. Dimichqui, index. Les *Prairies d'or* ont : القراسيا. Talabi a, au lieu de ce fruit, le *firsak*, الفرسك, amygdalus persica.

5. الشاهلوك, nom persan. C'est une espèce de grosse prune jaune. Talabi et les *Prairies d'or* n'ont pas ce fruit; ils mettent à sa place le jujube, العناب.

6. الخرنوب. Les *Prairies d'or* ont, au lieu de ce fruit, une espèce de concombre, القثا.

Dieu se réconcilia avec Adam cent ans après sa chute. Il lui envoya Djibrîl qui lui enseigna la formule : « Il n'y a de Dieu que toi ; j'ai fait le mal, pardonne-moi ; tu es le plus miséricordieux. »

On dit qu'Adam était d'abord si grand qu'il atteignait le ciel. Après sa descente sur la terre, sa taille fut réduite à deux cent soixante-dix coudées. Il sut extraire le fer et le fondre, employer l'enclume et le marteau, les crochets et les couteaux ; il connut les outils nécessaires au labour et à la culture. Dieu lui apprit de quels animaux il pouvait manger et lesquels il devait éviter ; il lui commanda d'aller à la Mecque. Les endroits où il posa ses pieds devinrent des lieux fertiles ; les intervalles restèrent déserts. Il arriva à Djoddah et y trouva Ève qui pleurait : « Tout cela, lui dit-il, est ton œuvre. » Dieu fit dire à Adam : « Quand tu verras la Kabah, tourne autour d'elle. » Il marcha dans sa direction ; à el-Abṭaḥ, il rencontra les anges qui le saluèrent par ces mots : « Dieu te donne la vie, ô Adam ! Nous avons tourné autour de cette maison deux mille ans avant toi, tu n'es pas le premier qui y vienne en pèlerinage. » Et Djibrîl lui enseigna les rites du sacrifice, et vingt et un feuillets [1] lui furents révélés. Djibrîl lui prescrivit la prière, l'aumône, la purification après la pollution, les ablutions. Il lui apprit aussi à ensemencer la terre, à moissonner, à moudre la farine, à faire le pain. « Voilà, dit Dieu à Adam, quelle sera ta condition et celle de ta race. » Adam répondit : « Seigneur, je ne la supporterai pas sans grandes peines. — C'est le châtiment de ton péché, » répliqua le Seigneur.

Ève eut à subir en propre dix sortes de châtiments [2] :

1. Les *Prairies d'or*, I, 73, ont : trente et un.
2. Cf., au sujet de ces châtiments, Talabi, 28 à 30. Cet auteur

la douleur lors de la perte de la virginité, la douleur de l'enfantement, la longueur de la grossesse, les règles, la tristesse de la mort[1], le port du voile sur la tête, la domination de l'homme sur la femme, la soumission de la femme à l'homme dans l'acte même de la génération, les gémissements dans le malheur, les angoisses du cœur dans le chagrin. Adam et Ève s'unirent et se connurent. Adam eut pour châtiments particuliers : la diminution de sa taille, l'amoindrissement de sa beauté, la crainte des fauves dont jadis il était craint. Le sceau fut mis à sa peine par la mort à laquelle il fut condamné avec sa postérité. Il eut dès lors le souci des travaux à faire, pour pourvoir à sa subsistance, aux prix de grandes fatigues. Le serpent fut châtié par le bris de ses ailes, par la perte de ses mains et de ses pieds, par l'obligation de ramper, par la scission de sa langue, par la crainte de l'homme devenu son ennemi. Il dut chercher dans la poussière sa nourriture, et, pour tuer l'homme, darder sur lui sa langue.

Adam rendit Ève enceinte, et elle lui donna Ḳâbîl (Caïn) et une fille jumelle, Iḳlîmiâ[2]. Elle eut de même

impose quinze châtiments à la femme, dix à l'homme, dix au serpent. La liste des châtiments de la femme ne nous semble pas bien originale ; relevons-y seulement ce qui suit : « Le quatrième et le cinquième châtiment sont : le défaut de l'intelligence chez la femme et le défaut de la religion... On dit à Mahomet : Qu'est-ce que ces défauts, ô prophète de Dieu ? Il répondit : Le témoignage de la femme ne vaut-il pas la moitié de celui de l'homme ? C'est là le défaut de son intelligence. Et, quand la femme a ses règles, n'est-elle pas dispensée de la prière et du jeûne ? Voilà le défaut de sa religion... Le sixième châtiment est que sa part d'héritage est la moitié de celle de l'homme... Le dixième est que la femme ne prend pas part à la guerre sainte. »

1. حزن الموت.

2. A, فليميا ; C, قليميا ; M, اقليما ; le nom manque dans B.

deux jumeaux à chacune de ses couches. Elle enfanta ensuite Hâbîl (Abel) et une jumelle, Laboudâ[1]. Caïn, s'occupa de labourer la terre, Abel, de paître les brebis. Abel reçut l'ordre de son père d'épouser la sœur de Caïn; mais celui-ci, qui la désirait, dit : « Je suis plus digne que lui de la posséder[2]. » Leur père leur ordonna d'offrir chacun un sacrifice au Seigneur; celui dont le sacrifice serait agréé serait le plus digne d'épouser la sœur de Caïn. Ils acceptèrent cette épreuve. Abel offrit le plus gras de ses béliers, Caïn, le rebut de son bien ; le sacrifice eût lieu le vendredi. Le feu du ciel descendit sur les offrandes : il consuma le bélier apporté par Abel, montrant ainsi que son sacrifice était agréé; mais il ne toucha pas à l'offrande de Caïn. Caïn en fut fort irrité, et il conçut le dessein de tuer son frère, s'il trouvait quelqu'un pour l'y aider. Tous deux étaient à Mina[3]. Caïn ne savait comment tuer Abel. Iblìs lui apparut sous la figure d'un homme; il prit un oiseau, lui broya la tête avec une pierre et le tua. Puis il l'emporta et disparut. Caïn surprit donc Abel, qui dormait pendant que ses brebis paissaient. Il prit une pierre et la lui jeta sur la tête, et Abel mourut[4]. Le remords s'empara aussitôt de Caïn. Adam pleura longtemps Abel et le paradis qu'il avait

Talabi, 38, a اقليما ; les *Prairies d'or*, I, 62, portent Iklimia, اقليميا.

1. A, لبوذا ; B, لبود ; C et M, لبودا ; Talabi, لبود ; les *Prairies d'or*, Loubeda, لوبدا. Dans les *Prairies d'or*, Loubeda est sœur de Caïn, et Iklimia sœur d'Abel.

2. Cf. d'Ohsson, *Tableau général de l'empire ottoman*, I, 73 : « Les enfants d'Adam, est-il dit en ce passage, naissaient jumeaux, mâle et femelle... Les frères épousaient leurs sœurs, mais jamais leurs jumelles. »

3. Vallée près de La Mecque, consacrée aujourd'hui aux sacrifices. V. d'Ohsson, 74.

4. Cf. les *Prairies d'or*, I, 64 ; Talabi, 40.

perdu. Puis Dieu lui fit porter l'un des pavillons du paradis, un pavillon de hyacinthe rouge, et il le fit déposer à la place de la Kabah[1].

Deux cent trente ans après la chute, Adam engendra Set, dont le nom signifie *don de Dieu*[2], et sa sœur jumelle. Les traditionnistes disent qu'Adam eût des enfants cent vingt fois.

Adam reçut l'ordre d'écrire sur des feuillets; il connut toutes les langues, ainsi que les noms qui servent à conjurer les génies et les satans; il sut calculer les temps et la marche des étoiles. Il demanda à son Seigneur de lui faire voir le monde avec le bien et le mal qu'il contient. L'image des terres et des mers lui fut montrée; il les vit avec leurs rois et leurs habitants, ses futurs descendants; il vit les figures des prophètes et tout ce que renfermait le monde, et tout ce qui devait y être produit en bien et en mal jusqu'à sa consommation[3]. Lorsque ses enfants et les enfants de ses enfants se furent multipliés, Dieu l'envoya vers eux, avec l'ordre de leur transmettre les préceptes qu'il lui donna. On dit qu'il reçut cette mission à l'âge de sept cent soixante-dix ans. Quand Dieu voulut mettre fin à sa vie, il lui commanda de léguer à Set ses recommandations, et de lui apprendre toutes les sciences qu'il avait lui-même reçues. Il obéit. Il mourut usé de fatigue et devenu incapable de cultiver la terre. La fièvre le prit; elle le tint malade

1. Cf. la *Chronique* de Tabari, I, 61; Ibn al-Fakih, 19; Talabi, 31. Adam tourna autour de ce pavillon comme les anges tournent autour du trône de Dieu. C'est l'origine légendaire des tours que font les pèlerins autour de la Kabah.

2. Cf. d'Ohsson, I, 74; les *Prairies d'or*, I, 68; Talabi, 41, et la *Genèse*, IV, 25. Le sens exact du nom est : « don fait en compensation d'une perte. »

3. Cf. la *Chronique* de Tabari, I, 91.

vingt et un jours, pendant lesquels il eut la visite des anges. On dit qu'il désira une grappe de raisin du paradis, et qu'il envoya un de ses enfants la demander au premier ange qu'il rencontrerait. Le messager rencontra Djibrîl, qui lui donna des consolations et lui dit : « Retourne-t'en, car ton père est déjà mort. »

Adam mourut à 930 ans, d'autres disent à 950 ans, en admettant qu'il céda cinquante ans de sa vie à David[1]. Djibrîl vint près du corps avec un cercueil et des aromates du paradis, et il apprit à Set comment il devait l'ensevelir. « Telle devra être, ajouta-t-il, votre coutume lors de la mort de l'un de vous. » Le corps fut déposé dans la caverne du Trésor, au mont Abou-Ḳobéïs[2]. La mort d'Adam arriva un vendredi. A cette date ses enfants et les enfants de ses enfants formaient quarante mille familles. Ce jour-là, le pavillon de hyacinthe rouge, qui était descendu sur l'emplacement de la Kabah, fut enlevé au ciel.

Ève eut de la mort d'Adam une profonde tristesse; elle vécut encore un an et mourut. Set fit la prière sur son corps et l'ensevelit à côté d'Adam.

Quelques traits de l'histoire des enfants d'Adam.

Ḳâbîl (Caïn). C'est l'aîné des fils d'Adam; il est le premier qui commit l'injustice et le meurtre et qui fut

1. Adam eût dû vivre mille ans, sur lesquels il en céda cinquante au prophète David. V. Talabi, 42 et 276.

2. Le mont Abou Kobéïs domine la Mecque. La caverne est appelée caverne du trésor, غار الكنز, dans les mss. A, C et M, et dans d'Ohsson, I, 76. Talabi, 43, écrit la grande caverne, الغار الكبيرة (*sic*). Le ms. B porte : la caverne de l'affliction, غار الكرب. — Maçoudi, les *Prairies d'or*, I, 69, dit que l'on ne s'accorde pas sur l'emplacement du tombeau d'Adam. Talabi dit de même et cite des traditions qui font mourir Adam dans l'Inde.

infidèle. Après avoir tué son frère, il s'enfuit avec sa sœur dans une montagne[1], et ils bâtirent une ville appelée Ḥaloulâ[2]. Caïn, le premier, s'adonna au culte du feu. On dit qu'il fut le plus malheureux des hommes, et qu'il porta à lui seul la moitié des peines du genre humain; toutes les fois que du sang fut versé injustement, il fut considéré comme complice dans le crime.

Set, fils d'Adam. Dieu l'envoya aux enfants de son père; vingt-sept feuillets furent révélés à Adam et à lui. Il reçut l'ordre de construire la maison sainte en pierre[3], avec l'aide de ses enfants; de faire le pèlerinage, la visite dite *'Omrah*[4]; il fut le premier qui fit cette visite. Il lui fut prescrit de combattre les enfants de Caïn, mais avec défense de leur nuire à Tihâmah et à la Mecque[5].

Set eut pour fils Énoch, son premier-né, dont il fit son héritier. Les enfants d'Abrakîn[6], fils de Set, furent : Yagouṯ, Ya'ouḳ, Naṣr, Sowa' et Wodd[7]. Ils formèrent une famille d'hommes purs, et lorsqu'ils moururent, leurs enfants les pleurèrent. Iblîs fit leurs images et sculpta leurs statues dans le marbre, et leurs descendants les placèrent dans leurs demeures pour garder

1. Cf. Talabi, 41, et d'Ohsson, I, 74, qui indiquent que Caïn s'enfuit dans un vallon à l'orient d'Aden. V. au reste la *Genèse*, IV, 16.

2. A, Halwâ, حلوا ; B, Hamoulâ, حمولا ; C, Haloulâ, حلولا ; M, Djaloulâ, جلولا. D'après la *Genèse*, IV, 17, Caïn bâtit une ville qu'il appela du nom de son fils, Hénoch.

3. Cf. d'Ohsson, I, 74.

4. اعتمر. Cette visite est celle de la Kabah.

5. En d'autres termes, Set reçut le précepte de la guerre sainte, avec l'exception concernant le territoire sacré. — Maçoudi, les *Prairies d'or*, I, 72, dit avoir raconté dans ses *Annales historiques*, les guerres que se firent les enfants de Set et ceux de Caïn.

6. A, اترکین ; C et M, ابرکین ; B, ابی بکیر.

7. V. le *Coran*, LXXI, 22-23.

leur souvenir; la compagnie de ces images allégeait leur chagrin. Mais, lorsque cette génération eut péri et qu'une autre eut grandi, Iblîs mit en l'esprit des derniers venus que ces statues étaient des dieux adorés par leurs pères; et, trompés par lui, ils les adorèrent.

Set véeut 912 ans[1]. Il devint père à 150 ans. Il choisit pour héritier son fils Ḳaïnân. Il lui apprit les feuillets révélés, il lui expliqua la division de la terre avec ce qu'elle renferme ; il lui ordonna de vaquer à la prière, de remplir les préceptes de l'aumône et du pèlerinage, et de continuer la guerre contre les enfants de Caïn. Ḳaïnân suivit toutes les recommandations de son père, et mourut âgé de 920 ans[2].

Son héritier fut son fils Mahalâïl, auquel il transmit les connaissances et les lois qu'il avait reçues de son père. Mahalâïl véeut 895 ans[3]. Il eut pour héritier son fils Yarid[4]. Il lui apprit les feuillets révélés ; il lui enseigna la division de la terre et les événements devant arriver dans l'univers. Il lui confia le *Livre du secret du royaume*[5], que l'ange Daràbil[6] avait écrit pour Adam. Les patriarches se transmettaient ce livre scellé sans regarder son contenu.

Yarid, à l'âge de 100 ans, devint père d'Hénokh. Quelques chronologistes disent, qu'en ce temps-là,

1. A, 712; B, 912. La *Genèse*, V, 8, a : 912.
2. La *Genèse*, V, 14, a : 910.
3. A, 875; B, 895. La *Genèse*, V, 17, a : 895.
4. A, Bawàrid, بوارد ; B, Barid, برد.
5. كتاب سرّ الملكوت.
6. Cet ange est encore nommé plus loin. A a : وابيل et ورابيل ; B, دارابيل et درابيل ; C, وراييل et دارابيل ; M, ذرابل et ذرابيل. Le même ange est appelé Zouamil dans Maqrizi, *Description de l'Égypte*, 49.

l'âge du monde était de 1640 ans[1]. Hénokh est le prophète Idrîs. Dieu l'élut prophète, et on l'appela Idrîs parce qu'il écrivit[2] beaucoup de livres de Dieu et les lois religieuses. Il reçut la révélation de trente feuillets, ce qui porta à quatre-vingts le nombre des feuillets révélés jusqu'à ce jour. Yarid fit d'Hénokh son héritier; il lui transmit ce qu'il avait reçu de son père, et il lui apprit toutes les sciences qu'il possédait; il lui légua le *Livre du secret* qui, après Set, ne fut plus ouvert que par Idrîs.

D'après une certaine légende, Idrîs aurait le premier écrit, après Adam. D'autres disent que toutes les fois que la science de l'écriture fit défaut à une génération ou à une race, Idrîs lui fut envoyé comme prophète. Il enseigna aux hommes à compter les lignes, il leur ordonna de réunir les feuillets et de les rassembler dans un temple. Il les fit en outre copier par les enfants d'Adam et par d'autres. Une tradition porte que les hommes étaient alors vêtus de chemises en étoffe précieuse de *khazz* (soie grosse) ou de *harîr* (soie fine), ou en autres étoffes de couleur, tissues d'or et ornées de gemmes. Ils portaient aussi la tiare. Ève avait reçu de Dieu l'ordre de tisser et de filer.

Elle fila le coton, le lin, le poil; elle tissa des étoffes dont elle habilla ses enfants. Adam se vêtit aussi de tissus fabriqués par Ève.

On dit que lors de la naissance d'Idrîs, le culte des idoles fut affaibli parmi les Caïnites, et qu'ils virent tomber l'une des principales idoles auxquelles ils rendaient un culte assidu et offraient des sacrifices.

1. A, 2604; B, 1640.
2. Il écrivit, *darasa*; ce serait l'étymologie de son nom.

Ils avaient alors pour roi Maḥwîl[1]. Ils se rassemblèrent en sa présence, pour le consulter sur ce qui se passait. Iblîs leur apparut sous la figure d'un vieillard très blanc. Les cheveux blancs étaient pour eux une merveille, car ils n'en avaient jamais vu. On ne vit, en effet, de vieillard blanc qu'après Noé. Abraham, dit-on encore, est le premier qui blanchit[2]. Le roi demanda : « O Seigneur, qu'est cela? » Iblîs répondit : « C'est un signe de majesté. — O mon Dieu, dit le roi, accrois ma majesté. » — D'après une autre tradition, Iblîs leur apparut sous sa forme spirituelle et pourvu de deux ailes. Il dit au roi Maḥwîl : « Yarid vient d'être père d'un fils qui sera l'ennemi de la divinité, l'ennemi de ton royaume et l'occasion pour lui de grands dommages. Voilà ce que présagent les événements qui vous inquiètent. — Peux-tu le faire périr? » demanda Maḥwîl. « J'essayerai », dit Iblîs. Mais Dieu commit l'enfant à la garde de ses anges, et quand Iblîs et son armée voulurent en approcher, ils furent repoussés. — En ce temps-là parut une comète qui resta visible un peu plus de trente jours.

Le père d'Idrîs plaça l'enfant dans le temple. Il lui fit connaître les feuillets. Idrîs s'appliqua à les copier, en même temps qu'il s'adonna au jeûne et à la prière, et il grandit dans ces exercices. Dieu l'élut prophète à l'âge de 40 ans. L'ange Darâbîl lui fut envoyé pour l'instruire dans la science des sphères et des étoiles, et de leurs influences heureuses ou funestes, ainsi que des constellations zodiacales. On dit qu'il fut le premier qui observa les astres, après Adam. [Il s'attacha à écrire les livres, et il fut appelé le serviteur

1. C et M, Mahwil, محويل; B, Makhwil, مخويل; A. Yamhawil, يمحويل.
2. Cf. la *Chronique* de Tabari, I, 66.

de Dieu[1]. Il est dit dans la Tôrah qu'Idrîs fut le plus beau des serviteurs de Dieu.

Dieu fit monter Idrîs à lui. Quand ce prophète eut vu les enfants de Caïn enfoncés dans le péché et voués au culte des idoles, il demanda à Dieu d'être enlevé à lui après avoir été purifié de ses péchés; et Dieu satisfit à sa requête. Il lui donna l'ordre de demeurer, lui et sa secte[2], pendant quarante jours dans le temple [afin d'y élire un pontife. Ils se purifièrent, entrèrent dans le temple et y passèrent quarante jours en prière[3]]. A la fin de ce temps, Idrîs choisit pour héritier son fils Matouchalakh (Mathusalem), ayant reçu de Dieu cette révélation : « Transmets ton héritage à Mathusalem, ton fils ; je ferai sortir de lui un prophète qui me satisfera. » On dit qu'Idrîs fut enlevé au septième ciel. On rapporte aussi l'histoire de sa rencontre avec l'ange de la mort[4], quand il eut demandé à Dieu de lui faire goûter le goût de la mort. Il demanda ensuite à son Seigneur de lui faire éprouver sa satisfaction en l'introduisant dans le Paradis. Dieu l'exauça et il ne sortit plus du Paradis. Il fut enlevé au ciel à l'âge de 365 ans[5].

Mathusalem. Il se tint, avec ses frères et les fils de ses frères, dans le temple, servant Dieu. Les soixante-dix chefs (*nokaba*)[6] étaient avec eux. Lorsque Dieu eut enlevé Idrîs au ciel, la discorde et les dissensions

1. خادم الله. — Ms. B.
2. L'arabe emploie le mot شيعة.
3. Ms. B.
4. Cf. Carra de Vaux, *Fragments d'eschatologie musulmane*.
5. A, 150 ; B, 365. La *Genèse*, V, 23, a : 365, et au verset suivant : « Dieu l'enleva ».
6. النقباء. Le ms. M a : les docteurs, الاحبار. Ce sont les *gardiens* de la terminologie mystique. V. Browne, *A traveller's narrative*, note O, p. 303.

s'accrurent ; Iblîs répandit le bruit qu'il avait péri, qu'il était un devin qui s'était brûlé en cherchant à monter au ciel, et que les enfants d'Adam, attachés à sa religion, avaient eu une grande douleur de sa mort. Il fit croire aux Caïnites que leur principale idole l'avait tué. Ceux-ci donc redoublèrent d'ardeur dans le culte des idoles ; ils les parèrent richement, leur offrirent des sacrifices et instituèrent une fête à laquelle tout le monde était tenu d'assister. Ils avaient alors sept idoles : Yagouṯ, Ya'ouḳ, Naṣr, Wodd, Sowa', Charhah[1] et Ḍamr[2]. Nous en parlerons en traitant des femmes consacrées aux dieux[3].

Après Idrîs, la révélation fut interrompue. Les chefs *(en-nokaba)* moururent ; et à la mort de chacun d'eux, ses fils et sa famille firent sa statue qu'ils dressèrent dans un temple, afin de conserver sa mémoire et d'implorer son assistance. Mathusalem voulait détruire ces images, mais ils l'en empêchèrent. Il mourut, ayant choisi pour héritier son fils Lamek. Lamek signifie celui qui ressemble. Lamek reçut de son père les feuillets et les livres scellés venant d'Idrîs. Mathusalem vécut 932 ans[4].

L'héritage des patriarches passa à Lamek, père de Noé. Lamek vit en songe un feu sortir de sa bouche et embraser le monde ; il se vit une autre fois sous un arbre au milieu d'une mer sans rivage. Après la naissance de Noé, les docteurs et les devins rapportèrent ces visions au roi Maḥwîl, en lui annonçant que le monde serait détruit du

1. A. سزيه ; B. شرهدا ; M, شرهة.
2. A. ضمر ; B, ضمرا ; M. صمد.
3. المتعبدات.
4. A, 900 ; B, 932. La *Genèse*, V, 27, a : 969.

temps de cet enfant et qu'il aurait une longue vie. Ils pensaient qu'un déluge submergerait la terre. Maḥwîl ordonna de bâtir des forteresses élevées sur les sommets des montagnes, afin de pouvoir s'y réfugier. On en construisit sept, qui reçurent les noms des sept idoles adorées par sa race; et les Caïnites inscrivirent dans ces forts une partie de leurs sciences. On dit aussi que le roi les fit bâtir pour lui personnellement.

Noé devint grand; Dieu l'élut prophète à l'âge de 50 ans, et il l'envoya à son peuple. Au physique, il avait le teint sombre, la peau du visage fine; il était grand, avec de beaux yeux, des genoux et des jambes minces, des cuisses fortes; sa barbe était longue et ample; son corps grand et gras. Il fut le premier prophète après Idrîs, et il compte parmi les prophètes les plus fermes[1]. D'après certaines traditions, sa vie fut de 1 250 ans, dont il passa; comme Dieu le dit, 950 au milieu de son peuple[2], l'appelant à la foi. Les philosophes, qui ne croient pas à ces longues existences, pensent que ce chiffre comprend le temps de sa vie et de celle de ses descendants. Les articles de sa loi consistaient dans la croyance au Dieu unique, la prière, le jeûne, le pèlerinage, la guerre contre les ennemis de Dieu de la race de Caïn, l'obligation de prescrire le bien et de s'opposer au mal; mais elle ne comportait pas de conditions imposées pour la manière d'accomplir ces préceptes, et elle ne contenait ni règles testamentaires ni sanctions pénales. Noé reçut l'ordre d'appeler les hommes à Dieu, de les prémunir

1. هو من اهل العزم من الرسول.
2. *Genèse*, IX, 29.

contre son châtiment, de les faire ressouvenir de sa divinité.

Lorsque Noé eut 200 ans, Maḥwîl, roi de l'impiété, mourut, laissant le trône à son fils ed-Darmachîl[1]. Celui-ci s'attacha plus fortement encore au culte des idoles; il grandit leur prestige, il rassembla les peuples devant elles, et les força à les adorer. Noé, de son côté, proclama la religion de Dieu; il allait dans les maisons, sur les places publiques, dans les temples, prêchant Dieu aux hommes. Les impies n'avertirent pas d'abord leur roi de cette prédication; ils se contentèrent de blâmer Noé, puis de le menacer, jusqu'au jour où, la renommée du prophète s'étant répandue et son autorité accrue, il eut des partisans qui s'employèrent à le défendre. Le roi, instruit alors de ce qui se passait, fit venir Noé en sa présence, puis il l'expulsa en lui enjoignant de ne plus revenir. On dit aussi que le roi qui prononça ce jugement était Maḥwîl, qu'il fit emprisonner Noé, et qu'il mourut trois ans plus tard; qu'ed-Darmachîl, son successeur, tira le patriarche de prison, à condition qu'il cesserait d'attaquer la religion et d'outrager les dieux.

Chacune des principales idoles des Caïnites avait une fête en un temps de l'année, dans laquelle ils s'assemblaient devant elle, lui égorgeaient des victimes et tournaient autour d'elle. Quand ce fut la fêté de Yagouṯ, ils vinrent de tous les points auprès de cette idole. Noé y vint aussi, se mit au milieu d'eux et les conjura de dire : « Il n'y a de dieu

1. A, B et C, الدرمشيل; A vocalise ici *Darmachîl* et plus loin *Daramchîl;* C vocalise *Darmachîl*. M écrit et vocalise *Darnasîl*, sans l'article, درنسيل ou ذرنسيل.

que Dieu. » Mais ils se mirent les doigts dans les oreilles et enfoncèrent leurs têtes dans leurs vêtements. Tandis que Noé prêchait, les idoles tombèrent de leurs trônes. La foule alors se jeta sur lui, et le frappa à la tête jusqu'à le précipiter la face contre terre. Puis on le traîna au château, devant le roi[1]. Celui-ci siégeait dans une salle décorée de couleurs variées, d'images et de peintures admirables, et tendue d'étoffes de soie fine, sur un trône couvert de lames d'or et orné de gemmes. Dès que Noé fut en sa présence, il lui dit : « Ne t'ai-je pas fait une recommandation, et ne t'ai-je pas défendu de t'opposer à rien de ce qui intéresse les dieux? Mais voici que tu as appelé le peuple à des croyances inconnues, et que ton audace s'est accrue au point que tu as insulté les dieux, que tu les as jetés bas de leurs trônes et chassés du siège de leur puissance et de leur gloire. Qui t'a enseigné une telle conduite, et d'où tes doctrines te sont-elles venues? » Noé, qui était tout teint de son sang, lui répondit : « Si ces idoles étaient des dieux, elles ne seraient pas tombées. Sois donc pieux envers le Dieu véritable, ô Darmachîl, et ne lui en associe point d'autres, parce qu'il te voit. — Comment peux-tu, reprit le roi, me tenir ce langage? » Et il ordonna qu'on l'incarcérât jusqu'à la fête de l'idole suivante, à qui on le sacrifierait. Il fit aussi remettre les idoles sur leurs trônes.

Cependant ed-Darmachîl eut au sujet de Noé un songe qui l'effraya, et il commanda de le tirer de prison et de le laisser libre. Il fit dire que c'était un insensé qui n'était point coupable.

1. Dans la *Chronique* de Tabari, dont la rédaction est persane, ce roi est Biourasp. I, 106.

Il y avait en ce temps un devin nommé Serdib[1] qui annonça au peuple l'approche du déluge et qui conseilla le meurtre de Noé ; mais Dieu sauva le prophète de leurs mains.

A l'âge de 500 ans, Noé engendra Sem. Après lui il engendra Cham, puis Yâm, puis Japhet ; ils avaient tous pour mère Nounaḥ fille d'Enoch fils de Hénokh[2].

Noé resta longtemps au milieu des hommes ; mais un très petit nombre, parmi eux, l'écouta. Les autres lui disaient : « Comment croirions-nous en toi ? tu n'est suivi que par des gens vils. » Ils voulaient parler de gens exerçant la même profession que Noé, qui était charpentier. Trois de leurs générations se succédèrent, et le patriarche ne cessait de les appeler à Dieu ; mais ils ne croissaient qu'en iniquité et en insolence, en jactance et en orgueil, et ils massacraient ceux d'entre eux qui voulaient suivre le prophète. Tandis qu'il prèchait aux hommes, il fut révélé à Noé que, de son peuple, nul ne croirait plus que ceux qui avaient cru jusqu'alors (*Coran*, XI, 38). A partir de ce moment, il désespéra du monde et il invoqua la colère de Dieu contre lui. « Seigneur, dit-il, ne laisse pas subsister sur terre une seule demeure des impies. » Noé reçut alors l'ordre de construire l'arche. La génération fut arrêtée parmi les hommes ; une grande sécheresse se produisit, et la vie devint difficile. Ils continuaient selon

1. A, سويدين ; B, سوريب ; C, سنوديب ; M, سرديب.

2. Cette phrase, absente dans le ms. A, est fort abîmée dans les autres ms. B a : و ذونح بنت انوشر بنت خنوخ ; C, و دودح و غوبج اسهم هم كل بنت ; M : اسهم بنت انوش بن خنوخ يانوش بن خنوخ. Cf. l'*Égypte de Murtadi*, 96, où Vattier a lu Noubache.

leur coutume, à implorer leurs idoles, mais cela ne leur servait à rien.

Noé commença à construire l'arche. Pendant trois ans il coupa et façonna le bois pour la construire, qui était du platane[1]. Il fit ensuite les clous, prépara toutes les pièces nécessaires et monta le navire. Il lui fut prescrit de donner à l'arche une longueur de trois cents coudées, une largeur de cinquante, une profondeur de soixante-dix. On prétend qu'il ne savait de quelle forme la construire, et que Djibrîl lui fut envoyé pour lui dire de lui donner la forme d'une poule[2]. Les hommes, pendant que Noé travaillait, se moquaient de lui; ils l'insultaient et lui jetaient des pierres. La porte fut ouverte sur le côté de l'arche. Après que l'arche fut achevée, elle demeura sept mois sur terre. En ce moment, trois des compagnons de Noé qui croyaient en lui furent pris et sacrifiés aux idoles. Les impies espéraient par là obtenir la cessation de la sécheresse; ils eurent le châtiment qu'ils méritaient.

Dieu commanda à Noé de faire entrer dans l'arche deux animaux de chaque espèce, un mâle et une femelle. L'étage inférieur fut réservé aux animaux, aux bestiaux, aux bêtes fauves. Le second étage contint les provisions de nourriture et de boisson; le troisième fut consacré au logement des hommes. Il y avait dans l'arche quatre-vingts personnes : Noé, ses fils, Sem, Cham et Japhet, et sa famille. Les anges y apportèrent le cercueil, contenant le corps d'Adam, qui était à

1. La *Chronique* de Tabari, I, 108, dit que l'arche fut faite d'un arbre de teck, que Noé avait planté, sur l'ordre de Dieu, et qui mit quarante ans à pousser. Cf. Talabi, 49 : Noé planta un platane.

2. Talabi, 49 : L'arche avait la tête et la queue d'un coq et le corps d'un oiseau.

Tihâmah; c'était un cercueil de bois; Noé le garda dans l'arche. Le prophète prit avec lui [Filémoun, devin d'Égypte; ce personnage avait été envoyé par le roi d'Égypte à Darmachîl, pour se plaindre des outrages qu'infligeait Noé au culte des idoles; mais Filémoun ayant cru au prophète, celui-ci le fit entrer dans l'arche; il y fit entrer aussi][1] ceux des enfants de son père et de son aïeul Idrîs qui avaient cru à sa prédication[2].

On dit que Darmachîl, en apprenant que Noé s'était installé dans l'arche et y avait rassemblé des provisions, demanda : « Où donc est l'eau qui les portera? » Il monta à cheval avec une troupe de ses compagnons, vint à l'arche, et, disposé à y mettre le feu, il appela Noé, qui se présenta : « Où donc, lui demanda le prince, est l'eau qui portera ton navire? — Tu vas la voir venir, répondit Noé, au lieu même où tu es. — Je m'étonne en vérité, reprit le roi, que tu prétendes qu'il puisse y avoir, sur cette terre desséchée, assez d'eau pour porter un navire de cette taille. Sors donc de ton arche avec tes compagnons, sinon je vous brûlerai tous. » Noé répondit : « Combien est grand ton aveuglement à l'égard de Dieu. Hâte-toi de croire, et cesse de résister au Très-Haut. Convertis-toi, rentre dans la voie droite, ou le châtiment va fondre sur toi! »

Tandis qu'ils parlaient, le roi reçut la nouvelle qu'une femme qui cuisait du pain dans son four en avait vu jaillir de l'eau[3]. « Comment est-il possible,

1. Ms. B.

2. Talabi, 50 et suiv., parle longuement de l'installation de l'arche. — Après ces mots, vient un court paragraphe sur la sortie de l'arche, évidemment déplacé et que nous supprimons.

3. Ce four est appelé le *tannour*, التنّور. Il en est question dans le *Coran*, XI, 42. On dit que c'était celui dans lequel Adam avait

dit-il, que l'eau sourde d'un four? — Voilà, dit Noé, le signe de la colère divine; mon Seigneur me le fait entendre; ce fait est le présage de l'ébranlement que va subir toute la terre. [L'eau vient][1]. Que ton cheval quitte le lieu où il est, et tu la verras sourdre sous ses pas. » Le roi déplaça son cheval, et l'eau jaillit sous ses pieds; il le porta ailleurs, et il en fut de même. Des envoyés vinrent l'avertir que l'eau montait et bouillonnait. Il revint à son palais, comptant y prendre sa famille et ses enfants, et se réfugier dans les forteresses qu'il s'était fait bâtir. — On dit aussi que les impies étaient avertis de l'approche du déluge, mais qu'il n'arriva pas au temps qu'ils escomptaient, à cause des desseins que Dieu avait sur eux. — Le roi avait empli de vivres les forteresses. Mais lorsqu'il voulut gravir les montagnes, les rochers croulèrent sur sa tête, du haut des cimes; les portes du ciel s'ouvrirent, laissant tomber une quantité d'eau qu'on ne peut imaginer; les hommes se sauvèrent, sans savoir où aller. L'eau du déluge était, dit-on, chaude et fétide.

On rapporte que Yâm, le fils de Noé, était de la troupe qui vint à l'arche avec ed-Darmachîl. Son père l'appela, lui disant : « O mon fils, monte avec nous, et ne reste pas avec les impies. — J'irai, répondit-il, avec le roi sur une montagne où je serai en sûreté contre l'eau[2]. — Il n'y aura pas de sûreté en ce jour, dit Noé, contre la sentence de Dieu, sinon pour celui

cuit son pain. La plupart des traditionnistes le placent à Koufah. Quelques-uns pourtant disent qu'il se trouvait en Syrie, ou encore dans l'Inde. V. Talabi, 50.

1. Ms. B.

2. Cf. d'Ohsson, I, 79. Ce quatrième fils est quelquefois nommé Kanaân. V. ce passage de d'Ohsson et la *Chronique* de Tabari, I, 107.

à qui il fera miséricorde. » Et déjà on avait vu l'eau sourdre du four [à Koufah][1].

On dit que l'arche resta sur l'eau cent cinquante jours. Certains traditionnistes donnent le chiffre de onze mois. D'autres disent que le déluge commença en redjeb et que l'arche s'arrêta sur l'el-Djoudî, en moharrem, [le jour d' ʿAchoura][2]. — Il est écrit dans la Tôrah que Dieu se jura à lui-même qu'il ne détruirait plus aucune nation par l'eau; [il dit : « Quand vous verrez un arc dans le ciel, sachez que vous êtes en sûreté contre la submersion[3]. »] — De la chute d'Adam au déluge, il s'écoula [deux mille deux cent cinquante-six ans[4]. — Quand Dieu voulut faire cesser le déluge, il envoya un vent à la surface de l'eau qui en arrêta les bouillonnements, et il en boucha les sources[5].]

Lorsque quarante jours furent passés après la cessation de la pluie, Noé reçut l'ordre d'ouvrir la porte de l'arche, et il lâcha le corbeau pour qu'il vît l'état de la terre. Le corbeau s'en alla et ne revint plus; et le patriarche pria Dieu de le châtier en le condamnant à être farouche et à vivre de charognes. Ensuite il lâcha la colombe qui revint les pieds teints de boue, et Noé pria Dieu de la bénir en la rendant amie de l'homme. C'est à partir de ce jour que la colombe eut les deux pieds de couleur[6]. Sept jours[7] après, Noé la lâcha une

1. Ms. B.

2. Ms. B. Le mont el-Djoudî est situé au nord de Mosoul et au sud du lac de Van. Cf. le *Coran*, XI, 46; les *Prairies d'or*, I, 74, etc.

3. Ms. B.

4. Abou'l-Faradj, *Histoire des Dynasties*, édit. Salhani, p. 15, donne, parmi d'autres évaluations de ce laps de temps, celle de 2226 ans, attribuée à Anianus.

5. Ms. B.

6. Cf. la *Chronique* de Tabari, I, 113.

7. B, sept jours ; A, plusieurs jours.

seconde fois, et elle revint portant en son bec un rameau d'olivier; d'autres disent qu'elle apportait de l'herbe.

Il est écrit dans la Tôrah que la terre sécha pendant les vingt-sept jours du onzième mois. Quand l'eau se fut écoulée et que l'arche se fut arrêtée sur le mont el-Djoudì, Dieu, parlant à Noé, lui ordonna de sortir de l'arche avec ses compagnons. Le patriarche fit sortir aussi les bêtes et les reptiles.

On raconte que, le lion ayant médité de commettre des ravages dans l'arche, Noé l'appela, et que Dieu mit le feu dans son corps. Les ordures s'étant amoncelées dans le navire, Noé frotta l'éléphant, qui éternua et cracha un porc; et le porc mangea les ordures. Les rats s'y étant multipliés, le patriarche frotta le lion, et le lion, éternuant, cracha un matou[1].

Noé descendit du navire avec ses fils : Sem, Cham, [Japhet], et Yaḥṭoûn qui était né dans l'arche. Lorsqu'ils eurent mis le pied sur la terre ferme, ils bâtirent un bourg qu'ils appelèrent Souḳ-eṭ-Ṯamânîn (la place des Quatre-Vingts), et ils l'habitèrent[2]. Dieu leur dit : « Multipliez-vous, labourez la terre et rendez-la féconde; je vous bénis et je lève ma malédiction de dessus la terre; qu'elle redevienne fertile et qu'elle porte son fruit. Mangez de tout ce qu'elle produit de licite et de bon; abstenez-vous des idoles, des cadavres, du sang, de la chair de porc et des offrandes consacrées à un autre Dieu que moi; n'ôtez la vie à personne injustement. »

Noé reporta le cercueil contenant le corps d'Adam

1. Cf. la *Chronique* de Tabari, I, 112. Talabi, 53, dit que Dieu inspira à Noé de frotter la queue de l'éléphant et qu'il en tomba un porc.

2. Cf. les *Prairies d'or*, I, 75, etc.

dans la caverne du Trésor, à la Mecque, et l'y déposa[1].

Quand les enfants de Noé se furent multipliés, le patriarche leur partagea la terre; mais Iblîs se glissa parmi eux pour susciter entre eux la discorde et la haine. Il dit aux fils de Cham et de Japhet : « Votre père a donné à Sem et à ses descendants le meilleur de la terre, et il vous en a privés; il les a préférés à vous. » Il ne cessa de les tenter ainsi jusqu'à ce qu'il eût allumé entre eux la guerre.

CHAPITRE VI

LES DESCENDANTS DE NOÉ

Parlons maintenant des Noachides, de leurs généalogies, de leur dispersion sur la terre, des nations engendrées par chacun d'eux. Nous parlerons d'abord de Cham, puis de Japhet, puis de Yaḥṭoun[2], enfin de Sem, ancêtre des Arabes et des prophètes.

Les enfants de Cham, fils de Noé.

Les traditionnistes disent que Noé maudit Cham en demandant à Dieu que ses descendants devinssent affreux et noirs, et qu'ils fussent assujettis à servir

1. V. ci-dessus, p. 99. Cf. d'Ohsson, I, 80. Abou'l-Faradj, *Histoire des Dynasties*, 16, donne la forme juive et chrétienne de la légende : le cercueil d'Adam, dit-il, fut reporté à Jérusalem. Cf. la *Chronique* de Tabari, I, 94.

2. Il n'est pas parlé dans la suite des fils de Yahtoun, sinon dans une courte phrase à la fin de ce chapitre.

ceux de Sem. Il eut pour fils, après Kana'ân, Kouch, qui était noir; il désira s'approcher de sa femme; Sem tâcha de l'en empêcher en lui rappelant la malédiction de son père qui pesait sur lui. Cham se fâcha. Satan mit la discorde entre les deux frères, et les jeta l'un contre l'autre. A la fin Cham dut s'enfuir en Égypte ; ses enfants se dispersèrent ; lui-même poursuivit sa route vers l'occident, jusqu'à ce qu'il atteignît dans le Sous-el-Akṣa[1], le lieu dit aujourd'hui Aṣîlâ[2]; c'est le dernier port de la mer d'Espagne auquel parviennent les vaisseaux, dans la direction de la Ḳiblah[3]; on ne peut passer au delà.

On dit aussi que les fils de Cham, se repentant d'avoir abandonné leur père, recherchèrent le lieu où il vivait, et qu'ils avancèrent dans la direction qu'il avait suivie, pour le retrouver; quelques-uns, dit-on, le découvrirent et demeurèrent avec lui jusqu'à sa mort, après s'être fixés dans ce pays. Ils ont donné naissance à des races nègres. Chaque famille de ses descendants se mit à le chercher, puis s'arrêta en quelque lieu où elle demeura, sans rien savoir de lui, et où elle se multiplia. Cham ne fut revu que par ses propres enfants. Après sa mort, quelques-uns de ceux qui vivaient avec lui, quittèrent le pays et vinrent se fixer dans le pays actuel des Berbères. Il mourut à l'âge de 441 ans [d'autres disent de

1. V. de Goeje, *Descriptio al-Magribi*, d'après al-Jaqubi.

2. اصيلا.

3. La direction de la Kiblah, qui est celle vers laquelle on se tourne en priant, c'est-à-dire, pour les Musulmans, celle de la Mecque, varie avec les contrées. Cependant ce mot paraît susceptible de recevoir des acceptions conventionnelles. En Égypte, il désigne le sud. V. Maqrizi, *Description de l'Égypte*, 38. Dans notre phrase, il paraît désigner l'ouest.

771 ans][1]. Ses enfants l'enterrèrent dans une caverne de la montagne d'Aṣîlâ.

Kana'ân est l'aîné des fils de Cham. Il est le premier à qui Iblîs fit abandonner la religion de Noé ; c'est de lui que date l'inimitié entre sa race et celle des fils de son aïeul ; les géants et les Kananéens qui habitèrent la Syrie sont de ses descendants. On leur rattache aussi les Pharaons d'Égypte et Goliath que tua David ; puis les Amalécites, car les Amalécites sont fils de Cham ; et les Kananéens, que combattirent Moïse, et Josué, fils de Noun, après lui. C'est d'eux que Dieu a parlé dans ce verset : « Il y a dans cette terre un peuple de géants (*Coran*, V, 25). » Leur taille était en effet très haute. On prétend que Kana'ân le Jeune est celui qui les établit dans les régions de Syrie et de Mésopotamie.

Parmi les enfants de Kana'ân sont : Falestîn et Ṣîdâ[2] qui ont donné leur nom à deux contrées, et aussi Nabîṭ ; le *Nabiṭ* signifie le noir. Le nom de Nabîṭ, selon d'autres, vient de ce que cette race cultiva et draina[3] la terre, qu'elle inventa l'agriculture et l'administration.

Des enfants de Soudân, fils de Kana'ân, sont issues plusieurs nations, entre autres : les Echbân, les Zendj et diverses races qui se multiplièrent en Occident, au nombre d'environ soixante-dix ; elles eurent des destinées différentes et des rois distincts. Parmi ces races il y en a une où les hommes ne sont vêtus

1. Le ms. B ajoute ces mots et donne, au lieu du premier nombre, celui de 471.

2. B, فلصطين وصيدا ; C, فلسطين وصبدا ; A, فوسطن صبرا.

3. Draîna, *istanbata*, استنبط ; c'est l'étymologie hypothétique du nom. Cf. le *Livre de l'Avertissement*, 114.

que de peau; une qui se vêt d'herbe; une où les gens portent sur la tête des cornes en os d'animaux, et se nourrissent d'une souris blanche qu'ils appellent manne du ciel[1]. Dans cette race, un seul homme épouse dix femmes; il passe chaque nuit avec deux d'entre elles. S'il s'accorde avec elles, il les garde; sinon il les remet en liberté après la troisième nuit. Il y a souvent des disputes chez ce peuple. Lorsque ces gens désirent de la pluie, ils amassent des os, en font un monticule et les calcinent; en même temps ils tournent autour, lèvent les mains au ciel et disent des formules; la pluie tombe et ils la recueillent. Quand l'un d'eux célèbre ses noces, ils lui barbouillent le visage d'une substance qui ressemble à de l'encre; puis ils le font asseoir sur un tertre, font asseoir la femme devant lui, forment avec des roseaux une sorte de dôme qu'ils recouvrent de feuillage; ils restent autour pendant trois jours, occupés à boire du vin de maïs et à jouer, puis ils s'éloignent. L'époux prend alors sa femme et la conduit au lieu où elle doit résider. Les hommes de cette peuplade mettent à leurs poignets et aux oreilles de leurs femmes des anneaux de cuivre. On leur apporte les *kerdawânîah*[2] que l'on teint en rouge et dont on se revêt; mais le roi seul en porte parmi eux. Ils ont un grand arbre en l'honneur duquel ils célèbrent une fête chaque année. Ils se réunissent et jouent autour de lui, jusqu'à ce qu'une de ses feuilles tombe sur eux, ce qu'ils regardent comme un bon présage; leurs femmes se parent d'anneaux de cuivre et de coquillages dans les cheveux.

1. A. منّ السماء ; M, fils du ciel, ابن السماء.

2. C et M. الكردوانية ; A. الكرداونية ; B. القردوانية.

D'autres descendants de Soudân sont les Koukou[1]. Cette famille a donné son nom au plus grand et au plus puissant des royaumes nègres ; tous les rois nègres payent tribut au roi des Koukou et beaucoup de royaumes tirent leur origine de celui-là.

Le royaume de Gânah[2]. C'est encore un puissant État; il touche au pays des mines d'or, où résident plusieurs branches de la famille des Soudân. Les habitants de ce pays ont tracé une limite qu'on ne doit pas franchir lorsqu'on va acheter l'or; quand les acheteurs arrivent à cette limite, ils déposent les lots de marchandises et de vêtements, puis s'éloignent ; ces nègres arrivent avec de l'or, en laissent une certaine quantité à côté des marchandises et s'éloignent. Les propriétaires des lots reviennent, et, s'ils ne sont pas satisfaits, ils s'en vont de nouveau ; les nègres reviennent à leur tour et rajoutent de l'or, et ainsi de suite jusqu'à ce que le marché soit complet. C'est exactement le même procédé qu'emploient les marchands qui vont acheter la girofle[3]. Quelquefois les commerçants, après être partis, reviennent secrètement, font des feux sur la terre, emportent l'or qui fond, et s'enfuient ; car tout le sol en ce pays n'est qu'une mine d'or pur. Mais souvent ils sont assaillis par les gens du pays lancés à leur poursuite, qui les rejoignent et les massacrent. Dans les déserts de ce royaume il y a des mines d'*esbâdicham*[4]; elles sont assez abondantes pour apparaître

1. Cf. Ibn al-Fakih, 68; Dimichqui, 239, etc. Les mss. ont : C, الكوكو ; M, كوكوا ; A. الكركر ; B. الكوجا.
2. Cf. Ibn al-Fakih, 68, 87, etc.
3. V. ci-dessus, p. 44.
4. Une espèce d'améthyste jaune. V. Dimichqui, 64. Les mss. ont :

au dehors comme des chemins tracés sur le sable. Lorsque les commerçants ont rapporté l'or, on le frappe dans la ville de Sidjilmâsah[1]; c'est une grande ville où sont quatre grandes mosquées et une rue qu'il faut une demi-journée pour parcourir; on y voit beaucoup de palmiers. C'est en ce lieu que l'on frappe les dînârs. Le roi de Gânah a sous sa dépendance plusieurs rois, et plusieurs royaumes, dans tous lesquels l'or apparaît sur terre; les gens de ce royaume le recueillent et en font des lingots.

Parmi les races connues de cette famille est encore celle qui habite le royaume des Demdem[2]. Ce royaume, auquel on va du pays des Koukou en longeant la mer, est à l'occident des précédents. Les peuplades y combattent l'une contre l'autre; elles sont anthropophages; elles ont un roi puissant qui en a plusieurs autres dans sa dépendance. Dans ce pays se trouve une grande roche ayant l'aspect d'une femme, que les habitants vénèrent et vers laquelle ils viennent en pèlerinage.

Le royaume d'ez-Zagawah[3] est de même un royaume étendu et puissant; il est situé sur le Nil vis-à-vis de la Nubie. Ses habitants combattent les Nubiens.

A, الاثبارسم; B, الاسبارسيم; C, الاسبادشم. Dimichqui écrit *esbâdichat*, الاسبادشت.

1. Sidjilmâsah est une ville célèbre du Magreb. V. *Descriptio al-Magribi*, 131 et suiv., etc. — Au sujet du commerce de l'or entre le pays de Gânah et Sidjilmâsah, cf. les *Prairies d'or*, IV, 92.

2. On dit Demdem, دمدم, et au pluriel Demâdim, دمادم. V. les *Prairies d'or*, III, 2. Dimichqui, 88, dit que des deux lacs dans lesquels se réunissent les rivières qui forment le Nil, l'un, l'oriental, s'appelle lac des Koukou; l'autre, l'occidental, lac des Démâdim. Maqrizi appelle de même l'une des branches du Nil, le Nil des Démâdim, *Description de l'Égypte*, 145.

3. Cf. le *Livre de l'Avertissement*, 297; les *Prairies d'or*, III, 38, etc.

Le royaume de Fezzân[1] est un royaume puissant où l'on peut voyager plusieurs jours. On y trouve du bitume[2], dans des puits, mobile comme le vif-argent. Ces puits s'ouvrent tous en une même contrée, dont l'étendue est d'un demi-mille, et qui est dominée par un château. Les habitants de ce pays exploitent ce bitume et appellent le lieu où on le trouve Mérâwah d'eṣ-Ṣaḥrâ[3].

Les royaumes de Nubie. Ils sont habités par les descendants de Noubâ, fils de Ḳouṭ, fils de Miṣr, fils de Cham. En effet, quand leur aïeul vint en Égypte avec Miṣr, Miṣr mourut et ses fils demeurèrent dans le pays. Il eut pour successeur Ḳobṭom qui établit les Coptes en Égypte; ceux-ci sont descendants de Ḳobṭom, fils de Miṣr. Ḳobṭom épousa sa sœur; ses enfants se dispersèrent dans la contrée et y fondèrent des royaumes. Noub, fils de Ḳouṭ, remonta le Nil avec ses gens et sa famille, et ses descendants se fixèrent sur ses bords. Leur capitale s'appelle Dongolah. Leur pays abonde en palmiers et en céréales. Sa largeur est de deux mois de marche. Les Coptes sont des chrétiens de la secte Jacobite.

Le second royaume de Nubie. Il se trouve dans la région de la Haute-Égypte; il est plus vaste et plus puissant que le premier, et les hommes y ont le teint plus clair. Il faut trois mois pour le traverser. Sa capitale est Souïah[4]. Ses habitants sont chrétiens;

1. Cf. *Descriptio al-Magribi*, p. 6 du texte, et alibi; Dimichqui, 241, 268. Les mss. ont : C et M, فزان; A, قوان; B, قدان.

2. Ce bitume est appelé momie, *moumiâ*, موميا.

3. A a : *Magrâ*, مغرا et ajoute : *min es-Sahrâ*, من الصحراء. B a : سمراوه; C, تمراوه; M, تمراوة. *Es-Sahrâ* désigne une terre égale, sans arbre et point trop dure.

4. La capitale du second royaume des Nubiens est appelée ʿAlwah,

ils sont fort riches, ont de beaux vêtements, des anneaux précieux. L'or apparaît aussi chez eux sur le sol ; ils ont aussi des palmiers et des villes. Ils se divisent en plusieurs peuplades ayant des rois, occupant une pays étendu.

Le royaume des Bodjah [1]. Il fait suite à la Nubie ; il se subdivise en royaumes nombreux qui sont situés entre le Nil et la mer et ont chacun un roi. Les royaumes des Bodjah commencent à la limite du Soudan et constituent la dernière province musulmane. [Leur capitale s'appelle Hadjar; les habitants sont divisés en tribus ; ils ont dans leurs pays des mines d'or et d'émeraude. Ils vivent en paix avec les Musulmans] [2] et les Musulmans travaillent avec eux dans les mines. Plus loin sont encore des royaumes et des villes.

Ces peuples ont pour voisins les Abyssins descendants de Ḥabach, fils de Kouch, fils de Cham. Le plus grand royaume abyssin est celui du Nédjâchi (le Négus) [auquel beaucoup d'autres royaumes sont soumis et payent tribut] [3]. Le Négus est chrétien. Le nom de sa capitale est Koʿbar (Ankober) [4]. Depuis une

علوة, par Maçoudi dans le *Livre de l'Avertissement*, p. 57 du texte, 85 de la traduction. Dans les *Prairies d'or*, III, 32, Maçoudi appelle ʿAlwah ce royaume lui-même et son peuple, et il donne à sa capitale le nom de Sariah سريّة, qui est Souiah dans Quatremère, *Mémoire sur l'Égypte*, II, 29. Notre ms. M a le même Souiah سوية. Les autres mss. ont un autre nom : A, Wafloulah وفلولة ; B, Zemlawïah, زملوية ; C, sans points, زلودة. Cf. Ibn el-Werdi, la *Perle des Merveilles*, mémoire par de Guignes, *Notices et extraits*, II, 38, où le même nom est lu Ouailoula, probablement ويلولة.

1. V. Al-Jakûbi, édition de Goeje, 336; Dimichqui, 269, etc. ; et aux mêmes endroits, la ville de Hadjar, هجر.

2. Ms. B.

3. Ms. B.

4. Cf. les *Prairies d'or*, III, 34. Les mss. ont : A, كفر ; C, sans

époque reculée les Arabes viennent faire du commerce avec ce pays.

Aux Abyssins touchent les Zendj, situés sur le rivage de la mer salée et dont le royaume est étendu. Ils descendent de Soudân, fils de Kana'ân, ils ont aussi plusieurs rois et royaumes. Leur principal roi s'appelle Kounah[1]; il demeure sur le rivage de la mer, en un endroit appelé Kandou[2]. Ces Zendj se liment les dents jusqu'à ce qu'elles deviennent très minces; ils ont de grandes bouches, et les dents de devant très blanches, parce qu'ils mangent beaucoup de poisson. Ils ont des éléphants dont ils vendent les défenses aux commerçants des contrées voisines. Ils possèdent des îles, d'où ils tirent des coquilles dont ils se parent ou qu'ils vendent. Ils se divisent en plusieurs peuplades réparties entre plusieurs royaumes.

Les Kerk[3]. C'est une nation qui descend de Soudân, fils de Kana'ân; elle est proche des peuples du Sind et des Zendj, et elle les a pour ennemis. Les Kerk sont des hommes forts et de haute stature, aux cheveux longs, au visage beau, savants dans l'art de la guerre. Ils ont un roi qu'on appelle Naksâ[4], souverain très puissant qui en a plusieurs autres sous sa domination.

point, كسمر; M, كعبر. Le nom manque dans B. Cf. Ibn el-Werdi, loc. cit., 39, كعبر.

1. Il n'est pas possible d'identifier ce nom avec le Waklimi, وقليمى, ou Flîmi, فليمى, des *Prairies d'or*, III, 6, et I, 371; et le Touklîm توقليم (ou Waklîm) de Dimichqui, 269. Nos mss. ont : A et B, Kounah, كونه; C, Kawiah, كويه; M, Kaznah, كزنه.

2. A, Kandou, كندوا; C, نكندو; B, Kadou, كدو; M, Takfal, تكفل.

3. الكرك. Après ce nom s'ouvre, dans le ms. A, une grande lacune qui s'étend jusqu'au paragraphe consacré à l'Égypte, et que nous comblons au moyen des mss. B et M.

4. B, Bakbasâ, بكبسا; C, Naksâ, نكسا; M, Ankasâ, انكسا.

Ils suivent la religion des idoles qui leur est venue des peuples du Sind et du Hind.

Les Kerk ont pour voisins du côté des Zendj plusieurs nations et des tribus qu'on ne peut dénombrer. Les Zendj et les Kerk touchent aux peuples du Sind et du Hind [et aux Bend][1], qui sont de la descendance de Kouch, fils de Cham, et qui ont pour ancêtre commun Hind fils de Kouch. Ces peuples sont ramifiés en tribus distinctes, réparties en un très grand nombre de royaumes. Autrefois ils étaient tous unis sous l'autorité d'un roi appelé Brahman[2]; ensuite ils se divisèrent, créèrent des royaumes indépendants et se fortifièrent dans les îles. Ils forment aujourd'hui soixante-dix et quelques nations[3]. Parmi leurs royaumes les plus célèbres, on compte :

Le royaume du Balharâ[4], royaume étendu, gardé par une puissante armée, riche en éléphants ;

Le royaume de Rahmâ[5], semblable au précédent ;

Le royaume du Maharâdj[6], puissant et vaste ;

Le royaume des Ḳindâniyîn[7]; c'est un pays où les hommes sont grands et forts, avec la chevelure et la barbe abondantes, et où les femmes sont belles. Ils

1. Ms. M, البند.

2. C'est le Dieu Brahma abaissé au rang de roi. Cf. les *Prairies d'or*, I, 149 et alibi. Les mss. ont : B, يبرُّها; C et M, برهمن.

3. Le ms. M porte : quatre-vingt-douze.

4. Cf. les *Prairies d'or*, I, 372, et alibi ; la *Relation des voyages*, 52 ; etc. Le ms. B vocalise Balahrâ, بلهرا ; M a : بكهرا ; C, بلهوا.

5. B et C, رهما. Le nom est en blanc dans M. Cf. les *Prairies d'or*, I, 384, et Ibn al-Fakih, 15, où le nom est écrit رهمى ; la *Relation*, 27, où il est écrit de même et lu Rohmi.

6. Il y a une erreur ; le Maharâdj n'est pas un roi de l'Inde, mais du Zâbedj (Java). Le ms. M, où ce nom ne figure pas, paraît dire, en parlant des deux royaumes précédents : « et tous deux (وهمى) ont une grande puissance et une vaste étendue. »

7. B, القندانين ; M, القنداس ; C, sans point, العندس.

cultivent l'astrologie, la magie, la sorcellerie, la médecine, l'art de construire des machines merveilleuses, celui de sculpter de magnifiques jeux d'échecs, de trictrac, etc. Leur religion a pour trait constant le culte des Bodd[1]; en dehors de cela, elle est variée. Ils se brûlent eux-mêmes et se livrent ouvertement à la fornication; ils ont même des lieux publics consacrés à cet usage.

Les Sind. Ils sont divisés aussi en tribus distinctes. C'est chez eux que se trouvent la maison d'or[2] et l'idole[3] suspendue sans que rien ne la touche; elle a la figure d'un homme à cheval. Ils ont la même religion et les mêmes croyances que leurs frères les Hind[4], à qui ils ressemblent encore par la culture des sciences, de la magie, de la sorcellerie, par la pratique publique de l'adultère et par celle de se brûler soi-même. Ils ont le teint clair, le corps robuste, le visage beau, la bouche et les cheveux abondants, comme les Hind.

1. Ce nom est répété plus bas. Il est écrit de manières diverses : Ba : النَدرة et البدرة ; C, deux fois البدره ; M, البلاه et البدد. La forme la plus fréquente, *el-Bedrah*, signifierait : la nouvelle lune ; nous croyons devoir préférer la seconde forme de M, *el-Bodad*, comme transcription de Bouddha. Cf. le *Livre de l'Avertissement*, texte, 201, 211, où le nom est écrit *el-Bodd*, البدّ.

2. Voyez le *Livre de l'Avertissement*, 270, 294.

3. B, la main, اليد ; C, le corps, البدن. Il faut sans doute encore lire le *Bodd*, البدّ.

4. Kazwini, II, 62 et 85, dit : « Les Sind et les Hind sont deux peuples frères descendant de Toukir, fils de Yaktan, fils de Cham, fils de Noé. » Cf. les *Prairies d'or*, III, 295, où le nom est lu Naufir, fils de Faut, fils de Cham. Le Sind, dit encore Kazwini, est la contrée qui s'étend entre le Hind, d'une part, et les provinces de Karmanie et de Sedjestan, d'autre part. — Le Sind désigne en somme le Pendjab et les pays arrosés par le Mehran (Indus); le Hind désigne les parties méridionales et orientales de l'Inde et s'étend vers l'est jusqu'à la Chine.

Les Bend, fils de Kouch[1] ont des royaumes en nombre presque égal à ceux des Hind; leurs religions sont diverses : les uns adorent le Bouddha[2], d'autres les arbres, d'autres les oiseaux. Ils ont le teint plus foncé que les Hind et les Sind, et ils ont encore plus de barbe et de cheveux; ils sont doués de courage et de force. On trouve chez eux des arbres singuliers, des animaux extraordinaires, entre autres le rhinocéros, de l'or en abondance, diverses espèces d'oiseaux rares.

Le Kandahar[3]. Le peuple de ce pays fait partie des Sind; mais il a le teint plus clair parce qu'il s'est allié aux Turcs. Il possède des forêts et des palmiers; il pratique la polygamie. En religion et dans l'usage de l'adultère public, ce peuple suit ceux du Sind et du Hind. Il a des idoles de bois, des animaux et des oiseaux rares, et de l'or. Il occupe un vaste royaume.

Les tribus des Berbères. On dit qu'il y a deux espèces de Berbères. Certaines personnes les font descendre de Ḳobṭ, fils de Cham; d'autres disent qu'ils ont pour ancêtre Fâriḳ, fils de Baïṣar[4]. L'opinion la plus constante est qu'ils descendent de Ḳobṭ, fils de Cham. Quand ses frères se furent fixés en Égypte, Berber, fils de Ḳobṭ, s'en alla avec ses enfants du côté de l'Occident et sa race habita le pays qui

1. C. واتّا البند بن كوش ; B, واتّا الذين هم كوش ; M a un blanc après واتّا ; mais V. ci-dessus, p. 108.

2. V. la note ci-dessus, p. 109, n. 1.

3. Le Kandahar est le pays des Rahpout. V. les *Prairies d'or*, I, 372. Nos manuscrits ont : M, القندهر ; C, le Hind, الهند ; B, avec voyelles, le Hindohâd, الهندهاد. Le texte des *Prairies d'or* porte القندهار.

4. فارق بن بيصر ; M a : قارق. Le nom de Baïsar est vocalisé dans les *Prairies d'or*, III, 294.

s'étend depuis l'extrémité de l'Égypte, ou plutôt depuis la mer Verte (l'Océan), qui est au delà de l'Égypte, jusqu'à l'orient de la mer d'Espagne et jusqu'au désert de sable qui rejoint le pays des nègres. Parmi les Berbères, les Lowâtah habitèrent le pays d'Adjdâbïah[1]; les Mézatah habitèrent celui de Waddân[2]; les Howârah se fixèrent sur l'emplacement de Tripoli; une tribu s'établit à l'occident de celle-là, celle des Nafousah[3]. Il y eut des ramifications ultérieures : une peuplade dite Bârḳasânah[4] se fixa dans la contrée d'el-Ḳaïrowân. Les derniers venus sont les Lakhm et les Djoḏâm[5]. Ces tribus habitaient la Palestine; un roi perse les en chassa; elles vinrent en Égypte, mais elles n'obtinrent pas des rois d'Égypte la permission d'y séjourner; elles passèrent le Nil et se dispersèrent dans le pays. D'autres historiens pensent que ces tribus venaient de l'Yémen dont un roi leur avait interdit le séjour; certains faits, les concernant, que ce roi avait appris, motivèrent leur expulsion. Il y eut, au reste, des rois de l'Yémen qui marchèrent vers l'occident, tels qu'Abrahah Ḏou'l-Manâr, Ifrîḳis[6] et d'autres. Des Yéménites demeu-

1. اجدابية. V. de Goeje, *Descriptio al-Magribi*, 40. Le ms. B a : أجرامه; C, اخدابيه; M, la bonne leçon, اجدابيه.

2. ودّان. V. *Descriptio al-Magribi*, 44. B a : دجان; C et M, ودّان.

3. Les tribus berbères mentionnées ici sont parmi les plus importantes. Ce sont aussi celles dont font mention Maçoudi dans le *Livre de l'Avertissement*, 129, et Kazwini, II, 100.

4. Barkasânah ou Barkachânah; V. *Descriptio al-Magribi*, 131. B, برقشانه.

5. Célèbres tribus arabes. Jaqubi, *Descriptio al-Magribi*, 33, cite les Lakhm et les Djodâm comme habitant la montagne orientale de la province de Barkah, et il place aussi des Djodâm dans la montagne occidentale.

6. V. Albîrûni, *Chronology*, 49. Le ms. B a : افردتعيش; C et M ont la bonne leçon : افريقيس.

rèrent dans ces contrées; ils se mêlèrent et s'allièrent aux populations berbères et donnèrent naissance à des tribus nouvelles. De là vient l'opinion de ceux qui rattachent les Berbères à Ḳaïs[1] et aux Arabes. Mais Dieu connaît ses secrets; il est le seul maître[2].

Les rois de Miṣr (d'Égypte) étaient à l'origine au nombre de quatre, appelés : Ḳofṭ, fils de Miṣr, fils de Baïṣar, fils de Cham; Ochmoun[3] fils de Miṣr; Atrîb, fils de Miṣr et Ṣâ[4], fils de Miṣr. Les autres rois de l'Égypte descendent de ceux-là : nous en parlerons dans la suite. Tout le pays était partagé entre ces quatre princes. Le domaine de Ḳofṭ s'étendait jusqu'aux frontières du pays de Nubie; celui d'Ochmoun comprenait la région de Dahchour; celui de Ṣâ, la région maritime et le pays d'Alexandrie, jusqu'aux limites de l'Égypte; et celui d'Atrîb était étendu jusqu'au pays des Chadjratân[5] et d'Aïlah[6] du Hedjâz. Chacun de ces rois bâtit une ville qu'il appela de son nom. La basse Égypte fut partagée en quatre-vingt-cinq nômes (*kourah*)[7], divisés en quatre

1. Cf. les *Prairies d'or*, III, 294. — L'auteur veut parler de la tribu de Kaïs, fils d'ʿAïlân, qui est une importante tribu arabe.

2. Ici finit la première partie dans le ms. B, que nous retrouverons, après une très longue lacune, dans la seconde partie. Les mss. C et M, après les mots : « à Kéïs et aux Arabes, » continuent par le paragraphe qui suit : « Les rois de Misr, » au milieu duquel se ferme la lacune du ms. A.

3. اشمون. M porte *Esmon*, اسمن.

4. M, Sâbir, صابر; C, Sâ, صا.

5. Les deux arbres, localité entre Rafah et el-ʿArîch. Cf. Ibn al-Fakîh, 57.

6. Localité située à la limite de l'Arabie Pétrée. — Avec ce mot finit la lacune du ms. A, dans lequel on lit : « Les Kerk. C'est une nation qui possède quatre royaumes; elle domine jusqu'à Aïlah du Hedjâz. »

7. كورة. Cf. le *Livre de l'Avertissement*, 34. Ce mot est le grec χώρα.

cantons[1]. Chaque canton eut un chef siégeant dans sa capitale sur un trône d'or, et dans chacune de ces villes, il y eut un *berba*, c'est-à-dire un temple de la sagesse et un sanctuaire dédié à une planète ; on mit dans ce temple des idoles d'or représentant l'astre. Alexandrie était une ville de cette nation ; elle s'appelait Raḳoudah[2]. On plaça quinze nômes sous sa dépendance, on y installa les grands prêtres et, dans ses temples, on dressa plus d'idoles d'or que dans aucun autre. Il y eut dans cette ville cent idoles d'or. Le Ṣaʿîd (la haute Égypte) fut partagé en quatre-vingts nômes divisés en quatre cantons. Le nombre des nômes, de la moyenne Égypte[3] fut de trente, ayant autant de villes où se trouvaient toutes sortes de merveilles. Les nômes sont par exemple : Ikhmîm, Ḳofṭ, Ḳouṣ, le Fayoum.

Les fils de Japhet, fils de Noé.

Les historiens disent que les langues sont au nombre de soixante-douze, dont trente-sept parlées par les enfants de Japhet, vingt-trois par les enfants de Cham et douze par ceux de Sem[4]. Ils disent aussi que Japhet eut trente-sept fils, dont chacun parla une langue particulière qui fut celle de sa postérité. La portion de la terre occupée par les Japhétites comprend l'Arménie et les royaumes qui la touchent,

1. Le mot que nous traduisons par canton est *ʿaml*, عمل.
2. A, Rakoudah, رقوده ; M, Rafoudah, رفودة ; C, sans point, رفوره.
3. L'Égypte intérieure, مصر الداخله.
4. Cf. Maçoudi, les *Prairies d'or*, I, 78, et III, 270, qui affecte trente-six langues aux descendants de Japhet, dix-sept à ceux de Cham, dix-neuf à ceux de Sem.

jusqu'à el-Abwâb, entre autres ceux des Echbân[1], des Russes[2], des Bordjân[3], des Khazâr[4], des Turcs, des Slaves, des Bulgares, et des nations que l'on ne pourrait énumérer.

Gog et Magog. Il serait impossible de mentionner tous les peuples auxquels s'étend ce nom, à cause de leur grand nombre. On croit que le quart de la terre peut être parcouru en cent vingt ans, et l'on dit que, sur ce temps, soixante-dix ans seraient employés à parcourir les contrées occupées par Gog et Magog; douze, à parcourir celle qu'habitent les nègres; huit, celle des Roumis; trois, celle des Arabes et sept les pays habités par les autres races.

Les historiens nomment quarante peuplades de Gog et de Magog, qui diffèrent par la structure physique et les dimensions, et dont chacune a un royaume avec un costume et un langage particuliers. Il y a de ces peuplades dont les individus sont hauts de un ou deux empans; d'autres qui sont difformes, qui, par exemple, se couchent sur une oreille et se couvrent avec l'autre, ou bien qui ont une queue, des cornes et des défenses; d'autres qui marchent par

1. الاشبان. Les Echbân sont les Espagnols. Ils ont été cités plus haut (p. 101), par erreur, parmi les descendants de Soudân. Ils sont ici singulièrement placés dans la région caucasique. Mais cf. les *Prairies d'or*, II, 326.

2. الروس. Les Russes sont plusieurs fois mentionnés par Maçoudi, tant dans les *Prairies d'or* que dans le *Livre de l'Avertissement*. V. dans ce dernier ouvrage, p. 194, une explication supposée du nom de *russe* par *rouge*.

3. L'éditeur des *Prairies d'or* reconnaît dans le nom des Bordjân celui des Burgondes. Noldeke, *Geschichte der Perser und Araber*, d'après Tabari, p. 168, n. 5, explique le même nom par : les Bulgares du Volga.

4. Les Khazâr sont un grand peuple du Caucase dont les géographes arabes font souvent mention. La mer Caspienne est désignée par eux sous le nom de mer des Khazâr. Ce nom est parfois lu Khozâr.

bonds, qui mangent les serpents, les hommes, les insectes, les oiseaux de toute espèce, les vautours et les milans, et qui se battent les uns contre les autres; d'autres qui ne parlent que par grognements. Ces peuples sont énergiques et braves, et vivent surtout de chasse. Ils sortaient autrefois de leur pays pour attaquer les nations de leur voisinage; mais Alexandre leur barra la route en élevant la fameuse muraille. Ils la rouvriront à la fin des temps, selon que Dieu l'a annoncé[1]. Souvent, parmi eux, les gens s'entre-dévorent. Les tremblements de terre sont chez eux très fréquents. On dit que certaines peuplades ont des pratiques religieuses. Quelqu'un ayant demandé au prophète si sa prédication parviendrait jusqu'aux peuples de Gog et de Magog, il répondit : « J'ai passé au-dessus d'eux dans la nuit de mon enlèvement et je les ai appelés, mais ils n'ont pas répondu. »

Les Slaves. Ils forment plusieurs nations; les uns sont chrétiens, d'autres suivent la religion des Mages et adorent le soleil. Ils ont une mer douce qui commence aux régions septentrionales et s'avance dans le sud, et une autre mer qui est étendue de l'Orient jusqu'à l'Occident, en un point où elle communique avec une troisième mer qui vient de la

1. La légende du mur construit par Dou'l-Karnéïn (Alexandre), pour arrêter les incursions de Gog et de Magog, se trouve dans le *Coran*, XVIII, 93 à 97; XXI, 96. Le mur réel qui a donné lieu à cette légende n'est autre que la grande muraille de Chine. V. Ibn Khordadbeh, traduction de Goeje, p. 124, note. Cet auteur a raconté comment le khalife Wâtik, ayant vu en rêve qu'une brèche s'était ouverte dans le mur de Gog et de Magog, avait envoyé l'interprète Sallâm examiner l'état de la muraille. Le voyage de Sallâm est un curieux épisode. Kazwini en reproduit le récit (II, 400 et 416). Il est assez bizarre que ces peuples, contre lesquels a été élevée cette haute défense, nous soient représentés par la légende comme des peuples de Pygmées.

région des Bulgares. Ils ont plusieurs fleuves; ils habitent tous les contrées du Nord; ils n'ont pas de mer salée; leur pays étant éloigné du soleil, l'eau y est douce; c'est en approchant du soleil qu'elle devient salée. Les contrées qui les touchent au nord sont inhabitées, à cause du froid qui y règne et de la fréquence des tremblements de terre. La majorité de leurs tribus pratique le magisme; ils se font eux-mêmes brûler par le feu et ils l'adorent. Leurs villes sont nombreuses; elles ont des églises où sont des cloches que l'on frappe comme l'on fait des claquoirs[1].

Il y a une nation, entre les Slaves et les Francs, qui suit la religion des Sabéens, c'est-à-dire qu'elle adore les planètes. C'est un peuple très intelligent, habile dans toutes sortes d'arts. Il fait la guerre aux Slaves, aux Bordjân, aux Turcs. Il a sept fêtes dans l'année, sous le vocable de sept planètes, et celle du soleil est la plus brillante.

Les Grecs (Younân). Les Grecs sont les anciens Roumis, descendants de Younân, fils de Japhet, fils de Noé. C'est le plus savant des peuples. Ils étaient versés dans l'astronomie, le calcul, la géométrie, la médecine, habiles dans la logique, dans les beaux-arts et dans toutes les sciences. Depuis l'Espagne jusqu'à Alexandrie les nations leur furent soumises, jusqu'au moment où ils furent vaincus par les descendants de Roumi, fils de Lanti[2], descendant d'Esaü,

1. Le texte a le mot النواقيس, déjà rencontré plus haut, p. 35, n. 4.

2. *Lanti*, لنطى. C'est ainsi que ce nom a été lu dans le *Livre de l'Avertissement*, 237, comme transcription probable de *Latinus*, Albîrûni, *Chronology*, 49, a Lîti, ليطى, fils de Younân, de même que Talabi, 340. Les *Prairies d'or*, II, 293, ont Labt, لبط; Yâkout, édition Wüstenfeld, II, 862, a Buzanti, بزنطى, avec la variante Lanti. Nos mss. portent : M, Daliti, دليطى; A, Diktoun, ديقطون.

fils d'Isaac, fils d'Abraham. Car Esaü, après avoir quitté son frère Jacob, s'en alla dans les contrées occidentales qui étaient celles qu'habitent aujourd'hui les Roumis, et il s'y établit. C'est sa descendance qui bâtit Rome, et c'est à lui que les Romains rapportent leur origine; ils sont fils d'el-Aṣfar[1]. Le dernier souverain des Grecs fut Cléopâtre, fille de Ptolémée, auteur du *Livre de la philosophie et des talismans*[2].

Le pouvoir passa ensuite aux Roumis qui avaient eu déjà plusieurs rois avant Cléopâtre. C'est à eux qu'appartiennent ces savants qui ont traité de la science des sphères, de la géométrie, de la médecine, du calcul, de la musique, des miroirs merveilleux, des talismans, des machines à l'air et à l'eau, et de toutes les sciences; tels que : Hippocrate et le second Hippocrate, Hermès, Socrate, Platon, Aristote, Euclide, Galien, et beaucoup d'autres que nous n'avons pas la place de citer.

La Chine. Une branche de la famille d'ʿÂmir, fils de Japhet, se sépara et se rendit en Chine. Le chef de cette peuplade fit construire des vaisseaux sur le modèle de l'arche de Noé, son aïeul, où tous les siens s'embarquèrent; ils franchirent la mer, atteignirent la Chine, la peuplèrent, bâtirent des villes, y développèrent les sciences et les arts, et exploitèrent les mines d'or. Ce chef régna trois cents ans; après lui, son fils Ṣânì régna deux cents ans. C'est lui qui a donné son nom à la Chine (Ṣîn). Il renferma le corps de son père dans une statue d'or, et le peuple se tint debout autour de l'image qui était assise sur un trône

1. Cf. Albîrûni, *loc. cit.*, et Djâïus le Jaune (el-Asfar), dans le *Livre de l'Avertissement*, 173.

2. Cf., au sujet des livres de Cléopâtre, les *Prairies d'or*, II, 286.

d'or. Cette manière d'agir devint une règle pour cet empire; et on plaça dans les temples les images des rois. La religion de ce peuple était d'abord le sabéisme. Il adora ensuite le Bouddha à l'imitation des Indiens; plus tard il adora ses rois; il plaça leurs corps dans des idoles d'or devant lesquelles il se prosterna. Les Chinois ont des savants qui ont traité des sphères, de la médecine, des métiers et de diverses sciences des Indiens.

Le pays de Chine est vaste; on dit qu'il contient trois cents et quelques villes florissantes, sans compter les bourgs et les villages, où se trouvent de nombreuses merveilles. Pour aller dans cette contrée, il faut traverser sept mers dont chacune est caractérisée par un vent, une couleur et des poissons d'espèces particulières. La première de ces mers est celle de Fars. Le roi actuel de Chine s'appelle Bagbour[1]; il réside dans la capitale, dont le nom est Anṣou[2], distante de trente jours de Khanfou où abordent les vaisseaux des marchands.

Il est d'usage dans ce peuple que les officiers du roi, les ministres de ses finances, les chefs de ses armées, soient eunuques; voici à quoi tient cette coutume : lorsqu'une femme non mariée veut se prostituer, elle adresse une demande au roi qui lui fait

1. A, اليعقوفر. Bagbour est le titre donné aux empereurs de Chine; ce n'est pas le nom de l'un d'eux. V. la *Relation des voyages*, 45 et la note, et cf. les *Prairies d'or*, I, 306.

2. A, انصو. La ville désignée ici doit être K'ai-fong fou, dans le Ho-nan, qui fut capitale de la Chine de 960 à 1126. Cette ville peut bien être à une trentaine de jours de Hang-tcheou dont Kan-p'ou (Khanfou) est le port. Le nom de Ansou n'est sans doute, comme le *Khansâ* d'Ibn Batoutah et le *Quinsay* de Marco Polo, qu'une altération de *King-che* « capitale ». — Nous devons cette note à l'obligeance de M. E. Chavannes. — Ibn Batoutah, IV, 284 et suiv., donne une intéressante description de Khansâ.

remettre un sceau de cuivre marqué des signes royaux; elle se le suspend au cou, revêt des vêtements de couleur et peut alors exercer en public son industrie[1]. Lorsqu'elle donne le jour à un enfant mâle, on le châtre[2] et le roi l'emploie dans sa maison et dans les services qui dépendent de lui; si l'enfant est une fille, elle suit la condition de sa mère.

Les Chinois ont le teint blanc, tirant sur le jaune, et le nez écrasé. Nous citerons quelques traits de leurs mœurs : lorsque l'un d'eux se plaint au roi de l'injustice d'un officier du royaume, sa cause est examinée; et, si elle est trouvée juste, il lui est fait réparation, et l'oppresseur est réprimandé; mais, s'il a menti, il est condamné à une dure bastonnade pour avoir osé porter une accusation fausse contre un officier du roi.

Lorsqu'un eunuque de la cour veut sortir, il frappe sur une grosse cloche; ses gens viennent se ranger autour de lui et font évacuer les chemins sur son passage pour qu'on ne le voie pas[3].

Les villes sont divisées en deux parties. Le roi, avec sa famille, ses officiers et sa suite, habite la première moitié. Les gens du peuple, les sujets, sont rejetés dans la seconde où se trouvent les places publiques. Aucun d'eux ne peut entrer dans la partie réservée au roi.

Les Chinois donnent de plus grosses parts d'héritage aux filles qu'aux garçons.

Au moment où le soleil entre dans le signe du Bélier, ils célèbrent une grande fête; ils mangent et boivent pendant sept jours. Leurs plus belles parures

1. Cf. la *Relation des voyages*, 70.
2. Cf. les *Prairies d'or*, VIII, 148.
3. Cf. la *Relation*, 74, où le récit est plus développé.

sont faites de cornes de rhinocéros[1], qui présentent, lorsqu'elles sont polies, toutes sortes de merveilleux dessins. Ils en font des ceintures qui atteignent le prix de quatre mille miṯḳâl d'or, la pièce. L'or est abondant chez eux, à ce point qu'ils font en or les mors de leur montures et les chaînes de leurs chiens. Ils ont des robes de soie tissues d'or.

Les Lombards[2]. Ils sont descendants d'ʿÂmir, fils de Japhet, et ils occupent entre les Roumis et les Francs un vaste royaume; leur roi est très puissant; ils ont beaucoup de villes. Ils sont pour la plupart chrétiens aujourd'hui, mais quelques-uns n'ont aucune religion. Ils ont à combattre les Francs et les Slaves qui les entourent et les repoussent. Leur costume est le même que celui des Roumis.

Les Francs. Ils descendent aussi de Japhet. Leur royaume est vaste et important. Ils ont plusieurs royaumes gouvernés par un seul roi. Leur capitale s'appelle Darîwah[3]. Ils sont aussi chrétiens. Ils sont

1. Le nom du rhinocéros, *el-kerkend*, est expliqué dans le texte par un autre : الكركند وهو الموشان. Ce second nom de mouchân est lu nichân dans les *Prairies d'or*, I, 385, et bochân dans la *Relation*, 28; V. la note.

2. La transcription de ce nom, dont la lecture nous semble certaine, est mauvaise dans nos mss. A a : el-Ihtaradah, الاهترده; M, el-Ankîradah, الانقيردة. On trouve dans Dimichqui, 257, la leçon el-Ankaradah, الانكرده, et dans les *Prairies d'or*, III, 76, en-Noukoberd, النوكبرد. Cf. dans le *Livre de l'Avertissement*, 245, les Noukoberdah, النوكبردة, *Longobardi*. La transcription du ms. M peut se lire el-Onkobardah, الانقبردة; ce qui serait la prononciation la plus voisine de celle du mot latin.

3. L'interprétation de ce nom, qu'il serait intéressant de connaître, est douteuse. Nous croyons qu'on peut y voir une transcription du nom de Trêves; cette lecture semble probable si l'on se reporte à l'histoire des Francs, vers le dixième siècle ; mais nous ne pouvons pas dire que les mss. la confirment. La leçon Darîwah, دريوه, est celle du ms. A. C a : Douribouh, دوريوه; M, Boudirah, بوديره. Les

aujourd'hui divisés en quatorze branches et, derrière eux, habitent d'autres races. Leurs principaux ennemis sont les Slaves; mais, à cause de l'étendue de leur empire, ils ont en même temps à combattre les Roumis et les Longbards. Le commerce est développé chez eux. Il y a parmi eux des chrétiens, des mages, des manichéens (zindîḳ); il y en a qui se brûlent eux-mêmes.

L'Espagne (el-Andalos). Le royaume d'Espagne renferme vingt-quatre villes placées sous l'autorité d'un seul roi. La religion des habitants était d'abord le sabéisme, et ils avaient dans leurs temples les idoles des planètes. Plus tard ils abandonnèrent le sabéisme pour devenir chrétiens. C'était un peuple instruit et sage.

Il y avait dans la capitale de l'Espagne une maison dont chaque roi, en arrivant au pouvoir, fermait la porte avec un cadenas. Cette pratique se continua jusqu'à l'avènement du roi Lodrîḳ (Rodrigue)[1]. Ce prince, qui n'était pas de la famille royale, voulut ouvrir les cadenas, dont le nombre était de vingt-quatre. Tous les principaux du pays le supplièrent de n'en rien faire, lui disant qu'ils lui abandonneraient plutôt toute leur fortune. Mais il s'entêta dans son dessein; lorsqu'ils virent qu'ils ne pouvaient l'en détourner, ils le regardèrent comme un homme funeste et ils le laissèrent. Il ouvrit donc les cadenas,

Prairies d'or, III, 67, portent Bawîrah, بويرة; et le même mot dans Kazwini, II, 388, est lu Barîzah, بريزة, lecture qui, si elle était certaine, ne pourrait être interprétée autrement que par Paris.

1. لذريق. Loderîk, selon les *Prairies d'or*, I, 359, est le titre commun aux anciens rois d'Espagne. Cf. le *Livre de l'Avertissement*, 429, et la note, où il est parlé de cette maison fermée et de la Table de Salomon.

entra dans la maison, et il y trouva des images d'Arabes montés sur des chevaux et sur des chameaux, coiffés de turbans rouges, tenant en mains de longues lances et des arcs. Près d'eux était cette inscription : « Lorsque cette maison sera ouverte, ce pays sera conquis par des hommes semblables à ceux-là[1]. » En effet, l'Espagne fut envahie cette année-là même ou l'année suivante. Elle fut conquise par Ṭarîḳ, fils de Ziyâd, affranchi de Mousa, fils de Noṣaïr, en l'an quatre-vingt-douze de l'hégire, sous le règne d'el-Wélîd, fils d''Abd el-Mélik. Le vainqueur mit à mort le roi Rodrigue, réduisit le peuple à l'esclavage, pilla la contrée. Il trouva dans cette maison la Table de Salomon, qui était en or, ornée de cercles de pierres précieuses. Il y trouva aussi le miroir merveilleux qui permet de voir dans les sept climats et qui est fait de substances mélangées; la coupe d'or de Salomon; un exemplaire des psaumes écrits en beaux caractères grecs sur des feuillets d'or ornés de pierreries; vingt-deux livres, tous écrits en or, parmi lesquels la Tòrah; un autre livre écrit en argent contenant les usages des plantes et des pierres et la manière de faire des talismans; un autre donnant les secrets de l'art de la teinture avec la façon de produire les couleurs de l'hyacinthe; de grandes corbeilles en pierre scellées d'or, pleines de la pierre philosophale des alchimistes. Le tout fut porté à el-Wélîd, fils d''Abd el-Mélik.

1. Des légendes de même forme sont appliquées à diverses contrées. L'auteur de l'*Égypte de Murtadi*, p. 289, traduction Vattier, parle d'une ancienne statue dressée devant la citadelle de Misr, avant le temps de la conquête arabe, qui représentait un cavalier coiffé d'un turban, à la manière des Arabes. Les Romains et les Coptes venaient porter leurs procès au pied de cette statue.

Après avoir conquis l'Espagne, les musulmans s'y fixèrent; ils se dispersèrent dans ses différentes villes, et demeurèrent maîtres de la plupart d'entre elles jusqu'au moment où 'Abd er-Raḥman, fils de Mo'âwïah, fils de Hichâm, fils d''Abd el-Mélik, arriva dans la péninsule en l'an 138 et s'en empara. Ses descendants y règnent encore aujourd'hui[1].

Les Bordjân. Ils sont descendants de Younân, fils de Japhet. Leur royaume est important et vaste. Ils combattent les Roumis, les Slaves, les Khazâr, les Turcs; leurs ennemis les plus redoutables sont les Roumis. De Constantinople au pays des Bordjân il y quinze jours de marche; leur royaume a une étendue de vingt jours sur trente.

Chaque place forte[2], chez les Bordjân, est entourée d'une haie que longe et que surmonte une sorte de réseau en bois, ce qui constitue une défense analogue à celle d'une muraille élevée derrière un fossé. Les bourgs n'ont pas de fossé. Les Bordjân sont de la religion des Mages, et ils n'ont point de livres. Les chevaux dont ils se servent dans les combats sont toujours en liberté dans les prairies, et personne ne doit les monter en dehors du temps de la guerre. S'ils découvrent qu'un homme a monté un de ces animaux en dehors de ce temps, ils le tuent. Lorsqu'ils se disposent à combattre, ils se forment en lignes, ils placent les archers devant et, derrière, ils entassent leurs femmes et leurs enfants. Les Bordjân ne connaissent ni deniers ni dirhems; toutes leurs transactions, ainsi que les contrats de mariage, se font au

1. Le pouvoir des Omeyades en Espagne prit fin l'an 420 ou 421 de l'hégire (1029 du Christ). V., par exemple, l'*Histoire des Almohades* d''Abd el-Wâhid Merrâkechi, traduction Fagnan, p. 50.

2. Le mot rendu par place forte est حصن.

moyen de bœufs et de moutons. Lorsque la paix est conclue entre eux et les Roumis, ils envoient aux Roumis de jeunes esclaves des deux sexes, slaves ou d'une race analogue. Lorsqu'un homme puissant meurt parmi eux, ils rassemblent les domestiques du défunt et les gens de sa suite, et, après leur avoir fait des recommandations, ils les brûlent avec le mort; ils disent : « Nous les brûlons en ce monde, mais ils ne brûleront pas en l'autre. » Ou bien ils creusent un grand caveau où ils descendent le mort; ils y font entrer avec lui sa femme et les gens de sa suite, et ils les y laissent jusqu'à ce qu'ils soient morts. Il est d'usage chez eux que, lorsqu'un esclave a commis une faute dont son maître veut le châtier, il se jette de lui-même par terre devant son maître qui le frappe autant qu'il lui convient; et, si l'esclave se relève avant d'en avoir reçu la permission, il est passible de mort. Ils ont aussi pour coutume de donner de plus fortes parts d'héritage aux filles qu'aux garçons.

Les Turcs. Ils sont descendants de Japhet, fils de Noé, et ils se subdivisent en plusieurs races. Ils ont des villes et des forteresses. Il y a une peuplade de Turcs qui habitent au sommet des montagnes et dans les déserts, sous des tentes de feutre; leur seule occupation est la chasse. Ceux qui n'y prennent rien coupent la veine jugulaire à leur monture, recueillent le sang de la bête et la rôtissent. Ces Turcs mangent les vautours, les corbeaux et autres animaux. Ils n'ont pas de religion. Il y en a d'autres qui suivent la religion des mages. Il y en a aussi qui ont embrassé le judaïsme. Leur grand roi s'appelle Khâḳân[1]. Il a un

1. خاقان. V. Abu'l-Mahâsin, II, 252, etc. — Certains rois du Tibet

trône d'or, une mitre d'or, une ceinture d'or et des vêtements de soie. On rapporte que le grand roi des Turcs ne peut paraître, et que, s'il se montrait, personne ne pourrait supporter sa vue. Ce peuple connaît l'art de la magie; il est haineux, doué d'énergie et de courage. En un certain jour les Turcs allument un grand feu, et le roi vient, puis s'arrête en un endroit d'où il domine le feu. Il murmure quelques paroles. Il sort alors du foyer des flammes violentes. Si ces flammes sont vertes, c'est un signe de fertilité et d'abondance; si elles sont blanches, c'est signe de famine. La rougeur des flammes présage l'effusion du sang; leur couleur jaune annonce les épidémies et la peste; le noir signifie que le roi mourra ou qu'il fera un lointain voyage. Quand ce dernier cas se présente, le roi se hâte de partir et de revenir.

Les Roumis. Ils sont fils d'Esaü; Roumi est leur sobriquet. Quand le pouvoir fut venu aux mains de Constantin, il fit profession de christianisme; il assembla les évêques en concile et il se fit baptiser. Les chrétiens se formèrent après lui en une hiérarchie comprenant les patriarches, les évêques, les prêtres, les diacres, les mafrians[1], les domestiques chefs de troupes[2]. Lorsqu'ils jeûnent, ils rompent le

et des Khazâr portent aussi le titre de Khâkân. V. les *Prairies d'or*, index.

1. Les Matrân, المطران. Ce titre, qui est épiscopal, n'est pas à sa place dans la hiérarchie. Le nom en est syrien.

2. والدمستق صاحب الفرق. Cf. Albîrûni, 284 : Δομεστικός, Commander of the army. — M. E. Beurlier nous donne les renseignements suivants sur le titre de *domestikos* dans la hiérarchie ecclésiastique. Au moment où il est passé dans la terminologie ecclésiastique, le mot δομεστικός avait le sens de *præpositus*. Dans les catalogues des dignités de l'Église de Constantinople, le δομεστικός est le *præcentor*. Il y avait aussi des *domestici* dans les autres églises, notamment à la chapelle impériale. Au-dessous de ceux-ci étaient

jeûne le dimanche et ils déjeunent le samedi après midi. Tout homme, chez eux, n'épouse qu'une femme et ne lui donne pas de concubine. Ils ne boivent pas de vin de façon à s'enivrer; l'ivrognerie est pour eux un péché. Le dimanche leur est un jour sacré, parce que le Messie sortit du tombeau dans la nuit du dimanche et qu'il monta aux cieux le dimanche, après s'être réuni aux apôtres. Les chrétiens n'approuvent pas l'usage de se purifier après certaines pollutions, ni celui des ablutions. Toute leur religion réside dans l'esprit[1]. Ils ne consomment pas les offrandes avant d'avoir dit : « Ceci est ta chair et ton sang, » en s'adressant au messie Jésus; ils croient qu'alors il n'y a plus ni vin[2] ni pain. Lorsqu'ils se séparent après avoir reçu l'offrande, ils se baisent l'un l'autre, et ils ne parlent pas avant de s'être purifié la bouche. Chez eux les femmes ont deux parts d'héritage, les hommes en ont une. Ils n'admettent pas le divorce.

Il est d'usage chez les Roumis que le privilège de porter deux bottines rouges soit réservé au roi; l'héritier du trône en porte une rouge et une noire. Le roi ne mange qu'avec accompagnement de musique et de chant. La nourriture habituelle des Roumis se compose de *Kerdanâdjât*, de *modakkakât*, d'*isfidabâdjât* et de *sikbâdjât*[3]. Ils ont des

les δομεστικοί des patriarches, simples lecteurs, le δομεστικός ἄμβωνος, le δομεστικός τῶν θυρῶν, chef des portiers. V. au reste le *Glossaire grec* de Ducange ; Constantin Porphyrogénète, et Codinus, édition Migne.

1. وانما [M. كل] عبادتهم بالنيّة.

2. Le ms. A, médiocre en ce passage, a : ni viande, بلحم ; M a la bonne leçon, بخمر.

3. Nous prenons le parti de transcrire ces mots pour éviter de trop longues périphrases. En voici le sens : Les Kerdanâdjât (A. الكردبابات ; M. الكردباجات) sont une espèce de rôtis. V. Dozy,

orgues[1]. Ils cultivent la médecine, la philosophie, les arts et les métiers. Leur habileté dans la sculpture est si grande qu'ils savent faire paraître sur une figure la tristesse, sur une autre, le contentement et la joie. Leur roi s'appelle le roi clément[2], il est équitable et juste ; il porte le diadème.

Les Perses. Ils sont fils de Japhet, fils de Noé. Mais ils nient cette origine et prétendent ne connaître ni Noé, ni le déluge, ni les fils de Noé. Ils comptent leurs rois à partir de Keyoumarṯ[3], le premier, qui est le même qu'Adam, et ils croient que tous les Perses descendent de Férîdoun[4] le roi. Certaines personnes pensent que le premier roi qu'il y eut dans le monde après le déluge est Houcheng[5], fils d'ʿÂmir, fils de Japhet, fils de Noé, et qu'après avoir régné mille

Supplément aux Dictionnaires arabes, au mot كردناك ; ce nom est persan. — Les Modakkakât désignent un mets préparé avec de la viande coupée en menus morceaux. V. Freytag, *Lexicon* ; cf. le mets appelé aujourd'hui par les Orientaux *dekèk*. — Les isfîdabâdjât sont un ragoût composé de viande, d'oignon, d'huile, de beurre et de fromage ; V. Freytag ; le nom est persan. — Les sikbâdjât sont un plat acide fait de viande macérée dans du vinaigre. L'origine du nom est persane. V. Freytag.

1. الارغن.

2. El Malik er-Rahîm, الملك الرحيم. Les *Prairies d'or* ont : le roi des hommes, et Albîrûni, *Chronology*, 103, interprète le nom de Gaïus par : le roi du monde. La vraie lecture de ce titre doit être : Malik er-Rîm, ملك الريم, le roi de Rome.

3. Keyoumart ou Djouyoumart Kilchah (le roi d'argile) est un roi de la légende avestéenne ; on la trouvera brièvement résumée dans le *Livre de l'Avertissement*, 123. (V. aussi un extrait du *Grand Bundahish* dans la traduction de l'*Avesta*, par J. Darmesteter, II, 398 et suiv.)

4. Férîdoun, ou Aférîdoun, est le Thraètaona de l'Avesta. La légende le représente comme Noé, partageant la terre entre ses trois enfants : Salem, Toudj et Iredj. V. le *Livre de l'Avertissement*, 58, et la note.

5. اوشهنك. Cf. le *Livre de l'Avertissement*, 122.

ans, il fut enlevé aux cieux. Il eut pour successeur Ṭahmoureṯ[1], et ce fut la première époque perse, qui dura jusqu'à la victoire d'Alexandre sur Dârâ, fils de Dârâ (Darius), et à la formation des satrapies. Puis régnèrent les Kosroës de la famille d'Ardéchîr, fils de Bâbek, jusqu'à la destruction du royaume des Perses.

D'autres personnes font remonter à Sem l'origine des Perses, ce que confirment certaines données traditionnelles. Leur religion fut d'abord le sabéisme; plus tard, ils embrassèrent le magisme et bâtirent des pyrées. On dit que le roi revêtait d'étoffes les pyrées et qu'il donnait pour le feu sacré du soufre et de l'arsenic. Et ce feu brûlait de lui-même; on n'employait pas le bois pour l'entretenir et on l'attisait seulement avec des pincettes d'argent.

On dit que lorsque le roi voulait célébrer le culte dans ces pyrées, il s'asseyait sur un trône, ayant devant lui un grand mortier de pierre où l'on avait mis de l'eau; il prenait en mains un faisceau de bois dont il frappait l'eau continuellement avec une très grande violence comme pour la châtier d'être l'ennemie du feu[2]. Les peuples des divers royaumes reconnaissaient la prééminence des Perses, admirant la perfection de leur gouvernement, leur belle méthode dans la guerre, leur art de dissoudre les couleurs et de composer des mets ou des remèdes, leur manière de se vêtir, l'organisation de leurs provinces, leur soin de mettre chaque chose en sa place, leurs épîtres,

1. Tahmouret, ou Tahomers (Takhma Urupan dans l'Avesta), fut roi universel, chevaucha pendant trente ans Ahriman, le mauvais génie, et fut à la fin dévoré par lui. V. l'*Avesta*, II, 583, n. 13.

2. Ce faisceau de bois est apparemment le Barsom (Baresman). Sur le Barsom et son rôle dans le sacrifice, v. l'*Avesta*, index.

leurs discours, la gravité de leur intelligence, leur propreté, leur correction extrême, la vénération qu'ils avaient pour leurs rois. Sur tous ces points la supériorité des Perses était incontestable. Les livres de leurs histoires peuvent fournir des exemples à quiconque après eux aura à gouverner des empires. Ces choses sont trop connues pour que nous nous y arrêtions ici.

Les rois du Khoràsân. Parmi eux sont[1] : ceux du Sogd, de Fergânah, d'Ochrousnah, d'el-Borhâs, qui est le même qu'Abou du Deïlem[2], de Djil[3], des Lân[4], des Kurdes[5], du Châch[6] et de la Transoxiane. Ces peuples eurent plusieurs rois et des croyances diverses. La plupart d'entre eux étaient attachés au magisme et adoraient le feu. On rapporte qu'Ardéchìr vit son Satan et lui dit : « Apprends-moi quelque chose qui me soit utile. » Il lui répondit : « Approche-toi de ta mère et prends-la pour épouse. » Il le fit et cette pratique se perpétua dans le magisme. Les Persans

1. L'auteur, par cette énumération, donne une extension exagérée au nom de Khorâsân. Sur l'origine de ce mot et les limites de cette région, v. le *Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse*, extrait de Yaqout, par Barbier de Meynard, p. 197 et suiv.

2. A, البرحان وهو اجز الديلم ; M et C, البرجاس وهو ابو الديلم. — Je ne lis pas.

3. Djil ou Guilan. A, الحيد ; C, الجبل ; le mot manque dans M. Cf. les *Prairies d'or*, I, 287.

4. Les Lân ou Allains sont un peuple du Caucase. V. les *Prairies d'or*, *loc. cit.*, etc. M a : الاان ; C, الاروا ; A, الاروا.

5. Les Kurdes n'habitent pas le Khorâsân. Vaut-il mieux lire les Lakz ou Lasgues, اللكز, qui sont, comme les Lân, un peuple du Caucase ? — A et C ont : الاكراد ; M, الراد.

6. L'importante ville d'ech-Châch, الشاش, a été comptée par Béladori, avec le Sogd, Fergânah, Ochrousnah, Bokhara et Samarcande, dans la quatrième partie du Khoràsân. V. le *Dictionnaire de la Perse*, d'après Yaqout, *loc. cit.* — M a : الشاس ; C, السامى ; A, السماس.

disent que l'inceste entre frères et sœurs date du temps d'Adam. Plus tard seulement, les Manichéens (*Zindîḳ*) auraient autorisé l'inceste avec la mère[1], en disant que la mère était plus digne d'amour que la sœur, et la pratique s'en établit.

Au delà de la Chine sont des peuples qui vivent nus. Il en est qui se couvrent de leurs cheveux, d'autres qui n'ont point de cheveux, d'autres qui ont le visage rouge et les cheveux roux. Dans une de ces peuplades, les individus se cachent dans des cavernes quand le soleil se lève, pour en éviter la chaleur, et ils n'en ressortent pas que le soleil ne soit redescendu à l'occident. La plupart du temps, ces peuples se nourrissent d'une plante qui ressemble à la truffe, de poisson et d'herbes. Vis-à-vis d'eux, du côté du nord, vivent des peuplades blanches aux cheveux roux, qui vont nues, qui pratiquent l'inceste comme les bêtes. Toute femme est à tous les hommes et jamais un homme n'interdit aux autres l'accès d'une femme.

Les enfants de Sem, fils de Noé.

C'est à la race de Sem que Dieu donna la suprématie, les livres révélés, les prophètes. Noé établit Sem avec sa race en une place éminente parmi ses frères.

Sem engendra Arfakhchad, et il vécut 475 ans après ce temps[2]; Arfakhchad engendra Châlikh; Châlikh engendra 'Âbir; 'Âbir vécut 430 ans: il engendra Ḳaḥṭân; Ḳaḥṭân engendra Fâleg[3]. Fâleg

1. Cf., sur cette question, l'*Avesta* de J. Darmesteter, I, 130.

2. La *Genèse*, XI, 11, a 500 ans.

3. La *Genèse* ne mentionne pas Kahtân, et porte, XI, 17 : 'Èber vécut 430 ans, après avoir engendré Fâleg.

engendra Ya'rob[1] On dit que Ya'rob fut le premier qui parla arabe[2]. La langue des Sémites était auparavant le syriaque. Ya'rob engendra Sabâ[3]; Sabâ engendra Ḥoméïr (rouge)[4], ainsi nommé parce qu'il avait un diadème orné d'une pierre rouge et que, lorsqu'il s'asseyait sur son trône, l'éclat de cette pierre se répandait au loin. On l'appela d'abord le roi rouge (el-Mâlik el-Aḥmar); puis on changea ce terme en celui de Ḥoméïr. Kahlân est fils de Ḥoméïr, fils de Sabâ. C'est de lui que descendent les rois de l'Yémen, les Tobba' et les Ḏou, tels que Abrahah Ḏou'l-Manâr et Dou'l-Ad'âr, fils d'Abrahah[5]. Les Ḏou sont une série de princes qui parcoururent en conquérants diverses contrées. Parmi eux se trouve Ifrîḳis, qui atteignit l'extrémité de l'Occident.

Abraham. Il engendra Ismaël le prophète (*le nébi*), de la Copte (Hagar), et Isaac, de Sarah, fille d'Aaron. Abraham était de Ḥarrân. Il vécut 175 ans[6]. Le roi qui régnait à Babylone de son temps était le Nemrod, de la descendance de Kouch, fils de Cham. Lorsque Abraham eut disputé contre lui et brisé les idoles, ce prince fit allumer un grand feu et l'y fit jeter; mais Dieu rendit pour lui la flamme fraîche et l'empêcha de

1. Ya'rob est plus souvent considéré comme fils de Kahtân; Kahtân, comme frère du Fâleg.

2. C'est l'opinion des généalogistes de l'Yémen. D'après une autre tradition, c'est Ismaël qui, le premier, parla arabe. V. le *Livre de l'Avertissement*, 116.

3. La tradition ordinaire est que Ya'rob engendra Yechdjob et que Yechdjob engendra Sabâ.

4. Sabâ engendra Himyar (Homéïr), père des Himyarites ou Homéïrites, et Kehlân, père des autres tribus yéménites. V. le *Livre de l'Avertissement, loc. cit.*; les *Prairies d'or*, III, 144, etc.

5. C'est ce que porte le ms. M. Au lieu de Dou'l-Adâr, fils d'Abrahah, A écrit Dou'l-Andjâd, ذو الانجاد.

6. V. la *Genèse*, XXV, 7.

lui nuire. Un vent survint qui la projeta à la face des assistants et du roi[1]. Abraham s'en alla à Ḥarrân, suivi de son neveu Lot et de Sarah sa cousine[2]. Ce départ eut lieu lorsqu'il avait 37 ans. Il épousa Sarah à la suite d'une révélation. Il partit emportant trois feuillets écrits en hébreu, bien que sa langue fût auparavant le syriaque. Ces feuillets contenaient des proverbes et des paroles à la louange de Dieu. Ayant reçu l'ordre de voyager encore, il passa l'Euphrate et se rendit en Égypte. Nous reparlerons de lui en traitant de l'histoire d'Égypte.

Ismaël. Il habita le territoire sacré. C'est pour lui que jaillit Zemzem[3], sur l'ordre de Dieu. Dieu l'élut prophète et l'envoya chez les Amalécites, les Djorhomites, les tribus de l'Yémen. Il les invita à renoncer au culte des idoles. Une partie de ces peuples crut en lui; mais la plus grande partie fut infidèle. Il régna sur le territoire sacré, se maria dans la tribu de Djorhom, eut douze enfants et mourut âgé de 167 ans. Il légua à son fils 'Adnân la charge de la maison sainte. De la race d''Adnân naquit Mohammed, le prophète par excellence. Tous les Arabes 'Âribah sont de sa race. Cependant d'autres disent que le prophète était de la race de Ḳaïdâr, fils d'Ismaël. Il y a au reste un très grand désaccord touchant la descendance d'Ismaël. Le prophète disait, lorsqu'on était remonté en généalogie jusqu'à Ma'add, fils d''Adnân : « 'Adnân sort des profondeurs de la terre humide[4]. » De

1. Sur la légende de ce feu, v. le *Coran*, V, 20; les *Prairies d'or*, I, 85; la *Chronique* de Tabari, I, 146.

2. Cf. la *Genèse*, XI, 31.

3. Le puits sacré de la Mecque. C'est, selon les Musulmans, celui que l'ange ouvrit à la prière d'Hagar, *Genèse*, XXI, 19. — V. de plus longs détails sur Ismaël dans les *Prairies d'or*, III, 93-99 et alibi.

4. La terre humide, الثرى. C'est, suivant Talabi, 7, le nom de la

nombreuses nations ont pour auteurs Ismaël et ʿAdnân.

HISTOIRE DE LA CONFUSION DES LANGUES.

Les hommes vécurent ensemble après le déluge et habitèrent la terre de Babylone; leur langue était le syriaque. Ils se dispersèrent ensuite, donnant naissance en chemin aux tribus de Ḳaḥṭân, d'ʿÂd, de Ṯamoud, d'ʿAmalâḳ, de Ṭasm, de Djadîs. Dieu leur enseigna à parler arabe. Ils furent poussés par leur destinée jusque dans l'Yémen. ʿÂd vint dans les Aḥḳâf[1], Ṯamoud habita la région d'el-Ḥidjr[2], Djadîs, le Yémâmah. Ensuite se sépara Ṭasm [fils de Lâoud, fils d'Aram][3], qui vint habiter le Yémâmah avec Djadîs, puis ʿAmalâḳ[4] qui habita le territoire sacré. Dakhm[5], fils d'Aram, se fixa à eṭ-Ṭâ'if, et Djorhom à la Mecque. Ce sont là les tribus dont l'ensemble et la descendance constituent les Arabes ʿÂribah. Les autres descendants d'Ismaël s'appellent les Motéʿarribah, parce qu'ils reçurent des précédents leur éducation et leur langue.

Le prophète Houd fut envoyé aux ʿAdites[6] qui habitaient el-Aḥḳâf er-Raml (les dunes de sable). Ils

septième terre, la terre qui est au fond. Cf. *Fragments d'eschatologie musulmane*.

1. Les Ahkâf (les dunes) font partie du Hadramaut.
2. L'Arabie Pétrée. Cf. les *Prairies d'or*, III, 272.
3. Ms. M.
4. عملاق ; M, Amalîk, عمليق.
5. A, ضخم ; M, ضجم.
6. Le récit qui suit se retrouve avec de plus longs développements dans Talabi, 55 et suiv. Dans notre ms. C, ce récit est au contraire abrégé.

avaient pour roi el-Kholdjân, fils d'el-Wahm[1] et ils adoraient trois idoles[2]. Ils traitèrent Houd de menteur; celui-ci invoqua contre eux la colère de Dieu, et Dieu leur retrancha la pluie pendant trois ans. Dans leur détresse ils envoyèrent des députés à la Mecque, chargés de faire pour eux des prières pour la pluie dans le territoire sacré. Ces ambassadeurs, à leur arrivée, allèrent vénérer l'emplacement de la maison sainte qui, après le déluge, étaient devenue une colline de terre rouge[3]. Le territoire sacré était habité par les Amalécites dont le chef était Mo'âwïah, fils de Bekr. Les envoyés se présentèrent à lui. Parmi eux se trouvaient Ḳaïl, fils d''Anz[4], Maziad, fils de Sa'd[5], Lakîm, fils de Hazâl[6], Loḳmân, fils d''Âd. Ils vinrent donc et descendirent chez Mo'âwïah, fils de Bekr, et demeurèrent chez lui un mois, buvant et mangeant, et écoutant les deux sauterelles, ainsi qu'on appelait deux esclaves appartenant à Mo'âwïah. Voyant cette situation se prolonger, Mo'âwïah eut honte et peur pour eux, car ils étaient ses oncles maternels; il composa une poésie pour les réveiller et leur rappeler le but de leur mission, et il la fit chanter par les deux jeunes filles; la voici[7] :

1. Cf. les *Prairies d'or*, III, 295.

2. Ces trois idoles sont appelées, dans les *Prairies d'or*, Samoudâ, Sadâ et el-Habâ; dans Talabi : Sadâ, Houd et Habâ, lectures défectueuses. V. encore le *Livre de l'Avertissement*, 119, n. 1.

3. Cf. les *Prairies d'or*, III, 296.

4. A, فيل بن عمر; M, قبل بن عنز; Talabi, قيل بن عنز.

5. M, مزيد بن سعد; Talabi, مرثد بن سعيد. Le ms. A a une leçon assez différente : Yézid, fils de Rébi'ah.

6. M, القيم بن هزال; Talabi, لقيم بن هزال; A, نعيم بن هذال.

7. Les quatre vers qui suivent sont dans les *Prairies d'or*, III, 297, et dans Talabi, 56. Le morceau a, dans les *Prairies d'or*, deux vers

« Allons, Ḳaïl, malheur à toi ; lève-toi, et prie au moins à voix basse : peut-être que Dieu fera pleuvoir sur nous ses nuages blancs qui abreuveront la terre d'ʿÂd. ʿÂd, en ce matin, ne parle plus d'une voix claire. — Mais vous vous êtes ici comblés de tous biens, passant vos jours et vos nuits dans l'opulence. Vos messagers se couvrent d'une honte inconnue dans les autres peuples ; aussi ne rencontreront-ils ni les bénédictions ni le salut. »

Les envoyés sortirent de leur torpeur en entendant ces vers, et ils accomplirent les rites pour demander la pluie. Leur prière terminée, trois nuages leur furent présentés : l'un blanc, un autre noir, le dernier rouge. Une voix dit à Ḳaïl : « Choisis l'un des trois pour ton peuple. » Il répondit : « Le blanc n'a plus d'eau, le rouge apporte le vent, le noir, la pluie abondante, » et il choisit le noir. La voix reprit : « Tu as choisi la cendre fine ; il ne restera d'ʿÂd ni parents ni enfants. » Le vent entra alors dans les vallées d'ʿÂd et persista sept nuits et sept jours ; le fléau ne cessa que lorsque les ʿAdites eurent péri jusqu'au dernier et que leurs maisons eurent été ruinées ; ni mur ni montagnes ne purent les sauver ; il ne resta d'eux que des vestiges. Après avoir demandé la pluie à la Mecque, les envoyés revinrent ; une voix leur apprit en chemin qu'ʿÂd n'était plus, et elle leur ordonna de choisir leur propre sort. Ḳaïl demanda à être réuni à son peuple ; le vent l'atteignit dans sa route et le tua. Maziad, qui avait cru en Houd, demanda la pureté et la justice, et elles lui furent accordées. Laḳìm choisit de vivre cent ans sans maladie, sans vieillesse, sans être tourmenté par aucun besoin. Sa

de plus, et dans Talabi, trois de plus, intercalés à l'endroit de notre tiret.

demande lui fut accordée. Loḳmân choisit de vivre aussi longtemps que sept aigles, et son choix fut accepté. Il prit le petit d'un aigle, l'éleva et le nourrit jusqu'à ce qu'il fût mort. Puis, il prit un autre aiglon et fit de même. Il continua ainsi jusqu'au septième. Son dernier aigle s'appelait Lobad. Les Arabes en ont gardé le souvenir dans leurs proverbes et dans leurs poésies[1].

El-A'cha[2] a dit à ce sujet :

« Ne voyez-vous pas Loḳmân qui meurt de chaque année et de chaque mois passé? Tant qu'il lui reste un aigle, les jours finis avec l'un, il les redemande à l'autre. Il passe ainsi d'Amad à Lobad, tout le temps des vies de ses aigles fauves. Mais à peine les jours auront-ils tué Lobad, qu'ils mettront Loḳmân au tombeau[3]. »

En-Nâbigah ed-Ḏobiâni a dit :

« Elle a été laissée seule un soir et les siens sont partis. L'outrager, c'est outrager Lobad[4]. »

Noé ayant partagé la terre entre ses enfants donna

1. Lokmân, l'Ésope arabe, est mentionné dans le *Coran*, XXXI, 11-12. V. la note de Kasimirski. — Une quantité d'études ont été faites sur ce personnage; citons, entre autres, celle de R. Basset dans l'introduction à son Lokmân berbère.

2. El-A'cha est un poète de l'âge antéislamique.

3. Ces vers ne sont pas dans Talabi, ni dans le ms. C. M n'a que les deux premiers. Les voici d'après A :

الم تر لقمان اهلكه ما مرّ من سنة ومن شهر
وبقا نسر كلما انقرضت ايامه عادت الى نسر
ما مرّ من امد الى لبد وعلى جميع نسوره السمر
لم تلبث الايام تسريه الى ان اودعت لقمان في القبر

4. V. *The Diwans*, édition Ahlwardt, pièce 5 de Nâbigah, vers 6. — Aussitôt après ce vers, les mss. C et M commencent l'histoire d'Anak, fille d'Adam. Nous achevons donc ce chapitre avec le ms. A, seul.

à Sem le milieu de la terre, le territoire sacré et ce qui l'entoure, l'Yémen jusqu'au Ḥadramaut et jusqu'à Oman, le Bahréïn jusqu'à 'Âlidj et jusqu'aux frontières de l'Inde. Toute cette contrée était couverte de villes, de bourgs, de forteresses, de châteaux, de bâtiments divers, de vergers qui se touchaient les uns les autres, jusqu'au moment où Dieu, irrité contre la race de Houd, renversa presque toutes ses demeures. Dieu plaça dans la race de Sem la prophétie et la bénédiction. A Cham, Noé donna une partie de la Syrie, de l'Égypte jusqu'au haut Nil, le pays de Nubie, des Bodjah, le territoire des Nègres, limité par la mer Verte, jusqu'aux pays d'Abyssinie, du Hind, du Nouṭ [1] et du Sind. Il donna à Japhet les pays des Turcs, de la Chine, de Gog et Magog, des Slaves, des Roumis, des Francs, des Longbards et de l'Espagne, jusqu'aux rivages de la mer Ténébreuse. La part de Yaḥṭoun fut la Chine, jusqu'au pays d'ech-Chiḥr, aux confins de l'Yémen.

Les hommes se multiplièrent d'abord de tous côtés, se répandirent autour de Babylone et y demeurèrent. Ils s'y bâtirent plus de soixante-dix mille maisons qui furent surchargées d'habitants. Iblîs mit alors la discorde entre eux, la confusion des langues arriva, et ils se dispersèrent.

Le premier qui régna parmi eux fut le premier Nemrod, fils de Kouch, fils de Cham. Il avait le teint noir, les yeux rouges, le corps difforme; des cornes lui poussaient sur le front. Il fut le premier nègre après le déluge. Il le fut de naissance, à cause de la malédiction prononcée par Noé contre son fils Cham dans les circonstances suivantes : Noé dormait un

1. النوط.

jour, découvrant sa nudité. Cham le vit et rit, sans songer à le couvrir. Japhet se tut, et ne blâma pas son père; mais Sem s'indigna contre eux. Noé connut leur conduite et il maudit Cham, en demandant à Dieu que ses descendants fussent noirs et difformes, et esclaves des fils de Sem. Il maudit Japhet et demanda que ses descendants fussent les esclaves de ceux de Sem et les plus méchants des hommes. Cham avait une force prodigieuse, une parfaite beauté, une haleine très suave. Il évita d'approcher sa femme, par crainte de la malédiction prononcée par son père. Mais quand Noé fut mort, il perdit la foi en cette prédiction et il vit sa femme; elle donna le jour à Kouch et à sa sœur. Cham les ayant regardés en eut horreur; il alla trouver ses frères, leur fit part de la chose et leur dit : « J'ai demandé à ma femme s'ils n'étaient pas nés d'un Satan ou de quelque autre homme que moi. » Mais ses frères lui répondirent : « C'est l'effet de la malédiction de ton père. » Cham en fut affligé, et il se tint éloigné de sa femme un certain temps. Puis il la revit et eut d'elle Ḳouṭ et sa sœur jumelle. C'est alors qu'il se décida à fuir, cherchant à se cacher, ne sachant où aller.

Personne ne fut jamais plus orgueilleux, plus superbe, plus injuste que Nemrod le Noir. Il connaissait en partie l'art des devins. Iblîs vint à lui et lui dit : « Je suis un devin et je ne connais personne qui t'égale dans mon art. Je t'enrichirai, je mettrai le comble à ta puissance et je t'élèverai au-dessus de tous les rois, si tu m'offres ton fils en sacrifice et si tu m'adores trois fois. Alors je te prodiguerai mes faveurs, je te ferai devin parfait, et je t'établirai en ma place. » Nemrod fit ce qu'il lui demandait; et Iblîs commanda aux Satans de le servir et d'être avec lui.

Les Satans amenèrent à Nemrod les fils de Sem. Il les combattit, aidé par Iblìs, les mit sous le joug et en fit des esclaves; ils durent se soumettre et lui obéir.

Iblìs lui bâtit un château qu'il recouvrit de lames d'or et de pierres précieuses, et qui éclairait tous ses alentours. Il lui donna une épée qui jetait de la clarté et il mit sur sa tête un gros serpent qui tuait tous ceux qu'il atteignait. Voyant cela, les hommes lui obéirent. Ensuite il voulut qu'ils l'adorassent et il leur ordonna de lui bâtir une tour de pierre et de chaux, sans en dispenser aucun de ce travail. « Elle vous servira de forteresse, » leur dit-il. Les Iblìs l'aidèrent, et il éleva ainsi une tour dont la hauteur atteignait environ neuf cents coudées. A son sommet il fit édifier un bâtiment magnifique, dans lequel on dressa des trônes sur des colonnes merveilleuses. La largeur de chacune des quatre faces était de mille coudées. Il fit de tous les étages des magasins qu'il remplit de trésors, de vivres, de boissons, de toutes sortes d'outils, et de tout ce dont il pouvait penser avoir un jour besoin, tant pour lui que pour son peuple, pendant de longs siècles. Il établit son trône tout en haut de la tour et commanda aux hommes de l'adorer. Il prit pour chef de sa police un Abyssin; et s'il apprenait qu'un homme lui refusait les honneurs divins, il le faisait précipiter du haut de la tour.

Quelques personnes croient qu'il habitait dans les nuages et qu'il montait sur la voûte céleste dans un chariot posé sur les dos des Satans, puis qu'il redescendait de là sur terre.

Les hommes cherchèrent à se délivrer de lui et à le renverser. Cependant beaucoup l'adorèrent et sa puissance fut immense. Les mécontents se groupèrent

autour de Sem qui cherchait à le perdre et qui était décidé à tenter quelque chose contre lui. Sem se servit des noms que Noé lui avait enseignés en lui recommandant de ne les invoquer que dans de grandes calamités. Parmi eux était le plus grand nom de Dieu. Sem dit : « Mon Dieu, tu invites toi-même tes serviteurs à venir à toi; vois dans quels maux ils se trouvent. Ils tentent de se révolter contre la domination de ce tyran en qui les Satans allument toutes les passions; si tu ne les assistes pas, ils périront. Tu sais ce qui peut les sauver. Arrête donc l'effusion de leur sang, fais-les échapper au tyran, châtie-le pour tous ses crimes et délivre-nous de lui. »

Dieu déchaîna alors les quatre vents; ils firent rage contre les quatre faces de la tour, et la réduisirent à n'être plus qu'une colline aplatie. Sa destruction fut accompagnée de la descente d'épaisses ténèbres et de violents tremblements qui ébranlèrent les montagnes. Les hommes furent dans la consternation; ils ne se voyaient plus l'un l'autre et ne savaient plus où ils allaient; leurs langues devinrent incapables de parler. Le Nemrod maudit, l'ennemi de Dieu, périt avec tous ses adorateurs.

Les hommes, s'enfuyant, marchèrent dans les ténèbres durant trois jours. Puis leur apparurent des rayons au milieu desquels était une faible lumière. Ces rayons divergèrent, et chacun des groupes qui s'enfuyaient suivit l'un d'eux, cherchant le salut. Chaque groupe était suivi de gens[1] qui l'excitaient, et cela en une langue différente de la langue d'un autre groupe, jusqu'à ce que tout groupe fût arrivé en une région de la terre. Ainsi eurent lieu la confusion

1. Des gens, قوم ; apparemment des anges.

et la multiplication des langues. Lorsqu'un groupe arrivait au lieu où il devait se fixer, il lui était dit : « Voici le lieu où vous habiterez. Travaillez et prospérez. »

Les fils de Sem se fixèrent dans la région de l'Yémen jusqu'au Chiḥr et dans le Ḥadramaut, jusqu'à l'Équateur. Ils ont donné naissance aux Arabes ʿÂrìbah.

Les fils de Cham allèrent dans le Sind et le Hind et dans le pays d'Oswân (Syène).

Les fils de Japhet s'étendirent dans le Nord. C'est d'eux que descendent les Khazâr, les Turcs, les Slaves, les Francs, Gog et Magog.

Les fils de Yaḥṭoun parvinrent jusqu'aux extrémités de la Chine et de l'Orient.

Chaque peuple se fixa sur la terre qu'il avait occupée, la cultiva et s'y perpétua jusqu'à nos jours.

CHAPITRE VII

ʿANAK ET ʿOUDJ[1]

ʿAnâḳ, fille d'Adam.

Revenons maintenant à ce qui nous reste à dire touchant Adam. ʿAnâḳ, fille d'Adam[2], naquit seule, sans frère jumeau; elle était monstrueuse et avait deux têtes. A chaque main elle avait dix doigts, avec deux ongles à chaque doigt, pareils aux pointes d'une faucille. ʿAli, fils d'Abou Ṭâlib, a parlé d'elle en disant : elle est la première qui commit le mal sur terre, qui se livra à la débauche, qui pratiqua publiquement l'impiété et réduisit les démons à son service par le moyen des sortilèges. Dieu avait révélé à Adam des noms auxquels les démons étaient forcés d'obéir, et il lui avait ordonné de les communiquer à Ève, afin qu'elle les portât sur elle et qu'ils lui fussent une sauvegarde. Adam avait obéi et Ève gardait ces noms et en était protégée. Mais ʿAnâḳ les lui déroba par surprise, tandis qu'elle dormait, et, munie de ces noms, elle conjura les démons, pratiqua l'art de la magie, prononça des oracles et rendit publique son

1. Le ms. A contient, du fol. 48, l. 1, au fol. 51, l. 9, c'est-à-dire entre nos chapitres VI et VII, un autre chapitre sur Adam et ses enfants. Comme ce morceau n'est guère qu'une répétition d'une partie du chapitre V et qu'il ne figure pas dans les autres manuscrits, afin de ne pas inutilement fatiguer le lecteur, nous le passons.

2. عناق بنت ادم.

impiété. Elle égara un grand nombre des enfants d'Adam. Adam invoqua la malédiction de Dieu contre elle, et Ève dit amen. Alors Dieu envoya un lion plus gros qu'un éléphant qui se jeta sur elle dans quelque désert, la tua et dépeça ses membres. Adam et Ève furent ainsi délivrés d'elle.

ʿOudj le géant.

Les traditionnistes disent qu'ʿOudj[1], le géant, est fils d'ʿAnâḳ[2], que le déluge ne put le submerger et que l'eau ne couvrit qu'une partie de son corps. Il chercha l'arche pour la faire naufrager, mais Dieu la déroba à sa vue. Il vécut jusqu'au temps de Pharaon; il arracha un roc capable de couvrir toute l'armée de Moïse qui comptait plus de six cent mille hommes, et, le prenant sur sa tête, il voulut les en écraser. Dieu envoya un oiseau qui, pendant qu'il marchait, fit à coups de bec un trou dans la pierre; celle-ci tomba sur les épaules du géant, lui étreignant la tête, en sorte qu'elle l'empêcha de rien voir et qu'il ne put plus bouger. Dieu donna alors à Moïse l'ordre de le tuer.

Moïse était robuste et fort, et il faisait des bonds de dix coudées; son bâton avait aussi dix coudées; quant à sa taille, elle était très haute. Il sauta donc sur le géant, et, dès qu'il l'eut atteint de l'extrémité de son bâton, il le renversa, et le lourd rocher

1. عوج. Le ms. A a la forme ʿOudjâ, عوجا. Le nom de ce géant est plus connu sous la forme ʿOg.

2. La *Chronique* de Tabari, I, 51, fournit la lecture assez absurde: ʿOg ben ʿOnk, عوج بن عنق, c'est-à-dire Og *fils du cou;* et l'auteur explique que le géant a été ainsi appelé à cause de son genre de mort.

s'appesantit sur lui et le tua. Le corps du géant tomba en travers du Nil, et les hommes et les animaux passèrent longtemps dessus, comme sur un pont[1]. Selon une autre tradition, on le fit traîner, pendant cinq mois, par mille bœufs accouplés, sur une sorte de chariot ; après avoir avancé d'une demi-coudée par jour, on finit par le jeter dans la mer de Ḳolzom. On dit encore qu'on le coupa en morceaux que l'on traîna jusqu'à la mer. Enfin, d'autres croient que le géant tomba dans les déserts d'Égypte, qu'on le laissa à sa place, mais qu'on le recouvrit de rochers et de sables qui formèrent une haute montagne.

CHAPITRE VIII

HISTOIRE DES DEVINS ARABES

Saṭîḥ.

Saṭîḥ atteignit dans l'art de la divination un point auquel nul autre ne parvint. On l'appelait le devin des devins[2]. Il connaissait les secrets et les merveilles. On rapporte que Rébî'ah, fils de Naṣr le Lakhmite[3] eut une vision qui l'effraya. Il fit ras-

1. La *Chronique* de Tabari, I, 52, dont la rédaction est persane, place ce pont à Bagdad ; les côtes du géant en auraient formé les arches.

2. Le mot que nous rendons par devin est celui de *kâhin*, كاهن, le *Cohen* hébreu ; nous le rendrons par prêtre, dans l'histoire d'Égypte. Sur la définition du Kâhin, V. la *Chronique* de Tabari, II, 169.

3. Ce Rébî'ah était roi de l'Yémen. Cf. la *Chronique* de Tabari, *loc. cit.*

sembler les devins et les hommes savants dans l'art d'interpréter les indices ou le vol des oiseaux. Lorsqu'ils furent en sa présence, il leur dit : « J'ai eu une vision qui m'a effrayé, expliquez-la-moi. » Ils lui répondirent : « Raconte-nous-la ; nous te l'expliquerons. » Il reprit : « Je ne serai pas convaincu de l'explication si je vous raconte la vision ; je n'aurai foi qu'en l'interprétation de celui qui la connaîtra sans que je la lui raconte. » L'un d'eux dit alors : « Les seuls capables de te satisfaire et en qui tu pourras croire, sont Saṭîḥ eḏ-Ḏîbî et Chiḳḳ el-Yachkari. Ce sont les plus savants devins ; envoie-les donc chercher. » Saṭîḥ vint avant Chiḳḳ. Saṭîḥ était Rébî' fils de Rébî'ah de la tribu de Ḏîb[1] fils d''Adi. Rébî'ah, fils de Naṣr, le reçut avec honneur et lui dit : « J'ai eu une vision qui m'a effrayé, je désire que tu me la racontes et que tu me l'expliques. » Saṭîḥ répondit[2] : « J'en jure par le crépuscule rouge et par la nuit sombre et par le voyageur en route dans la nuit ; tu as vu un charbon sorti d'un nuage obscur, qui est tombé sur une terre voisine de la mer et a dévoré tous ses fruits. — Tu as dit vrai, répondit Rébî'ah ; explique-moi cette vision. » Il reprit : « J'en jure par les serpents qui sont entre les deux *ḥarrah*[3], les Abyssins fouleront votre sol et s'empareront de ce

1. الذيب. Le ms. M, inférieur dans ce chapitre au ms. A, a plus haut الدينى au lieu de الذيبى, et ici : Rébî' fils de Rébî'ah, بن ابى ذئب بن عدى. Les *Prairies d'or*, III, 364, Dafîr fils d''Adi. Mais cf. le nom de la tribu de Dib, fils de Hadjân, dans Nöldeke, *Geschichte der Perser und Araber*, 255, et v. la note.

2. Tout le colloque qui suit est en prose rimée.

3. بما بين الحرتين من حنش. On désigne par *harrah* une terre franche, libre d'impôt ou de tribut. Il y a huit harrah dans le pays des Arabes, dit Ibn al-Fakîh, p. 31, et il les nomme.

qui est entre Abian[1] et Ḥarach[2]. » Rébîʿah dit : « Voilà une calamité douloureuse. Arrivera-t-elle de notre temps ? — Elle n'arrivera pas plus tard qu'après soixante ou soixante-dix années passées ; mais ensuite les Abyssins seront tous tués sur cette terre ou ils la quitteront en fuyards. — Qui la leur reprendra ? — Un jeune homme d'un grand caractère, de la famille de Ḏou Yézen. Il marchera contre eux d'ʿAden et il n'en laissera pas un seul dans l'Yémen. — Que deviendra ensuite l'Yémen ? — Il sera dominé par des hommes nobles à la cornée blanche et à la pupille noire[3]. — Cet état durera-t-il ou cessera-t-il ? — Il cessera. — Qui le fera cesser ? — Un prophète pur, sincère, fort, qui recevra la révélation de l'Unique et Très-Haut. — De qui naîtra ce prophète ? — De la descendance de Gâlib, fils de Fihr, fils de Mâlik, fils de Naḍr. Le règne sera à son peuple jusqu'à la fin des temps. — Les temps finiront donc ? — Oui, au jour où le ciel se fendra et où seront distribuées les rémunérations en félicité et en infortune. — Quel sera ce jour ? — Le jour où les premiers seront réunis aux derniers, où le bonheur sera donné aux bons et le malheur aux méchants. — Ce que tu nous prédis est-il vrai, ô Saṭîḥ ? — Oui, par le crépuscule, par la nuit ténébreuse, par la lune en son plein[4], ce que j'annonce est la vérité. »

Autre anecdocte sur le même. Abd el-Moṭṭalib, fils

1. Abian, ابين, est ʿAden Abian. Cf. le *Livre de l'Avertissement*, 52.

2. A, Harch, حرش ; M, الحرش .

3. Ce sont les Persans nobles, les *ebna*, qui conquirent l'Yémen peu de temps avant la mission de Mahomet.

4. Le narrateur imite le procédé d'affirmation par serments employé si souvent dans le Coran.

de Hâchim, avait une eau à et-Ṭâ'ïf, dite Dou'l-Hedem[1]. La tribu de Ṯaḳîf la revendiqua. Des hommes de cette tribu vinrent à l'eau et voulurent y creuser. 'Abd el-Moṭṭalib les en empêcha. Une grande dispute s'éleva entre eux et Abd el-Moṭṭalib proposa aux Ṯaḳîfites de recourir à l'arbitrage de Saṭîḥ. Il partit accompagné de son fils el-Ḥâriṯ et d'une troupe d'hommes de sa tribu. Les Ṯaḳîfites envoyèrent de leur côté Djondob, fils d'el-Ḥâriṯ[2] avec une troupe des leurs. Arrivés en un certain lieu les compagnons d''Abd el-Moṭṭalib manquèrent d'eau et ils demandérent aux Ṯaḳîfites de leur en donner; ceux-ci refusèrent. 'Abd el-Moṭṭalib et ses compagnons s'arrêtèrent, ne doutant pas qu'ils allaient mourir. Mais Dieu fit sourdre devant les compagnons altérés d''Abd el-Moṭṭalib une source d'eau douce; ils burent et prirent de l'eau; 'Abd el-Moṭṭalib rendit grâces à Dieu et ils continuèrent leur route. L'eau manqua ensuite aux Ṯaḳîfites et ils demandèrent à 'Abd el-Moṭṭalib de leur en céder; il y consentit; mais el-Ḥâriṯ lui dit : « Je me plongerais plutôt mon sabre dans la poitrine que de leur en donner. — O mon fils, lui répondit 'Abd el-Moṭṭalib, donne-leur-en, car la reconnaissance est lourde à porter. » Et il obéit. Ils se remirent en marche, et ils coupèrent la tête d'une sauterelle qu'ils placèrent au fond d'une bourse, pour la suspendre avec un lacet de cuir au cou d'un chien appelé Sawâr[3]. Ce chien portait un collier fait d'une

1. A, ذو الهدم; M, ذو الهذم. — Abd el-Mottalib, dont il est ici question, est le grand-père du prophète.

2. A, جندب بن الحارث; M, جندب بن حرث.

3. A et M, سوار. Cette tête de sauterelle contenue dans une bourse était une sorte de talisman, pareil à ceux que suspendent aujourd'hui les Musulmans au cou de leurs chevaux.

seule pièce. Ils arrivèrent devant Saṭîḥ et lui dirent : « Nous sommes venus pour t'interroger. — Qu'avez-vous à me demander? — Nous voulons t'interroger sur une chose que nous avons recueillie, et te prendre pour arbitre dans une querelle qui s'est élevée entre nous. » Il répondit : « Vous avez recueilli la tête d'une sauterelle et vous l'avez placée dans le fond d'une bourse suspendue au cou de Sawâr au collier. — Tu as dit vrai, reprirent-ils; dis-nous maintenant le sujet de notre querelle. — J'en jure, répondit le devin, par la clarté et par les ténèbres, et par la maison sainte, les puits couverts de Dou'l-Hedem sont à cet Arabe plein d'honneur[1]. » Ils s'éloignèrent et justice fut rendue à ʿAbd el-Moṭṭalib.

Autre anecdote sur le même. Kesra Eberwiz avait vu dans un songe que seize créneaux de son château étaient tombés[2]. Il en fit informer le Mobed[3] en ajoutant que cette vision l'avait jeté dans une très grande crainte. Le Mobed répondit : « O roi, il se peut que le présage soit bon. Cependant j'ai vu moi-même hier, dans un songe, que les feux sacrés étaient éteints, les pyrées ruinés et leurs gardiens tués. Cette vision m'a affligé, et j'avais résolu de ne pas la rapporter au roi, lorsque est venu l'envoyé qui m'a amené en sa présence. — Et quel est ton avis? demanda Kesra. — J'ai ouï dire, dit le Mobed, qu'il existait en territoire arabe un devin nommé Saṭîḥ, capable de prédire l'avenir. Si le roi lui envoyait un messager pour l'interroger, peut-être donnerait-il une réponse. — Avons-nous, dit Kesra, quelqu'un qui

1. Toutes les réponses du devin sont encore en prose rimée.
2. Cf. *Geschichte der Perser und Araber*, 253, où le nombre des créneaux tombés est de quatorze.
3. Grand prêtre des Perses. V. le *Livre de l'Avertissement*, 148.

soit apte à cette mission? » A la porte du roi se trouvait un ambassadeur arabe du nom d'ʿAbd el-Masîḥ[1], ami intime de Saṭîḥ. Le Mobed l'indiqua au roi qui le fit venir, et sans l'informer du songe, lui dit : « Va trouver Saṭîḥ, demande-lui de te faire part d'un songe que j'ai eu et, lorsqu'il te l'aura raconté, demande-lui-en l'explication, puis reviens aussitôt et en toute hâte. » L'ambassadeur répondit : « O roi, j'obéirai. » Le roi lui fit donner de l'argent et des provisions, et le chargea de cadeaux destinés à Saṭîḥ.

ʿAbd el-Masîḥ monta sur une bête de somme et avec grand empressement, franchissant les déserts, les plaines sans eau, il arriva en quelques jours à la demeure de Saṭîḥ. Il entra sous sa coupole et le trouva malade et près de mourir. Il s'arrêta en sa présence et le salua. Saṭîḥ lui dit : « Sur un chameau à la démarche allongée, il est venu trouver Saṭîḥ, déjà proche du tombeau, pour l'interroger sur l'ébranlement du palais, la vision du Mobed et l'extinction des feux. » L'ambassadeur reprit : « Et quelle est ton explication, ô Saṭîḥ? » Il répondit : « Leurs jours sont comptés, la suite de leur vie sera tranchée ; les Arabes s'empareront de leurs demeures quand apparaîtra le maître de la lecture, de la verge et du bâton[2]. — Et quand sera-ce, Saṭîḥ? — Quand auront régné des rois et des reines en nombre égal à celui

1. V., sur ce personnage, *Geschichte der Perser*, 254, avec la note ; et cf. les *Prairies d'or*, I, 217 ; le *Livre de l'Avertissement*, 459. Abd el-Masîh, malgré les traits de légende mêlés à son histoire, est un personnage réel ; c'était un chrétien. Son nom signifie : serviteur du Messie.

2. صاحب التلاوة و القضيب و الهراوة. Ces expressions désignent le khalife Omar.

des créneaux tombés. Mais auparavant Saṭîḥ sera mort, et le tombeau le recélera, hors duquel il n'est point de demeure stable. » — On rapporte encore d'une autre manière ce discours, et plus longuement.

'Abd el-Masîh retourna vers Kesra et lui répéta ce qu'il avait entendu de Saṭîḥ. Kesra en fut émerveillé et réjoui. « Avant, dit-il, que seize rois aient passé sur notre trône, on aura le temps de conjurer le péril, et on évitera peut-être l'accomplissement de cette menace. » Mais on vit se succéder en peu d'années ce nombre de princes dans le royaume des Perses, qui fut enfin ruiné sous le khalifat d''Omar[1].

On place d'autres fois cette version dans la nuit de la venue du prophète[2].

Saṭîḥ vécut, dit-on, quatre cents ans.

Chiḳḳ le premier.

Son nom était Chiḳḳ, fils de Ḥawîl[3], fils d'Aram, fils de Sem, fils de Noé. C'est le premier devin chez les Arabes 'Âribah. Aram est le père des géants d''Âd, de Ṯamoud, de Ṭasm, de Djadîs et d'autres peuples. On dit que Chiḳḳ n'avait qu'un œil au milieu du front ou qu'un feu lui partageait en deux le visage. Le Deddjâl (l'Antechrist) est, dit-on, de ses enfants; d'autres pensent qu'il est lui-même le Deddjâl et que Dieu le tient enchaîné dans une île de la mer où il attend l'heure de sa venue. Témîm ed-Dâri a rapporté que, dans un voyage, il aborda cette île, qu'il le vit, lui parla et l'interrogea sur le temps de sa venue.

1. Le ms. A a par erreur : Otman. M a la bonne leçon : Omar.

2. Cf. *Geschichte der Perser*, 253.

3. A, حويل ; M, خويل. Les *Prairies d'or*, III, 364 et 395, font Chikk fils d''Akbar, fils d'Anmâr, fils de Nizâr, ou fils de Sa'b.

Il était au carcan, attaché à un roc, et les Satans lui apportaient sa nourriture ; mais d'après d'autres traditions, il vivrait sans prendre de nourriture. Témîm ed-Dâri vit qu'il n'avait qu'un seul œil. Il raconta cela au prophète qui le répéta d'après lui ; il disait : « Je tiens de Témîm ed-Dâri que... ; » et il racontait l'histoire du Deddjâl[1].

On dit encore que la mère de Chiḳḳ était une femme des génies, qui avait aimé Ḥawîl et l'avait épousé. Elle enfanta le Deddjâl qui est le même que Khouṣ, fils de Ḥawîl[2]. Il était monstrueux et il pouvait changer de forme. Iblîs faisait pour lui des merveilles. Quand parut Salomon, ce prophète l'appela à sa foi, mais il le repoussa et Salomon le fit enchaîner dans une île de la mer. On dit que son père était très aimé des Satans, parce que sa mère était de leur race, qu'il était de la ville de Mârboul[3], ville du Magreb, qui était en la possession des génies, et que ceux-ci lui obéissaient. On prétend que ce Khouṣ était présent là où se commettait un vol, qu'il ordonnait au voleur de rendre ce qu'il avait pris, et qu'en cas de refus, il se changeait en un serpent qui s'enroulait autour du cou du voleur et le tuait. On dit aussi que parfois il parlait aux coupables sans qu'ils le vissent, et que si l'un d'eux ne se rendait pas à sa sentence, il fixait le regard de sa pupille sur l'un de ses yeux et le rendait borgne. On rapporte qu'il avait sa résidence sous une coupole à Wâdi-Berhout

1. Cf. les *Prairies d'or*, IV, 28.
2. A, خوص بن حويل ; M, خوض بن وحويل.
3. A, ماربول. M a : Youbâr, يوبار, qui paraît être pour Wabâr, وبار. V. les *Prairies d'or*, III, 289. Mais le pays de Wabâr, tombé aux mains des génies, était en Arabie et non dans le Magreb.

dans l'Yémen[1], et qu'on s'y rendait en pèlerinage. On assure qu'il ne dormait jamais et qu'on apercevait au-dessus de ses yeux un feu blanc. Le même phénomène est rapporté du lieu où il était enchaîné. On apercevait au-dessus de ce lieu un feu brillant pendant la nuit et de la fumée pendant le jour.

Chiḳḳ el-Yachkari[2].

C'était un sage Arabe du temps du paganisme. Lorsque Rébî'ah, fils de Naṣr, eut sa vision, il envoya chercher Chiḳḳ et Saṭîḥ. Saṭîḥ vint avant Chiḳḳ et fit à Rébî'ah les réponses que nous avons déjà rapportées. Lorsque Chiḳḳ arriva, Rébî'ah lui dit : « O Chiḳḳ, j'ai eu une vision qui m'a effrayé ; quelle est-elle ? » et il ne lui découvrit pas la réponse de Saṭîḥ. Chiḳḳ répondit : « Tu as vu un charbon sorti d'un nuage obscur, qui est tombé entre une contrée verdoyante et une contrée aride et qui a dévoré tout ce qui avait vie. » Rébî'ah reprit : « Tu as dit vrai. Et comment expliques-tu la vision ? — J'en jure, dit Chiḳḳ, par les hommes qui sont entre les deux *ḥarrah*[3], les nègres fouleront votre sol, ils seront maîtres même de vos enfants en bas âge, et ils régneront sur toute la contrée entre Abian et Nedjrân. — Cela arrivera-t-il de notre temps ? — Non, un peu plus tard. Ensuite un homme de haute condition vous délivrera. — Qui sera ce grand prince ? — Un jeune homme de la famille de Ḏou Yézen ; il ne laissera pas un seul des envahisseurs dans l'Yémen. —

1. Il y avait un volcan en ce lieu.
2. A et M, اليشكرى.
3. بما بين الحرتين من انسان. V. plus haut, p. 145, n. 3.

Cet état de choses durera-t-il? — Non, il cessera par la venue d'un prophète, qui apportera la justice et le jugement au peuple de la religion, et qui régnera sur lui jusqu'au jour du jugement. — Qu'est-ce que le jour du jugement? — C'est le jour où des appels venus des cieux se feront entendre aux vivants et aux morts, où toutes les créatures seront rassemblées pour être rémunérées, où les croyants recevront le bonheur et toutes sortes de joies, et les infidèles, le malheur et les afflictions. — Ce que tu nous annonces est-il vrai; ô Chiḳḳ? — Oui, par le maître du ciel et de la terre et de tout ce qu'ils renferment en haut et en bas, ce que je t'annonce est vrai et sincère, sans erreur ni mensonge. » Rébîʿah lui donna une magnifique récompense et le congédia[1].

Histoire d'el-Yémâmah aux yeux bleus.

Elle était maîtresse de Djaw et on a donné son nom au Yémâmah[2]; elle possédait aussi le Bahréïn. Sa mère était, dit-on, devineresse. Son époux était un génie, et elle appartenait à la race de Djadìs.

Djadìs et Ṭasm occupaient une certaine contrée, et Ṭasm ayant acquis la prééminence sur Djadìs,

1. Il est fait mention de ces deux prédictions toutes semblables de Satîh et de Chikk dans les *Prairies d'or*, III, 395. On voit qu'elles résument la dernière partie de l'histoire antéislamique de l'Yémen, telle que la connaissaient les Arabes : la conquête du pays par les Abyssins chrétiens ; l'établissement d'une dynastie abyssienne dans l'Yémen ; le renversement de cette dynastie et l'expulsion des étrangers par Séïf, fils de Dou Yézen, descendant des anciens rois ; l'intervention de Chosroës, et l'envoi de Persans dans l'Yémen ; enfin la conquête islamique.

2. Les *Prairies d'or*, III, 288, où la même histoire est racontée en termes plus brefs, ont, à la place de cette phrase : et Djaw fut appelé Yémâmah de son nom. Le Yémâmah est une partie de l'Arabie située entre le Bahréïn et le Hedjâz.

ʿAmlouḳ, fils de Ṭasm, régna sur tout le pays[1]. Il déflorait les femmes avant leur mariage. Les Djadîsites usèrent de ruse contre lui, le vainquirent et tuèrent la plupart des Ṭasmites. Les survivants de la race de Ṭasm implorèrent le secours de Ḥassân, fils de Tobbaʿ le Ḥoméïrite. Celui-ci envahit le territoire des Djadîsites pour tirer vengeance de la mort des Ṭasmites. El-Yémâmah avait les yeux bleus et l'un des yeux plus grand que l'autre. Lorsqu'elle fermait le grand, elle pouvoit voir avec le petit à une distance de plusieurs parasanges. On dit aussi qu'elle avait été reine de la lune, et qu'elle en racontait des choses merveilleuses. Les Djadîsites ayant appris que les Ṭasmites avaient obtenu l'aide de Ḥassân, fils de Tobbaʿ le Ḥoméïrite, eurent l'idée de demander à el-Yémâmah de regarder. Elle regarda et dit : « J'en jure par les points d'où soufflent les vents, par la colline et par le torrent, par le soir et par le matin, il vient de Ḥoméïr des chameaux, de la cavalerie et des hommes en armes. Il est temps de songer à votre salut. » Le matin du second jour, ils lui dirent de de nouveau : « Regarde. » Elle regarda. Ḥassân s'étant approché à quatre journées de Djaw dit à ses compagnons : « El-Yemâmah pourrait vous voir à de grandes distances. Prenez donc garde à vous : que chacun de vous prenne une branche d'arbre aussi grande qu'il pourra la porter, et qu'il en laisse retomber les rameaux sur lui et autour de lui. » Ils firent ainsi. Et el-Yemâmah, voyant cela, dit : « O Djadîsites, les arbres marchent vers vous[2]. Frappez sur leurs feuilles et méfiez-vous d'eux. » Mais ils la

1. Cf. les *Prairies d'or*, III, 274 et suiv.

2. Il est impossible de ne pas rapprocher ce passage de l'épisode de la forêt marchante dans Macbeth.

traitèrent de menteuse et lui dirent : « Est-ce que les arbres peuvent marcher ? » Le troisième jour, ils lui dirent encore : « Regarde. » Elle regarda et dit : « Je vois un homme ayant sur l'épaule un morceau d'étoffe ou une sandale qu'il recoud. » Ils ne la crurent pas et dirent : « Sa vue a baissé. » Comment pourrait-elle voir ces choses à cette distance, quand nous n'en avons encore aucune nouvelle ? » Ḥassân marchait la nuit et se cachait pendant le jour ; il surprit enfin les Djadîsites et il fit d'eux un grand massacre. Il ruina leurs demeures, outragea leurs femmes et prit el-Yémâmah. Il lui demanda si elle ne les avait pas avertis de son approche. « Je l'aurais fait, dit-elle, s'ils m'avaient écouté. » Il la regarda et vit dans son œil des fibres noires[1] : « Avec quoi te peins-tu les yeux? demanda-t-il. — Avec la pierre d'antimoine[2] purifiée par l'eau de pluie. » On dit qu'il lui fit couper les mains et les pieds et qu'il la crucifia. Mais le génie à qui elle appartenait la souffleta et l'éborgna, et lui retira pour toujours le sommeil.

Les poètes ont souvent fait mention d'el-Yémâmah. El-Aʿcha en parle dans le poème qui commence par ces mots :

« Elle s'est séparée de Saʿâd ; ôte donc son lien qui est coupé[3]. »

Il dit d'elle et de son regard :

« Nulle belle au cil long n'a regardé de son regard.

1. Il vit les fibres, selon les *Prairies d'or*, III, 287 après qu'il lui eut fait arracher les yeux.

2. El-Itmid, الأثمد.

3. A et M :

بانت سعاد فامسى حبلها منقطعا

Autant sa vue a été claire, autant son courage a été ferme. Elle a dit : Je vois un homme qui tient sur son épaule une pièce d'étoffe ou qui recoud une sandale fabriquée dans Ṣan'â. Mais les siens ne l'ont pas crue ; et les escadrons de Ḥassân sont venus sans peine porter chez eux la défaite et la mort. Et ils sont descendus dans les demeures de Djaw ; ils ont ruiné les bâtiments élevés, et recueilli les trésors[1]. »

C'est d'elle encore qu'en-Nâbigah parle dans ces vers[2] :

« Juge donc avec autant de sûreté que la jeune fille de la tribu quand elle a regardé une troupe de pigeons rapides accourant vers l'eau entre les dos des collines ; elle les suivit d'un œil de cristal, qu'aucun collyre n'avait lavé, et elle dit : Plaise au ciel que nous ayons ces pigeons avec notre colombe, et la moitié seulement en plus. Ils les ont comptés et ils en ont trouvé, comme elle l'avait calculé, quatre-vingt-dix-neuf, pas un de plus ni de moins. Sa colombe elle-

1. En l'absence de commentaire et en raison de l'état imparfait du texte, nous ne pouvons donner qu'une traduction approchée de ces quatre vers. Les voici d'après le ms. M :

سا تطرت ذات اشنار كنظرتها حقا اذا صدق الزينى اذ شجعا
قالت ارى رجلا فى كفه كتف او يخصف النعل الهفى ايه صنعا
فكذبوها بما قالت فصبحهم دوال حسّان برجى الموت والشرعا
فاستنزلوا الى جو من منازلهم وهدموا شاخص البنيان فاتصنعا

Le ms. A n'en a que deux :

سا نظرت ذات اشفار كنظرتها حقا كما نظر الربى اذ شجعا
فكذبوها بما قالت فصبّحهم جيوش حسان ترجى الموت وانصدعا

2. *The Diwans*, édition Ahlwardt, cinquième pièce, vers 32-36 ; première pièce dans l'édition H. Derenbourg.

même complétait la centaine ; et elle n'avait pas tardé à calculer ce nombre. »

Cette tradition sur les pigeons est très connue; voici exactement ses paroles[1] : « Puisse-t-il avoir ces pigeons avec ses deux colombes, et une moitié de ce nombre en plus. »

1. Le ms. M n'a pas ce dernier paragraphe ; le chapitre s'y arrête après les vers d'en-Nâbigah. Voici le texte de la parole citée, d'après A :

ليت الحمام منه الى حمامتيه ونصفه فديه

DEUXIÈME PARTIE

LES MERVEILLES DE L'ÉGYPTE

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LES PRÊTRES D'ÉGYPTE

Après avoir parlé des devins [des Arabes], nous devons parler des prêtres d'Égypte, qui sont les plus puissants et les plus savants des devins. Les sages grecs leur reconnaissaient cette prééminence, et ils disaient : les sages d'Égypte nous ont appris ceci, ou nous tenons d'eux cela. Ces prêtres fondaient leur art sur les étoiles. Ils croyaient qu'elles répandaient sur eux la science et qu'elles leur révélaient les choses cachées, qu'elles leur enseignaient les secrets de la nature et leur découvraient les sciences occultes. C'est eux qui firent les talismans fameux et qui dictèrent les excellentes lois, qui construisirent les figures parlantes et sculptèrent les statues mouvantes, qui bâtirent les édifices élevés et gravèrent sur la pierre les secrets de la médecine. Eux seuls pouvaient construire les *berba*[1]; ils connaissaient des talismans capables d'écarter les ennemis de leur pays. Les merveilles qu'ils accomplirent sont manifestes et leur sagesse est éclatante.

L'Égypte était divisée en quatre-vingt-cinq nômes

1. Les Arabes appellent *berba* les constructions antiques de l'Égypte. V. Maçoudi, les *Prairies d'or*, II, 399; Maqrizi, *Description de l'Egypte*, 103; etc.

(kourah), dont quarante-cinq dans la basse Égypte et quarante dans le Ṣa'îd. Dans chaque nôme se trouvait un prince des prêtres; c'est d'eux que le Très-Haut fait mention dans l'histoire de Pharaon, lorsque les conseillers de ce prince lui dirent : « Envoie dans les grandes villes des hommes qui rassemblent et qui t'amènent tous les magiciens habiles. » (*Coran*, XXVI, 35-36). Il désigne par là ces princes des prêtres. Celui d'entre eux qui avait servi pendant sept ans une des sept étoiles qui dirigent le monde était appelé *Mâhir* (habile); et celui qui avait servi toutes les étoiles, chacune pendant sept ans, était appelé *Nâẓir* (observateur)[1]; le prêtre parvenu à cette dignité siégeait à côté du roi qui agissait d'après ses avis, et quand le roi le voyait, il se levait en témoignage de vénération. C'était la coutume que le Nâẓir se présentât chaque matin chez le roi et s'assît à son côté; les prêtres entraient ensuite, accompagnés des artisans, et ils se tenaient debout en face du Nâẓir. Chacun des prêtres était affecté à une étoile qu'il servait et adorait à l'exclusion de toutes les autres; et il était appelé le serviteur de cette étoile, comme des Arabes autrefois étaient appelés serviteurs du Soleil, 'Abd ech-Chams. Le Nâẓir demandait alors à l'un des Mâhir : « Où est l'étoile que tu sers? » Le Mâhir répondait : « Dans tel signe, à tel degré et à telle minute. » Le Nâẓir interrogeait de même tour à tour les autres Mâhir; et lorsqu'il était renseigné sur la position des sept étoiles, il disait au roi : « Le roi doit aujourd'hui agir de telle manière, manger tel et tel mets, avoir commerce avec ses femmes en tel

1. A, ناظر; M, فاطر; l'*Égypte de Murtadi*, 6, Cater. Le mot Mâhir, ماهر, ne se trouve que dans le ms. A.

temps, » et il lui expliquait de la sorte tout ce qui lui semblait bon. Un scribe se tenait debout devant le roi et consignait toutes les paroles du Nâẓir. Celui-ci se retournait ensuite vers les artisans; et ils s'en allaient à la maison de la sagesse[1] pour s'y appliquer aux travaux qu'il était bon d'accomplir en ce jour. Le roi exécutait tout ce que le Nâẓir lui avait indiqué, et il faisait écrire tout ce qui lui était arrivé ce jour-là en conséquence de sa conduite; les feuilles étaient ensuites roulées et conservées dans les trésors des rois. C'est ainsi que l'on connaît leurs histoires.

Quand une affaire inquiétait le roi, il ordonnait de réunir les prêtres en dehors de Miṣr[2]; les habitants se rangeaient autour d'eux, puis ils s'avançaient montés, l'un précédant l'autre, frappant dans leurs mains comme sur un tambour, et chacun opérant un prodige. L'un avait le visage éclatant comme la lumière du soleil, et personne ne pouvait le regarder; un autre avait au doigt une pierre verte et rouge et était vêtu d'une robe tissue d'or; celui-ci était monté sur un lion et était ceint de gros serpents; celui-là avait au-dessus de sa tête une coupole de feu ou de pierreries; et ces prodiges étaient variés, car chaque prêtre faisait celui qui lui avait été enseigné par l'astre qu'il servait. Arrivés en présence du roi, les prêtres lui disaient : « Le roi nous a convoqués pour telle cause, et il est préoccupé de telle pensée. La bonne solution est celle-ci. »

1. A et M, دار الحكمة.

2. L'*Égypte de Murtadi*, 9, Memphis.

ʿAnḳâm le prêtre.

Il y avait dans l'ancienne Miṣr, dont le nom est Emsous,[1] un roi prêtre appelé ʿAnḳâm[2] de la descendance d'ʿArâb, fils d'Adam[3]. Les Égyptiens conservent à son sujet des traditions nombreuses, qui étonnent l'intelligence. Ce roi existait avant le déluge et sa science le lui avait fait prévoir. Il ordonna aux Satans qui lui obéissaient de lui bâtir une résidence par delà l'équateur où aucun dommage ne pourrait l'atteindre. Ils lui bâtirent le château qui est au pied de la montagne de la Lune. C'est un château de cuivre où sont des statues de cuivre au nombre de quatre-vingt-cinq ; l'eau du Nil sort de leurs gorges et va se jeter dans les étangs d'Égypte. Quand ce château fut achevé, le roi voulut le voir avant de l'habiter. Il s'assit dans une coupole et les Satans le portèrent sur leurs nuques jusqu'au château. Dès qu'il l'eut vu, il admira la solidité de sa construction, les ornements de ses murailles, les peintures, les figures des sphères et autres merveilles dont il était rempli ; des lampes l'éclairaient ; des tables y étaient dressées, chargées de toutes sortes de mets, sans qu'on vît qui les apportait ; il n'y avait d'ailleurs aucun habitant dans le château. Au milieu, se trouvait une piscine d'eau qui était solidifiée à la surface et dont on apercevait le mouvement à travers cette lame solide. Enfin tout le bâtiment était plein de merveilles analogues qui déconcertaient la raison.

1. A et M, امسوس.
2. A, ʿIkâm, عيقام ; M et l'*Égypte de Murtadi*, 10, ʿAnkâm, عنقام.
3. A, عرآب بن ادم ; M, ʿArbân, عربان بن ادم ; l'*Égypte de Murtadi*, 10, ʿAriàk fils d'Aram.

Le roi les ayant admirées revint à Miṣr, puis il choisit pour son successeur son fils 'Arbâḳ[1]; il lui céda le pouvoir, le fit asseoir à sa place, sur son trône ; puis il revint au château, qu'il habita jusqu'à sa mort. C'est à lui que l'on attribue l'origine des cahiers des Coptes, qui contiennent les histoires de leurs rois.

Ḳouniah[2] la prêtresse.

D'après les feuillets des Coptes, elle siégeait sur un trône de feu; quand un homme venait lui demander justice et qu'il était dans son droit, il arrivait jusqu'à elle en marchant sur le feu, sans éprouver aucun dommage. Elle paraissait aux yeux des hommes sous beaucoup de formes, à sa volonté. Elle se bâtit un château où elle se cachait à la foule; elle en fit les murailles de cuivre percé de trous, et elle écrivit, au-dessus de chaque orifice, le titre d'une des causes pour lesquelles on la consultait. Lorsqu'on s'adressait à elle, on s'approchait de l'orifice portant l'indication de la cause dont on avait à traiter; et l'on posait à voix basse la question que l'on voulait voir résoudre. Quand on avait fini de parler, on plaçait l'oreille contre l'orifice, et l'on entendait la réponse à ce que l'on avait demandé. Cette pratique se continua jusqu'au temps de l'invasion de Bokht-Naṣṣar.

1. A, عرباق; M et l'*Égypte de Murtadi*, 12, 'Ariâk, عرياق.

2. A, قونية; M, Tarsatah, ترستة; l'*Égypte de Murtadi*, 13, Borsa.

ʿArbâḳ.

ʿArbâḳ[1], fils d'ʿAnḳâm, fut prêtre et roi après son père. Les merveilles qu'il fit sont nombreuses. Entre autres, il fit un arbre de cuivre jaune, ayant des rameaux de fer munis de harpons aigus; lorsqu'un coupable venait trouver le roi, ces branches s'avançaient vers lui, l'enlevaient et lui serraient les mains, et elles ne le lâchaient plus qu'il n'eût confessé la vérité, avoué son crime et promis de le réparer. Ce roi fit aussi une idole de silex noir, qu'il appela ʿAbd Ḳrounos[2], c'est-à-dire serviteur de Saturne. On venait disputer devant elle, et celui qui avait commis une injustice restait sur place, incapable de se relever tant qu'il ne s'était pas condamné lui-même; on voyait des gens y rester un an et plus. Ceux qui souffraient de quelque besoin, et qui désiraient obtenir quelque chose de cette idole, se levaient la nuit, regardaient l'astre en invoquant le nom d'ʿArbâḳ, et priaient humblement. Le matin, ils trouvaient ce qu'ils avaient demandé à la porte de leurs demeures. Ce roi était parfois porté par de grands oiseaux; son siège était posé sur leurs ailes; on le voyait dans l'air et les gens, à cette vue, étaient pénétrés de soumission et de respect. Parfois il s'arrêtait au-dessus de certains individus et souillait leur eau; ou bien il donnait pouvoir contre eux aux lions, aux bêtes fauves et aux reptiles de la terre. Filé-

1. M a ici : Garnâk, غرناق.

2. A, ʿAbd Afrawis, vocalisé, عبد افرويس; M, ʿAbd Ferwîs, عبد فرويس. L'*Égypte de Murtadi*, 18, écrit comme M. Il est évident qu'il faut voir dans le nom qui suit ʿAbd la transcription du grec Κρόνος. La meilleure lecture en arabe serait اقرونس.

moun[1], dont nous avons raconté les relations avec Noé, était prêtre sous ce roi.

Chîmoun le devin.

Parmi ces devins se trouve aussi Chîmoun[2]. C'est lui qui allumait un feu, prononçait dessus quelques paroles et en faisait sortir des figures de flamme. L'art divinatoire consistait chez les Égyptiens à faire des prodiges. Chîmoun fut prêtre jusqu'au temps de Fir'aoun, le roi d'Égypte sous lequel eut lieu le déluge. Il habitait la pyramide maritime[3]. C'était un temple des étoiles, où se trouvaient des figures parlantes du soleil et de la lune; il était orné de toutes les choses nécessaires; on y voyait aussi une statue qui riait, faite d'une substance verte; l'on gardait ces trésors dans ce temple par crainte du déluge.

El-Boudachîr.

Les prêtres qui vécurent entre le déluge et l'envahissement de l'Égypte sont nombreux. Le premier qui exerça le sacerdoce en Égypte après le déluge est le fils de Fîlémoun. Il était monté dans l'arche avec son père, son frère et sa sœur qui épousa Baïṣar[4], fils de Cham. C'est cette famille qui vint en Égypte; elle était monothéiste, et avait embrassé la religion de Noé. Le nom de devin n'était pas alors entaché d'impiété; le devin était une sorte de sage

1. فيلمون. Le ms. A vocalise : Faïlamoun.
2. A, شيمون; M, Chabran, شبرن; l'*Égypte de Murtadi*, 19, Saïouf.
3. Le ms. A a par erreur : la pyramide des mages, الهرم امجوسى.
4. A, Yansou, ينصو.

auquel on ne pouvait rien reprocher. Le premier qui exerça vraiment l'art divinatoire, qui changea la religion et adora les astres, est el-Boudachîr, fils de Ḳofṭarîm, fils de Baïṣar, fils de Cham. Il régna après son père. Tous les prêtres ont fait mention de lui dans leurs feuillets. Il fut l'un des plus célèbres devins, l'un de ceux qui établirent les lois les plus importantes, qui dressèrent les idoles des astres et leur bâtirent des temples. Les Coptes croient que les astres lui parlaient et qu'il fit de nombreuses merveilles, celle-ci entre autres : après qu'il eut régné deux ans, il se déroba à la vue des hommes, puis il leur apparut de loin en loin, une fois chaque année, au moment du passage du soleil dans le signe du Bélier. Ses sujets venaient alors le trouver; il leur parlait et se montrait à eux; il leur ordonnait ce qu'ils devaient faire, leur défendait ce qu'ils devaient éviter, et les mettait en garde contre la rébellion. Il siégeait aussi devant eux en certains temps de l'année, parlant à ceux qui venaient le trouver, leur dictant des préceptes ou des prohibitions, mais en restant toujours invisible. Pourtant l'endroit où il parlait était visible et peu éloigné d'eux. Ensuite on lui bâtit une coupole d'argent rehaussée d'or et ornée richement, et il s'y transporta. Il siégeait dans le haut de la coupole, sous l'apparence d'un visage gigantesque; et il parlait de là au peuple comme autrefois. Il siégeait aussi dans les nuages, sous la forme d'un homme colossal; il resta visible quelque temps ainsi; puis il disparut et ne se montra plus. Le peuple demeura sans roi un long espace de temps, au bout duquel on vit encore son image dans le temple du Soleil, lors de l'entrée de l'astre dans le signe du Bélier. Il ordonna alors à ses sujets de

prendre pour roi 'Adîm, fils de Ḳofṭarîm, et il leur dit qu'ils ne le reverraient plus. Ils firent ce qu'il leur avait ordonné.

Bedrah[1] la prêtresse.

C'était une femme de la maison royale, sœur, dit-on, d'el-Boudachîr, qui lui aurait conféré le sacerdoce. Elle construisit beaucoup de talismans et de berba, et des idoles parlantes à Memphis. Le sacerdoce demeura dans sa famille et dans sa descendance où il se transmit d'aîné en aîné. Les Égyptiens disent qu'elle fit des talismans pour empêcher les bêtes fauves et les oiseaux de boire de l'eau du Nil, en sorte que la soif en tua un grand nombre. Ils disent aussi que Dieu lui envoya un ange qui l'appela d'un tel cri que la terre en trembla. Elle mourut de ce cri.

Chaon[2] d'Ochmoun.

On dit que c'est le premier Hermès, celui qui bâtit la maison des statues, où est mesuré le volume d'eau du Nil et qui est située dans les monts de la Lune[3]. Il construisit aussi un temple au Soleil. Les Coptes rapportent à son sujet beaucoup de traditions extraordinaires et qui passent l'intelligence. Il se rendait invisible aux hommes, étant au milieu d'eux. Il bâtit el-Ochmoun[4]. Cette ville, dit-on, située à

1. A, بدرة; M, en-Nadourah, الندورة; l'*Égypte de Murtadi*, 23, Bedoure.

2. A, vocalisé, شَوْن; M et l'*Égypte de Murtadi*, 24, Sawân, سوان.

3. Cf. Maqrizi, *Description de l'Égygte*, 146.

4. Le ms. M écrit aussi ce nom au duel, اشمونين, Ochmounéïn. C'est la forme usitée pour désigner la ville moderne.

l'orient de l'Égypte, avait une longueur de douze milles; elle était surmontée d'une forteresse, dans laquelle ce prêtre bâtit un grand château; il y dressa aussi des colonnes et des cirques. Au pied de la montagne, il fonda une autre ville appelée Ouṭirâṭis[1] où il plaça beaucoup de merveilles. Il lui donna quatre portes, une de chaque côté. Il mit sur la porte orientale l'image d'un aigle; sur la porte d'Occident, l'image d'un vautour; sur celle du Nord, il mit l'image d'un lion, et sur celle du Sud, l'image d'un chien. Il donna la garde de cette ville aux esprits; ceux-ci avertissaient les gouverneurs chaque fois qu'un étranger en approchait, en sorte que personne ne pouvait y entrer sans en avoir reçu la permission. Il y planta un arbre qui portait toutes espèces de fruits, et il y bâtit un phare dont la hauteur était de quatre-vingts coudées; à son sommet il mit une coupole qui changeait chaque jour de couleur; elle prenait ainsi sept couleurs pendant les sept jours de la semaine; puis elle revenait à sa coloration première. Les habitants se revêtaient de la couleur que prenait la coupole. Autour du phare, le roi creusa un bassin où vivaient beaucoup de poissons, et il fixa autour de la ville des talismans de toute espèce, pour en écarter tout danger. On appelait aussi cette ville la ville du *barsaḳ*[2] du nom de l'arbre qui y était planté.

1. A, Taharâtis, طهراطيس; l'*Égypte de Murtadi*, 25, Outiratis; et voyez plus loin. Le ms. M a un autre nom, هرمزبولس, pour هرموبولس, Hermopolis.

2. A, البرسق; M, el-Yous, اليوس. Bien que ces deux leçons soient comparables, le sens de la phrase paraît différer dans les deux mss. En voici le texte, d'après A : وكانت ايضا تسمى مدينة البرسق باسم الشجرة المنصوبة فيها; et d'après M : وكانت تسمى مدينة اليوس يعنى السحر وكانت فيه السحر

Sourîd.

Le premier qui bâtit les pyramides fut Sourîd, fils de Sahlouḳ[1] qui régna sur l'Égypte trois cents ans avant le déluge. Ce roi eut un songe dans lequel il lui sembla que la terre était bouleversée avec tous ses habitants, que les hommes s'enfuyaient de toutes parts et que les étoiles, se détachant, allaient heurter les unes contre les autres avec un bruit épouvantable. Il fut ému de ce rêve et en conçut une grande crainte ; il n'en fit pourtant part à personne ; mais il sut par là qu'il se produirait dans le monde quelque événement redoutable. Ensuite, il rêva que les étoiles fixes descendaient sur la terre sous la forme d'oiseaux blancs ; ces oiseaux ravissaient les hommes, et allaient les jeter entre deux hautes montagnes qui ensuite se refermaient sur eux ; puis les étoiles s'obscurcissaient et s'éclipsaient. Ce songe renouvela ses terreurs. Il entra dans le temple du Soleil et se mit à gémir et à se prosterner devant le Dieu, dans la poussière, en pleurant. Quand le matin fut venu, il ordonna de rassembler les chefs des prêtres de toutes les contrées de l'Égypte. Ils se réunirent au nombre de cent trente : il les consulta secrètement sur les visions qu'il avait eues. Les prêtres le louèrent et le glorifièrent, et ils lui expliquèrent qu'un grand événement

منصوبة على جبل حذاء هذه المدينة. Il semble qu'il faille traduire cette variante, en corrigeant فيه peut-être en قبّة, de cette façon : « On l'appelait la ville d'Elyous, c'est-à-dire de l'aurore ; et la coupole de l'aurore était dressée sur une montage en face de cette ville. » Elyous serait alors la transcription d'ἥλιος. — L'*Égypte de Murtadi*, 27, porte : « On l'appelait la ville des Joviens, اليويين, c'est-à-dire des enchanteurs. »

1. Le ms. A a par erreur : fils de Filémoun. V. plus loin.

surviendrait dans le monde. Filémoun, grand prêtre, prit la parole. — Il était leur chef, et il vivait toujours en la présence du roi ; c'était le prêtre d'Ochmoun, ville de l'Égypte ancienne. — Il dit donc : « Sans doute il y a dans la vision du roi un sens merveilleux ; car les rêves des personnes royales ne sauraient être ni vains ni trompeurs, à cause de la grandeur de leur pouvoir et de l'élévation de leur rang. Je vais de mon côté faire part au roi d'un songe que j'ai eu il y a un an ; je ne l'ai rapporté jusqu'ici à personne. » Le roi lui dit : « Explique-le-moi, ô Filémoun. — J'ai rêvé, reprit-il, que j'étais assis avec le roi au sommet du phare d'Ochmoun ; la sphère s'abaissait jusqu'à venir toucher nos têtes, et elle formait au-dessus de nous une coupole qui nous enveloppait. Le roi levait les mains vers le ciel ; et les étoiles descendirent vers nous en une multitude de formes diverses. Les hommes imploraient le secours du roi et accouraient en foule autour de son château. Le roi éleva les mains à la hauteur de son visage, et il m'ordonna de faire de même ; et tous deux nous étions dans une grande angoisse. Alors nous aperçûmes en un endroit une sorte d'ouverture d'où sortit une clarté, et de cette clarté nous vîmes s'élever au-dessus de nous le Soleil. Il nous sembla que nous l'implorions, et il nous parla, nous disant que la sphère revenait à son point de départ, après que trois cent soixante tours s'étaient accomplis. Et la sphère descendit jusqu'à toucher presque la terre, puis elle remonta à sa place. Alors je m'éveillai rempli de terreur. » Le roi ordonna aux prêtres de prendre la hauteur des étoiles, et de rechercher ce qu'elles présageaient. Ils firent les calculs avec le plus grand soin, et ils lui annoncèrent le déluge, et le feu qui

devrait ensuite brûler le monde. C'est alors que le roi ordonna la construction des pyramides, et, lorsqu'elles furent achevées selon le plan des sages, il y transporta les merveilles et les trésors de son peuple, et les corps des anciens rois. Il donna l'ordre aux prêtres d'y déposer les secrets de leurs sciences et les préceptes de leur sagesse. Or les plus célèbres des descendants de Cham, les Coptes et les Indiens, sont les sages.

CHAPITRE II

LES ROIS D'ÉGYPTE AVANT LE DÉLUGE

Nekrâous.

Le premier qui régna sur l'Égypte avant le déluge est Nekrâous[1]. Après que les fils d'Adam, ayant commis l'injustice les uns contre les autres, se furent livré bataille, et que l'hégémonie fût venue aux mains des fils de Caïn, fils d'Adam, Nekrâous le géant, fils de Miṣraïm, fils de Merâkîl[2], fils de Dâwîl[3], fils d''Arbâḳ[4],

1. A, vocalisé, Bekrâwis, بقراويس ; et ailleurs, بقراويش; M, Bekrâous, بقراوس, et plus souvent Nekrâous, نقراوس; Ibn Iyâs, *Histoire d'Égypte*, édition de Boulak, 1311 de l'hégire, page 10 : Nekrâwouch, نقراووش ; Maqrizi, *Description de l'Égypte*, p. 48, Nakraouch. Le début de ce chapitre jusqu'à : « qui coulait au milieu de la ville d'Emsous » est rapporté par Maqrizi, qui le dit tiré de l'*Akhbâr ez-Zémân* de Maçoudi.
2. A, مراكيل; M, Berâkîl, براكيل; Maqrizi, *loc. cit.*, Mourkabil.
3. A. داويل; M, Râzîl, رازيل; Maqrizi, Douabil.
4. A, عرباق; M, 'Arnâb, عرناب; Maqrizi, 'Ariab.

fils d'Adam, avec soixante-dix et quelques cavaliers des descendants d'ʿArbâḳ[1], tous géants, alla chercher une demeure pour y vivre séparé des autres hommes. Cette troupe marcha jusqu'à ce qu'elle eut atteint le Nil, puis elle longea le fleuve et, ayant vu l'étendue du pays et son admirable beauté, elle dit : « Voilà un pays de moissons et de fruits; » et elle y établit ses demeures. C'est cette race qui construisit les hauts édifices et les monuments merveilleux.

Neḳrâous bâtit Miṣr, et il appela cette ville du nom de son père Miṣraïm, pour attirer sur elle des bénédictions. Neḳrâous était géant, doué d'un grand courage et d'une force prodigieuse. Avec cela, il était savant; il avait un maître de la race des génies. Il régna sur les fils de son père et son autorité ne cessa de grandir. Il avait recueilli les sciences que l'ange Darâbîl avait apprises à Adam; par leur moyen, il tint sous le joug les géants, ses compagnons; ceux-ci sont les princes qui construisirent les monuments, dressèrent les hautes tours et exécutèrent les œuvres merveilleuses, qui posèrent les talismans, exploitèrent les mines, et domptèrent autour d'eux les autres rois de la terre. Personne ne pouvait rien contre eux, et toute science parfaite était en la possession des Égyptiens. Leurs secrets sont gravés sur les pierres. On dit que Fîlémoun, celui qui monta avec Noé dans l'arche, est celui qui rédigea leurs inscriptions et qui composa leurs livres. Nous reparlerons de cela dans la suite.

Donc le roi Neḳrâous ordonna de bâtir une ville qu'il appela Emsous. On y éleva des édifices dont la hauteur était de cent coudées; on ensemença et

1. A, عرباق ; M, Garnâb, غرناب.

l'on cultiva son territoire. Il fit aussi bâtir d'autres villes et d'autres bourgs, et il y fit résider les hommes qui se trouvaient dans la terre d'Égypte. Les habitants de ces villes canalisèrent le Nil et en amenèrent l'eau près de leurs demeures. Auparavant le cours de ce fleuve n'était pas régulier ; il formait des marais et se divisait en branches sur le sol. Le roi envoya en Nubie des ouvriers qui régularisèrent son cours, et qui en firent sortir un canal qui coulait au milieu de la ville d'Emsous. Le long de ce canal on fit des plantations. La richesse de la contrée s'accrut, et cette terre se peupla ; et Nekrâous tira une grande gloire du royaume qu'il gouvernait.

Dans la cent-vingtième année de son règne il donna l'ordre de dresser des tours et d'y graver les secrets des sciences[1]. Ensuite il commanda de bâtir une coupole reposant sur des piliers scellés avec du plomb. Il lui donna une hauteur de cent coudées. Il fixa au-dessus un miroir de chrysolithe d'une grandeur de sept empans, dont la clarté portait à une très grande distance. On lit dans les feuillets des Égyptiens que ce roi demanda au maître qu'il avait avec lui de lui faire connaître les sources du Nil. Le génie l'emporta jusqu'au delà de la ligne de l'Équateur, au-dessus de la mer Noire de poix et entra avec lui sous les monts de la Lune ; puis, il ressortit sur des marais. On dit que ce prince bâtit là le temple des idoles, et qu'il y éleva un temple au Soleil.

Il revint ensuite à Emsous et partagea le pays

1. Après ce mot le ms. A a ce titre déplacé : « Leur entrée dans le pays, comment ils y vinrent et s'y établirent ; leurs guerres contre les rois qui les attaquèrent. »

entre ses fils; il donna à Nekrâous[1] la partie occidentale, à Sourîd la partie orientale, et à son plus jeune fils, nommé Miṣrâm, une ville qu'il nomma Yarbiân[2], et où il le fit résider; il y dressa des tours en grand nombre, y fit couler des canaux et y planta des arbres. A Emsous il exécuta de nombreuses merveilles; entre autres un oiseau qui sifflait chaque jour deux fois au lever du soleil et deux fois à son coucher, avec des sifflements divers, permettant de présager les événements et de s'y préparer. Il divisa le cours de l'eau dans la ville entre vingt-huit canaux; au milieu il plaça deux idoles de pierre noire; lorsqu'un voleur s'était introduit dans la cité, il ne pouvait en ressortir et il mourait, car ces deux idoles se refermaient sur lui lorsqu'il passait entre elles; elles avaient d'ailleurs d'autres propriétés merveilleuses. Le roi installa dans Yarbiân une figure de cuivre doré dressée sur un phare si haut qu'il était toujours dans les nuages; lorsqu'on désirait de la pluie, on en obtenait de cette statue; elle périt dans le déluge. Il installa encore aux frontières du pays des idoles de cuivre creuses, qu'il emplit de goudron; un esprit du feu les gardait. Lorsqu'un homme animé d'intentions mauvaises s'approchait d'elles, ces idoles vomissaient le feu de leur bouche et le brûlaient.

Les limites du pays d'Égypte du côté de l'occident se trouvaient à une distance de plusieurs journées de marche, et tout cet espace était rempli de palais et de jardins. Il en était de même du côté de la mer et, dans le Ṣa'îd, jusqu'au pays d''Alwah. Le roi fit élever sur le mont Baṭras[3] un phare d'où jaillissait une eau

1. A. Bakrâwîs, بقراويس; M, Nekrâs, نقراس.
2. A, يربيان; M, Barsân, برسان.
3. A, بطرس; M, Fotous, فطوس.

qui arrosait les alentours et toutes les moissons situées au-dessous de lui.

Le règne de Nekrâous fut de cent quatre-vingts ans. Lorsqu'il mourut, on embauma son corps avec des onguents musqués; on le déposa dans un cercueil d'or et on lui fit une arche revêtue d'or, dans laquelle on plaça avec lui des trésors qu'on ne peut évaluer, des pierres précieuses de toutes sortes, des figures de chrysolithe, des joyaux variés en or et en couleur, travaillés avec la plus grande perfection. On grava sur le tombeau la date de sa mort, et sur tout cela on fixa des talismans, pour repousser loin de l'édifice les reptiles et les bêtes nuisibles, et quiconque voudrait y fouiller, homme ou génie.

Nekrâous[1].

Après lui régna son fils Nekrâous. Il fut violent et orgueilleux. Il bâtit une ville qu'on appelle Djaldjalah[2]; il y dessina un jardin, et il en orna les murailles de lames d'or et de pierres de couleur; il y fit croître toutes sortes d'arbres et de fruits, et circuler de nombreux canaux, et il commanda de dresser des tours et divers monuments, pour inscrire dessus toutes les sciences. Là furent représentées les différentes espèces de plantes, et au-dessus de chacune furent gravés son nom et ses usages. Le roi avait pour compagnon un Satan qui lui faisait

1. A, Barâous, براوس; M, Fakâros, فقارس, et cf. les leçons ci-dessus, p. 173. Il est difficile de déterminer la lecture de ce nom qui, le plus probablement, est identique au précédent. Il semble s'agir deux fois du même roi. A la fin de ce paragraphe, son nom, dans A, est écrit de nouveau *Bakrâwîs* et il est dit père de Misrâm.

2. A, جلجلة; M, Khaldjah, خلجة.

des images merveilleuses. Le premier, il édifia un temple à Miṣr. Il y installa les idoles des sept étoiles; on écrivit au-dessus d'elles leurs influences, favorables ou défavorables, et on les habilla. Un prêtre fut affecté au temple, avec des auxiliaires. Neḳrâous fit un voyage en Occident et il marcha jusqu'à ce qu'il eut atteint l'Océan circulaire au bord duquel il dressa des monuments. Il y édifia des tours, plaça à leur sommet des idoles, dont les yeux brillaient comme des flambeaux dans la nuit. Puis il revint par le pays du Soudan jusqu'au Nil. Il ordonna de bâtir une muraille sur un côté du Nil, et de la percer de portes pour l'écoulement de l'eau.

Dans le désert de l'Occident, derrière les Wâḥât (les oasis), le roi fonda trois villes sur piliers, qu'il couronna de pierres transparentes et colorées. Dans l'une de ces villes, il déposa les trésors de la sagesse, et cette ville est la première et la plus illustre des merveilles de la terre. Dans une autre, il éleva une idole du Soleil, qui est la plus grande des idoles égyptiennes: elle se trouve dressée dans un temple très élevé. Elle a la figure d'un homme ailé, d'or et d'azur. Ses deux yeux sont deux pierres précieuses. Elle est assise sur un trône magnétique, tenant en main les feuillets des sciences. La même ville renferme aussi une autre idole à tête d'homme et à corps d'oiseau, à laquelle est jointe l'image d'une femme en vif-argent solidifié; cette femme est assise et a une chevelure; dans sa main est un miroir et, sur sa tête, l'image d'une étoile; et elle lève le miroir jusqu'à son visage. L'on voit là aussi un vase où sept essences coulent sans se mêler et sans que la couleur de l'une altère la couleur des autres. Et encore un cheïkh assis ayant devant lui un enfant assis.

Tous ces objets sont très riches et faits de matières précieuses.

Dans le second trésor se trouve la figure d'Hermès, le roi; il regarde une table en sel[1] placée devant lui sur des pieds en cuivre rouge, au milieu de laquelle sont des espèces de feuillets de substance rouge, portant inscrits plusieurs secrets des arts. Ce trésor renferme aussi la figure d'un corbeau en émeraude avec des yeux de hyacinthe rouge, ayant devant lui un serpent d'argent azuré, dont la queue vient entre ses pieds et qui lève sa tête comme pour s'élancer contre lui. A côté est la figure d'un guerrier à cheval qui tient en main une épée de bronze. On voit là encore des colonnes de jaspe qui supportent une coupole d'or, renfermant une idole de Mars; puis une coupole de lapis-lazuli sur quatre piliers, au sommet de laquelle sont des images du Soleil et de la Lune, en la forme d'homme et de femme; une coupoule de cuivre rouge contenant l'idole de Vénus sous la figure d'une femme, ayant au-dessous d'elle un homme en émeraude; cet homme tient un livre qui renferme des secrets et qu'il semble lire.

Le roi plaça dans les autres trésors des richesses, des joyaux, des parures en quantité qu'on ne peut évaluer. Sur la porte de chaque ville, il mit des talismans de formes toujours variées, pour en défendre l'entrée. Il remplit chacune d'elles de pierres précieuses, d'émeraudes, d'or, d'argent et de cuivre rouge, de toutes sortes d'œuvres d'art, d'onguents composés, de poisons meurtriers. Il marqua d'un signe chaque porte pour la désigner, et il creusa

1. نشادر, ammoniac. Dimichqui, *Cosmographie*, 80 et 130, distingue l'ammoniac volatil et l'ammoniac minier. Il y a en Chine, dit-il, des montagnes de ce dernier sel.

dessous un passage souterrain. Entre Djaldjalah, qui est la ville dans laquelle il avait dessiné le jardin, et chacune de ces trois autres villes, la distance était de vingt milles; et entre les trois villes de sept milles. Sa ville de Djaldjalah était reliée à ses autres villes par des conduits souterrains, et de même les autres étaient reliées entre elles. On trouve la description de ces villes merveilleuses dans chaque bourg de l'Égypte, gravée sur les pierres, ainsi que dans tous les anciens livres des Égyptiens, et plus particulièrement dans les temples des étoiles. On lit dans les cahiers des anciens prêtres l'histoire du roi Nekrâous, avec tout ce que nous avons rapporté, et avec la mention de plusieurs autres merveilles exécutées de son temps et qui périrent dans le déluge, ou qui furent ensevelies sous les sables quand la vertu des talismans cessa.

Nekrâous régna cent soixante-sept ans et mourut. On lui fit un sépulcre et on y déposa avec lui des merveilles en grand nombre. Il avait désigné pour son successeur son fils Miṣrâm.

Miṣrâm.

Miṣrâm, fils de Nekrâous, bâtit au Soleil un temple de marbre revêtu d'or, au milieu duquel il plaça un cheval de substance azurée, monté par une figure du Soleil en or rouge; il tendit autour de cette statue des voiles de soie, et il ordonna de faire brûler devant elle des parfums. Il mit aussi dans le temple un candélabre de verre clair, orné d'une pierre tournante qui éclairait mieux que n'importe quel flambeau. Puis il y établit des desservants, et il y fit célébrer quatre fêtes par an. On dit que l'Égypte (Miṣr) a été nommée de son nom, et que Miṣrâm, fils de Cham,

s'appela ainsi d'après lui, parce qu'il trouva son nom gravé sur les pierres; Filémoun, le prêtre, l'avait instruit de l'histoire d'Égypte.

Ce Miṣrâm avait un lion qui lui servait de monture, et il avait pour compagnon le génie qui avait servi son père. Quand ce génie vit comme il s'adonnait au soin des temples et au culte des étoiles, il lui ordonna de se cacher aux regards des hommes, et il alluma sur son visage une clarté si grande que personne ne pouvait le regarder. On l'invoqua alors comme un Dieu. Il demeura ainsi caché pendant trois ans, et il nomma pour régner à sa place un des descendants d''Arbâḳ qui était prêtre.

On dit que lorsque Miṣrâm eut été élevé à cet état, les Satans l'emportèrent au milieu de la mer. Là ils firent pour lui la forteresse blanche, et ils placèrent dessus une idole du Soleil, sur laquelle ils écrivirent son nom et l'histoire de son règne. Ils y dressèrent aussi une idole de cuivre sur laquelle ils écrivirent : « Je suis Miṣrâm le géant, le découvreur de secrets, le vainqueur, le dominateur; j'ai établi les talismans sûrs, les images qui parlent, les bornes dans la mer qui arrêtent les navigateurs, afin que l'on sache après moi qu'il n'y aura pas d'autres rois tels que moi; et tout cela s'est passé dans le temps de la félicité. » Il y avait dans le jardin de ce prince un arbre qui donnait toutes espèces de fruits, une coupole de cristal rouge ayant à son sommet une idole qui tournait avec le soleil. Des Satans étaient préposés à sa garde, quand venait la nuit, et empêchaient que personne ne sortît du royaume.

Miṣrâm est le premier qui construisit des bains chauds. Le peuple d'Égypte désira le revoir et le lui fit dire par son lieutenant. Il commanda alors

aux hommes de se réunir dans une salle haute, et il leur apparut sous une figure si majestueuse que leurs cœurs furent saisis de terreur. Ils se prosternèrent devant lui et ils l'invoquèrent; et il leur fit apporter des mets et des boissons; ils mangèrent et burent, puis retournèrent chez eux. Après ce jour, ils ne le revirent plus. Ce roi fut plus savant dans l'art des devins qu'aucun de ses aïeux.

ʿAnḳâm le prêtre.

Après lui régna Anḳâm le prêtre[1]. Il fut un roi juste. Il construisit une ville merveilleuse près d'el-ʿArîch, qu'il entoura de défenses et de talismans puissants. On dit qu'Idrîs parut de son temps. Il vécut peu.

ʿArbâḳ.

Après lui régna son fils ʿArbâḳ[2], fils d'ʿAnḳâm. Ce fut un tyran; il se livra le premier à la chasse des fauves. Il exécuta des merveilles, entre autres un arbre de fer avec des rameaux, qu'il enduisit de drogues composées; des bêtes fauves de toute espèce s'y laissaient attirer, et la chasse en était alors facile. On lit dans les livres des Égyptiens que Hârout et Mârout[3] parurent de son temps. Ils apprirent aux

1. A et Ibn Iyâs, 10, ont ʿIkâm, عيقام. V. ci-dessus, p. 164. Il y a à partir d'ici une lacune dans M.

2. عرباق. Ibn Iyâs, 10, a Ariâk. V. ci-dessus, p. 166.

3. Les deux anges Hârout et Mârout sont mentionnés dans le *Coran*, II, 96; V. la note. Kazwini, *Kosmographie*, I, 61, rapporte des traditions à leur sujet. C'étaient, dit-il, deux anges qui, au commencement du monde, trouvant l'homme bien faible et bien prompt à prévariquer, avaient accepté d'être soumis à leur tour aux

Égyptiens toutes sortes d'incantations, et après le déluge ils se transportèrent dans la terre de Bâbel; 'Arbâḳ s'instruisit auprès d'eux. Une captive usa de ruse contre ce roi et l'empoisonna. Sa mort demeura secrète pendant quelque temps. Lorsqu'on se fut impatienté de n'en pas avoir de nouvelles, un jeune homme, fils de Neḳrâous, nommé Loudjîm[1], vint pour l'attaquer avec une troupe d'hommes; ils le trouvèrent gisant sur son lit, à demi décomposé. Ils allumèrent un feu pour le brûler. Puis ils rassemblèrent les femmes qui se trouvaient dans le jardin et toutes ses femmes, et ils les brûlèrent avec lui. Ils délivrèrent les captives et les rendirent à leurs familles. Le peuple en fut dans une grande joie.

Loudjîm.

Loudjîm régna alors. Il se montra au peuple, portant le diadème de son père, et il s'assit sur son trône. Il rassembla les hommes devant lui, et il leur rappela combien 'Arbâḳ avait été injuste et tyrannique, comment il avait outragé les femmes, versé le sang, ruiné les temples, injurié les prêtres. Il dit qu'il était l'héritier de son père et de son aïeul, et plus digne de leur héritage que tout autre. Il promit au peuple de le gouverner avec douceur et justice, de s'occuper de ses affaires et d'écarter de lui tous les maux. Les assistants furent satisfaits de ses paroles et lui répondirent : « Tu es digne du royaume; nous

épreuves de la vie terrestre. Ils ne tardèrent pas à succomber, et Dieu leur ayant donné le choix de subir leur châtiment en ce monde ou en l'autre, il préférèrent le subir en ce monde. Alors Dieu les précipita dans un puits de la terre de Bâbel, et les y fit attacher la tête en bas. Ils doivent rester ainsi jusqu'à la fin des temps.

1. A, Louhîm, لوحيم ; Ibn Iyâs, 10, Loudjîm, لوجيم .

te souhaitons la prospérité tout le long de ta vie. » Puis ils se retirèrent joyeux. Il ordonna la restauration et l'agrandissement des temples. Il s'entoura de prêtres; il les vénéra et marcha dans la voie de la justice. Les corbeaux se multiplièrent extraordinairement de son temps, dévastant les moissons. Il fit construire quatre phares de cuivre, sur les côtés d'Emsous, et il plaça dans chaque phare l'image d'un corbeau tenant un serpent qui se retournait contre lui. Depuis lors les Égyptiens n'eurent plus à souffrir de ces oiseaux, jusqu'au déluge dans lequel ce phare fut détruit.

Khaṣlîm.

Parmi les rois d'Égypte se trouve Khaṣlîm[1]. Ce roi avait une sœur magicienne qui possédait une esclave remarquablement intelligente et belle. Il s'éprit d'amour pour cette jeune fille, et demanda à sa sœur de la lui céder pour épouse. Elle refusa. Le roi insista. Elle en fut irritée, s'éloigna, bâtit un temple où elle se mit au service de Vénus pendant quelque temps. Puis elle vit Vénus lui apparaître et lui parler. La déesse lui commandait de livrer la jeune fille à son frère et lui interdisait de lui faire obstacle plus longtemps. Elle obéit donc. Lorsque la jeune fille fut venue chez le roi, elle s'en fit estimer et aimer pardessus toute autre femme, et elle lui donna un fils qui fut son fils unique. Mais les autres femmes en devinrent jalouses et elles commencèrent à rechercher sa perte. Le principal vizir du roi, connaissant l'amour que le roi lui portait, venait la visiter tous les

1. A, خصليم; Ibn Iyâs, 11, Haslîm, حصليم.

jours et s'empressait de satisfaire à toutes ses requêtes. Les femmes profitèrent de cette circonstance pour l'accuser en même temps que le vizir, afin de satisfaire leur envie et leur haine. Elles en parlèrent donc au roi avec toute la ruse dont elles étaient capables; le roi les écouta; il ordonna la mort de la femme et du vizir, en défendant d'en informer sa sœur, ni aucun des sages. Mais la nouvelle se répandit; quelqu'un en fit part à la sœur du roi; celle-ci dépêcha un courrier à celui qui avait ordre de les tuer, lui demandant d'avoir pitié d'eux jusqu'à ce qu'elle pût voir le roi. Elle accourut alors chez son frère et lui dit : « Quel ordre as-tu donné au sujet de ton vizir et de ta servante? » Il répondit : « J'ai appris sur eux telle et telle chose. — Peux-tu conclure, reprit-elle, une affaire aussi grave qu'un meurtre sur des indices incertains, et sans en traiter avec les sages ni avec les hommes considérables de ton royaume? » Il dit : « Je n'ai pu me maîtriser. — Les rois, répliqua-t-elle, ne doivent pas se décider à la hâte, avant d'avoir étudié les affaires. » Là-dessus, le roi commanda de surseoir à leur exécution. Il les fit examiner, et il reconnut la fausseté de la dénonciation. Il expulsa aussitôt de son palais toutes les femmes qui y avaient pris part.

Khaṣlîm est le premier qui construisit un nilomètre (miḳiâs) pour mesurer la crue du Nil. Il assembla des savants et des géomètres qui élevèrent une maison de cristal sur le bord du Nil; ils placèrent en son milieu une petite piscine de cuivre qui contenait de l'eau en quantité pesée, et sur le bord de la piscine ils posèrent deux aigles de cuivre, mâle et femelle. Au commencement du mois où s'ouvrait la crue, on allait à la maison; les prêtres y entraient, en présence

du roi, et discouraient devant lui jusqu'au moment où l'un des deux aigles sifflait. Si c'était le mâle qui sifflait, on savait que la crue serait complète ou en excès; si c'était la femelle, elle serait en défaut. De plus, on connaissait la hauteur de l'eau à ce que chaque doigt dont elle croissait dans cette piscine correspondait à une coudée de crue dans le Nil. Lorsqu'on eut construit ce nilomètre, on draina les champs, on établit des ponts, on jeta sur le Nil le grand pont qui existe encore aujourd'hui au pays de Nubie.

Le fils de ce roi s'appelait Harṣâl[1], fils de l'eunuque de Vénus, à cause d'une vision qu'avait eue sa sœur. Cet enfant fut nourri par sa tante; elle lui donna une éducation très recherchée et elle lui fit épouser vingt femmes choisies parmi les filles des plus grands princes. Elle bâtit pour lui une ville qu'elle orna de nombreuses merveilles, et qu'elle décora de peintures; elle y dessina des jardins et elle y construisit un bain chaud monté sur des colonnes par lesquelles l'eau arrivait toute chaude, sans qu'on eût besoin de feu. Khaṣlîm mourut et fut déposé dans son sépulcre.

Harṣâl.

Après lui régna son fils Harṣal. Harṣâl se transporta dans un palais souterrain[2] et il y habita. Il bâtit une ville qui est l'une des plus riches en merveilles. Au milieu il dressa une idole du Soleil qui tournait avec cet astre, regardant l'Occident le soir et l'Orient le matin. On dit que c'est lui le premier qui construisit un souterrain sous le Nil. Il sortit de son royaume

1. A, Housâl, هوصال ; M, plus loin, Harsâl, هرصال ; Ibn Iyâs, II, Kefâl, قفال.
2. A, سرب ; Ibn Iyâs, II, سرداب.

sous un déguisement, traversa la terre et les nations, jusqu'à ce qu'il fut arrivé à Bâbel. Il vit ce que les rois de ce pays avaient fait de merveilles : il connut l'état de cet empire, le mode de son gouvernement, la manière dont s'y traitaient les affaires. Noé, dit-on, naquit de son temps.

Harṣâl eut vingt enfants, près de chacun desquels il plaça un Nâẓir, c'est-à-dire un chef des prêtres. Les Coptes disent qu'après vingt-sept ans de règne, il se fixa dans le temple que lui avait affecté son père, pour y vivre solitaire. Les affaires de son peuple continuèrent à bien aller durant sept ans; mais des contestations et des disputes se produisirent alors entre ses frères. Les chefs des prêtres se réunirent en vue de choisir parmi eux un roi qui ferait rentrer les autres dans l'obéissance. Ils s'assemblèrent dans le palais du roi; le chef des prêtres se leva, prononça un discours, rappela les mérites de Harṣâl, la prospérité de l'empire sous son règne, les bienfaits qu'il avait semés, puis dit comment l'assemblée croyait nécessaire d'élire un nouveau roi parmi ses frères; que si Harṣâl était vivant et revenait, il ne les blâmerait pas d'en avoir agi ainsi, parce qu'ils n'avaient en vue que de maintenir son royaume et d'en prévenir la ruine; mais que s'il ne revenait pas, ce nouveau roi serait son successeur, comme selon la coutume. On approuva son discours et l'on choisit pour régner le plus âgé des fils du roi, nommé Ḳadrachân[1].

1. A, قدرشان; M, Nadsân, ندسان; Ibn Iyâs, II, Tadrasân, تدرسان.

Ḳadrachân.

Ḳadrachan marcha sur les traces de son père; le peuple lui donna de grands éloges. Il construisit un château de bois qu'il décora de superbes peintures, où il représenta les étoiles et qu'il tendit de tapis. Il fit porter ce château sur l'eau et y alla pour se divertir. Un jour qu'il s'y trouvait, il s'éleva un grand vent, le Nil s'accrut soudain, le château fut brisé et le roi se noya. Il avait envoyé ses frères dans les villes de l'intérieur et il s'était contenté d'une seule femme, fille de son oncle. Elle lui avait donné un fils qui resta son fils unique. Cette femme était magicienne; elle avait par ses enchantements excité l'amour du roi; celui-ci s'était isolé pour jouir d'elle à son aise, et s'était déchargé des affaires sur un de ses vizirs. Lorsqu'il fut mort, comme nous l'avons dit, cette femme cacha la nouvelle; elle continua à faire transmettre par le vizir les ordres et les défenses, et le peuple demeura sous son obéissance l'espace de neuf ans. Mais les frères du roi, voyant que son absence se prolongeait, réunirent de grandes forces, mirent à leur tête l'un d'eux, Chamroud[1] le géant, et marchèrent sur Emsous. La magicienne, femme de Ḳadrachân, fut avertie de leur approche; elle donna ordre au vizir d'aller à leur rencontre et de leur livrer bataille; ainsi fit-il, mais il fut vaincu et tué, avec un grand nombre de ses soldats; les assaillants entrèrent dans la ville d'Emsous. Ils pénétrèrent dans la demeure royale, et, ne voyant pas le

1. A. Nimroud, نمرود; M. Chamroud, شمرود et Samroud, سمرود. Il y a une lacune dans Ibn Iyâs.

roi, ils furent certains de sa mort et reconnurent que sa femme avait agi par ruse.

Chamroud.

Chamroud, fils de Harṣâl, frère de Ḳadrachân, s'assit sur le trône et gouverna le peuple. Son règne fut heureux; il changea ce qui avait déplu dans le gouvernement de son frère et, s'étant emparé de ses richesses et de ses trésors, il les partagea entre ses autres frères. Il voulut rechercher la magicienne et son fils pour les mettre à mort. Mais il n'en avait point de nouvelles, parce que cette femme s'en était allée dans sa ville d'origine, dans le Ṣa'îd, au milieu de ses parents qui étaient tous magiciens et prêtres. Elle implora leur secours, leur parla, leur fit connaître que son fils devait être roi après son père, que son père l'avait désigné, et lui avait ordonné à elle-même de leur faire part de cette volonté. Ils la crurent et, voyant que le jeune homme était expulsé de son royaume et que Nemrod l'en avait dépouillé injustement, ils s'armèrent en grand nombre pour sa défense. Le fils de la magicienne se mit à leur tête et marcha contre Chamroud. Sa mère lui avait préparé toutes sortes de talismans capables de donner la mort, et des machines incendiaires. Chamroud et ses frères vinrent à sa rencontre avec une grande foule de suivants et d'hommes d'armes; mais ils furent mis en déroute et se dispersèrent dans les montagnes. Le fils de la magicienne entra dans le palais du roi, s'assit sur le trône et coiffa la tiare de son père. Il régna, en suivant ses traces, sous le nom de Tousidoun[1].

1. A. توسدون; M. Nousidoun, نوسيدون.

Tousidoun.

Tousidoun était jeune; sa mère gouverna pour lui. Il fit périr tous ceux qui avaient été partisans de Chamroud, et il le fit lui-même rechercher jusqu'à ce qu'on l'eût retrouvé. On s'empara du roi vaincu et on le lui amena enchaîné. Tousidoun rassembla le peuple pour le lui faire voir. On attacha la tête du captif à un pilier et ses pieds à un autre; sa taille, à ce que disent les Coptes, était de vingt coudées. La reine le fit déposer dans une maison et le confia à des hommes de sa garde, qui devaient le tuer le jour de sa fête. Mais Chamroud poussa dans la nuit un cri si fort, que l'un des gardes en mourut de frayeur et que les autres s'enfuirent. Quand la reine connut cette aventure, elle ordonna de le coucher à terre, et elle vint en personne ordonner d'allumer du feu près de lui. Puis elle commanda qu'on lui coupât les membres l'un après l'autre, et qu'on les jetât dans le feu, ce qui fut fait, et ainsi on en finit avec lui.

Le roi grandit, devint prêtre, astrologue et magicien ; les Satans lui bâtirent une coupole de verre sphérique, qui faisait un tour pendant que la sphère céleste en faisait deux ; ils représentèrent dessus les étoiles ; avec cet appareil on connaissait les secrets de la nature et les sciences du monde. Après qu'il eut régné six ans, le roi perdit sa mère ; elle avait recommandé qu'on déposât son corps sous une idole de la lune après qu'on l'aurait embaumé ; après sa mort, elle continua à les instruire de plusieurs merveilles et à leur répondre lorsqu'ils l'interrogeaient. Le peuple vénéra son fils, parce qu'il se présentait à lui sous différentes formes. Il régna cent ans. En

mourant il ordonna de faire une idole de verre transparente en deux morceaux, d'y placer son corps après l'avoir enduit d'aromates, de souder les deux parties de l'idole et de la dresser dans le temple. On lui célébrerait une fête chaque année dans laquelle on lui apporterait des offrandes ; il commanda aussi qu'on enterrât sous lui ses trésors. On fit comme il l'avait ordonné.

Sarbaḳ.

Après lui régna son fils Sarbâḳ[1]. Il marcha sur les traces de son père et de son aïeul. Un homme des descendants de Ṭarbîs[2], fils d'Adam, venant de la contrée de l'ʿIrâḳ, s'était rendu maître de la Syrie, et avait formé le projet de conquérir l'Égypte. Mais il comprit qu'il ne viendrait pas à bout de ce dessein, à cause de l'habileté des Égyptiens dans la magie. Alors il imagina de venir en Égypte déguisé, pour y connaître les hommes et pour y apprendre certains de leurs secrets. Il vint donc avec une petite troupe de compagnons, et ils atteignirent une forteresse située sur les frontières d'Égypte. Les gardes leur demandèrent leurs intentions. Ils répondirent qu'ils étaient des marchands, et qu'ils cherchaient un pays où ils pourraient se fixer et apporter leurs richesses. On les retint en prison, et on envoya au roi un rapport à leur sujet. Or le roi avait eu un songe, dans lequel il s'était vu sur le haut d'un phare ; un gros oiseau avait fondu sur lui pour le ravir, et, dans sa crainte, il s'était

1. A, سرباق ; M, Charbâk, شرباق, et ailleurs Charnâk ou Sarnâk, شرناق, سرناق ; Ibn Iyâs, 11, Sarkâk, سرقاق.
2. A, طربيس ; Sarâbis, سرابيس.

écarté au point de tomber presque du phare ; l'oiseau avait passé à côté de lui sans lui faire de mal. Le roi s'était éveillé plein d'effroi, avait fait appeler le chef des prêtres, lui avait raconté sa vision. Le prêtre lui avait expliqué qu'un roi convoitait son royaume, mais qu'il ne pourrait s'en emparer. Le prêtre, par des observations, connut ensuite que ce roi était déjà entré dans le pays. Le roi d'Égypte rapprocha cette consultation du rapport que lui faisaient les gardiens de la forteresse. Il envoya quelques-uns de ses compagnons, pour s'assurer des étrangers et les lui amener, en leur donnant ordre de les faire passer par toutes les provinces de l'Égypte, et de leur montrer les talismans, les idoles et les différentes merveilles qu'elles contenaient. Ces gens conduisirent donc les captifs jusqu'à Alexandrie, puis ils les ramenèrent à Emsous ; ils leur en firent voir les merveilles, ainsi que le jardin fondé par Miṣrâm et les différentes images magiques. Les étrangers, remplis d'étonnement de ce qu'ils avaient vu, furent ensuite présentés au roi Sarbâḳ. Les prêtres qui l'entouraient firent paraître toutes sortes de merveilles; ils allumèrent devant le roi un feu qui ne laissait approcher que ses amis et qui ne faisait mal qu'à ceux qui nourrissaient quelque mauvais dessein contre lui. On les fit passer un à un devant ce feu qui ne nuisit à aucun d'eux. Le prince étranger vint le dernier, et, lorsqu'il s'approcha du foyer, la flamme se jeta sur lui ; il recula épouvanté. Sarbâḳ alors l'interrogea avec menaces, connut ses intentions et ordonna sa mort. On le ramena dans la forteresse où il avait été arrêté ; il y fut attaché au gibet la face tournée vers la Syrie, contre une grande colonne de pierre portant cette inscription : « Celui-ci est un tel, fils d'un tel, qui régna sur la Syrie ; il

a désiré secrètement la ruine de ce royaume, et il a recherché ce qu'il n'a pu atteindre, mû par une pensée injuste et coupable. C'est pourquoi il a été puni. » On laissa aller ses compagnons en leur disant : « Vous auriez dû périr pour vous être joints à cet homme qui voulait le mal de cet empire, mais le roi a pitié de vous ; il vous commande de sortir du pays et de n'y plus rentrer jamais. » Ils s'enfuirent, heureux d'être saufs, et ils racontèrent toutes les merveilles qu'ils avaient vues à tous ceux qu'ils rencontrèrent ; et les rois, en les entendant, perdirent la pensée de rien entreprendre contre l'Égypte.

Du temps de Sarbâḳ furent exécutées de nombreuses merveilles ; entre autres choses, ce roi fit dans sa capitale un canard de cuivre, élevé sur des colonnes ; lorsqu'un étranger entrait d'un côté quelconque et par n'importe quelle porte, ce canard battait des ailes et chantait. On arrêtait l'étranger et on se rendait compte de ses desseins. On conduisit aussi vers les villes de l'Occident un canal dérivé du Nil, sur les bords duquel on éleva des demeures et des monuments ; et l'on planta des arbres sur ses rives. Sarbâḳ régna cent trente ans.

Sahlouḳ.

Il eut pour successeur son fils Sahlouḳ[1]. Sahlouḳ était savant, astronome et prêtre. Il régna selon la justice. Il partagea l'eau du Nil entre plusieurs branches exactement mesurées, qu'il envoya dans les diverses régions. Il organisa l'administration et établit

1. A, Sahloun, سهلون ; M, Sahlouk, سهلوق ; Ibn Iyâs, II, Chahlouk, شهلوق.

dans l'empire sept castes. La première caste comprenait le roi, ses enfants, les gens de sa maison, le chef des jurés, le chef des prêtres, le grand vizir, le gardien du sceau royal et le conservateur du trésor. La seconde caste comprenait des officiers de divers rangs, chargés de percevoir les impôts, de surveiller la production dans tout le royaume, de présider aux métiers, à la culture et au partage des eaux. La troisième caste était formée des prêtres, des desservants des temples et de leurs eunuques, des valets de chambre du roi, des intendants, chargés de recueillir les fruits, les parfums, les petits des bœufs et des moutons, les poussins mâles et autres choses analogues, pour la table du roi, ainsi que des échansons et d'autres officiers de ce genre. Dans la quatrième caste étaient les astronomes, les médecins, les philosophes, etc. La cinquième était celle des chefs de culture, des officiers préposés aux moissons et à l'élevage des chevaux. Dans la sixième se trouvaient les maîtres des métiers et les pourvoyeurs des vivres, les inspecteurs chargés d'examiner chaque année les produits des différents arts, les experts ayant mission de désigner les principaux chefs-d'œuvre et de les apporter dans le trésor du roi. Enfin la septième caste comprenait les veneurs pour la chasse des fauves, des oiseaux et des lions, avec les fonctionnaires chargés de recueillir leur sang, leur fiel, leur graisse et leur chair, pour les médecins, qui les faisaient entrer dans la composition des drogues. Ce roi prescrivit qu'un artisan appartenant à un métier n'avait point le droit de passer dans un autre. Il institua des châtiments pour les mauvais ouvriers et des récompenses pour les bons. Les baladins et les chanteurs étaient classés dans la caste royale.

Ce même prince fit encore bâtir des villes, élever des monuments et des phares; il répandit dans les arts des méthodes nouvelles, il régularisa le cours des eaux et fit produire aux arbres des fruits extraordinaires. Sur le haut des montagnes il plaça des pierres qui divisaient le vent, qui barraient le passage aux étrangers ainsi qu'aux oiseaux, aux lions et aux fauves. Il régna sur son peuple selon l'équité et selon la justice; à chaque classe d'hommes il fit correspondre une classe de prêtres chargés de les enseigner, à partir de leur première enfance. Ces prêtres rapportaient chaque jour au roi tout ce qu'ils entendaient dire.

Il construisit encore un temple aux coupoles lumineuses et il y alluma un feu perpétuel en l'honneur de la lumière. Les Coptes croient qu'il est le premier qui éleva un temple au feu. On dit que Djem[1], le Persan, qui bâtit aussi un temple au feu et qui institua ce culte en Perse, le fit à l'imitation de Sahlouķ, le roi d'Égypte. Le motif qui porta Sahlouķ à instituer ce culte est le suivant.

Il eut un songe dans lequel son père lui apparut et lui dit : « Va-t'en sur telle des montagnes d'Égypte : tu y verras une ouverture faite de telle façon ; à l'entrée de cette ouverture tu trouveras une vipère à deux têtes qui, en te voyant, te montrera les dents. Prends avec toi deux petits oiseaux, mâle et femelle ; quand tu verras la vipère, sacrifie-les et jette-les-lui. Elle prendra leurs deux têtes et ira se cacher dans un trou proche de l'ouverture. Entre alors, avance jusqu'au fond de la caverne ; tu verras une grande femme de lumière chaude et sèche, au visage éblouis-

1. A. Homeïr, حمير ; M, Ham, حم . V. les *Prairies d'or*, IV, 45.

sant et répandant une grande chaleur. N'approche pas d'elle, car tu serais brûlé ; mais arrête-toi devant elle et salue-la : elle te parlera. Tu écouteras ses paroles, tu les méditeras et tu feras ce qu'elle t'aura dit ; cela te procurera beaucoup de gloire ; car cette femme garde les trésors de ton aïeul Miṣrâm, déposés par lui sous les villes merveilleuses. » Après ces mots, la vision disparut. Sahlouḳ, en se réveillant, se mit à méditer sur ce songe, avec grand étonnement, et il résolut de faire ce que son père lui avait ordonné. Il monta donc à la montagne, emportant les deux oiseaux, et il exécuta toutes les prescriptions de son père, jusqu'au moment où il arriva devant la femme. Il la salua ; elle lui demanda s'il la connaissait. Il répondit : « Non, je ne t'ai jamais vue avant cet instant. » Elle reprit : « Je suis l'image du feu vénérée chez les nations disparues. Je veux maintenant que mon souvenir se réveille. Construis-moi un temple ; allumes-y un feu perpétuel et unique ; institue en mon honneur une fête annuelle, qui sera célébrée en ta présence et en celle de ton peuple. Je te promets en retour une assistance qui augmentera ta gloire et fortifiera ton empire ; j'écarterai de toi et des tiens quiconque voudrait te nuire ; et je te découvrirai les trésors de ton aïeul Miṣrâm. » Sahlouḳ assura la divinité de son obéissance ; et elle lui découvrit les trésors que son aïeul avait cachés sous les villes merveilleuses, en lui indiquant la manière de les atteindre et de se sauver des esprits qui les gardaient. Quand elle eut achevé, il lui demanda comment il pourrait la revoir lorsqu'il aurait besoin de l'interroger. Elle répondit : « Pour ce qui est de ce lieu-ci, n'y reviens plus désormais ; mais lorsque tu désireras me voir, jette dans le feu que je t'ai ordonné d'allumer, telles

et telles choses; » et elle les lui énuméra; et elle lui enseigna les offrandes, les victimes et les baumes qu'il devrait lui présenter. « Alors, ajouta-t-elle, je te parlerai, et je te renseignerai sur tous les événements bons et mauvais qui auront lieu dans ton pays. » Le roi, à ces mots, éprouva une grande joie. Puis la figure disparut et la vipère revint. Il sortit aussitôt, et lorsqu'il fut hors de ce lieu, il en boucha l'ouverture. Il se mit à exécuter sans délai ce qui lui avait été ordonné. Ayant découvert les trésors de son aïeul, il transporta dans Emsous et dans d'autres villes des merveilles innombrables.

Parmi ces trésors se trouvait une coupole montée sur sept piliers. On lit dans les feuillets des Coptes que cette coupole est appelée coupole du jugement. Elle fut construite à la suite d'un jugement inique rendu par un prêtre. Un homme du peuple était venu trouver ce prêtre pour lui dénoncer sa femme, se plaignant d'être repoussé par elle. Il l'aimait, disait-il, beaucoup, mais elle le haïssait, et il demandait au prêtre de la faire comparaître. Cette femme était de la famille du prêtre. Il la préféra à son époux et il ordonna à celui-ci de la congédier. L'époux n'obéissant pas, le prêtre le fit mettre en prison et le traita avec beaucoup de dureté. Or cet homme était un artisan. Il réunit tous ceux de ses compagnons qui étaient au courant de son affaire et de la conduite de sa femme, et qui savaient combien elle était mauvaise avec lui, tandis qu'il était bon pour elle. Ces gens reconnurent l'injustice du prêtre et ils le dénoncèrent au ministre du roi. Le prêtre fut mandé devant lui et interrogé. Il répondit qu'il n'avait jugé que selon la justice. Le ministre fit comparaître après lui un chef des prêtres et les témoins qu'avait réunis l'artisan. Ils furent unanimes à reconnaître

l'iniquité de la sentence rendue par le prêtre. Là-dessus le ministre tira l'homme de prison et y mit le prêtre à sa place, puis il commanda que la femme fût châtiée et ramenée à son mari. Toute la cause fut ensuite rapportée au roi qui décida que ce prêtre serait rayé du rang sacerdotal et tenu en prison tant que bon lui semblerait.

Mais le roi conserva de cette affaire une certaine inquiétude ; il craignit que la même chose n'arrivât à d'autres prêtres, et que son autorité et son peuple n'eussent à souffrir, si la justice n'était pas rendue comme il le désirait. Il passa la nuit dans le trouble et la méditation, et, le matin venu, il consulta la divinité au moyen des formules, des parfums et des encensements qu'elle lui avait indiqués. L'image lui apparut et lui parla. Il la pria de lui construire un instrument qui lui permît de reconnaître l'injustice avec certitude et de distinguer l'oppresseur de l'opprimé. L'image lui commanda d'édifier un temple sur plan heptagonal et d'y ouvrir sept portes, une sur chaque face. Au milieu il élèverait une coupole de cuivre jaune, en haut de laquelle il peindrait les sept étoiles. Sur la première porte il mettrait l'image d'un lion couché et, vis-à-vis de lui, celle d'une lionne couchée en cuivre. Il leur offrirait un quartier de lion et les encenserait avec le poil de ce fauve. Sur la seconde porte il placerait l'image d'un taureau et d'une vache ; il leur sacrifierait un veau et les encenserait avec son poil. Sur la troisième porte, l'image d'un porc et de sa femelle, auxquels il sacrifierait un porc et qu'il encenserait avec son poil. Sur la quatrième porte, l'image d'un bélier et d'une brebis, auxquels il sacrifierait un agneau et qu'il encenserait avec son poil. Sur la cinquième porte, l'image d'un renard

et de sa femelle, auxquels il sacrifierait un aiglon et qu'il encenserait avec son plumage. Il maculerait les visages de toutes ces idoles avec le sang des victimes, puis il brûlerait le reste des offrandes et en placerait les cendres sous le seuil des portes. Il établirait des desservants et entretiendrait dans ce temple des flambeaux allumés nuit et jour pendant sept jours. « Lorsque tu auras fait tout cela, lui dit la divinité, affecte à chacune des sept castes que tu as constituées, l'une de ces sept portes ; que la porte du lion soit pour la caste royale et les autres portes pour les autres castes, selon leur ordre. Lorsque des gens en procès s'approcheront de l'une de ces images, le coupable s'y trouvera attaché, l'image le saisira d'une étreinte violente, le tourmentera et le fera souffrir au point qu'il confessera la vérité, l'image mâle s'occupant des hommes et l'image femelle des femmes. Ainsi tu pourras distinguer l'oppresseur et l'opprimé. Lorsqu'un homme juste sera appelé devant l'une de ces images, il ne lui arrivera rien ; lorsque ce sera un coupable, ses deux jambes fléchiront, sa langue sera paralysée et il ne pourra plus bouger qu'il n'ait rendu justice à son adversaire. » Le roi se hâta de faire construire ce temple sur le plan qui lui avait été donné et que l'on exécuta avec la plus grande perfection. Dès lors il fut délivré des soucis que lui causait le gouvernement des hommes, étant certain que, grâce à ces images, aucun d'eux ne pouvait impunément en léser un autre. Ce temple subsista jusqu'au déluge ; il y périt avec beaucoup d'autres merveilles de l'Égypte.

Sous le règne de Sahlouḳ furent élevés beaucoup de monuments. On écrivit sur des feuillets sa vie et les merveilles qu'il avait accomplies, ainsi que la manière

de composer beaucoup de drogues et de fabriquer des automates. Il ordonna que l'on déposât ces traités, avec les feuillets sur lesquels était écrite sa vie, et avec ses trésors, dans le tombeau qu'il s'était préparé. Il avait fait construire ce tombeau dans la région occidentale, et il y avait placé des secrets et des merveilles. Lorsqu'il mourut, on exécuta ses ordres.

Après lui régna son fils Sourîd[1]. Sourîd et tout le peuple du royaume montrèrent à la mort de Sahlouḳ une tristesse telle qu'on n'en avait jamais témoignée à la mort d'aucun roi. Sahlouḳ avait régné cent-quatre-vingt-dix-neuf ans. Toute sa cour et beaucoup de ses sujets demeurèrent un mois devant son tombeau à gémir et à se lamenter. On institua des gardes chargés de veiller sur sa sépulture et des desservants pour entretenir tout ce qu'elle contenait.

Sourîd.

Sourîd s'assit sur le trône de son père. Il marcha sur les traces de Sahlouḳ dans la justice et dans l'équité, s'occupa de développer la culture de la terre, gouverna ses sujets avec douceur, et leur fit même part de ses biens et de ceux de ses proches. Il est le premier qui établit l'impôt foncier en Égypte, et qui imposa les artisans selon leurs moyens; le premier aussi qui ordonna d'entretenir les malades et les infirmes aux frais du Trésor. Il bâtit des phares, dressa des monuments, des talismans, des temples, et

1. A, سوريد; M, Sourendîn, سورنديين; Ibn Iyâs, II, Sourîd, سوريد; l'*Égypte de Murtadi*, 27, Saurid fils de Sahaloc; Maqrizi, 321, Sourid.

la prospérité de l'empire fut plus grande sous son règne qu'elle n'avait jamais été. Le peuple l'aima et le combla de louanges.

Il construisit un miroir de substance composée, dans lequel il voyait les climats du monde avec leurs parties habitées et leurs parties désertes et tout ce qui se produisait en eux. Ce miroir était placé sur un phare de cuivre, au milieu de la ville d'Emsous. Les Coptes disent qu'il fut fabriqué principalement à Miṣr. On y voyait tous les voyageurs qui venaient vers l'Égypte de toutes les directions, et l'on pouvait prendre des précautions contre eux. Ce roi fut aussi le premier qui tint des registres, où il écrivait après chaque jour ce qui s'y était passé et ce qu'il avait fait; il plaçait ces feuillets dans sa bibliothèque, et au bout de chaque mois il les transportait dans le trésor, auprès des feuillets des anciens rois, après y avoir apposé son sceau. Il extrayait ce qu'il y avait de meilleur dans ces annales et le faisait graver sur la pierre. Il recueillait de même les chefs-d'œuvre qui étaient exécutés de son temps, les merveilles qui y étaient produites; et il récompensait par des dons généreux les artisans auteurs de ces chefs-d'œuvre.

Au milieu de la capitale il éleva la statue d'une femme assise et tenant sur son sein un enfant qu'elle semblait allaiter. Toute femme atteinte en son corps de quelque maladie touchait la partie correspondante dans le corps de cette statue, et son mal cessait; ainsi, si son lait venait à diminuer, elle lui touchait les mamelles, et il augmentait; si elle voulait s'attirer les faveurs de son époux, elle lui touchait le visage avec de la graisse parfumée, en lui disant : « Obtiens-moi ceci ou cela. » Si une femme avait son enfant malade, elle faisait de même avec l'enfant de la statue, et le

sien guérissait; si ses enfants étaient d'un caractère difficile, elle lui touchait la tête, et ils s'adoucissaient. Les jeunes filles en obtenaient aussi du soulagement, et si une femme adultère posait sa main sur elle, elle en éprouvait un trouble si profond que malgré elle elle avouait son crime[1]. Pour ce qui concernait les œuvres de la nuit, on visitait la statue la nuit, et pour les œuvres du jour on la visitait le jour. Cette idole accomplit de nombreuses merveilles jusqu'au temps du déluge où elle fut détruite. On lit cependant dans un livre copte qu'elle ne fut dressée qu'après le déluge et que les Égyptiens de ce temps allaient la visiter et lui rendaient un culte. Son image est reproduite dans tous les berba d'Égypte et peinte en plusieurs couleurs. On dit que les inventeurs de cette idole furent les disciples du prêtre Filémoun. Ce sont eux d'ailleurs qui enseignèrent aux Égyptiens tous leurs arts. Nous reparlerons d'eux dans la suite de ce livre.

Sourîd exécuta encore beaucoup de merveilles, et parmi elles l'idole que l'on appelle Bokras[2], qui est composée de plusieurs substances employées en médecine. Cette idole avait la propriété de combattre les empoisonnements et diverses maladies. On savait par elle quels malades étaient susceptibles de guérir; on les traitait et on les nourrissait d'après certains signes qui paraissaient en elle, et le malade revenait à la santé. Souvent le traitement consistait à laver la partie de la statue correspondante à celle d'où souffrait le malade et à lui faire boire l'eau qui avait servi à cette ablution. L'on voyait bientôt son mal cesser.

Sourîd est le constructeur des deux pyramides que

1. Nous sommes obligé de voiler les expressions trop brutales du texte arabe.

2. A, بكرس; M, Nadas, ندس; l'*Égypte de Murtadi*, 34, Bekres.

l'on attribue à Cheddâd, fils d'ʿÂd. Les Coptes nient[1] que les ʿAdites aient jamais envahi leur pays non plus que les Amalécites, car ils disent que les Égyptiens pouvaient par leur magie se défendre contre quiconque les attaquait. El-Harâbioun[2] parle de même. Abou Maʿchar a rapporté cette opinion dans son *Livre des myriades*[3].

Le motif de la construction des pyramides par Sourîd fut la vision que nous avons rapportée en son lieu. Il fit venir ses prêtres et ses astronomes et leur raconta comment la sphère était descendue vers lui sous la figure d'une femme, comment la terre avait été bouleversée avec tous ses habitants et comment le soleil s'était éclipsé. Ils lui prédirent alors le déluge avec toutes ses circonstances.

Le fait est raconté dans un livre d'histoire qui fut transmis aux Coptes par deux frères et retrouvé dans un tombeau sur la poitrine d'un mort. Les Coptes disent que ces deux hommes étaient les descendants d'un Égyptien de l'ancienne Égypte, qui s'était sauvé du déluge en montant avec Noé dans l'arche. Il avait cru au prophète, et il avait emmené avec lui ses deux fils. On le dit un fils de Miṣrâm, fils de Cham; c'était un personnage éminent et très instruit. Il est écrit dans ce livre que le roi Sourîd bâtit dans le Ṣaʿîd trois villes et qu'il y plaça plusieurs merveilles. Dans

1. Le morceau qui suit, sur la construction des pyramides, est en grande partie reproduit par Maqrizi, p. 321 à 324, et attribué à Ibrahim fils de Wasîf Chah.

2. A, الحرابيون. Ce mot paraît cacher un nom d'auteur, de forme grecque; l'*Égypte de Murtadi* a : « Armelius, auteur du *Livre des illustres.* » M a : el-Khawâs, الخواص.

3. Abou Maʿchar est un célèbre astronome mort en 272 de l'hégire. Son livre des myriades d'années, *Kitâb el-Olouf*, est cité par Hadji Khalfa, V, 50; l'auteur y décrit les temples et les grands édifices bâtis dans le monde en chaque millénaire.

la suite nous aurons l'occasion de reparler de ces deux frères.

Donc on lit dans ce livre que Sourîd, fils de Sahlouḳ, ayant eu la vision que nous avons dite, en fit part à Fîlémoun, chef des prêtres, et ordonna aux prêtres de consulter les étoiles, pour voir quels événements menaçaient la plus grande partie du monde. Ils se mirent aussitôt en observation; ils étudièrent le ciel avec beaucoup de soin et ils trouvèrent qu'un prodige descendant du ciel et sortant de terre, amènerait l'engloutissement de presque tous les hommes : ce prodige devait être un grand déluge, après lequel rien ne subsisterait. Le roi demanda si cet événement se reproduirait plusieurs fois ou s'il s'accomplirait une fois pour toutes. Ils observèrent encore et répondirent que la race humaine avec ses empires reparaîtrait comme auparavant, ainsi que toutes choses sur terre. Alors le roi fit construire des berba et de grands monuments, pour lui et pour les siens, afin d'y garder leurs corps et toutes les richesses qu'ils y déposeraient. Il fit inscrire dessus, sur les toits, sur les murs, sur les colonnes, tous les secrets des sciences dans lesquelles excellaient les Égyptiens plus que toute autre nation; et il y fit peindre l'image des grandes étoiles et des astres inférieurs, avec des signes permettant de les reconnaître. On y grava encore le nom des plantes et leurs propriétés, la manière de construire les talismans, leur description, les règles du calcul et de la géométrie. Tous ceux qui connaissent les livres et la langue de l'Égypte peuvent se servir de ces images et de ces inscriptions.

Les prêtres dirent au roi que lorsque ces événements auraient lieu, ils se produiraient sur le monde

tout entier, sauf sur une très petite partie; et le temps de leur réalisation serait celui où le Cœur du Lion viendrait dans la première minute de la tête du Cancer, les étoiles en ce moment occupant les positions suivantes : la lune en conjonction avec le soleil serait dans la première minute du Bélier; Zaous[1], c'est-à-dire Jupiter, serait à 29° des Poissons; Mars à 28°,5′ de la même constellation; Aphroditè[2] ou Vénus à 29°,3′; Hermès ou Mercure à 27°; Saturne[3] dans la Balance; l'apogée de la lune à 5° et quelques minutes dans le Lion. Le roi ayant entendu ce rapport dit aux prêtres : « Maintenant cherchez si, après cet événement, il s'en produira un autre venant du ciel sur la terre et qui sera l'opposé de celui-ci, je veux dire la destruction du monde par le feu. » Ils lui firent connaître que oui. « Cherchez donc, dit-il, quand cela arrivera. » Ils reprirent leurs observations et trouvèrent que ce déluge de feu aurait lieu lorsque le Cœur du Lion serait dans la dernière minute du degré 15 du Lion, que le Soleil[4] serait dans la même minute en conjonction avec Saturne[5] et en trine (ta<u>t</u>lî<u>t</u>) par rapport à la Tête, que Mars serait dans le Lion en marche oblique[6], et Mercure dans la même minute que lui; la Lune[7] dans le Verseau, en conjonc-

1. A, زاوس ; M, Zâouch, زاوش ; transcription de Ζεύς.

2. A, Aphrodida, افروديضى ; M, Aphrodita, افروديطى ; transcription de Ἀφροδίτη.

3. Le ms. A ajoute le mot والجوزة, qui manque dans M.

4. M, اقليدس وهو الشمس, Iklîdos qui est le soleil. Iklidos peut être corrigé en Ilious, ايليوس, Ἥλιος.

5. M, Krawis, قرويس, pour Kronnos, قرونس, Κρόνος.

6. غير مستقيم السير.

7. M, سيليني وهو القمر, Silîna qui est la lune; transcription de Σελήνη.

tion avec la Queue, à douze parties[1]; Vénus à l'opposite d'elle en marche droite[2]; Mars dans le Lion en marche droite. A ce moment-là le soleil recouvrirait la terre d'une manière inconnue jusqu'alors. Les prêtres rapportèrent tout cela au roi et lui dirent : Lorsque le Cœur du Lion aura accompli deux tiers de tour[3], il ne restera plus sur terre aucun animal vivant qui ne soit frappé et ne meure, et lorsqu'il aura accompli un tour complet, le système des sphères sera détruit.

Le roi ordonna là-dessus de dresser de hauts monuments, de scier des dalles énormes, d'extraire le plomb de la terre d'Occident et de faire rouler des rochers de la région d'Oswân; c'était de grands rochers noirs que l'on traînait sur des chariots. Il en fit les assises des trois pyramides, l'orientale, l'occidentale et la colorée; cette dernière est tout entière en pierres colorées blanches et noires. On dit que les constructeurs avaient des feuillets de bois de palmier sur lesquels étaient des écritures, et qu'après avoir extrait chaque pierre et l'avoir taillée, ils plaçaient dessus un de ces feuillets; ils donnaient alors une impulsion à la pierre, et elle s'en allait jusque hors de portée de leur vue. Ils revenaient près d'elle et faisaient de même jusqu'à ce qu'ils l'eussent amenée en place. Les constructeurs taillaient ensuite chaque dalle de façon à fixer en son milieu une tige de fer; ils plaçaient dessus une autre dalle percée d'un trou en son milieu; et la tige entrait dans le trou. Ils coulaient alors du plomb autour de la dalle et dans le trou pour que l'ajustage fut parfait.

1. فى اثنى عشر جزءا.
2. مستقيم السير.
3. A a par erreur : trois tours. M, deux tiers de tour.

On décora les pyramides de peintures, d'inscriptions, de figures, capables de confondre l'imagination. Les portes en furent placées à quarante coudées sous terre, dans des souterrains faits de plomb et de pierre; la longueur de chaque souterrain était de cent cinquante coudées. La porte de la pyramide orientale se trouvait du côté de l'Orient, à une distance de cent coudées du milieu de la face. La porte de la pyramide occidentale était du côté de l'Occident, également à la distance de cent coudées du milieu de la face; elle correspondait avec la porte du souterrain. La porte de la pyramide colorée en pierres de deux couleurs, était du côté du Nord, éloignée aussi de cent coudées du milieu la face; on creusait jusqu'à atteindre la porte du souterrain correspondant et on passait de là à la porte de la pyramide. La hauteur de chacune des pyramides fut de cent coudées royales, équivalentes à cinq cents coudées de nos jours. La longueur de chaque face était de cent coudées; les faces s'élevaient perpendiculairement jusqu'à quarante coudées[1], puis elles s'inclinaient de façon à former des arêtes aiguës qui se rejoignaient au sommet. On commença leur construction dans le temps de la félicité; les peuples s'assemblèrent pour les voir et furent émerveillés. Quand elles furent finies, on les recouvrit d'étoffes de soie chamarrées, depuis le haut jusqu'en bas, et l'on institua en leur honneur une fête à laquelle ne devait manquer personne dans l'empire.

Ensuite le roi ordonna d'y construire des magasins en pierres de silex de diverses couleurs. Il emplit la pyramide occidentale d'objets en émeraude,

1. Cette partie verticale était la base enfoncée dans le sol.

d'images faites avec les substances des astres, de talismans merveilleux, d'outils de fer de qualité remarquable, d'armes qui ne rouillaient pas, de verres qui ployaient sans casser, de toutes espèces de plantes simples et composées, de poisons meurtriers et d'une foule d'autres choses qu'il serait trop long de décrire. Dans la pyramide orientale, il transporta des idoles des étoiles, des coupoles sphériques, des merveilles construites par ses aïeux, des idoles avec l'encens qu'on devait leur offrir, des feuillets contenant les histoires de l'Égypte ancienne, le récit des vies des rois et les dates des événements qui les avaient traversées; d'autres feuillets renfermant l'annonce de ce qui devait arriver en Égypte jusqu'à la fin des temps, avec la description de la marche des étoiles fixes et des influences exercées par elles en chaque instant. Il y plaça aussi des vases contenant des drogues et d'autres choses analogues. Dans la troisième pyramide, il fit déposer les corps des prêtres dans des cercueils de silex noir, et près de chaque prêtre il fit mettre des feuillets où étaient relatées les merveilles qu'il avait faites et l'histoire de toute sa vie. Les prêtres étaient alors classés par ordre. Le premier ordre était celui des Nâẓirs[1], c'est-à-dire des prêtres qui avaient servi les sept étoiles pendant sept ans chacune. Le mot Nâẓir signifie, chez eux, celui qui possède la totalité de la science. Le second ordre comprenait les prêtres qui avaient servi six étoiles; le troisième ceux qui en avaient servi cinq, et ainsi de suite, et chacun de ces sept ordres avait un nom. Le roi plaça le long des côtés de la pyramide, les cercueils des prêtres, selon leurs ordres, et, près de leurs corps, il déposa les

1. L'*Égypte de Murtadi*, 46, Caters.

ouvrages qu'ils avaient écrits sur des feuillets d'or et dans lesquels ils avaient consigné le passé et l'avenir et l'indication des merveilles accomplies par chacun d'eux. Dans les murailles, il installa des idoles qui exécutaient de leurs mains toutes sortes d'œuvres d'art, en les disposant selon leur rang et leur puissance. Il écrivit la description de leurs opérations, la manière de les accomplir et l'utilité qu'on en devait tirer. Au moyen de gravures et d'images, il décrivit la nature de toutes choses, la science des lois et les lois de toutes les sciences. Ensuite il entassa dans les pyramides les trésors des étoiles, formés des présents qui avaient été apportés à leurs idoles, et les trésors des prêtres; il y avait là une somme de richesses que l'on ne peut évaluer.

Enfin il donna un garde à chaque pyramide. Le gardien de la pyramide orientale fut une idole rayée de blanc et de noir, avec deux yeux ouverts et fulgurants. Cette idole était assise sur un trône et tenait une espèce de lance. Lorsqu'un homme la regardait, elle poussait un cri terrible qui lui faisait perdre le sens; il tombait évanoui par terre, et, ne pouvant plus se relever, il mourait sur la place. Le gardien de la pyramide occidentale fut une idole de silex rayé : elle était debout, tenait en main une espèce de lance et portait un serpent sur la tête. Si un homme approchait d'elle, le serpent sautait sur lui, s'enlaçait autour de son cou et l'étouffait; puis il venait reprendre place sur la tête de l'idole. Le gardien de la pyramide colorée fut une petite idole en aétite[1], debout sur un piédestal. Elle attirait tout homme qui la regardait, et

1. حجر البهت, pierre d'el-Baht, aétite ou pierre d'aigle. Cf. Maqrizi, 325. — La ville fabuleuse d'el-Baht et la pierre que l'on y extrayait sont mentionnées par Ibn al-Fakih, 71.

le laissait mourir à ses pieds. Quand toutes ces choses eurent été établies, le roi Sourìd les confia à la surveillance des esprits invisibles et il leur offrit des sacrifices, afin qu'ils écartassent quiconque voudrait approcher sans leur apporter les offrandes convenues et sans accomplir en leur honneur les rites déterminés.

Les Coptes disent que les pyramides portent une inscription peinte dont l'interprétation en arabe est celle-ci : « Moi, Sourìd, le roi, j'ai bâti ces pyramides en tel temps. J'ai achevé de les construire en six ans. Que quiconque viendra après moi et se croira un roi aussi grand que moi, les détruise en six ans ; et qu'il sache qu'il est plus facile de détruire que d'édifier. J'ai aussi revêtu ces pyramides de soie : que ceux qui viendront après moi les en revêtent à leur tour. » Dans un très long espace de temps ces monuments sont restés intacts. Quant à les revêtir de soie, c'est ce qu'aucun roi ne pourrait faire sans dépenses excessives et sans une véritable folie.

Une tradition porte aussi que lorsque el-Mamoun[1] fut venu en Égypte et qu'il eut vu les pyramides, il voulut en détruire une pour savoir ce qu'elle renfermait. On lui dit : « Vous ne pourrez pas. » Il répondit : « Du moins nous pourrons y ouvrir une brèche. » Et il y fit la brèche que l'on y voit encore, en calcinant la pierre avec du feu, en la fondant avec du vinaigre, en la frappant avec des béliers et en enlevant les déblais à l'aide de pieux de fer. Il dépensa à ce travail une somme considérable. On trouva alors que l'épaisseur de la muraille était d'environ vingt coudées. Lorsqu'on eut percé la muraille, on vit de l'autre côté du trou

1. A a par erreur : er-Réchìd. L'anecdote qui suit est reproduite par Maqrizi, 326, et rapportée par lui à l'*Akhbâr ez-Zémân* de Maçoudi.

un vase vert contenant des monnaies d'or, et le poids de chaque dînâr était d'une de nos onces; il y avait mille de ces dînârs. Les ouvriers furent étonnés de cette découverte et n'en comprirent pas la signification. Ils en informèrent Mamoun et ils lui apportèrent l'or et le vase. Mamoun se montra émerveillé à la vue de cet or, en constatant combien il était pur, brillant et rouge; puis il dit : « Montrez-moi le compte de ce que vous avez dépensé pour cette brèche. » On calcula et l'on trouva précisément la valeur de cet or, rien de plus ni de moins. Et Mamoun et sa cour demeurèrent stupéfaits que cette dépense eût pu être calculée d'avance depuis si longtemps, et que l'on eût pu connaître exactement la place où la brèche serait faite. Ces hommes avaient vraiment atteint un degré de science auquel aucun autre peuple n'est parvenu, et auquel nous n'atteignons pas, ni nous, ni nos semblables. On dit que le vase dans lequel fut trouvée la somme, était en émeraude et que Mamoun le fit porter dans son trésor. C'est l'une des merveilles qu'il rapporta d'Égypte.

Parmi les faits[1] extraordinaires relatifs à l'Égypte on cite encore les suivants. Après que Mamoun eut ouvert cette brèche dans la pyramide, les ouvriers continuèrent à travailler plusieurs années. Ils finirent par y pénétrer, et ils descendirent le long d'une pente qui s'enfonçait dans le monument. Les uns revinrent saufs, d'autres périrent. Il y a une foule de traditions à ce sujet.

Vingt hommes convinrent ensemble de pénétrer dans la pyramide et de n'en pas ressortir avant d'en avoir atteint le fond, ou d'y mourir. Ils prirent avec

1. Ici se termine la lacune du ms. B.

eux des vivres et de la boisson pour deux mois. Ils emportèrent de quoi faire du feu, avec des chandelles, des cordes, des pics et tous les instruments dont ils pourraient avoir besoin. Ils entrèrent dans la pyramide ; ils descendirent le premier couloir en pente et le second. En continuant à marcher sur le sol de la pyramide, ils virent des chauves-souris grosses comme des aigles qui leur tapaient le visage, puis ils arrivèrent devant un orifice d'où sortait un vent froid qui ne cessait pas. Ils voulurent y pénétrer, mais le vent éteignit leurs flambeaux ; ils les placèrent dans du verre, et ils revinrent à l'orifice pour tâcher d'y entrer. Or ils virent que le fond de ce trou était fermé par une grosse dalle de substance précieuse, et ils comprirent que là se trouvaient les corps des rois, avec leur or et leurs trésors. Mais ils ne savaient comment y descendre. L'un d'eux leur dit : « Attachez-moi avec des cordes, et faites-moi glisser dans ce conduit, jusqu'à ce que j'atteigne la dalle. Peut-être que je découvrirai le moyen de la lever. » On fit comme il avait dit : ses compagnons l'attachèrent avec des cordes par le milieu du corps ; et ils le descendirent dans le trou ; il y resta longtemps, ses compagnons tenant toujours les cordes ; mais à la fin le trou se referma sur lui. En vain les autres firent-ils tous leurs efforts pour le retirer ; ils ne purent plus le dégager. Ils entendirent ses os qui craquaient ; puis une voix terrifiante les fit tomber évanouis. Dès qu'ils revinrent à eux ils cherchèrent à sortir. Ils n'y réussirent qu'avec beaucoup de peine ; plusieurs étant tombés en gravissant les couloirs, furent abandonnés par les autres et périrent. Ceux qui survécurent sortirent enfin des pyramides ; comme ils s'étaient assis ensemble à leur pied, ils virent sortir de terre devant

eux celui de leur compagnon qui avait péri dans le trou et qui semblait être vivant ; il leur parla en un langage énigmatique, et il leur dit des mots dont ils ne comprirent pas le sens ; mais ses paroles leur furent expliquées plus tard par un savant du Ṣaʿîd. Elles signifiaient : « Tel est le sort de celui qui convoite les trésors qui ne sont pas pour lui. » Après avoir prononcé ces mots, l'homme se tut et retomba mort. Ils emportèrent son corps. Soupçonnés de meurtre ils furent arrêtés et conduit devant le wâli, et là ils racontèrent ce qui leur était arrivé.

On lit dans une autre tradition que des hommes entrèrent dans les pyramides, allèrent jusqu'au fond et en firent le tour. Ils aperçurent une sorte de chemin dans lequel ils s'avancèrent, et ils y trouvèrent une espèce de vase, d'où l'eau s'égouttait sans décroître ; ils ne comprirent pas ce que c'était. Ils parvinrent ensuite à un endroit qui ressemblait à une salle carrée dont les murailles étaient faites de petites pierres carrées, colorées et magnifiquement belles. L'un d'eux prit une de ces pierres, la mit dans sa bouche et aussitôt ses oreilles se trouvèrent assourdies par le vent. Il dut endurer cette incommodité tout le temps qu'il fut en cette compagnie. Ces hommes vinrent ensuite en un lieu où ils virent de grands tas d'or monnayé, frappé avec une extrême perfection. La valeur de chaque pièce était de mille dînârs. Ils en prirent une, mais ils ne purent plus marcher ni se mouvoir et ils furent obligés de la rejeter. En un autre endroit ils virent un sofa sur lequel était assis un cheïkh en granit[1] vert, enveloppé dans un manteau et ayant devant lui de petites statues en forme d'en-

1. A, حنتم ; M, حننم ou صتم.

fants qu'il semblait enseigner. Ils en prirent une, mais ils ne purent plus se mouvoir. Ils rencontrèrent encore dans ce chemin une maison fermée d'où sortait un bourdonnement et un ronflement effrayants ; ils ne s'en approchèrent pas et passèrent. Ils entrèrent dans une salle carrée où ils virent un coq en pierre précieuse, debout sur un pilier vert, et dont les yeux éclairaient toute la salle. Aussitôt qu'ils se furent approchés de lui, il poussa un cri terrible, battit des ailes, et ils le laissèrent. Ils passèrent près d'une idole de pierre blanche, ayant la figure d'une femme pendue la tête en bas ; à ses côtés, deux lions de pierre semblaient vouloir la dévorer. Ils s'en écartèrent et continuèrent leur route. Ayant ainsi longtemps marché, ils parvinrent en un point où ils aperçurent devant eux un rayon de jour ; ils le suivirent et ils atteignirent un orifice par où ils ressortirent sur des rochers ; à la porte de l'orifice ils remarquèrent deux statues de pierre noire armées de javelots. Cela les étonna ; ils marchèrent ensuite dans une pente, et après l'avoir suivie pendant tout un jour, ils se virent ramenés aux pyramides par le dehors. Ce fait arriva au temps où 'Abd Allah, fils d''Abd el-Malik[1], était gouverneur de l'Égypte. Ces hommes étant venus lui raconter leur aventure, il envoya quelqu'un pour rechercher avec eux l'orifice par où ils étaient sortis ; mais ils tournèrent pendant plusieurs jours à cette même place sans pouvoir le retrouver, et malgré leur étonnement, ils ne découvrirent ni sentier, ni ruse qui pût les y conduire. Celui qui publie ce récit a trouvé une pierre précieuse qu'il a vendue pour une grosse somme.

1. B et M ont : Yézîd fils d'Abd el-Mélik, et l'*Égypte de Murtadi*, 58 : Yézîd fils d'Abd el-Mélik fils d'Abd Allah. V. Abu'l-Mahâsin, I, 232.

On raconte que du temps d'Aḥmed, fils de Ṭouloun, des hommes entrèrent dans les pyramides et qu'ils trouvèrent dans l'arcade d'une de leurs salles une cruche[1] de verre ; ils la prirent, la rapportèrent. Un homme de leur troupe s'égara ; ils allèrent à sa recherche, mais il vint au-devant d'eux nu et ricanant, et leur dit : « Ne vous inquiétez pas de me chercher. » Puis il retourna en courant jusqu'à l'entrée de la pyramide. Ils comprirent que le génie s'était emparé de lui. Cette aventure s'ébruita, ou un homme de la bande trahit ses compagnons ; le sultan prit la cruche et défendit à tout le monde l'entrée des pyramides. La cruche fut pesée et l'on trouva qu'elle renfermait sept *raṭl* de verre blanc et limpide. Un savant se leva et dit : « Les anciens rois n'ont rien fait en vain, cet objet doit avoir une utilité. » Puis il la remplit d'eau et la pesa de nouveau ; il trouva que son poids était resté exactement le même.

On raconte que des hommes entrèrent dans les pyramides avec un jeune garçon pour en tirer plaisir. Ils virent venir à eux un esclave nègre, armé d'une canne dont il se mit à leur donner des coups terribles. Ils s'enfuirent aussitôt, abandonnant leurs vivres, leurs boissons et une partie de leurs vêtements. La même chose arriva, dit-on, à d'autres personnes dans le berba d'Ikhmîm.

Un homme et une femme entrèrent dans la pyramide pour s'y livrer ensemble à la fornication ; ils furent jetés à terre, et saisis d'un délire furieux qui dura jusqu'à leur mort.

Il est dit dans certains feuillets des Coptes que le roi Sourîd, après avoir entendu les prêtres lui annon-

1. A et B, اشنان ou اشنانة ; M, اسنانة.

cer qu'un feu sortirait du signe du Lion et consumerait le monde, fit pratiquer des souterrains dans les pyramides; le Nil pouvait être amené dans ces souterrains et déversé de là sur plusieurs points du territoire occidental et de la terre du Ṣa'ìd. Le roi remplit ces canaux de merveilles, de talismans et d'idoles.

Certains Coptes racontent que le roi Sourìd, après avoir entendu le rapport des astronomes, leur dit : « Voyez encore si quelque autre catastrophe menace ce pays. » Ils observèrent et répondirent : « Il est menacé d'un déluge qui en submergera la plus grande partie ; il sera aussi dévasté pendant plusieurs années, après lesquelles sa prospérité renaîtra. — Quelle sera, demanda le roi, la cause de cette dévastation? » Ils répondirent : « Un roi massacrera son peuple et prendra ses richesses. — Et ensuite? demanda-t-il. — La prospérité du pays renaîtra par le meurtre de ce roi. — Et ensuite? — Des hommes monstrueux, venant du côté du Nil, l'envahiront et en occuperont la plus grande partie. — Et ensuite ? — Ils traverseront son Nil et ils emmèneront son peuple en captivité. » Sourìd ordonna que leurs prédictions fussent inscrites sur les pyramides, sur les monuments et sur les rochers.

Un homme de la terre d'Occident, de ceux qui font métier d'aller sur des chameaux porter du poisson[1] aux oasis, a raconté qu'il avait dû passer une nuit au pied des pyramides; ayant entendu du bruit et une espèce de bouillonnement qui ne cessait point, il fut saisi de crainte, et s'éloigna ; il vit alors, autour de la pyramide briller des feux et il les observa pendant longtemps, jusqu'à ce qu'il fût vaincu par le sommeil.

1. A, سمك ; B et M, du lait, سمار.

Le lendemain matin, en s'éveillant, il vit à côté de ses poissons d'autres poissons ; fort étonné, il replaça sur son chameau le poisson qui lui appartenait, et il se hâta de revenir à Fosṭâṭ, se jurant bien de ne plus jamais retourner aux pyramides.

Les Berba ont aussi des histoires qu'il serait trop long de rapporter. Il existe chez les Coptes des traditions concernant les esprits gardiens des pyramides et des Berba. D'après ces traditions, l'esprit de la pyramide méridionale a la figure d'une femme nue, fort belle et dont la chevelure est divisée en deux. Lorsqu'elle veut saisir un homme, elle lui rit à la figure, puis elle l'attire à elle ; s'il approche, elle s'empare de lui et il perd la raison. Plusieurs personnes ont vu errer cette femme autour de la pyramide à l'heure du midi ou bien au coucher du soleil. L'esprit de l'autre pyramide est un jeune garçon imberbe, nu, de couleur jaune, dont la chevelure est divisée en deux; on l'a vu aussi souvent tourner autour du monument. L'esprit de la pyramide colorée a la forme d'un cheïkh marin portant un panier et ayant en main des encensoirs comme ceux des églises. On trouve ces traditions dans tous les recueils[1].

Le Berba d'Ikhmîm a, selon la croyance du peuple, pour esprit, un jeune garçon noir et nu. L'esprit du Berba de Semenoud[2] est un cheïkh au teint sombre, à la chevelure longue et à la barbe courte. L'esprit du Berba de Ḳofṭ a la figure d'une servante noire qui porte un petit enfant nègre. L'esprit du Berba de Denderah[3] a la figure d'un homme à tète de lion et

1. A, فى جميع الابرونيات; B et M, الافرونيات...
2. A, سميرا; B, سهيرا; M, اسمنود.
3. A, دنونبه; B, دبرومة; M, دندرة.

à deux cornes. L'esprit du Berba de Bouṣìr a la figure d'un cheïkh blanc, vêtu comme un moine et portant un livre. L'esprit du Berba d''Adi[1], la figure d'un berger vêtu et muni d'un bâton. Les pyramides de Dahchour ont des esprits que l'on peut voir lorsqu'on en approche de quelque côté que ce soit et à toute heure du jour. Il existe, pour chacun de ces monuments, certaines offrandes et certains encensements qui permettent d'accéder à leurs trésors, et des pactes peuvent être passés entre leurs esprits et les hommes.

Sourìd régna cent sept ans. Les prêtres lui avaient fait connaître d'avance le temps de sa mort. Il légua le pouvoir à son fils Hardjìt[2] avec tous les enseignements dont il aurait besoin, et il lui donna l'ordre de déposer son corps dans la pyramide, au lieu qu'il s'était préparé; il recommanda qu'on l'embaumât dans le camphre et qu'on portât près de lui les outils précieux, les armes et les instruments qu'il avait réunis d'avance. Hardjìt exécuta tout ce qu'il lui avait commandé, puis il prit en mains le pouvoir.

Hardjìt.

Hardjìt suivit les traces de son père; il fit prospérer le royaume, se montra juste et miséricordieux envers les hommes et s'attira l'amour du peuple. Il bâtit la première des pyramides de Dahchour et il y porta beaucoup de richesses et de pierreries. Il se plut à rassembler de l'argent, s'occupa d'alchimie, fit

1. A, عدنا; B et M, عدى.

2. A, Houdjit, هوجيت; B et M, Hardjit, هرجيت; M écrit aussi Hardjib, هرجيب, de même que l'*Égypte de Murtadi*, 67; Ibn Iyâs, 12, Houdjib, هوجيب.

exploiter les mines; chaque année il enterrait les trésors qu'il avait amassés dans le cours de l'année. Ayant eu affaire avec une de ses esclaves, il la relégua à l'extrémité de l'Occident, et il fit bâtir pour elle une ville, dans laquelle on dressa un monument où étaient inscrits le nom et l'histoire de cette femme[1]. Il envoya demeurer avec elle toutes les femmes âgées de sa maison. Lorsqu'un homme en frappait un autre, il lui faisait couper les doigts, et lorsqu'un homme volait de l'argent à un autre, il devenait son esclave. Il fit élever des phares, des œuvres d'art, des talismans, et son règne dura quatre-vingt-dix-neuf ans, après lesquelles il mourut.

Ménâous.

Il eut pour successeur son fils Ménâous[2]. Ménâous était géant, violent et cruel. Il opprima les hommes, versa le sang, outragea leurs femmes. Il dissipa les trésors de ses pères[3], et bâtit un château d'or et d'argent; il y conduisit des canaux qui roulaient sur un sable de pierres précieuses. Cette demeure dépassait en beauté ce qui peut être raisonnablement fait. En même temps il négligea les affaires du pays, il livra à ses courtisans l'honneur des femmes du peuple et il se fit amener à lui-même les femmes avant leur mariage. Des hommes aux passions mauvaises vinrent de tous côtés l'entourer; ses sujets le haïrent

1. L'*Égypte de Murtadi*, 68 : on donna à cette ville le nom de cette princesse qui s'appelait Domeria.

2. A et B, مناوس ; M, Menâouch, مناوش, et Menâwîn, مناوين ; l'*Égypte de Murtadi*, 69, Menaos ; Ibn Iyâs, 12, Menkâouch, منقاوش.

3. C'est la leçon de M ; A a : il s'empara des trésors de Bâbel, et B, la même leçon que A, avec Bâbek au lieu de Bâbel.

et son règne fut maudit. Si quelqu'un lui résistait, il était jeté dans le feu. Ménâous envoya un géant nommé Ḳarmâs[1], de la descendance d'Idrîs, fils d'Adam, contre les peuples de l'Occident. Ce capitaine tua de sa propre main un grand nombre d'hommes. C'était le plus grand héros du temps; il périt ensuite, et le roi le pleura; il fut, comme les rois, enseveli dans les pyramides. On dit aussi qu'on lui fit un tombeau près duquel on éleva un monument où l'on grava son nom et l'histoire de ses campagnes.

Ménâous régna soixante-treize ans et mourut. Il fut enterré dans les pyramides auprès de ses aïeux, dans un sarcophage de marbre blanc orné de lames d'or et de pierres précieuses. On déposa auprès de lui une grande partie de ses trésors, de ses richesses et de ses merveilles.

Afrâous.

Il eut pour successeur son fils Afrâous[2]. C'était un prince savant en toutes les sciences; il tint une conduite opposée à celle de son père, fut juste envers ses sujets et rendit à leurs maris les femmes que son père avait prises. De son temps on construisit une coupole dont la longueur était de cinquante coudées, et la largeur de cent coudées, et au sommet de laquelle étaient placés des oiseaux qui ne cessaient de chanter toutes sortes d'airs avec des voix très mélodieuses. Ce roi éleva au milieu de sa capitale un phare de cuivre, surmonté par une tête d'homme en

1. A, قرناس; B, Bernâs, برناس; M, Ternâs, ترناس.

2. A, افراوس; B, Abrous, ابروس; M, Afrouch, افروش; Ibn Iyâs, 13, Akrouch, اقروش.

cuivre qui criait à chaque heure. Chaque fois qu'on entendait son cri, on savait qu'une nouvelle heure commençait, et quiconque l'écoutait connaissait le nombre des heures écoulées. Il fit aussi un autre phare sur lequel il plaça une coupole de cuivre doré, qu'il enduisit de divers onguents; au coucher du soleil, cette coupole brillait d'un tel éclat qu'une grande partie de la ville en était éclairée comme en plein jour; cette clarté n'était éteinte ni par les vents ni par les pluies; mais quand venait le jour, elle s'affaiblissait devant la lumière du soleil. On dit que ce souverain fit présent à ed-Darmachîl, roi de Bâbel, d'un flacon d'émeraude haut de cinq empans, pour qu'il le plaçât dans la maison des offrandes. Ce flacon fut, ajoute-t-on, retrouvé après le déluge. On raconte encore qu'il éleva dans la montagne orientale une grande idole, dressée sur un piédestal, enduite d'onguents jaunes, ornée d'or, dont le visage était toujours tourné vers le soleil, jusqu'à ce que l'astre se couchât à l'Occident; la statue continuait ensuite à tourner pendant la nuit, de façon à se retrouver le matin en face du soleil.

On dit qu'Afrâous désirait avoir un fils et qu'il épousa trois cents femmes dans l'espoir qu'elles lui en donneraient un; mais son vœu ne fut pas exaucé. En effet, raconte-t-on, c'est de son temps que les matrices des femmes et des bêtes devinrent stériles et que la mort commença à sévir, parce que le Tout-Puissant avait résolu de faire périr le monde par le déluge. On dit qu'aussi, en ce temps-là, les lions devinrent si nombreux qu'ils menaçaient d'entrer dans les maisons. On essaya de les combattre au moyen de talismans protecteurs et de machines de jet; ils s'éloignaient quelque temps, puis revenaient.

Le peuple s'en plaignit au roi, et lui fit remarquer que c'était là un effrayant prodige. Le roi ordonna que l'on creusât des sillons et qu'on les remplît de feu, pour attirer les lions par de la fumée que le vent porterait jusqu'à eux. L'on fit ainsi et les lions, attirés par l'odeur, vinrent se précipiter sur ces feux où ils périrent.

Sous ce règne des villes furent fondées dans la région occidentale; elles furent submergées par le déluge, avec la plupart des autres villes d'Égypte. Les pluies cessèrent de tomber; l'eau du Nil diminua; les semences périrent de sécheresse, sous les vents trop chauds; beaucoup d'autres maux atteignirent les hommes. Ils essayèrent de se défendre de la chaleur à l'aide de talismans; mais après avoir cessé un instant, les vents brûlants recommençaient à souffler.

On rapporte que ces prodiges funestes furent accomplis par un magicien dont Ménâous avait jadis enlevé la femme. Par les ressources de son art, ce magicien annula peu à peu la vertu des talismans d'Égypte, car il existe en face de chaque talisman des puissances capables d'en détruire la force, d'autres talismans qui peuvent le combattre. C'est ce qui permit à Bokht-Naṣṣar le Persan de conquérir l'Égypte, bien qu'elle fût défendue par tous ses princes. Après donc que ce magicien eut annulé la vertu des talismans, il déchaîna sur le pays toutes sortes de calamités; il rendit vaine aussi la conjuration contre les crocodiles; et les Égyptiens furent tourmentés par ces maux, surtout par la privation d'eau, et châtiés de cette façon terrible, tant qu'ils ne se furent pas rendu compte de la cause de leurs malheurs. Ils la découvrirent un jour que l'un des disciples du

magicien, ayant reproché à son maître le mal qu'il faisait à son peuple, celui-ci, irrité contre lui, lui souffla au visage et lui enleva la vue. Le disciple alla se plaindre au vizir du roi; le vizir rapporta l'affaire à son souverain. Le roi se fit amener le disciple; celui-ci ayant comparu instruisit le roi de la véritable cause de ces fléaux. Alors Afrâous envoya contre le magicien une troupe de gens armés, chargés de s'en saisir; mais le magicien, voyant venir ces hommes, produisit une fumée qui obscurcit leur vue. De la fumée se dégagea une vapeur enflammée qui se répandit entre eux et lui. Les soldats, remplis de frayeur, s'enfuirent et revinrent informer le roi de ce qui leur était arrivé.

Le roi ordonna qu'on rassemblât tous les magiciens. Or c'était la coutume dans leur corps qu'ils prêtassent serment aux souverains, en s'engageant à les servir avec fidélité, à ne jamais les trahir, à n'entreprendre contre eux aucune œuvre nuisible. Si quelqu'un d'eux manquait à sa parole, on rasait sa maison, le fisc s'emparait de ses biens, et le souverain avait le droit de le mettre à mort avec toute sa famille. Étant ainsi liés vis-à-vis des rois, ils n'osaient point trahir leurs serments.

Lorsque tous les magiciens furent réunis devant Afrâous, ce prince leur expliqua l'affaire qui l'occupait, comment le magicien s'était rendu infidèle à sa foi et comment il avait fait éclater beaucoup de calamités parmi le peuple. « Si vous ne trouvez pas moyen de le combattre, ajouta-t-il, je vous ferai tous périr. » Les magiciens demandèrent un délai pour examiner l'affaire. Le roi, ayant retenu leurs femmes et leurs enfants comme otages, le leur accorda. Lorsqu'ils furent sortis du palais, les magiciens se consultèrent l'un l'autre en disant : « Nous connaissons la

science d'Adjnâs[1] et la puissance de sa magie ; nous ne pouvons rien contre lui ; c'est le roi Ménâous qui a manqué à sa foi et qui l'a outragé en enlevant sa femme. Il faut pourtant que nous nous sauvions. » Ils convinrent alors de retourner vers le roi, et de lui demander la permission de se rendre chez le magicien, pour obtenir de lui, par les promesses ou par les menaces, qu'il consentît à comparaître devant son souverain, sous la garantie d'un sauf-conduit. Le roi, les ayant écoutés, accueillit favorablement leur requête. Ils se rendirent alors chez Adjnâs et lui dirent avec douceur : « Nous n'ignorons pas tes droits ni ta puissance, et nous savons que les crimes dont on t'accuse ne sont pas aussi grands que ceux qu'on a commis envers toi. Les maux que tu as déversés sur ton peuple sont pourtant de ta part une vengeance regrettable, et il n'est pas bon que tu fasses périr tant de gens pour l'outrage que t'a infligé le roi Ménâous ; tu punis notre roi d'aujourd'hui, auquel nous sommes tous liés par nos serments, pour le crime commis par son père. A la fin tu seras châtié toi-même, et nous croyons que tu as tort d'employer aussi mal ta science et de t'obstiner dans ta méchanceté, car sans doute tu finiras honni de tous, et ta mémoire sera en exécration. » Quand il eut entendu ce discours, le magicien accéda à leurs désirs. Ils l'écrivirent au roi, qui lui envoya un sauf-conduit ; Adjnâs vint trouver son souverain, renouvela ses serments et rentra sous son obéissance. Le roi, satisfait de lui, lui rendit sa femme. Mais le magicien, après l'avoir reçue avec honneur, la fit reconduire au palais d'Afrâous, en disant que sa religion ne lui permettait

1. A, اجناس ; B, Hamâdis, حماديس ; M, Ahnâbos, احنابس.

pas de toucher à une femme qui avait été en la possession du roi, à cause de la révérence que les peuples étaient tenus d'avoir envers leurs souverains et de la haute idée qu'ils devaient garder de leurs droits. Tous les Égyptiens, instruits de sa conduite, s'en réjouirent et ils admirèrent son jugement et sa sagesse. Ce magicien ne cessa plus dès lors de procurer le bien du roi et des sujets; il exécuta pour eux une foule de talismans et de merveilles.

Afrâous, ayant régné soixante-quatre ans, mourut. Il ne laissait ni enfants ni frères. On l'ensevelit dans la pyramide et on déposa près de lui ses richesses, ses trésors, ses joyaux et les œuvres d'art qui avaient été faites sous son règne.

Armâlînous.

Le peuple élut pour lui succéder, d'un consentement unanime, un homme de la famille royale appelé Armâlînous[1]. Celui-ci étant parvenu au pouvoir assembla ses sujets et leur dit : « Je vois autour de vous beaucoup de nations qui recherchent votre perte et qui méditent d'envahir votre sol. Mais je défendrai votre pays, je protégerai vos maisons et vos vies; déjà l'ennemi foule vos frontières et il se met en marche vers vos demeures. Je veux repousser ses attaques et l'empêcher d'arriver jusqu'à vous. J'aurai pour cela besoin d'être aidé par vos sages, et ils devront construire pour moi des œuvres propres à répandre la terreur et des images aux vertus mer-

1. A, Armâfious, ارمافيوس ; B, Armâïlous, ارمايلوس ; M, Armâlinous, ارمالينوس ; Ibn Iyâs, 13, Armâlinouch, ارمالينوش ; l'*Égypte de Murtadi*, 108, Ermelinos.

veilleuses. » Le peuple lui rendit grâce, et lui souhaita le succès et la prospérité. Les sages dirent : « Nous irons avec le roi et nous combattrons ses ennemis en tout lieu qu'il voudra ; nous serons les serviteurs de l'armée et nous nous tiendrons près de son chef. »

Les choses ayant été ainsi réglées, le roi partit à la tête d'une puissante armée, pour aller combattre ces nations étrangères. Il leur fit subir de terribles défaites, et il s'en retourna riche de butin, laissant seulement un corps d'armée en face de l'ennemi. Les nations vaincues revinrent, se jetèrent de toute part sur cette arrière-garde et la mirent en déroute. Quelques-uns des soldats qui en faisaient partie vinrent annoncer la défaite au roi qui fut fort irrité. Mais, comme il était tombé malade pendant la campagne, à cause du changement du climat et de l'eau, il chargea du commandement un fils de son oncle paternel appelé Far'ân, fils de Maïsour[1]. Ce chef était un géant auquel personne ne pouvait résister. Il est le premier qui porta le nom de Pharaon, et l'on donna ensuite ce nom à ceux qui lui ressemblaient. Les historiens de l'Égypte disent que le premier qui fut appelé Pharaon est un serviteur de Wélîd, fils de Douma', l'Amalécite [du nom de Ker'oud][2] qui se révolta contre son maître après que celui-ci fut revenu de son voyage aux sources du Nil, et qui bâtit une ville appelée la ville de l'Aigle, dans laquelle il se fortifia. On lui donna le titre de Pharaon ; nous parlerons de lui dans la suite.

1. A, Far'ân fils de Maïsoun, فرعان بن ميسون ; B, Fargân fils de Maïsour, فرغان بن ميسور ; M, Fargân fils de Masour, فرغان بن مسور ; l'*Égypte de Murtadi*, 108, Faraan. Le nom manque dans Ibn Iyâs.

2. Ms. B, كرعود.

Le roi envoya donc son cousin Far'ân à la tête d'une forte armée; Far'ân repoussa les envahisseurs et les rejeta jusqu'à la mer. Il revint en rapportant une grande quantité de têtes et une multitude de captifs. Le roi fit dresser les têtes autour de la ville et massacra les hommes en état de combattre. Il y avait parmi eux un prêtre que le roi fit scier. C'est la première fois qu'on usa de ce genre de supplice. Armâlînous rendit de grands honneurs à son cousin Far'ân. Il le revêtit de vêtements magnifiques, ornés de pierreries. Il ordonna qu'on dansât autour de lui et qu'on célébrât par des chants ses mérites. Puis il lui donna pour résidence l'un de ses châteaux. L'une des femmes du roi, que le souverain aimait beaucoup, s'éprit d'amour pour Far'ân ; elle lui envoya plusieurs messages pour l'inviter à venir la voir. Mais il s'y refusa par respect pour le roi, car c'était un crime considérable que de toucher à l'une de ses femmes. Comme elle était ainsi en peine de lui, elle reçut la visite d'une femme de prêtre qui était magicienne. Elle lui parla avec bonté, se lia d'amitié avec elle et lui fit part de l'amour que lui avait inspiré Far'ân; elle lui dit quels obstacles s'opposaient à son désir, et elle la supplia de lui donner les moyens de les lever. La magicienne lui procura une fumée magique qui l'enveloppa, de sorte que Far'ân put avec facilité approcher d'elle. Grâce à ce charme, ils se connurent et ils s'aimèrent. Mais lorsqu'ils eurent passé quelque temps dans cet amour, la femme se souvint qu'elle appartenait au roi, et elle craignit que, s'il était averti du crime, il ne les fît tous deux périr. Elle dit donc à Far'ân : « Il faut que nous trouvions un moyen de le tuer : tu es le fils de son oncle; le pouvoir te reviendra après sa mort, et nous serons sau-

vés. » L'amour qu'il avait pour elle lui fit approuver ce dessein. Il se procura du poison qu'il donna à la femme; elle le versa dans la boisson du roi, et il expira sur-le-champ. On l'enterra dans la pyramide, auprès de ses prédécesseurs.

Far'ân.

Far'ân s'assit sur le trône et se coiffa de la tiare. Personne n'osait lui résister et tout le peuple demeura tranquille sous son gouvernement, parce qu'il était d'une force et d'un courage extraordinaires. Il domina la terre, et son âme s'emplit d'orgueil. C'est sous son règne qu'arriva le déluge. Il s'empara des biens de ses sujets et il alla dans la voie de l'injustice plus loin qu'aucun homme avant lui. Il commit d'innombrables meurtres et ses courtisans l'imitèrent. Les princes le redoutèrent; ils durent subir toutes ses exigences.

C'est Far'ân qui écrivit à ed-Darmachîl, fils de Yamḥawîl, roi de Bâbel, pour lui demander de faire périr Noé. Il envoya des messagers dans toutes les terres de son empire, pour s'enquérir si l'on connaissait quelque part d'autre dieu que les idoles. On lui rapporta l'histoire de Noé, et on lui dit que ce prophète voulait détruire dans le peuple le culte des idoles et qu'il croyait à un Dieu différent d'elles et invisible; on ajouta d'ailleurs que personne ne croyait en sa parole. Lorsque Noé se fut mis à construire l'arche, Far'ân voulut donner l'ordre de le tuer et de brûler son vaisseau. Un vizir lui conseilla de n'en rien faire, car, disait-il, si les prédictions de Noé sont vraies, le roi avec les gens de sa maison pourra se servir du vaisseau. Cet avis fut accepté et le roi

abrogea son ordre. Cependant il songeait toujours à faire périr Noé. Mais Dieu l'en empêcha. La connaissance du déluge était répandue chez les Égyptiens ; mais ils ne connaissaient pas la hauteur qu'atteindraient les eaux ni le temps qu'elles séjourneraient à la surface de la terre. Ils construisirent des souterrains qu'ils revêtirent de lames de verre et dans lesquels ils emprisonnèrent les vents. Le roi prit avec lui Filémoun, chef des prêtres, pour qu'il lui servît de protection ainsi qu'aux gens de sa maison. Il avait cependant éloigné ou exilé les prêtres.

Une nuit Filémoun eut un songe dans lequel il vit la ville d'Emsous bouleversée avec tous ses habitants et les idoles projetées la face contre terre. Des anges descendaient du ciel, armés de bâtons recourbés avec lesquels ils frappaient les hommes. Filémoun leur dit : « Pourquoi faites-vous cela et pourquoi n'avez-vous point de pitié des hommes? » Ils répondirent : « C'est parce qu'ils ont renié le Dieu qui les a créés. — Et y a-t-il encore pour eux quelque moyen de salut? » Ils répondirent : « Oui. Celui qui voudra son salut le trouvera auprès du constructeur de l'arche. » Filémoun se réveilla effrayé et il resta indécis et triste, ne sachant que faire. Il avait une femme et deux enfants, un garçon et une fille, et sept disciples : tous ensemble se résolurent à aller trouver Noé. Filémoun, une autre nuit, eut encore un songe dans lequel il lui sembla voir un jardin verdoyant où volaient des oiseaux blancs et où se répandait l'odeur du musc. Tandis qu'il admirait la beauté du jardin, un des oiseaux se mit à lui parler et lui dit : « Allez et réunissez-vous aux croyants. » Filémoun demanda : « Et qui sont ces croyants? — Ce sont, répondit l'oiseau, les constructeurs de l'arche ». Le prêtre

s'éveilla, rempli de trouble, et il raconta sa vision à ses parents et à ses disciples en leur recommandant de tenir la chose secrète. Puis il s'occupa de réduire ses bagages et de vendre les biens dont il n'avait plus besoin; lorsqu'il eut achevé ces préparatifs en secret, il alla trouver le roi et lui dit : « Si le roi veut m'envoyer à ed-Darmachîl, je verrai l'homme qui construit l'arche. Je l'observerai et je discuterai avec lui sur cette religion nouvelle qu'il prétend révéler aux hommes. Ainsi je reconnaîtrai si sa mission est véritable; mais il est plus probable que ma visite sera la cause de sa perte et qu'elle montrera l'inanité de ses prétentions. » Le roi, charmé de ce discours, donna à Fîlémoun l'ordre de partir. Il lui confia une lettre pour ed-Darmachîl. Le prêtre s'en alla avec sa famille et avec ses disciples, et ils arrivèrent dans la terre de Bâbel. Là il alla trouver Noé, et lui dit pourquoi il était venu; puis il le pria de lui expliquer sa doctrine. Noé satisfit à son désir, et Fîlémoun crut en lui, ainsi que tous ses compagnons. Fîlémoun ne se rendit pas ensuite auprès d'ed-Darmachîl, il ne lui remit pas la lettre de Far'ân et il ne le vit même pas. Noé lui dit : « Lorsque Dieu veut le bien d'un homme, rien ne peut empêcher sa volonté de s'accomplir. » Fîlémoun demeura auprès de Noé, occupé à le servir, avec ses enfants et ses disciples, jusqu'au jour où ils montèrent ensemble dans l'arche.

Far'ân continua à marcher dans la voie de l'erreur et de l'injustice, livré à ses plaisirs. Il délaissa les temples, laissa se perdre les fruits du sol, s'accroître l'injustice et se multiplier les meurtres. La culture fut abandonnée, et de tous côtés la terre redevint stérile : les hommes s'outragèrent les uns les autres et n'en éprouvèrent aucun remords. Les temples et

les Berba furent fermés, leurs portes maçonnées. Enfin le déluge arriva, la pluie tomba sur l'Égypte pendant vingt-quatre jours. Far'ân, constamment dans l'ivresse, ne bougea pas avant que les eaux ne fussent grosses; il se leva alors en toute hâte pour gagner les pyramides. Mais la terre trembla sous lui. Il revint en arrière cherchant les souterrains, mais son pied le trahit et il tomba le visage contre terre. Il poussa des gémissements semblables à ceux du taureau et fut enfin submergé par le déluge. Ceux de ses compagnons qui pénétrèrent dans les souterrains furent noyés. L'eau atteignit jusqu'au quart des pyramides; sa trace est encore visible aujourd'hui.

On dit que certains lieux furent exempts du déluge. C'estl'opinion de s Perses qui prétendent n'avoir pas connu le déluge, et celle des Indiens qui disent de même pour eux. Cependant tous les historiens sont d'accord pour affirmer que le déluge s'est étendu universellement sur la terre.

CHAPITRE III

LES ROIS D'ÉGYPTE APRÈS LE DÉLUGE
LA DYNASTIE DE KOFTARÎM

Miṣraïm.

Tous les Égyptiens disent que le premier qui régna en Égypte après le déluge fut Miṣraïm[1], fils de

1. C'est, dit Ibn Iyâs, 13, Misraïm le second qui bâtit la Misr d'après le déluge. — Le début de ce chapitre contenant le règne de

Baïṣar, fils de Cham, fils de Noé. Il avait été désigné par son aïeul dans les circonstances que voici : Le prêtre Fîlémoun avait demandé à Noé de l'allier à sa famille, en lui disant : « O prophète de Dieu, j'ai quitté ma famille et mes enfants; élève-moi donc à un rang tel que les hommes gardent mon souvenir après ma mort. » Alors Noé avait fait épouser à Miṣraïm, fils de Baïṣar, fils de Cham, la fille de Fîlémoun. Elle enfanta un fils qui fut appelé Fîlémoun, du nom de son aïeul.

Lorsque Noé voulut partager la terre entre ses enfants, Fîlémoun lui dit : « O prophète de Dieu, envoie-moi avec mon fils dans mon pays, afin que je lui en montre les trésors, que je lui en découvre les sciences et que je lui en interprète les écritures. » Noé les y envoya avec une troupe de gens de sa famille. Le fils de Fîlémoun était encore un enfant qui n'était pas parvenu à l'âge adulte. Lorsqu'il furent près de l'Égypte, son père lui dressa une tente[1] faite de branches d'arbres qu'il revêtit d'herbes sèches. Plus tard, il lui construisit une ville dans le même lieu, et il l'appela Dersân[2], c'est-à-dire la porte du Paradis. Les immigrants ensemencèrent la terre et y plantèrent des arbres. Tout l'espace entre Dersân et la mer fut rempli de champs cultivés, de jardins et d'habitations. Les compagnons de Miṣraïm étaient des géants. Ils taillèrent des rochers, bâtirent des monuments et exécutèrent des œuvres d'art, et ils vécurent dans une

Misraïm est reproduit à peu près par Maqrizi, 49 à 51, et rapporté par lui à l'*Akhbâr ez-Zémân* de Maçoudi.

1. ʿArîch, عريش. C'est l'étymologie légendaire du nom de la ville d'el-ʿArîch. Le récit est plus précis dans l'*Égypte de Murtadi*, 116.

2. A, Dermân, درمان ; B, M, Maqrizi, 50, et l'*Égypte de Murtadi*, 116, Dersân, درسان. Le nom est vocalisé dans B.

grande abondance. Miṣraïm épousa une fille de prêtre. Elle lui donna un fils que l'on appela Ḳobṭîm. Après que celui-ci eut vécu 90 ans, il épousa une femme dont il eut quatre fils : Ḳofṭarîm, Ochmoun, Atrîb et Ṣâ. Sa famille devint riche, cultiva la terre et continua de vivre dans la prospérité.

Le nombre des compagnons de Miṣraïm était, dit-on, de trente hommes, tous géants. Ils bâtirent une ville qu'ils appelèrent Mâfah[1], nom qui dans leur langue signifiait trente. C'est la ville de Menf (Memphis). Le prêtre Fîlémoun découvrit à Miṣraïm les trésors de l'Égypte. Il lui apprit à lire l'écriture des Berba et les inscriptions gravées sur les pierres; il lui montra la place des mines d'or, de turquoise, d'émeraude et d'autres matières précieuses; il lui enseigna la manière de construire des œuvres d'art. Le roi confia le ministère de ces merveilles à un homme considérable de sa maison appelé Moḳîṭam[2]. Cet homme se livra aux recherches de l'alchimie dans la montagne orientale, qui prit de là le nom d'el-Moḳaṭṭam. Fîlémoun apprit encore au roi l'art des talismans. En ce temps-là, il sortit de la mer des monstres qui dévastèrent les moissons et toutes les provinces maritimes. On prépara des talismans contre eux, et ils disparurent pour ne plus revenir. Sur le bord de la mer furent construites plusieurs villes, dont l'une à la place occupée par Alexandrie

1. A, Nâkah, ناقه ; le nom manque dans B ; M a Mâfah, مافه, qui est la bonne leçon. V. la note à Maqrizi, 50.

2. A, Lasfatâs, لسفطاس ; B : à deux hommes dont l'un est appelé Mangatâs, منغطاس ; M, Mokîtam, مقيطم. M ajoute : « et la montagne fut appelée de ce nom el-Mokatîm, المقطيم. » Maqrizi 356-357, cite ce passage en l'attribuant à Ibn Wasîf Chah, et appelle le personnage Mokîtâm, مقيطام ; l'*Égypte de Murtadi*, 118, a Monkatam.

[appelée Raḳoudah[1]] (Rhakotis). On éleva, au milieu de cette ville, une coupole de cuivre doré, au-dessus de laquelle on dressa un miroir de substances composées ayant cinq empans de diamètre. La hauteur de la coupole au-dessus du sol était de cinq cents coudées. Si des ennemis s'avançaient par mer contre l'Égypte, on en était averti par ce miroir, et l'on projetait sur eux ses rayons dont la flamme incendiait leurs vaisseaux. Cette coupole subsista jusqu'au temps où la mer, s'étant avancée sur les terres, la ruina. On dit que le phare d'Alexandrie fut construit sur son modèle. On y avait aussi dressé à son sommet un miroir permettant d'apercevoir de loin les vaisseaux qui venaient du pays de Roum. Mais un roi y envoya des hommes qui s'emparèrent par ruse du miroir et le ruinèrent. Il était de verre et cylindrique.

Lorsque Miṣraïm fut sur le point de mourir, il transmit le pouvoir à son fils. Il avait partagé la terre d'Égypte entre ses enfants. Il donna toute la région étendue depuis Ḳofṭ jusqu'à Oswân à Ḳobṭîm ; à Ochmoun, il donna la partie qui s'étend d'Oswân jusqu'à Memphis. A Atrîb, il donna tout le Djauf[2], et à Ṣâ la région maritime jusqu'au voisinage de Barḳah et du Magreb. Ṣâ fut le maître de l'Ifrîḳïah, et ses descendants furent appelés les Africains. Miṣraïm ordonna à chacun de ses fils de se construire une capitale.

En mourant, il leur recommanda de creuser un caveau qu'ils revêtiraient de marbre pour l'y ensevelir ;

1. Ms. M, رقودة. Maqrizi, 50, Rakoudat ; l'*Égypte de Murtadi*, 119, Racode. — Rhakotis est un ancien village égyptien entre la Méditerranée et le lac Maréotis.

2. الجوف. A, M et Maqrizi, 51, el-Hauf, الحوف. Le ms. B a : la montagne, الجبل. V. Ibn al-Fakih, 80, note *p*.

d'y déposer avec son corps tout ce que contenaient ses trésors en or, en argent et en pierres précieuses, et de graver dessus les grands noms de Dieu pour qu'il fût préservé de toute profanation. Ses fils bâtirent donc un souterrain dont la longueur était de cent cinquante coudées, et au milieu duquel ils disposèrent une chambre revêtue de lames d'or. Ils donnèrent à cette chambre quatre portes : sur chacune des portes, ils mirent une image d'or, portant une tiare ornée de gemmes, assise sur un trône d'or aux pieds d'émeraude. Ils inscrivirent sur la poitrine de chaque image des versets protecteurs, et ils enfermèrent le corps du roi dans un sarcophage d'émeraude avec cette inscription : « Miṣraïm, fils de Baïṣar, fils de Cham, est mort après 700 ans écoulés depuis le déluge. Il n'a pas adoré les idoles, il est parvenu au terme de sa vie sans avoir connu la décrépitude, ni les infirmités, ni les chagrins, ni les soucis. » Puis ils déposèrent le corps avec tous les trésors dans le souterrain et le laissèrent sous la garde des grands noms de Dieu. Ils firent aussi une conjuration pour que personne ne touchât au sépulcre, à l'exception d'un roi descendant de sept rois qui devait venir à la fin des temps, qui servirait le Seigneur de la religion, qui croirait à l'envoyé porteur du Coran, et inviterait les hommes à embrasser sa foi. Auprès du corps, dans la chambre sépulcrale, les princes placèrent mille pièces d'émeraude façonnées, mille images en substances rares, mille buires d'or remplies de pierres précieuses, mille vases pleins d'ingrédients célestes et d'herbes mystérieuses. Ils y mirent aussi des talismans puissants, des lingots d'or entassés les uns sur les autres, puis ils bouchèrent le tout avec d'énormes roches, et ils rejetèrent par-dessus la terre et le sable jusqu'à ce

qu'ils eussent comblé toute la vallée où était creusé le tombeau. Ils dressèrent, sur l'emplacement, des colonnes afin qu'on pût le reconnaître.

Ḳofṭîm.

Après ce roi régna son fils Ḳofṭîm; c'est de lui, dit-on, que les Coptes tirent leur origine. Il est le premier qui fit des merveilles, qui exploita les mines, qui creusa des canaux. On dit que la confusion des langues arriva de son temps et qu'il en sortit parlant la langue copte. Il surpassa son père dans la culture du sol, dans la construction des monuments et des phares, dans l'exécution des talismans et des merveilles. Il régna quatre-vingts ans, puis mourut.

Ses enfants et tout le peuple eurent un grand chagrin de sa mort. On l'enterra dans un caveau, sous la grande montagne de l'Égypte moyenne, et on revêtit ce caveau de marbre coloré. On y ouvrit des trous pour le passage du vent et l'on y fit brûler des huiles qui jetaient une clarté singulière. On y plaça des trônes de cuivre enduits d'onguents capables d'éclairer comme des lampes sans jamais s'éteindre. Son corps fut embaumé avec la myrrhe, le camphre et la momie, puis enfermé dans un cercueil d'or, revêtu de vêtements ornés de corail et de gemmes. On couvrit son visage d'une sorte de couvercle et l'on disposa le sarcophage sous une coupole portée par des piliers de marbre de couleur. Au milieu de cette coupole des pierres précieuses brillaient comme des flambeaux; entre les piliers se dressaient des statues dont les mains opéraient des merveilles. On enterra sous le sarcophage des arches de pierre remplies de joyaux d'or, d'images et d'objets d'art, et l'on répandit

autour de lui les feuillets de la sagesse ; puis on ferma le monument et l'on grava dessus une inscription semblable à celle qui avait été gravée sur la tombe de Miṣraïm.

Ḳofṭarîm.

Après Ḳofṭîm régna son fils Ḳofṭarîm[1]. Il était l'aîné de ses enfants. C'était un grand géant. Il déposa des secrets dans les pyramides d'ed-Dahchour et dans d'autres pyramides, pour imiter ce qu'avaient fait les anciens. Il fonda la ville de Denderah[2]. Les 'Adites périrent par le vent à la fin de son règne. Il exploita les mines mieux qu'on ne l'avait fait jusqu'alors. Il en tira des pépites d'or de la grosseur d'une meule de moulin, et des émeraudes grosses commes des colonnes. Il planta des arbres dans le désert de l'Occident, par exemple des palmiers ; et il exécuta de nombreuses merveilles. Dans la montagne de Ḳofṭ, il édifia un phare du haut duquel on voyait la mer d'Orient. Il trouva au même lieu des mines de vif-argent, et il y creusa un étang que l'on dit subsister encore aujourd'hui. Sous son règne, Iblîs et ses compagnons découvrirent les idoles que le déluge avait submergées et restaurèrent leur culte et leur autorité.

On attribue à Ḳofṭarîm la fondation des villes de l'Égypte moyenne. Il les remplit de merveilles. Dans

1. A, Faktawîm, فقطويم, et plus haut, Baktawîm, بقطويم ; B, Faktîm, فقطيم, et plus haut, Faktawîm, فقطويم ; M a partout Koftarîm, قفطريم ; Ibn Iyâs, 13, a la même leçon que M.

2. A, Zerendah, زرنده ; B, Zerîderah, زريدره ; M, Denderah, دندرة. B ajoute : « ville des idoles. » Ibn Iyâs, 13, dit : « Il fonda une ville qu'il appela de son nom. »

la plus importante, on voyait entre autres choses des piliers façonnés avec de l'eau qui ne coulait pas ni ne se liquéfiait ; et un étang appelé Falesṭîn[1], [c'est-à-dire chasse des oiseaux[2]], où tombaient les oiseaux lorsqu'ils passaient dessus et d'où ils ne se dégageaient plus jusqu'à ce qu'on vînt les prendre. On y voyait encore un pilier de cuivre portant l'image d'un oiseau ; lorsque les fauves, les lions et les serpents approchaient de la ville, cet oiseau jetait un sifflement aigu qui les mettait en fuite. Cette cité eut quatre portes, chacune surmontée d'une idole de cuivre. Tout étranger qui approchait d'une de ces idoles était saisi d'un profond sommeil et demeurait endormi près de la porte, tant que les gardes ne venaient pas à lui ; ils le réveillaient en soufflant sur son visage. Si personne ne venait l'éveiller, il mourait dans son sommeil. Ḳofṭarîm bâtit un phare élégant en verre coloré monté sur un socle de cuivre, au sommet duquel il plaça une idole de verre, tenant en main un arc qu'elle semblait tendre. Lorsqu'un étranger se présentait devant cette idole, il se trouvait arrêté sur place et il ne pouvait plus bouger tant que les gens de la cité ne venaient pas le délivrer. Cette idole tournait d'elle-même à tous les vents. On prétend qu'elle est encore debout aujourd'hui, mais que personne ne va plus à cette ville malgré tout ce qu'elle contient de trésors et de merveilles, par crainte de l'idole. Un roi, dit-on, voulut un jour s'en emparer. Il fit périr beaucoup de monde dans cette tentative et il ne réussit pas. On dit encore que Ḳofṭarîm avait élevé dans l'une des villes de l'Égypte

1. A, Felatîs, فلطيس ; B et M, Falestîn, فلسطين.
2. Cette explication est du ms. M.

moyenne un miroir où chacun pouvait voir ce qu'il désirait connaître. Il fonda derrière la montagne et en dehors des oasis, des villes où il mit aussi de nombreuses merveilles ; et il en confia la garde aux esprits qui en interdisaient l'approche. Nul ne pouvait y pénétrer qu'il n'eût fait un pacte avec ces esprits. Le pacte conclu, on avait accès dans la ville et on pouvait emporter tout ce que l'on voulait de ces trésors sans avoir à craindre aucun mal.

Ḳofṭarîm régna quatre cents ans. La plus grande partie des merveilles de l'Égypte furent faites de son temps et du temps de son père. Sur son ordre on lui construisit un tombeau dans la montagne de l'Occident, près de la ville des Piliers. Il se le fit préparer lui-même avant sa mort ; c'était une rotonde au milieu d'un souterrain voûté et disposé à la façon d'une très vaste demeure. Autour de la rotonde étaient creusées dans la montagne des chambres pour les trésors, et leurs plafonds étaient percés de trous pour le passage de l'air. Le souterrain et tout le sépulcre furent revêtus de marbre. Au centre de cette nécropole, on édifia une salle portée par huit piliers et revêtue de verre coloré et fondu. Des joyaux et des pierres lumineuses en ornèrent le toit ; à chacun des piliers qui la supportaient, on adossa une statue d'or tenant en main un éclair fulgurant. Une piscine lamée d'or et dont les bords étaient d'émeraude fut placée dans le milieu de la salle. On y tendit ensuite des tapis de soie, et l'on y assit le roi sur son trône, après avoir embaumé son corps avec des onguents desséchants. On déposa autour de lui mille vases de camphre. On habilla le corps de vêtements tissus d'or ; le visage resta découvert et la tête fut coiffée d'une tiare à fleurons. Sur les côtés de la piscine on mit quatre

statues de verre fondu, ayant la figure et le teint des femmes, et qui tenaient en main des espèces d'éventails d'or. Par-dessus les vêtements, sur la poitrine du roi, on coucha une épée de fer bien trempé, à la poignée d'émeraude. Les chambres des trésors furent ensuite remplies d'objets précieux, de lingots d'or, de couronnes, de joyaux, d'onguents médicinaux, d'herbes de toutes sortes, de talismans puissants, de feuillets contenant toutes les sciences, de richesses qu'on ne peut évaluer. La porte de la salle fut surmontée d'un coq en or, debout sur un socle d'émeraude. L'oiseau déployait les ailes et portait, gravés sur sa poitrine, des versets protecteurs. A l'entrée de chaque voûte, deux statues monstrueuses en cuivre montaient la garde, armées d'épées resplendissantes. Devant elles se trouvait une dalle sur laquelle il fallait passer pour entrer dans le sépulcre, et qui recouvrait des conduits pleins d'eau. Tout homme en mettant le pied sur la dalle faisait mouvoir les statues; elles le frappaient de leurs épées et le tuaient. Chaque voûte fut en outre percée d'un orifice, dans lequel on déposa des substances composées capables de répandre de la clarté pendant un temps indéfini. Enfin l'on boucha les portes des voûtes par des colonnes ajustées avec du plomb, et l'on revêtit le toit du sépulcre de dalles énormes. Sur le tout on rejeta le sable. On grava sur la porte de la première voûte, sur une pierre colossale, cette inscription : « Par ici l'on entre dans le sépulcre du roi grand, vénéré, illustre, Koftarîm, qui eut l'autorité, la force, la gloire, la domination et la puissance. Ce lieu est consacré par la présence de son corps. Son souvenir et sa réputation subsisteront, mais personne ne pourra pénétrer dans son tombeau par

quelque ruse que ce soit, avant qu'un très long temps ne se soit écoulé et qu'un grand nombre d'années n'aient accompli leurs révolutions. »

El-Boudachîr.

Ḳofṭarîm eut pour successeur son fils el-Boudachîr[1]. Ce prince s'enfla d'orgueil, s'adonna à la magie, se cacha aux yeux des hommes. Ses oncles Ochmoun, Ṣâ et Atrîb, régnaient dans leurs provinces; mais il était plus puissant qu'eux, c'est pourquoi il fut reconnu. On dit qu'il donna mission à Hermès l'Égyptien d'aller au mont de la Lune, sous lequel sort le Nil, de lui construire là le temple aux statues de cuivre, et de creuser les étangs dans lesquels se déverse l'eau du Nil. C'est lui aussi, dit-on, qui fit canaliser le Nil. Auparavant le fleuve coulait en divers lieux et se divisait en beaucoup de branches. El-Boudachîr commanda ensuite à Hermès d'aller explorer la région occidentale. Ce sage y découvrit un vaste territoire où l'eau abondait, et où des sources nombreuses jaillissaient sous les bois. Il y bâtit des phares et des lieux de repos et il y demeura. El-Boudachîr envoya des gens de sa maison peupler cette contrée. Ils la cultivèrent, la bâtirent, et elle devint un pays florissant. Les Égyptiens y séjournèrent longtemps, s'y mêlèrent avec les Berbères et des mariages se firent entre les deux races. Mais des haines survinrent; les deux peuples se divisèrent et il y eut entre eux des guerres qui amenèrent la ruine de la domination égyptienne. Le pays fut alors dévasté.

1. A, el-Boudachîm, البودشيم; B, el-Baudachîr, vocalisé; M, le même sans voyelles, البودشير.

Les Égyptiens survivants s'établirent dans la région qu'on nomme les Wâḥât.

On dit que beaucoup de merveilles furent exécutées du temps de ce roi, entre autres une coupole à quatre piliers, dont chacun avait un orifice par où sortaient des volutes de fumée de diverses couleurs, en un certain jour, au commencement de chaque année. S'il en sortait de la fumée verte, cela indiquait que l'année serait heureuse et que la terre rendrait beaucoup de fruits ; si la fumée était blanche, cela signifiait que l'année serait sèche et faiblement productrice ; si elle était rouge, c'était un présage de sang versé, de guerres et d'invasions ; si elle était noire, cela annonçait de grandes pluies, des inondations et de graves dommages sur une partie du pays ; si elle était jaune, c'était signe qu'il y aurait des incendies et que des prodiges paraîtraient dans le ciel. Enfin, lorsque la fumée sortait de diverses couleurs, on pouvait s'attendre à de grands troubles qui surviendraient dans le peuple, à des crimes qui armeraient les hommes les uns contre les autres, à la négligence des souverains à l'égard des affaires de l'État, et ainsi de suite, selon les variations des tons. Cette coupole surmontait un phare qui subsista une grande partie du règne de ce roi ; elle fut détruite ensuite avec les merveilles qu'il avait faites à l'occident dans les déserts environnants.

Les bêtes fauves pullulèrent en ce temps-là, et ravagèrent les moissons ; il en fut de même des hippopotames. On fit un arbre de cuivre que l'on planta en un certain lieu. Tous les fauves qui approchaient de cet arbre se trouvaient paralysés, et ils ne bougeaient plus jusqu'à ce qu'on fût venu les prendre et les tuer ; on se partageait leur chair. L'un

des rois voisins de l'Égypte réussit à s'emparer de cet arbre par la ruse, et il le transporta dans son pays pour en faire d'autres semblables. Mais dès qu'il l'eut déplacé, ce talisman perdit sa vertu et devint inutile ; car les Égyptiens seuls connaissaient les incantations qui le rendaient efficace. Il avait subsisté assez longtemps dans le même lieu.

Parmi les faits arrivés sous ce règne, on peut encore citer celui-ci. Un corbeau creva l'œil à un enfant, fils de prêtre. Le père de cet enfant fabriqua un arbre de cuivre sur lequel il percha un corbeau tenant en son bec un serpent qui pendait des deux côtés ; puis il inscrivit des conjurations sur le dos de l'oiseau. Les corbeaux vinrent en foule tomber autour de cet arbre ; ils mouraient sur le sol, ou bien on les ramassait et on les tuait. Une grande quantité de ces animaux périrent ainsi, et l'espèce vint à manquer sur toute la région et jusqu'en Syrie. Mais il arriva un jour qu'un roi étant tombé malade ne trouva point d'autre remède à son mal que de manger des corbeaux cuits et de boire leurs excréments. Il fit chercher des corbeaux et il fut impossible d'en trouver un seul. Un de ses serviteurs dut aller jusqu'en Syrie pour tâcher de s'en procurer ; mais pendant son voyage, la maladie du prince s'accrut grièvement. Irrité, il ordonna d'abattre l'arbre. Aussitôt qu'on eut obéi les corbeaux revinrent. Le roi put commencer son traitement et fut guéri ; son envoyé n'était pas encore revenu de Syrie.

Sous le même règne, les sables s'amoncelèrent du côté de l'Occident au point d'ensevelir les maisons. El-Boudachîr fit dresser pour s'opposer à ce fléau une idole de granit noir, montée sur un socle de même matière, et portant au bras un panier avec une pelle

de fer. Il peignit sur son front, sur sa poitrine, sur ses bras et sur ses jambes des inscriptions, et il tourna la face de l'idole du côté de l'Occident. Les sables s'écartèrent bientôt ; ils furent emportés par le vent et formèrent dans les déserts de l'Occident les hautes dunes que l'on y voit encore. Depuis ce temps-là, les sables ne dépassèrent jamais cette idole, et le pays qu'elle protégeait n'eut plus à subir d'eux aucun dommage.

Quand Boudachîr eut gouverné un certain laps de temps, il se cacha aux yeux des hommes. Ceux-ci virent encore parfois briller, dans la salle où il donnait ses audiences, un grand visage, et d'autres fois ils l'entendirent parler sans le voir. Ils demeurèrent sous son obéissance pendant longtemps ; à la fin, 'Adîm, fils de ce roi, le vit et reçut de lui l'ordre de s'asseoir à sa place sur le trône. 'Adîm s'empara donc du pouvoir et s'assit sur le trône de son père.

'Adîm.

'Adîm[1] était un géant, d'une force insurmontable, et le plus grand des hommes. Il ordonna de tailler des rochers et de les transporter, pour bâtir des pyramides, comme avaient fait les anciens. De son temps, deux anges tombèrent du ciel. Ils apprirent à 'Adîm beaucoup de secrets magiques, puis ils se transportèrent à Bâbel. Les habitants de l'Égypte et les Coptes disent que c'étaient deux Satans, appelés Mahlah[2] et Mahâlah[3], et qu'ils habitèrent à Bâbel

1. عديم. Maqrizi, 89, commence ici un assez long extrait sur l'histoire des rois d'Égypte, dans lequel il suit de très près notre livre, et qu'il rapporte à Ibn Wasif Chah.

2. A, صحلة ; B, Maklah, مقلة ; M, Mahmalah, صحملة.

3. A, B et M, صحالة. — La légende de ces deux anges est celle de Hârout et de Mârout ; V. plus haut, p. 182, n. 3.

dans un puits où les magiciens venaient les visiter en attendant l'heure de leur délivrance. C'est à partir de ce temps que l'on adora les idoles. On a dit aussi que des Satans vinrent eux-mêmes dresser des statues et les proposer à l'adoration des hommes. [Quelques-uns disent que celui qui dressa les idoles est Badourah, et que la première idole qu'il dressa est celle du soleil[1].] Selon d'autres, Nemrod est le premier qui dressa des idoles et qui les adora.

ʿAdîm est l'inventeur du supplice du gibet. Une femme s'étant rendue coupable d'adultère avec un artisan, le roi les fit crucifier tous les deux, dos contre dos, et il écrivit au-dessus d'eux leur nom et leur crime, avec la date de leur supplice. Ce châtiment épouvanta les hommes et les détourna de l'adultère.

Le roi bâtit quatre villes dans lesquelles il plaça une grande quantité de merveilles et de talismans et qu'il remplit de richesses. Sur le rivage de la mer d'Orient, il construisit un phare au sommet duquel fut placée une idole tournée vers l'Orient, les deux mains tendues pour marquer la limite que les sables et les monstres marins ne devaient pas franchir. On inscrivit sur la poitrine de l'idole la date à laquelle elle avait été dressée. Ce phare, dit-on, subsiste encore de notre temps. Sans lui, l'eau salée se serait répandue sur la terre d'Égypte, venant de la mer d'Orient. ʿAdîm jeta un pont sur le Nil dans la terre de Nubie, et il plaça sur ce pont quatre idoles tournées vers les quatre points cardinaux ; chacune d'elles tenait en main une épée dont elle frappait quiconque approchait dans sa direction. Ces idoles subsistèrent longtemps, puis

1. Cette phrase manque dans A. B a : Badourah, بدوره ; M. Nadourah, ندورة ; Maqrizi, 90, Badoura.

furent renversées. Le même roi construisit des Berba qui sont encore debout de nos jours.

On dit que dans l'une des quatre villes dont nous avons parlé, il établit un bassin d'onyx noir, dont l'eau ne diminuait jamais, à cause de l'humidité de l'air qui venait s'y déverser. Il monta au milieu du bassin une machine merveilleuse, et tous les habitants de la ville et de la région venaient boire de cette eau ou en prendre, sans que son niveau baissât. Ce bassin fut construit parce que ce pays était éloigné du Nil et proche de la mer salée. Des prêtres égyptiens ont expliqué ses propriétés par la proximité où il se trouvait de la mer : le soleil attirait les vapeurs émises par les flots ; on les recueillait ensuite, soit par des moyens mécaniques, soit par des talismans, et on les faisait descendre dans ce récipient. L'humidité de l'air entretenait donc la constance du niveau de l'eau qui n'eût point baissé dans tout le cours des siècles, quand tout le monde en aurait bu. Il construisit de même, devant un berba[1], un bassin élégant et circulaire disposé sur un socle, et qui était toujours plein d'eau. On captait au-dessus de ce bassin une partie des vapeurs atmosphériques, et les habitants venaient y boire sans que l'eau y diminuât. Cette merveille subsiste encore aujourd'hui. C'est aussi sous le roi 'Adîm que fut exécuté un joli gobelet monté sur un pied, dont le roi Ḥawîl fit plus tard présent au Grec Alexandre.

'Adîm régna cent quarante ans, après lesquels il mourut, âgé de neuf cent trente ans. On dit qu'il fut enterré dans l'une des villes merveilleuses sous une coupole de plomb colorée et revêtue de verre jaune.

1. C'est la leçon de M, امام البربا ; A a : امام لبربر ; B, امام السربا بالهند.

Son corps fut enduit d'essences musquées, et l'on plaça tout autour de lui d'immenses trésors. Son tombeau fut situé au milieu de la ville, dont la garde fut ensuite confiée aux esprits invisibles. Certains Coptes disent que le sépulcre d'ʿAdîm fut creusé dans un rocher apparent à la surface du sol, qu'il avait la forme d'une grande coupole de verre vert dont les piliers reposaient sur huit voûtes de la même substance. Au sommet de la coupole était une sphère d'or, surmontée d'un oiseau d'or, orné de pierres et battant des ailes, qui en défendait l'entrée. La coupole mesurait cent coudées dans les deux sens. Le corps du roi fut placé au milieu, sur un trône d'or incrusté de gemmes et revêtu de vêtements tissus d'or, le visage restant découvert. Les voûtes étaient ouvertes ; chacune avait une longueur de quatre-vingts coudées ; la hauteur de la coupole était de quarante coudées ; elle projetait de la clarté sur tout le pays d'alentour. Avec le corps on plaça dans ce sépulcre cent soixante-dix feuillets contenant les préceptes de la sagesse, et sept tables portant des vases de même substance qu'elles. Ces tables étaient : la table d'or rouge de Fîlémoun[1], dont l'éclat aveuglait les yeux; cet or est celui dont on fait les diadèmes des rois. Elle portait un vase de même matière qu'elle; — une table de pierre solaire et lumineuse avec son vase ; — une table d'émeraude verte dont la couleur éblouissait et qui jetait des rayons jaunes ; lorsque les vipères la regardaient, leurs yeux fondaient; — une table de cuivre rouge travaillée de la façon qui est indiquée dans les livres des Coptes, avec son vase ; — une table de sel

1. A, or Alîmoun, عليمون; B, or Félîmouni, فليمونى; M, or Kalamouni, قلمونى. Maqrizi, 91 : or de Klimoun.

blanc brillant et translucide, dont la vue pouvait à peine supporter l'éclat, avec son vase dessus elle; — une table de vif-argent solidifié dont le bord et les pieds étaient de mercure jaune et qui portait un vase de mercure[1] rouge. — On plaça encore sous la coupole beaucoup de pierres précieuses et des coffres de cristal remplis de secrets merveilleux. Autour du corps on disposa sept épées douées de vertus magiques et des boucliers de fer blanc travaillé. On dressa aussi sept statues de chevaux d'or portant des harnachements d'or, et sept coffres d'onyx noir remplis de dînârs frappés sous le règne et à l'effigie de ce roi. Enfin on déposa près de lui toutes sortes d'herbes, de poisons et de drogues composées, dans des vases scellés, ainsi que des pierres de toute espèce, en quantités innombrables.

Un homme qui a visité cette coupole a raconté qu'après s'y être rendu avec quelques compagnons, ils avaient été arrêtés devant elle pendant plusieurs jours sans pouvoir y entrer. Lorsqu'ils en avaient été à la distance de huit coudées, la coupole s'était retournée de leur droite à leur gauche et ils avaient pu en voir l'intérieur; quand ils s'en étaient approchés plus près, elle s'était retournée dans un autre sens. Entre autres merveilles qu'ils ont relatées de ce tombeau, ils ont dit qu'ils avaient successivement vu toutes les voûtes et qu'elles leur avaient paru toutes uniformément semblables; ils ont prétendu aussi avoir vu le visage du roi mort, dont la grandeur était d'une coudée et demie; il était découvert ainsi que toute la barbe qui était très longue; la grandeur du tronc leur avait paru être de dix coudées au moins. Ils ont

1. Le mot que nous rendons par vif-argent et mercure est زيبق.

décrit d'autres merveilles qu'ils avaient aperçues en ce lieu, et différentes espèces de bêtes qui ne se trouvent point ailleurs.

On lit dans un livre copte que personne ne peut accéder à la coupole sans avoir sacrifié un coq blanc, et encensé le monument avec son plumage à une distance déterminée; le vent porte la fumée jusqu'à la coupole. Il faut d'ailleurs que les planètes soient dans la même situation où elles se trouvaient lorsque ce tombeau fut construit; que Saturne, Jupiter et Mars soient réunis dans un même signe, Vénus et Mercure réunis dans un autre, le Soleil et la Lune, dans un troisième. Ensuite il faut prononcer sept fois certaines conjurations, et quand on arrive à la coupole, en asperger la muraille avec le sang du coq qui a été sacrifié. On peut alors y pénétrer et y prendre tout l'or et toutes les images que l'on veut, à condition que l'on ne s'y asseye pas.

On dit que les gens qui ont visité la coupole n'étaient pas des habitants du pays; c'étaient des étrangers venus dans un autre but, qui s'étaient plu à questionner à son sujet les habitants de Ḳofṭ[1]. Ils n'avaient d'abord trouvé personne qui pût leur en dire quoi que ce fût. Enfin un cheïkh leur avait répondu que son fils étant un jour parti à chameau pour quelque affaire, avait vu le monument, mais sans pouvoir l'atteindre; ce cheïkh avait ensuite cherché des informations, et il avait appris que des habitants de la région orientale étaient venus pour visiter la coupole, qu'ils avaient séjourné à Ḳofṭ pendant quelques jours, qu'ils s'étaient rendus au sépulcre et que jamais un seul n'en était revenu.

1. A, Neft, نفط ; B et M et Maqrizi, 91, Koft.

Le roi 'Adîm avait avant sa mort recommandé à son fils de faire le tour des provinces de l'empire, de fonder dans chacune d'elles un phare sur lequel il inscrirait son nom, et d'y construire aussi des monuments et des cirques. Le prince commença donc par édifier un phare dans le désert et il le surmonta d'une idole à deux têtes cornues. Il passa ensuite dans la province d'Atrîb et il y bâtit une coupole, sur plusieurs ordres de colonnes, au sommet de laquelle il mit une petite idole d'or; il y construisit aussi un temple aux étoiles. Le père d''Adîm, el-Boudachîr, fut le premier qui éleva un temple aux étoiles; son fils ne fit que l'imiter. Étant ensuite passé dans la province de Ṣâ, le prince construisit un phare qu'il surmonta d'un miroir de substance composée, où l'on apercevait tous les climats du globe. Puis il revint trouver son père qui le nomma héritier du royaume, et qui lui fit diverses recommandations. 'Adîm étant mort fut déposé dans son tombeau; lorsque c'en fut fini avec lui, Cheddât s'assit sur le trône.

Cheddât.

Cheddât[1] bâtit les monuments d'ed-Dahchour avec les pierres qui avaient été taillées du temps de son père. Les érudits qui ne croient pas que les 'Adites soient venus en Égypte, prétendent que l'erreur est née par suite de la confusion du nom de Cheddât avec celui de Cheddâd, fils d''Âd. On aurait rapporté à Cheddât la plus grande partie des faits qui concernent Cheddâd. D'après eux, aucun roi n'aurait pu entrer en Égypte si ce n'est Bokht-Naṣṣar, comme nous l'avons dit déjà,

1. Mss. شدات.

parce qu'il trouva le moyen d'annuler la vertu des talismans.

Cheddât fit rédiger les tables où sont inscrits les noms des rois. L'on trouve, dit-on, dans certaines inscriptions et dans certains écrits des prêtres, que le roi Boudachîr, fils de Ḳofṭarîm, s'étant consacré au service des lumières célestes, et ayant su que leur essence spirituelle s'était infusée en lui, fut saisi du désir de remonter vers elles. Il refusa à son corps la nourriture et la boisson, et lorsqu'il eut passé longtemps dans cette pénitence, les lumières célestes désirèrent se joindre à lui et il désira s'unir à elles ; elles le ravirent au milieu d'elles, l'exemptèrent des maux de la terre, et firent de lui un astre qui apparaissait et disparaissait suivant les mouvements du ciel. Il est vraiment heureux pour des prêtres de connaître ainsi les ressources du sacerdoce ; car les successeurs d'un roi qu'ils élèvent si haut ne peuvent manquer de les consulter sur les moyens d'atteindre au même rang et sur les voies qui mènent à la même gloire. Mais cette légende et d'autres semblables n'avaient pour but que de séduire les hommes, parce que ces prêtres adoraient les étoiles, et ils ne parlaient de la sorte que pour exalter leur religion. Cependant on dit aussi que les Égyptiens suivaient la croyance au Dieu unique, et qu'en donnant des louanges aux substances intermédiaires et subordonnées, ils ne prétendaient pas outrager leur Créateur, n'honorant dans leur pensée ces créatures qu'en raison de la proximité où elles se trouvaient de lui. Ainsi font les Indiens, les Arabes et plusieurs autres nations.

Cheddât construisit le temple d'Armant ; il y dressa des idoles aux étoiles, en or, en argent, en fer blanchi, en étain clair, en mercure solide, ces corps minéraux

ayant la nature des étoiles et pouvant être classés suivant leur ordre. Il orna ce temple de la façon la plus magnifique, il le décora de peintures superbes, il le fit couvrir de pierreries, de vers colorés, de soies chamarrées de toute espèce. Il n'y eut point de matière précieuse qu'il n'employât dans ce travail. Dans une des villes de la moyenne Égypte, à Anṣanâ (Antinoë)[1], il construisit un temple semblable et il le surmonta d'une coupole pareille à celle qu'il avait édifiée à Armant[2]. Il bâtit un temple à l'orient de la ville d'Alexandrie. Il dressa une idole de granit noir à Saturne sur la rive occidentale du Nil. Dans la région orientale, il fonda des villes et dressa dans l'une d'elles une idole debout; tout homme souffrant d'infirmités qui l'empêchaient de jouir des plaisirs de l'amour, touchait cette idole et était guéri. Dans une autre de ces villes, il éleva une idole ayant la figure d'une vache avec deux grosses mamelles. Toute femme dont le lait tarissait n'avait qu'à toucher ces mamelles pour retrouver la santé. Il fit encore construire des palais à la suite d'une querelle que l'un de ses fils avait eue avec sa mère. Cette princesse y fut transportée en la compagnie de beaucoup de sages et d'artisans. On dit que Ḳouṣ la Haute[3] fut bâtie de son temps, ainsi que deux statues qui se tenaient embrassées.

Les Abyssins et les Nègres ayant envahi une partie

1. اذصنا ; A, Sâbi, صابى ; B, Sâ, صا ; M, Ansâ, انصا. Maqrizi, 92, Antinoë.

2. ارمنت ; c'est la leçon de B. A et M ont Atrib. Maqrizi, 92, ici et plus haut, a Atrib.

3. قوص العالية ; c'est la leçon de M ; les autres mss. ont un autre nom : A, Safat, سفط ; B, Satat, سطت. Selon M, c'est cette ville qui fut construite pour la princesse après les démêlés qu'elle eut avec son fils.

du pays, Cheddât envoya contre eux son fils Menkâous à la tête d'une puissante armée. Ce prince en fit un grand carnage. Les prisonniers qu'il ramena de cette campagne furent employés au service du roi, et cette pratique fut toujours suivie dans la suite par les Égyptiens ; comme on extrayait en ce temps-là l'or des mines, on appliqua les prisonniers au travail de la mine et au transport de l'or, et l'on fit habiter auprès d'eux, pour les surveiller, les soldats qui les avaient pris.

Cheddât est le premier qui cultiva l'art de la vénerie, qui captura les oiseaux de proie, et qui obtint des louves les chiens de Salouḳ[1] et les chiens domestiques. Il inventa la ferrure et tout ce qui concerne le soin des bêtes de somme. Les merveilles et les talismans qu'il produisit sont innombrables. Par des moyens magiques, il attirait les crocodiles dans un étang du côté d'Osyouṭ. Il se rendait à cet étang par le Nil et il tuait beaucoup de ces animaux. Leur cuir servait à fabriquer des barques et d'autres choses ; leurs chairs et leurs humeurs entraient avec les herbes dans la composition des drogues. Les Coptes disent que ce roi construisit à Miṣr douze merveilles et talismans. Les œuvres qu'il fit n'ont jamais pu être égalées dans aucun autre pays. La plupart des monuments de son règne, bien que saccagés et ruinés, ont laissé des vestiges.

Cheddât, fils d'ʿAdîm, régna quatre-vingt-dix ans. Un jour qu'il était sorti pour chasser, son cheval se renversa avec lui sur une pente et le tua. On lit dans un livre copte que ce roi avait jadis fait précipiter

1. Saloukah, سلوقة, d'où ces chiens ont tiré leur nom, est une localité de l'Yémen. Voy. Freytag, *Lexicon*, d'après le *Kâmous*.

du haut d'une montagne l'un de ses serviteurs qui lui avait désobéi ; mais plus tard il avait eu des remords de cet acte, et il lui avait été révélé qu'il périrait de la même façon. Depuis ce temps il redoutait de gravir les montagnes. Il avait recommandé que lorsque ce malheur lui arriverait, on lui élevât son tombeau au lieu même où il serait mort et que l'on gravât dessus ces mots : « Celui qui possède le pouvoir doit garder la justice. Il ne doit pas se porter aux excès. Ceci est le tombeau de Cheddât, fils d''Adîm, fils de Ḳofṭarîm. Il a dépassé les bornes de ce qui lui était permis, et il a reçu son châtiment. » Cheddât étant mort, on lui creusa donc un caveau au pied de la montagne, et l'on éleva dessus une coupole, contenant une salle toute lamée d'argent. On assit son corps sur un trône et l'on déposa près de lui une quantité d'or, de pierres, de statues, de secrets et d'écrits. Cheddât mourut âgé de quatre cent quarante ans.

Menḳâous.

Il eut pour successeur son fils Menḳâous[1]. Menḳâous marcha sur les traces de son père, il gouverna avec modération et sagesse. Il fit publier les écrits des sciences, il ordonna de les étudier et de les transcrire en écriture commune, pour que le vulgaire pût les comprendre. Il pourvut aux vacances dans le sacerdoce. Le premier il construisit des bains chauds. Ce prince aimait le commerce des femmes ; il en épousa un grand nombre, filles du peuple et filles de prêtres. A

1. A, B, Maqrizi, 93 et alibi, Menkâous, منقاوس ; M, Menkâouch, منقاوش.

chacune d'elles, il affecta une résidence spéciale dans laquelle il construisit de beaux palais décorés de figures gracieuses, de riches tapis et d'objets merveilleux. D'après certains historiens, c'est lui qui aurait fondé Memphis pour ses filles qui étaient au nombre de trente. Il fonda d'ailleurs d'autres villes et d'autres monuments. Il édifia un temple aux étoiles à huit parasanges de Memphis, et, dans la même région, il plaça beaucoup de talismans et de merveilles, dans l'exécution desquelles il dépassa la science de son père et de son aïeul. Il institua douze fêtes dans l'année, en ordonnant pour chacune de ces fêtes des cérémonies variées suivant les signes du zodiaque dans chaque mois. Il avait coutume de distribuer des dons à ses sujets à l'occasion de ces fêtes, et de répandre parmi eux de grands bienfaits. Jamais le peuple ne fut aussi heureux que sous son règne. Les mines aussi furent exploitées mieux qu'elles ne l'avaient jamais été. Les alchimistes furent astreints au travail et ne cessèrent leurs recherches ni jour ni nuit. Les trésors qu'amassa le roi devinrent immenses ; ses pierreries, ses verres fondus, ses richesses de toute sorte furent innombrables.

Il se préoccupa alors de les conserver, et faisant appeler un jour un de ses frères en qui il avait confiance, il lui dit : « La quantité d'images que nous avons faites, d'or et de joyaux que nous avons réunis, est énorme ; je crains qu'une telle multitude d'objets précieux n'excite l'envie des rois et ne les décide à nous attaquer. Prends donc ces trésors, et va-t'en les porter dans la terre d'Occident ; tu chercheras là un lieu secret, inaccessible, tu les y cacheras. Tu recouvriras l'endroit où tu les auras mis, et tu noteras certains repères en même temps que la description

exacte du lieu et du chemin qui y conduit, afin que nous puissions retrouver nos trésors lorsqu'il plaira à Dieu. » Des historiens disent que ce prince emmena avec lui douze mille chars dont trois cents étaient pleins de pierreries, et les autres d'or, de feuilles battues, d'objets rares et superbes, d'instruments, armes et vases. Il parcourut le Midi pendant un jour, puis l'Occident pendant un jour entier et une partie d'un autre, et il arriva le troisième jour devant une montagne noire et aride à laquelle on ne pouvait accéder d'aucune des montagnes voisines. Il creusa sous cette montagne des souterrains et des cavernes dans lesquelles il ensevelit son trésor. Il rejeta la terre par-dessus comme le lui avait commandé son frère, puis il nota des repères. Il écrivit la description du lieu et du chemin qui y menait, et il revint auprès du roi. Pendant les quatre années qui suivirent ce voyage, le roi envoya encore une quantité de chars emplis de richesses qui furent ensevelies en différents endroits.

Menḳâous fit construire un temple dans lequel furent placées des idoles qui pouvaient guérir toutes les maladies. On écrivit au-dessus de la tête de chaque idole la maladie qu'elle guérissait. Ce temple, après avoir été longtemps fréquenté, fut ruiné par un roi. Dans une ville que fonda Menḳâous fut dressée la statue de pierre d'une femme en train de sourire, et personne ne pouvait voir cette statue sans que ses chagrins ne cessassent aussitôt. Le peuple l'honora en tournant autour d'elle, et il finit par l'adorer.

On fit aussi l'image, en cuivre doré, d'un oiseau aux ailes éployées, que l'on plaça sur une colonne au milieu de la ville. Tout homme ou femme, coupable d'adultère, qui passait devant cette image, était forcé

d'avouer son crime. Le peuple, redoutant cette épreuve, s'abstint de la fornication. L'idole subsista jusqu'au temps du roi Kalkân ; à ce moment, elle fut changée de place et perdit son pouvoir. Voici comment cela arriva.

Une des femmes de ce roi se trouvait coupable envers lui par l'amour qu'elle portait à un homme de sa suite. Elle eut peur que le roi n'apprît sa passion et qu'il ne la soumît à l'épreuve de cette statue, à la suite de quoi il l'aurait fait périr. Elle rechercha quel moyen elle aurait d'échapper à ce sort, et une nuit, comme elle était à boire avec le roi, elle se mit à lui parler des femmes coupables en blâmant leur conduite avec une grande sévérité. Le roi lui répondit par l'éloge de l'idole, rappela ses propriétés, la crainte qu'elle inspirait au peuple et l'excellente justice qu'elle rendait aux deux sexes. Mais la femme reprit : « S'il en est ainsi, c'est fort bien ; cependant le roi Menkâous n'a pas été tout à fait sage en cette affaire. — Et comment cela, fit le roi ? — Il s'est trompé, ainsi que tous ses sages, lorsqu'il a établi cette idole pour le bien du vulgaire sans songer à son propre avantage. Car de quelle manière aurait-il pu l'utiliser ? Il aurait fallu que cette image fût placée dans la demeure du roi, près des appartements de ses femmes et de ses esclaves. Si l'une d'elles s'était rendue coupable, le roi l'aurait aussitôt su et il eût sévi contre elle en secret, sans que la chose s'ébruitât. Cette statue aurait ainsi servi d'avertissement perpétuel à quiconque, dans le palais, eût été tenté de manquer à ses devoirs, et surtout aux femmes que domine la passion ; les femmes ont en effet les passions plus violentes que les hommes, parce qu'elles ont l'intelligence plus faible. Maintenant, au contraire,

si un tel crime était commis dans le palais royal, j'en demande pardon aux lumières supérieures, l'épreuve à laquelle on soumettrait le coupable déshonorerait le roi lui-même, en portant sa honte à la connaissance du public. Que si le roi préférait châtier le coupable sans le soumettre à l'épreuve, il agirait iniquement; et, s'il prenait le parti de supporter le crime en silence, il supporterait une ignominie. » Le roi dit : « Tu as bien parlé, » et il considéra ses paroles comme un conseil sage et comme l'expression de la vérité ; mais il comprit bien qu'elle ne les avait prononcées que parce qu'elle était coupable et qu'elle craignait une révélation. Dès le matin suivant, il fit enlever l'idole, et il ordonna de la transporter dans son palais, à un endroit qu'il désigna arbitrairement, sans étude préalable, sans avoir consulté les docteurs ni les sages. Lorsque l'idole eut été dressée en cet endroit, on fit devant elle plusieurs épreuves qui n'amenèrent aucun résultat. Le roi se repentit alors de l'avoir déplacée, et son esclave put satisfaire à ses désirs et se livrer, sans plus rien craindre, à sa passion. Il avait oublié que les œuvres magiques ne doivent être accomplies que lorsque l'on a observé les étoiles et déterminé les lieux dans leur rapport avec les temps.

Des habitants d'Ikhmîm disent qu'un homme de la région orientale fréquentait le Berba et qu'il y venait chaque jour avec de l'encens et du parfum de crocus. Il encensait et parfumait une statue dressée vis-à-vis la porte du Berba, après quoi il trouvait au-dessous d'elle, à ses pieds, un dînâr. Il le prenait, puis s'en allait. Il renouvela longtemps cette pratique ; à la fin, il fut dénoncé par un esclave qui raconta son histoire au gouverneur du lieu. Celui-ci le fit arrêter et

l'homme, lui ayant donné une grosse somme, quitta le pays.

On dit que Menḳâous bâtit un temple pour les magiciens sur le mont el-Ḳoṣéïr[1] et qu'il leur donna pour chef l'un d'entre eux nommé Maslaṣ[2]. Ces magiciens enfermaient les vents et ne les donnaient aux navires que sous la condition d'un certain péage. Lorsque le roi était en voyage, on portait devant lui des images effrayantes et les hommes qui se rassemblaient pour le voir étaient saisis d'étonnement. Menḳâous se fit aussi construire un temple pour y célébrer un culte qui lui était particulier; il y plaça les images du soleil et des étoiles et, tout autour de l'édifice, il dressa des statues et des merveilles. Il montait tous les ans à ce temple, y demeurait sept jours et s'en allait. Il y fit inscrire sur deux piliers la date de sa fondation. Ces deux piliers subsistent encore aujourd'hui; l'endroit où ils se trouvent est appelé ʿAïn Chams. Menḳâous transporta à ʿAïn Chams des trésors, des joyaux, des talismans et des drogues qui furent déposés dans ce temple.

Ce roi partagea le revenu de l'Égypte[3] en quatre fractions : un quart en était donné au roi, qui en usait comme il voulait ; un second quart était affecté à l'entretien des armées ; on employait le troisième quart à l'amélioration des terres, à la construction des ponts, à l'ouverture des canaux et l'on s'en servait aussi pour obliger le peuple à cultiver le sol. Le der-

1. A, le mont de la Lune, القمر ; B, M, Maqrizi, 93, le mont el-Koseïr, القصير.

2. A, Mostahmis, مستهمس ; B, Masis, مسيس ; M, Maslas, vocalisé, مسلس. Le nom manque dans Maqrizi.

3. Ce paragraphe sur les revenus de l'Égypte est reproduit par Maqrizi, 214, qui l'attribue à Ibn Wasif Chah.

nier quart était mis en réserve pour les cas imprévus. Le revenu du pays était alors de cent trois millions (de dînârs). Il était réparti entre cent trois nômes (kourah). Le nombre des nômes est aujourd'hui de quatre-vingt-cinq, dont quarante-cinq dans la basse terre et quarante dans le Ṣa'îd. Dans chaque nôme résidait un prêtre chargé de l'administrer, et un chef militaire.

Menkâous régna soixante et onze ans et mourut de la peste. Selon une autre tradition, il fut empoisonné dans un festin. On lui construisit un tombeau dans le désert de Ḳofṭ[1], d'autres disent à l'occident de Ḳouṣ. On y déposa avec lui des feuillets, des œuvres d'art, des statues d'or, des pierres précieuses et de l'or monnayé, en quantité considérable. Avant de mourir, il avait perdu une esclave qui lui était plus chère que toutes ses femmes et pour laquelle il avait une très vive passion. Il fit placer sa statue dans tous les temples ; et il en fit faire une autre image avec des cheveux d'or, revêtue d'une robe précieuse ornée de gemmes, assise sur un trône d'or, que l'on portait devant lui partout où il allait, pour que cette vue le consolât. On descendit cette statue dans son tombeau et on l'assit devant lui, à ses pieds, comme s'il s'entretenait avec elle.

Ménâous.

Lorsque c'en fut fini avec Menkâous, son fils Ménâous[2] s'assit sur le trône de son père. Il recher-

1. A, Kobt, قبط ; B et M, dans le désert de l'Occident, الغرب.

2. A, B, Maqrizi, 93, Menâous, مناوس ; M, Menâouch, مناوش. Une glose du ms. A porte : « Menâous est le même que Menâw il مناويل. »

cha comme lui la justice, honora les sages, consacra des sommes considérables à acheter les secrets que l'on lui présentait. Les noms de ceux qui les avaient trouvés étaient inscrits dans les annales du royaume et gravés sur pierre dans les temples.

Ménàous est le premier qui adora le bœuf. Voici quelle fut l'origine de ce culte. Ce roi, étant tombé malade et désespérant de sa guérison, vit en songe un grand génie qui lui parla et lui dit : « Tu ne te guériras de cette maladie qu'en adorant le bœuf, parce que le signe ascendant, au moment où tu en fus saisi, était le taureau. » Or ce génie avait lui-même la forme d'un taureau à deux cornes. Le roi, à son réveil, s'empressa de rechercher un taureau bigarré, le plus beau qu'on pût trouver, et il lui construisit dans son palais une étable surmontée d'une coupole dorée. Il l'encensait et l'oignait de parfums, et il lui donnait une nourriture de choix ; l'un de ses serviteurs se tenait toujours auprès de l'animal pour le panser et changer sa litière. Mais tout cela se faisait en secret du peuple. Ménâous, selon les promesses du génie, recouvra la santé.

On dit que ce roi est aussi le premier pour qui fut fait un char doré. Son char portait une cabine de bois doré, tendue de tapis précieux. Il s'y asseyait et se faisait conduire dans des lieux agréables. Il se l'était fait faire, dit-on, dans le temps de sa maladie, alors qu'il ne pouvait pas monter à cheval. Des bœufs traînaient le char. Lorsqu'il passait dans un site riant, le roi s'y arrêtait, et s'il traversait des terres en friche, il en ordonnait la culture. Un jour, raconte-t-on, il remarqua l'un des taureaux qui le traînaient ; c'était un taureau bigarré d'une très belle forme et ayant de grandes cornes ; il le fit arrêter, puis séparer

de l'attelage et conduire devant lui jusqu'à un lieu qui lui plut. Il passa le temps de cette route à l'admirer. Il l'habilla ensuite d'une étoffe de soie brochée d'or. Quelques jours plus tard, le roi se trouvant loin de ses compagnons, dans un lieu écarté, vit venir à lui ce taureau qui se prosterna devant lui et lui parla en ces termes : « Si le roi continue à me traiter avec autant de soin et d'honneur et s'il consent à m'adorer, je lui donnerai tout ce qu'il désirera, j'augmenterai son pouvoir et je l'exempterai de toutes les maladies. » Ménâous fut saisi d'émotion à ces paroles ; il ordonna que le taureau fût lavé et parfumé, revêtu de soie et d'or, et il le fit conduire dans un temple où des serviteurs attentifs à tous ses besoins ne cessèrent de l'oindre de baumes et de parfums. Puis il institua des rites en son honneur. Ce taureau fut adoré pendant longtemps, et le peuple se laissa séduire par cette pratique. Telle fut l'origine du culte du bœuf.

Ménâous fonda de nombreux bourgs dans le désert et dans la montagne. Il y accumula des trésors et y bâtit des monuments. Dans le désert d'Occident, il fonda une ville du nom de Dîmâs[1], dans laquelle on éleva un phare et qui fut remplie de trésors. On dit qu'elle subsiste encore aujourd'hui. Des hommes y seraient venus du côté de l'Occident et ils y auraient entendu les sifflements et vu les feux des génies.

On lit dans les livres coptes que le taureau, après avoir été adoré longtemps, commanda qu'on fît de lui une image d'or, creuse, que l'on prît des poils de sa tête et de sa queue, des rognures de ses cornes et de la corne de ses pieds et que l'on mît ces reliques dans cette statue. Il fit connaître qu'il était au terme de

1. A et B, Dîmâs, ديماس ; M. Da'âs, دعاس.

son existence, et il ordonna qu'on l'ensevelît dans un sarcophage de pierre qui serait placé dans le temple et surmonté de sa statue. Saturne devrait, à ce moment, se trouver à l'Orient et le Soleil en tat̲lît̲ par rapport à sa statue ; et l'on peindrait, sur cette image, les signes des sept étoiles. Ces ordres furent exécutés, la statue d'or fut fondue, ornée de toutes espèces de pierreries et d'incrustations blanches et noires. Le taureau fut déposé à la place qu'il avait indiquée, et sa statue dressée au-dessus de lui. Il continua à enseigner aux hommes diverses merveilles, à leur révéler l'avenir et à répondre à leurs questions. Son image fut entourée d'une grande vénération ; on lui fit des vœux ; on lui apporta des offrandes, et l'on vint la visiter de toutes les provinces, proches ou éloignées, de l'Égypte. Le peuple en recevait les oracles qu'il demandait.

Ménâous ayant régné trente-cinq ans mourut de phtisie. On lui construisit un tombeau dans la montagne occidentale et on l'ensevelit dans un cercueil de pierre.

Marînos.

Après lui régna son fils Marînos[1]. Marînos fut roi pendant vingt et un ans : il était infirme. Il ne bâtit aucun monument, n'éleva aucun phare et ne fit aucune merveille. Il mourut et fut enterré auprès de son père dans un sarcophage de plomb.

1. A, Marîdos, مريدس ; B et M, Marînos, مرينس.

CHAPITRE IV

LA DYNASTIE D'OCHMOUN

Ochmoun.

Marînos eut pour successeur Ochmoun. Ochmoun était fils[1] de Ḳobṭîm. Son empire s'étendait depuis Ochmoun jusqu'à Memphis, à l'Orient jusqu'à la mer salée, vis-à-vis d'el-Barḳat el-Ḥomrâ[2], qui est à la limite du territoire égyptien ; dans le Ṣa'îd jusqu'à Ikhmîm. Il habita Ochmoun, ville qu'il avait bâtie et appelée de son nom. Il y transporta les gens de sa maison et toute sa famille. Les dimensions de cette capitale étaient de douze milles dans les deux sens. C'est à Ochmoun qu'est due l'invention des jeux de boule et de crosse et d'autres encore. Il bâtit des châteaux, planta des jardins, dressa des phares, édifia des monuments, et la plupart des villes qu'il fonda furent emplies de merveilles. Les Coptes croient que l'histoire d'Ochmoun est l'une de celles qui renferment le plus de souvenirs glorieux et le plus de faits extraordinaires.

On rapporte entre autres choses qu'il bâtit une ville au pied d'une montagne et qu'il l'appela Ouṭirâṭis[3]. Il lui donna quatre portes : sur la porte d'Orient

1. Le ms. A a par erreur : frère.
2. El-Barkat la rouge. A, ابراقة الحمراء ; M, البرقة الحمراء.
3. A, Iftarâtis, افطراطس ; B, Outirâtîs, اوطيراطيس ; M, Outibrâtis, اوطبراطس. Cf. la n. 1 de la p. 170.

il plaça l'image d'un aigle ; sur celle d'Occident, l'image d'un taureau ; sur celle du Sud, l'image d'un chien, et sur celle du Nord, l'image d'un lion. Les prêtres, par des procédés magiques, introduisirent des esprits dans ces images ; elles parlaient lorsqu'un étranger voulait entrer dans la ville, et il ne pouvait alors y pénétrer qu'avec l'autorisation des gardes. Le roi planta dans cette ville un arbre qui portait des fruits de toutes couleurs, et il y édifia un phare haut de quatre-vingts coudées, surmonté d'une coupole qui changeait de couleur pendant sept jours de suite. Après le septième jour, la série des couleurs recommençait. Cette coupole éclairait toute la ville avec ses rayons colorés. Autour de ce phare on amena de l'eau du Nil et l'on plaça dans cette eau des poissons d'espèces variées. La ville fut entourée de talismans ayant la forme d'idoles, dont les corps étaient d'hommes et les têtes, de singes. Chacune avait la propriété de repousser certains maux et de produire certains biens. Sous les idoles, qui surmontaient les quatre portes, on déposa des trésors, et l'on institua des sacrifices, des encensements, des conjurations qui permettaient d'approcher chacune d'elles. Le roi fit habiter des magiciens dans cette ville et il bâtit à quelque distance une autre ville que les écrivains coptes appellent la cité des merveilles.

On voyait au milieu de celle-là un corps semblable à un nuage qui donnait de la pluie l'hiver et l'été. Sous des coupoles brillantes on voyait des eaux d'azur qui guérissaient de tous les maux. Il y avait à l'orient de cette ville un joli Berba avec quatre portes à deux montants chacune. Sur chaque montant était sculpté un visage qui parlait. On pouvait comprendre ses paroles, il renseignait ceux qui le visitaient sur les

événements du temps. Quiconque entrait dans ce Berba sans s'être purifié sentait sur lui un souffle qui lui donnait une maladie dont il ne relevait plus jusqu'à sa mort. On dit qu'au milieu de la cité descendait une sorte de colonne de lumière; ceux qui parvenaient à l'embrasser connaissaient tous les secrets des esprits, entendaient tous leurs discours et voyaient toutes leurs œuvres. A chacune des portes de la ville était placée la statue d'un moine tenant une feuille où était inscrite une science. Celui qui voulait acquérir cette science s'approchait de la statue, la touchait de la main, reportait sa main sur sa poitrine, et la science lui entrait aussitôt dans le cœur. On dit que ces deux villes furent dénommées du nom d'Hermès, c'est-à-dire de Mercure, et qu'elles subsistent encore aujourd'hui dans le même état.

Une tradition rapporte qu'un homme vint trouver 'Abd el-'Azîz, fils de Merwân[1], qui était alors gouverneur d'Égypte, et lui dit qu'ayant été dans le désert d'Occident pour y rechercher un chameau égaré, il était arrivé devant une ville en ruines, qu'il avait trouvé dans cette ville un grand arbre chargé de divers fruits, qu'il en avait mangé et emporté en provision. Un Copte explique que cette ville était l'une des deux cités d'Hermès et qu'elle devait contenir de grands trésors. 'Abd el-'Azîz envoya avec l'homme quelques-uns de ses familiers munis de provisions pour un mois, afin de retrouver la ville; mais en vain explorèrent-ils tout ce désert, ils ne trouvèrent plus trace de la cité.

Ochmoun était le plus juste des enfants de son père, celui qui avait le plus de goût pour les arts et le plus de zèle pour le travail. Sa mémoire est demeurée

1. Abd el-Azîz, fils de Merwan, fut gouverneur de l'Égypte en l'an 66; Voy. Abu'l-Mahâsin, I, 190 et suiv.

parmi les hommes. C'est lui qui bâtit des salles recouvertes de verre coloré au milieu du Nil. Les Coptes disent qu'il creusa un souterrain allant d'Ochmoun jusqu'au point où se déverse le Nil, et que ce souterrain fut fait pour ses filles lorsqu'elles se rendaient au temple du Soleil. Ce passage était pavé et ses murailles étaient richement décorées avec du verre de couleur. On dit aussi qu'Ochmoun régna plus longtemps que tous ses frères. Les historiens assignent à son règne une durée de huit cents ans. Les 'Adites le dépossédèrent de son royaume dans la six centième année de son règne, et détinrent le pouvoir pendant quatre-vingt-dix ans, puis ils se dégoûtèrent du pays et le confièrent à un vizir. Ils s'en allèrent à Er-Râhibah[1], sur le chemin de l'Arabie Pétrée[2] à Wâdi'l-Ḳora, et ils habitèrent ce lieu dans lequel ils construisirent des monuments, des œuvres d'art et des bourgs (Ḳora). Puis le vent[3] les surprit et les fit périr. Le royaume d'Égypte retomba en la possession d'Ochmoun après qu'ils eurent quitté le pays.

On dit que sous ce règne fut faite une oie de cuivre; lorsqu'un étranger voulait entrer, cette oie criait et battait des ailes. Les habitants étaient ainsi avertis de son approche et ils l'introduisaient dans leur ville ou le laissaient dehors à leur choix. Les serpents se multiplièrent dans le même temps. On inventa certains artifices permettant de les prendre à la main. On faisait de leur chair et de leur graisse des drogues et des thériaques.

Ochmoun est le premier qui institua le *Nirouz*[4] en

1. A, الراهبه; B, une ville, مدينة; M, ed-Datinah, الدتنه.
2. A et B, le Hedjâz, الحجاز; M, el-Hidjârah, الحجاره.
3. A, القر; B, الصر; M, الدر.
4. La fête du commencement de l'année.

Égypte. Cette fête durait sept jours que les Égyptiens passaient à manger et à boire pour honorer les étoiles. De son temps fut encore bâtie el-Bahnasâ. On y dressa des piliers supportant des sièges de verre jaune. Ces sièges étaient eux-mêmes surmontés d'une coupole qui, lorsque le soleil se levait, en réfléchissait les rayons sur la ville. On dit que ce roi régna huit cent trente ans, puis mourut. Il fut enseveli dans l'une des petites pyramides. D'autres rapportent que son tombeau est placé à la limite d'Ochmoun. On y déposa avec lui de grandes sommes d'argent, de nombreuses merveilles, des trésors innombrables. On y mit aussi les idoles des sept étoiles qui étaient dressées dans son temple, dix mille flambeaux d'or et d'argent, dix mille plats d'or, d'argent et de verre fondu, mille fioles pleines de substances médicinales composées. Sur tout cela, on écrivit son nom, la durée de son règne et la date de sa mort[1].

Ménâḳious.

Après lui régna son fils Ménâḳious[2]. C'était un prince ferme et expérimenté. Il donna un nouvel élan à la culture, fonda des bourgs, édifia des monuments; il fit réunir les règles de la sagesse, recensa les feuillets des rois et ceux des sages, exécuta des merveilles. Il se bâtit une ville dans laquelle il s'isola. Cette ville fut fortifiée; elle eut quatre tours sur chaque face, entre lesquelles furent placées quatre-vingts idoles de cuivre. On mit des armes diverses dans les mains de ces idoles, et l'on grava sur elles leurs propriétés. Il

1. Après ce règne s'ouvre dans les mss. A et B une grande lacune que nous comblons à l'aide du ms. M.

2. M, Menâfious, منافيوس, et plus bas, Menâkiouch, مناقيوش .

y avait à Memphis un homme de la caste sacerdotale qui enseignait la magie. Il apprenait à ses auditeurs à prendre les crocodiles et les fauves. Le roi lui fit bâtir une ville et lui ordonna de s'y transporter. C'était la ville d'Ikhmîm.

Ménâḳious régna quarante et quelques années et mourut. Il fut enterré dans la pyramide maritime[1] qui ne s'ouvre pas. On y déposa avec lui une grande quantité d'argent, de pierreries, de vases, d'images et d'autres choses analogues. On inscrivit dessus son nom et la date de sa mort.

Ce roi avait hérité de la fermeté et de la prudence de son père. Il fut grand aux yeux des Égyptiens. C'est lui qui le premier, fabriqua la balance et ordonna à ses officiers de s'en servir; le premier aussi, il fonda des hôpitaux[2] pour le traitement des malades et des infirmes; il les pourvut d'herbes médicinales; il y installa des médecins auxquels il donna de larges moyens d'existence, et il les plaça sous la direction d'hommes dignes de confiance. Il institua une fête en son propre honneur; chaque année, en ce jour, ses sujets venaient se réunir autour de lui; ils mangeaient et buvaient pendant sept jours, et il répandait parmi eux d'abondantes largesses. Il siégeait alors dans une salle dressée sur des piliers cerclés d'or, revêtu lui-même d'étoffes tissues d'or, et ayant au-dessus de sa tête une coupole recouverte intérieurement de lames d'or et de verre fondu. Ses sujets avaient toute liberté pendant ce temps pour lui adresser leurs requêtes; les fêtes finies, ils retournaient chez eux.

1. M, la pyramide *el-mohâdi*, المحادى.
2. Le texte a le mot البيمارستان, qui est persan.

Sous ce règne fut fondée la ville de Chantarah[1] dans le désert des Oasis. Elle fut construite sur un plan carré, en pierres blanches, toutes de même dimension. Chacune de ses faces fut percée d'une porte par où passait une grande artère qui aboutissait à la porte de la face opposée. A droite et à gauche de l'artère s'ouvraient de petites portes, d'où partaient des chemins se dirigeant vers l'intérieur de la ville. On construisit dans cette cité un cirque, autour duquel régnait un escalier de sept marches. Ce cirque était surmonté d'une coupole en bois doré portée par de grands piliers de marbre ; et au sommet de la coupole s'élevait un phare de marbre que dominait une idole de granit noir tournant avec le soleil. D'autres idoles en substances précieuses, qui sifflaient et criaient sur divers tons, étaient dressées autour de la coupole. Le roi s'asseyait sur le plus haut degré du cirque, entouré de son fils, de ses proches et des fils des princes. Sur le second degré se plaçaient les chefs des prêtres et les vizirs ; sur le troisième, les chefs de l'armée. Les philosophes, les astronomes, les médecins et les maîtres des diverses sciences s'asseyaient sur le quatrième ; les directeurs de la culture sur le cinquième ; les maîtres artisans sur le sixième ; et sur le septième, le commun du peuple. On disait aux hommes de chaque classe : « Regardez ce qui est au-dessous de vous, non ce qui est au-dessus, car vous ne pouvez y atteindre ; » et c'était là pour tous une excellente leçon.

Ménâḳious avait un grand nombre de femmes ; il en aimait surtout deux, entre lesquelles il partageait ses faveurs, et il avait l'habitude de s'asseoir entre elles

1. M, شنترة.

sur le même siège. Mais au bout de quelques temps, il vint à préférer l'une des deux. L'autre, se voyant délaissée, en devint folle de jalousie. Elle prit un couteau, entra chez le roi, au moment où il se récréait en compagnie de sa rivale, et frappa celle-ci de son arme. Le roi se leva pour la défendre ; elle le frappa à son tour à la tête ; il tomba, en saisissant la meurtrière qui fut aussitôt arrêtée. Il eut le temps d'ordonner son supplice, et il demanda qu'on plaçât sa tête sur son propre tombeau. Puis il rendit l'esprit. Il avait régné soixante ans. Le pouvoir vint aux mains de son fils Markourah[1].

Markourah.

Markourah monta sur le trône ; les grands du royaume vinrent le féliciter et lui souhaiter un règne long et heureux. C'était un roi ferme, beau, intelligent. Il se mit à gouverner avec sagesse ; il développa la culture, pourvut aux emplois vacants et chargea le chef des prêtres de rendre des jugements en matière religieuse. D'après les livres des Coptes, Markourah est le premier qui domestiqua les bêtes sauvages en Égypte[2] et qui les monta. Il bâtit des temples. Il dressa les idoles qui se trouvaient à l'occident de Memphis et dont une partie est encore debout aujourd'hui. Son règne dura trente et quelques années. Son tombeau fut construit sur la route de l'occident à deux journées de Memphis.

1. M, مرقورة.
2. M, اول من ذلل السباع بمصر.

Bilâṭis.

Markourah laissa le pouvoir à son fils Bilâṭis[1] qui était encore enfant. Sa mère, Morhabah[2], administra pour lui le royaume, avec l'aide des vizirs et des prêtres. C'était une femme très ferme; les affaires continuèrent sous sa direction à aller comme auparavant. Elle se montra généreuse envers les grands, juste avec le peuple; elle leva quelques-uns des impôts qui pesaient sur lui et elle en fut aimée.

Sous son règne furent construits les grands bassins qui se trouvent dans le désert de l'Occident. Elle édifia au milieu une tour haute de trente coudées au sommet de laquelle était une vasque de pierre d'où l'eau coulait sans jamais tarir. Autour de ces bassins, elle dressa des idoles en pierres de couleurs, et de toutes espèces de formes : animaux, reptiles, oiseaux. Chaque animal était attiré par l'idole qui lui ressemblait, et se laissait prendre, près d'elle, à la main.

Quand le roi eut grandi, il aima la chasse avec passion. Sa mère lui fit construire un pavillon de plaisance, où l'on plaça des sièges montés sur des piliers de marbre lamés d'or, sous des coupoles chargées de pierreries, de verres fondus et colorés, ornées de dessins et de gravures admirables. L'eau jaillissait par des bouches de dessous l'édifice, et se déversait dans des canaux lamés d'argent qui allaient arroser des parterres garnis de tapis de toutes couleurs. Des statues dressées dans ces parterres sifflaient sur des tons variés ; des arbres portant des fruits divers crois-

1. M, Bilâtis. L'histoire de ce prince est extraite dans Maqrizi, 94 et 95. Son nom y est lu Milatus.

2. M, مرهبة.

saient dans ces jardins, et parmi eux étaient tendus de grands voiles de soie précieuse. La mère de Bilâṭis choisit ensuite parmi les cousines de son fils et les filles des princes, de belles femmes qu'elle lui donna pour épouses. Autour de ses jardins, elle disposa des salles pour que les vizirs, les prêtres et les maîtres des artisans vinssent y rendre compte au roi de leurs œuvres. Le plus souvent, le roi les recevait dans ses jardins. Puis, lorsqu'ils avaient fini de traiter leurs affaires, il leur faisait porter des boissons et des mets de sa table ; et ils passaient le reste de leur journée et la nuit même à boire et à manger. Le roi continua à régner de cette manière. Ses affaires allèrent bien et ses jours furent heureux. L'abondance, la facilité de vivre, la justice et toutes sortes de biens se répandirent parmi les hommes. Un jour, le roi allait à la chasse. Il revenait à son jardin et il faisait distribuer à ses compagnons des dons, de la nourriture et des boissons. Il siégeait un autre jour au milieu des hommes; et il s'y occupait d'examiner leurs requêtes et de pourvoir à leurs besoins; le troisième jour, il le consacrait à ses femmes.

Ce roi tomba malade de la variole et mourut. On lui bâtit un tombeau dans son jardin, et l'on y déposa avec lui de l'or, des pierreries, des œuvres d'art et des statues, comme on l'avait fait pour ses pères. Son règne avait duré treize ans.

CHAPITRE V

LA DYNASTIE D'ATRIB

Atrîb.

L'empire passa après Bilâṭis à son oncle Atrîb. Atrîb s'était transporté après la mort de son père Ḳobṭîm[1], dans la ville que celui-ci lui avait bâtie. La longueur de cette ville était de douze mille milles[2]. Elle avait douze portes. Le roi construisit dans ses principales artères trois hautes coupoles, montées sur plusieurs ordres de colonnes ; l'une de ces coupoles était au milieu de la ville ; les deux autres étaient placées à ses extrémités. A chaque angle de la ville, on mit des fanaux qui brûlaient toute la nuit et, à chaque porte, de nombreux corps de gardes. Dans son voisinage il y eut des cirques, des sièges, des lieux de plaisir que l'on apercevait du haut de ces sièges. On creusa à l'occident de la cité un canal, sur lequel on jeta des ponts à arches garnis de sièges sur toute leur longueur. Du canal, autour des ponts, se détachaient de petits bras qui allaient arroser des vergers ou des prés ; et sur le pourtour de la ville s'étendaient des jardins et des parterres. Chacune de ses portes était ornée de merveilles, statues, idoles mouvantes, talismans protecteurs ; et à l'intérieur de

1. M, Koftarîm.
2. ميلا pour هيكلا, temples ; ms. M.

la porte étaient placées les images en cuivre de deux satans. Quand un homme de bien entrait dans la ville, le satan placé à droite riait ; quand c'était un méchant, le satan de gauche pleurait. Tous les lieux de plaisir furent peuplés d'animaux apprivoisés et d'oiseaux gazouillants, qui répétaient des paroles de bienvenue ; et au-dessus des coupoles furent placées des statues qui sifflaient sous l'effort du vent, avec des miroirs où l'on découvrait les pays lointains et les merveilles cachées.

En face de cette ville, du côté de l'Orient, Atrîb en fonda une autre où il éleva beaucoup de cirques et beaucoup de riches idoles dans des sanctuaires distincts. Il creusa au milieu un bassin où tombaient les oiseaux lorsqu'ils passaient dessus, et d'où ils ne se tiraient plus qu'on ne vînt les prendre. Cette ville eut une citadelle et douze portes ; on mit sur chaque porte des statues qui faisaient des merveilles. La ville fut entourée de jardins. Dans son voisinage, du côté de l'Orient, on construisit une salle peinte, élevée sur des piliers et surmontée d'une coupole. Un oiseau battant des ailes fut placé sur la coupole, et cet oiseau chantait chaque jour trois fois, à l'aurore, à midi et le soir. Cette ville fut encore emplie d'idoles et de merveilles.

Le roi bâtit en outre une multitude de bourgs entourés de campagnes cultivées. Il eut pour ministre un homme du nom de Barsân[1], très habile alchimiste ; cet homme lui frappa des dînars à son effigie, à sept mitḳâl le dînâr, et il lui ouvra beaucoup d'images. Atrîb régna trois cent soixante ans et en vécut cinq cents. Son tombeau fut creusé dans une montagne de

1. M. برسان.

l'Orient, au bout d'une galerie souterraine revêtue de verre et de marbre. On l'y plaça sur un trône d'or orné de gemmes, au milieu de ses trésors. La porte fut gardée par la statue d'un dragon qui tuait quiconque approchait. Autour de l'entrée on repoussa les sables, et l'on grava dessus le nom du roi et la date de sa mort.

Une reine fille d'Atrîb.

Après Atrîb régna sa fille. Elle administra le royaume avec beaucoup de sagesse et de fermeté pendant trente-cinq ans ; puis elle mourut.

Félîmoun.

Elle laissa le trône au fils de sa sœur Félîmoun[1]. Ce prince nomma des vizirs dans chaque emploi, et plaça les prêtres à leurs rangs ; il gouverna selon leurs vues, il s'efforça de développer la culture et de suivre les conseils de la sagesse. Sous son règne fut fondée l'ancienne Tinnîs que la mer submergea ; elle en était alors très éloignée. Autour d'elle s'étendaient des champs, des vergers, des vignes, des villages possédant des pressoirs pour le vin, des campagnes, les plus belles qu'on pût voir. Le roi s'y fit construire des salles, surmontées de hautes coupoles, qui furent décorées et peintes avec magnificence, tapissées et meublées. Au moment où commençait la crue du Nil, il se transportait dans cette résidence, et il y restait jusqu'au Nîrouz. Il entretenait dans cette ville des hommes de confiance chargés de répartir les eaux

1. M, فليمون.

et d'en donner à chaque bourg ce dont il avait besoin. Ces bourgs possédaient des citadelles avec des ponts. Toutes les fois que le roi les traversait, il s'occupait d'y améliorer la culture et d'y accroître la richesse, et il y faisait construire des maisons de plaisance. On dit que les deux jardins dont Dieu parle dans son Livre[1] appartenaient à deux frères de la maison de ce roi, qui les tenaient de leur souverain ; ils les avaient dessinés et plantés avec art, et ils y avaient bâti des demeures agréables. Le roi venait parfois s'y délasser; ses hôtes lui offraient alors des fruits et des légumes rares ; ils lui présentaient des mets et des breuvages excellents ; et le roi, charmé, admirait ce séjour. L'un des deux frères était bon et généreux. Il dispersa sa fortune en bonnes œuvres. L'autre était avare. Il se moqua de son frère lorsqu'il fut devenu pauvre, et toutes les fois que son frère fut obligé de vendre un lot de sa terre, il le lui acheta ; à la fin, il devint possesseur de tout son bien. L'autre alors lui demanda l'aumône ; mais il le chassa avec des paroles dures, et il lui dit : « Je t'ai bien conseillé de préserver ta fortune et tu ne l'as pas fait; moi qui ai épargné la mienne, j'ai aujourd'hui plus d'argent et plus d'enfants que toi. » Et il se détourna, fier de sa richesse et de ses jardins. C'est alors que Dieu commanda à la mer de submerger ces campagnes, et que les flots les recouvrirent. L'avare poussait des gémissements et déplorait un tel dommage : « Plût à Dieu, s'écriait-il, que je ne lui en eusse jamais associé aucun autre ! (*Coran*, XVIII, 40). » Et le Très-Haut ajoute à son sujet : « Il n'aurait pu trouver nulle part de secours contre Dieu (*Coran*, XVIII, 41). »

1. V. le *Coran*, chap. XVIII, et ci-dessus l'histoire de Tinnîs, p. 41.

Du temps de Félîmoun fut bâtie Damiette[1]. Cette ville reçut le nom d'un page du roi, dont la mère était magicienne. Félîmoun régna quatre-vingt-dix ans. Il se construisit un tombeau dans la montagne orientale et il y transporta une grande quantité d'argent et de pierreries. A l'intérieur, il disposa des statues mobiles sur des conduites d'eau, ayant en main des glaives dont elles frappaient ceux qui voulaient entrer. Il plaça de même à droite et à gauche de l'entrée deux plans de cuivre articulés sur des tuyaux, qui rejetaient en bas quiconque les gravissait. Sur le sépulcre, il mit cette inscription : « Ceci est le tombeau de Félîmoun, fils d'Atrîb fils de Ḳobṭîm fils de Miṣraïm. Il a vécu pendant un âge et régné pendant un siècle, et la mort est venue à lui et il n'a pas pu la repousser. Que celui qui viendra à son tombeau n'arrache pas ce qui le couvre et ne prenne pas ce qui l'entoure. »

Ḳersoun.

Félîmoun laissa le pouvoir à son fils Ḳersoun[2]. Ce prince s'assit sur le trône ; les grands du royaume, les nobles et le peuple vinrent le reconnaître et lui offrir leurs vœux. Il s'occupa des prêtres et des temples, et chercha la sagesse. Il était jeune et beau ; l'une des femmes de son père s'éprit de lui ; elle se chargea du soin de ses parfums, feignant que le roi défunt le lui avait ordonné, et à peine quittait-elle les salles où se tenait le roi. Elle envoya demander à l'une des principales magiciennes de Memphis de lui

1. M, دمياط.
2. M, قرسون.

donner un charme, lui offrant en retour beaucoup d'argent. Mais il se trouva que cette magicienne aimait aussi le roi et d'une passion plus violente encore. Elle se hâta d'avertir Ḳersoun de l'intention qu'avait la femme de son père, et des offres qu'elle en avait reçus. Celui-ci écarta la soupirante et lui interdit l'accès auprès de lui.

A ce moment, un roi de Ḥimyar apprit que le royaume d'Égypte était passé aux mains d'un jeune homme. Il en conçut de l'ambition et il se mit en marche avec des troupes nombreuses pour le conquérir. Le jeune roi s'avança à sa rencontre. Les deux armées se joignirent à Aïlah et se livrèrent un combat acharné, jusqu'à ce que la fatigue les séparât. Cette magicienne vint alors trouver le roi et lui dit : « Que me donneras-tu si je t'aide dans cette guerre et si je t'assure la victoire contre ton ennemi? — Ce que tu croiras juste, » répondit Ḳersoun. Elle en reçut de lui la promesse écrite, avec des garanties. Dès que la bataille eut recommencé, elle produisit une fumée merveilleuse et elle fit surgir des fantômes effrayants. L'Ḥimyarite dut s'enfuir en la compagnie de quelques soldats survivants. Les Égyptiens tuèrent les derniers qui restaient et ramassèrent toutes les dépouilles laissées par l'ennemi. Le roi rentra à Memphis sain et sauf et chargé de butin. La magicienne se présenta devant lui et lui demanda d'accomplir sa promesse : « Dis-moi donc ce qui te plaît, lui dit Ḳersoun. Voici de l'argent et des trésors qui sont à toi, si tu les veux. » Elle répondit : « Je ne veux que le roi lui-même. — Malheur à toi, s'écria-t-il, tu n'es pas de maison royale et tu sais qu'une telle alliance est interdite au souverain. — Les rois tes prédécesseurs, répliqua-t-elle, enlevaient les femmes du peuple et en avaient des enfants.

et ils ne s'inquiétaient pas de savoir de quelle souche elles sortaient. Or, moi je suis fille d'un chef des prêtres ; je ne vois donc pas ce que le roi peut demander de plus. » Et elle le pressa si bien qu'il se laissa toucher et l'épousa ; il l'aima et elle jouit d'une grande considération auprès de lui.

Le succès de la magicienne causa un vif dépit à la femme du roi défunt, qui lui avait demandé un charme pour s'attirer les faveurs de Ḳersoun. Cette princesse chercha une ruse pour parvenir à ses fins. Elle jeta les yeux sur une de ses esclaves qui était douée d'esprit et de pénétration, et elle l'introduisit dans le service du grand échanson du palais, parmi les esclaves du roi. Cette jeune fille réussit à s'emparer de la coupe où était le breuvage du souverain et elle y versa du poison. Elle courut aussitôt avertir sa maîtresse de ce qu'elle avait fait. Celle-ci se présenta devant le roi, se prosterna devant lui et lui dit : « Je n'ai jamais donné au roi que de bons conseils et j'ai toujours été pleine de sollicitude à son égard ; mais il m'a rejetée, et il a réservé ses faveurs à cette magicienne scélérate. Or voici qu'elle lui a préparé un breuvage empoisonné dans un vase de telle et telle sorte. Que mon maître lui en fasse boire, et il saura si mes paroles sont vraies. » Le roi se fit apporter le vase et le trouva tel qu'elle l'avait décrit ; il fit alors venir la magicienne et il lui ordonna de boire un gobelet de ce breuvage. Elle obéit, sans connaître la raison de cet ordre ; et ses chairs se détachèrent de ses os. Ḳersoun la fit enterrer dans un sarcophage sur lequel on inscrivit son nom et le crime qu'elle avait médité. Puis il reporta son amour sur la femme de son père et il l'épousa. Elle vécut dès lors en grand honneur auprès de lui.

Sous le règne de ce prince, on construisit un phare sur la mer d'el-Ḳolzom. On plaça à son sommet un miroir de substances composées qui attirait les navires sur le rivage, et les y retenait; l'équipage était obligé de s'en retourner ou de payer une dîme; la dîme acquittée, on voilait le miroir et le vaisseau passait.

Ḳersoun régna deux cent soixante ans. Il s'était fait construire un tombeau derrière la montagne Noire de l'orient; et il avait édifié en son milieu une coupole entourée de douze chapelles. Toutes ces chapelles étaient remplies de merveilles, variant de l'une à l'autre. On grava sur le tombeau le nom de ce roi et la durée de son règne.

CHAPITRE VI

LA DYNASTIE DE SA

Ṣâ, fils de Ḳobṭîm, fils de Miṣraïm.

Lorsque Ḳobṭîm eut partagé l'Égypte entre ses enfants, Ochmoun, Atrîb, Ḳofṭ et Ṣâ, chacun d'eux se transporta dans la contrée qui lui avait été assignée. Ṣâ se rendit, avec sa famille, ses enfants et sa suite, dans son domaine, qui était constitué par le pays Maritime et la terre d'Alexandrie, jusqu'à Barḳah. Il résida dans une ville plus ancienne qu'Alexandrie. C'était le plus jeune des enfants de son père et celui que Ḳobṭîm aimait le mieux. Quand il eut commencé à administrer sa part d'héritage, il s'occupa de développer la culture, de fonder des villes, d'exécuter des

merveilles, comme l'avaient fait ses frères ; il eut même l'ambition de les dépasser en cela. Merhoun[1], le géomètre, fut préposé à ses constructions. Il lui bâtit depuis Ṣâ jusqu'aux limites de la Libye et jusqu'à Marâḳïah, des tours échelonnées sur le bord de la mer; et il plaça en haut de ces tours divers miroirs de substances composées. Il y en avait qui empêchaient les monstres marins de nuire aux habitants du rivage; d'autres qui réfléchissaient les rayons du soleil sur les navires ennemis venant des îles de l'intérieur, et qui les brûlaient; d'autres dans lesquelles on apercevait les villes situées en face d'eux par delà de la mer, et tout ce que faisaient leurs habitants; d'autres encore où l'on voyait le climat de l'Égypte, et où l'on connaissait un an d'avance les contrées qui seraient fertiles et celles qui resteraient sans fruits.

Ce roi construisit dans sa capitale des bains qui se chauffaient d'eux-mêmes, des châteaux, des maisons de plaisance. Il se transportait chaque jour dans l'une de ses résidences avec plusieurs de ses domestiques et de ses familiers. Il entoura cette ville de jardins, il la peupla d'oiseaux gazouillants et de bêtes apprivoisés; il la fit sillonner par les eaux et il l'orna de frais vergers. Les sommets de ses châteaux portèrent des pierres qui resplendissaient sous les feux du soleil et jetaient autour d'elles des gerbes de clarté. Rien en un mot de ce qui peut contribuer à la facilité et au charme de la vie ne fut omis dans ce séjour. Les cultures s'étendaient depuis les sables de Réchid et d'Alexandrie jusqu'à Barḳah ; un voyageur qui parcourait l'Égypte n'avait pas besoin d'emporter de provisions, tant était grande l'abondance des fruits et des

1. M. Merhoun.

subsistances de toutes sortes ; il y marchait dans l'ombre, à l'abri du soleil. Le roi éleva des châteaux dans ses déserts et il fit des plantations, auxquelles il amena des canaux dérivés du Nil ; on put traverser toute l'Égypte d'occident à l'orient sans sortir des terres cultivées.

Après que les peuples de ce temps eurent disparu, les traces des œuvres qu'ils avaient faites subsistèrent dans ces déserts. Ces demeures ont été ruinées, et leurs habitants anéantis ; mais ceux qui en ont visité la place n'ont cessé de parler des vestiges et des merveilles que ces contrées recèlent.

Markounos.

Markounos[1] fut un roi sage, ami de la science et de la sagesse. Sous son règne, on frappa un dirhem qui avait la propriété suivante : quand le possesseur de ce dirhem voulait acheter quelque chose, il proposait au vendeur de s'en servir pour peser la marchandise, et de ne prendre de celle-ci qu'une quantité équivalente au poids du dirhem. Le marchand se laissait séduire et acceptait l'offre. Mais, après que l'on s'était entendu de cette manière, le poids du dirhem devenait égal à celui de plusieurs raṭls de dix dirhems chacun, et se fixait à la volonté de l'acheteur. On retrouva de ces monnaies dans les trésors des anciens rois, sous les Omeyades, et tout le monde en fut émerveillé. Les Égyptiens possédaient encore une autre espèce de dirhems, frappés aussi, dit-on, sous

1. M et N, سرقونس. Ici commence le fragment contenu dans le ms. N. Ibn Iyâs, 14, a le même nom. Maqrizi, 95-99, reproduit toute l'histoire de Markounos.

le règne de ce roi. Quand un de ces dirhems avait été placé dans la balance, son possesseur le reprenait pour le baiser et lui disait : « Souviens-toi de ta promesse ; » puis il le laissait et achetait ce qu'il voulait. Mais quand il rentrait chez lui avec sa marchandise, il trouvait le dirhem qui était déjà revenu à sa place. Quant au marchand, il ne trouvait plus à l'endroit où la pièce avait été posée qu'une feuille d'arbre ou de papier ou quelque chose d'analogue.

On dit aussi que sous ce règne furent faits des vases de verre, que l'on pesait à vide ; puis on les remplissait d'eau et, quand on les pesait de nouveau, on constatait que leur poids n'avait pas augmenté. Ces vases portaient en eux-mêmes le poids de l'eau. On fit à la même époque des vases tels que l'eau qui y était versée, prenait la couleur, la saveur et la force enivrante du vin. On trouva plusieurs de ces vases à Aṭfîḥ[1] au temps de Hâroun fils de Khomaraweïh fils d'Aḥmed. L'un d'eux était un gobelet d'onyx avec une anse bleue et blanche. Il fut découvert par Abou'l-Hasan el-Khorâsâni. Lorsque celui-ci l'eut trouvé, il alla manger avec quelques compagnons au bord du Nil ; ils burent ensuite de l'eau qu'ils y avaient versée et elle parut toute semblable à du vin ; ce vin les enivra ; ils se mirent à sauter ; le gobelet leur tomba des mains et se brisa en plusieurs morceaux. Celui qui l'avait découvert en fut très affligé ; il alla porter les débris à Hâroun, qui dit avec regret : « S'il avait été entier, je l'aurais payé d'une partie de mon royaume. » Quant aux vases de cuivre qui changeaient l'eau en vin, et que l'on rapporte au temps de Cléo-

1. M écrit mal الطفيح. Cf. sur cette découverte Ibn Iyâs, 14 et *alibi*.

pâtre, fille de Ptolémée, reine d'Alexandrie, on en a trouvé un grand nombre. Nous en reparlerons en traitant des secrets des arts.

On fabriqua du temps de ce roi des images de reptiles, de grenouilles, de scarabées, de mouches, de scorpions et de divers insectes; ces images, placées en quelque lieu, attiraient les bêtes semblables à elles et les retenaient fascinées jusqu'à ce qu'elles mourussent ou qu'on vînt les tuer. Toutes les œuvres de ce souverain furent accomplies sous la dépendance des signes du zodiaque, en leur nom et suivant leurs levers; c'est pourquoi elles purent être exécutées. Markounos édifia dans le désert de l'Occident un cirque de verre coloré et il plaça en son milieu une coupole tout entière en verre vert et translucide. Quand le soleil venait frapper cette coupole, elle réfléchissait ses rayons à de très grandes distances. Sur ses quatre côtés furent placées quatre salles hautes en verre, dont chacune avait sa couleur propre. On décora ces salles de peintures, harmonisées avec leurs couleurs et représentant des talismans merveilleux ou des images pleines de grâce ; tout cela fut dessiné sur le verre mince et transparent. Le roi venait à ce cirque et il y passait plusieurs jours. Il y institua trois fêtes par an. Le peuple s'y rendit en pèlerinage à l'occasion de ces fêtes : il invoquait les dieux pour le roi et se récréait pendant sept jours. Cet édifice subsista longtemps dans le même état. On venait le voir de tous les pays étrangers, car il n'y en avait pas ailleurs d'équivalent ni de comparable, et personne n'eût su en construire un semblable. Il fut à la fin renversé par un roi qui avait voulu en élever un sur son modèle et qui ne l'avait pas pu.

La mère de Markounos était la fille d'un roi de

Nubie, qui adorait une étoile appelée es-Sohâ[1]. Cette princesse demanda à son fils de lui bâtir un temple où elle pût pratiquer ce culte. Markounos y consentit; il fit élever un temple qui fut lamé d'or et d'argent et tapissé de voiles de soie. Sa mère s'y rendait avec ses esclaves et sa suite, et se prosternait devant son dieu trois fois par jour, comme les prêtres. Elle célébra en son honneur une fête dans chaque mois, lors de laquelle elle lui apportait des offrandes et l'encensait le jour et la nuit. Elle affecta à son service un prêtre de Nubie; il demeurait près de l'idole, occupé des offrandes et des encensements. La princesse continua ses instances auprès de son fils jusqu'à ce qu'elle l'eût décidé à adorer lui-même cette étoile et à inviter le peuple à ce culte.

Le prêtre désira ensuite posséder de ce dieu des images terrestres, en la forme de divers animaux. Il attendit une occasion favorable pour réaliser ce dessein. Les aigles devinrent extrêmement nombreux en Égypte, et les hommes en souffrirent. Le roi fit venir le prêtre et l'interrogea sur ce fléau. Le prêtre répondit : « C'est ton dieu qui les a envoyés, afin que tu en fasses une image devant laquelle on se prosternera. — Si cela suffit à le contenter, reprit Markounos, je le ferai volontiers. » Il donna donc l'ordre d'exécuter une statue d'aigle en or fondu, ayant deux coudées de longueur sur une largeur d'une coudée; on mit à cette statue deux yeux d'hyacinthe; on l'orna de deux colliers de perles enchâssées dans l'or; une pierre précieuse fut suspendue à son bec et des rubis brillèrent parmi ses plumes. On le plaça sur un socle

1. M écrit à tort ech-Chohâ, الشها; c'est une étoile de la petite Ourse. V. Freytag, *Lexicon*, et Ideler, *Untersuchungen*, 19, 25.

d'argent ciselé, porté par un pilier de verre bleu, et on l'installa sous une arche à droite du temple. Devant lui on rejeta des rideaux de soie ; on fit fumer en son honneur des résines et des gommes consacrées ; on lui offrit le sacrifice d'un veau noir et des premiers-nés des poussins, avec la primeur des fleurs et des fruits.

Après sept jours passés, le roi invita ses sujets à adorer cette idole et ils y consentirent. Le prêtre déploya un grand zèle pour le service du nouveau dieu. Lorsque quarante jours se furent écoulés, le satan de la statue parla. La première chose qu'il demanda fut qu'on l'encensât au milieu de chaque mois avec le sandal[1], et qu'on aspergeât le temple de vin vieux pris à la surface des jarres. Il dit ensuite qu'il avait fait disparaître les aigles et cesser le mal qu'ils causaient ; et il promit de continuer à protéger les Égyptiens contre tous les maux qu'ils auraient à redouter. Le prêtre se réjouit de son discours ; il le rapporta à la mère du roi qui en fut également heureuse, et tous deux rendirent grâce à l'idole. Le roi eut à son tour connaissance de la chose. Il se rendit à cheval au temple ; l'idole lui parla, lui intima des ordres et des défenses. Le roi se prosterna devant elle, lui affecta des desservants et ordonna qu'on la couvrît de parures magnifiques. Depuis ce temps Markounos vint souvent dans le temple ; il adorait la statue et l'interrogeait sur ce qu'il voulait savoir, et elle lui répondait.

Ce roi pratiqua l'alchimie et fit de l'or en plus grande quantité qu'aucun des rois ses prédécesseurs. Il en enfouit quinze cent charges dans les déserts de

1. C'est la leçon de Maqrizi, 97. M a : المنثل.

l'Occident. On dit qu'il dressa à la porte de Ṣâ une colonne sur laquelle il plaça l'image d'une femme assise tenant en main un miroir. On regardait dans ce miroir pour connaître le sort des malades ; si le malade allait mourir, on l'y voyait mort ; s'il devait vivre, on l'y voyait vivant. On consultait aussi cette idole au sujet des voyageurs. Lorsque le miroir montrait le voyageur de face, on savait qu'il revenait ; lorsqu'il le montrait de dos, qu'il s'éloignait ; s'il était malade ou mort, le miroir le faisait voir en cet état.

Markounos mit à Alexandrie l'image d'un moine assis sur un socle, ayant la tête coiffée d'un burnous et tenant en main un bâton recourbé. Lorsqu'un commerçant passait près de lui, il devait acquitter entre ses mains un certain droit, proportionné à la valeur de sa marchandise ; s'il s'y refusait, il lui était impossible de continuer sa route, et il demeurait fixé sur place.

On réunit de la sorte de grandes sommes d'argent qui furent consacrées à l'entretien des infirmes et des pauvres.

On exécuta encore sous ce règne une quantité de merveilles. Le roi fit graver son nom sur toutes et le fit inscrire de même sur les objets des sciences, les talismans et les idoles. Il se construisit un tombeau à l'intérieur de la région occidentale, dans une montagne dite Chedâm[1]. On creusa sous la montagne un caveau voûté ayant cent coudées de long, trente de haut et vingt de large. Ce caveau fut revêtu de marbre et de verre fondu et coloré. On en fit le faîte en pierres translucides ; on disposa sur son pourtour

1. M, شدام. Maqrizi, 98, Sedam.

des lits[1] élégants dallés de verre sur lesquels on rangea des statues et des merveilles exécutées sous ce règne. Au milieu du souterrain on aplanit une aire en verre coloré, à chaque angle de laquelle fut placée une figure qui en interdisait l'approche. Entre ces figures on posa des espèces de chandeliers munis de pierres lumineuses ; et l'on mit au centre de l'aire une cuve d'or, dans laquelle on devait enfermer le corps du roi après qu'il aurait été embaumé avec des drogues préservatrices. Marḳounos fit porter au sépulcre de grands trésors, en or, en gemmes et d'autres sortes ; il ordonna que la porte du caveau serait bouchée avec des roches scellées de plomb, et le sable repoussé dessus elle. Marḳounos régna soixante-treize ans et en vécut deux cent quarante. Il était beau et il avait une abondante et magnifique chevelure. Après sa mort la plupart de ses femmes se consacrèrent à la piété et s'attachèrent au service des temples. Ce roi laissait le trône à son fils Ansâd[2].

Ansâd.

Ansâd parvint au pouvoir, étant encore très jeune, c'est-à-dire à l'âge de quarante-cinq ans. C'était un superbe géant, avec le regard très fier. Il avait séduit l'une des femmes de son père, et la chose avait été ébruitée. Son principal souci fut le plaisir et le jeu. Il rassembla autour de lui tous les baladins de son royaume ; quiconque connaissait quelque jeu ou

1. مصاطب, des *mastabah*. Le sens de ce mot en archéologie égyptienne est expliqué dans le *Guide Baedeker*, Lower Egypt, 1895, p. 170.

2. A, Ilchâd, الشاد ; B, Ilsâd, الساد ; M, Absâd, ابساد ; N, Ansâd, انساد ; Maqrizi, 99, Aïsad.

quelque bouffonnerie venait le trouver. Il s'enferma dans cette société, négligeant les affaires et la conduite des peuples. Il donna l'administration du royaume à son vizir et méprisa les sciences, le culte et le clergé. Il construisit des châteaux de bois surmontés de coupoles peintes et dorées. Il les fit placer sur des vaisseaux sur le Nil et il alla y passer son temps au milieu des femmes, des serviteurs et des bouffons. Il fit aussi un char qu'il recouvrit de feuilles dorées et qu'il tapissa des plus belles tentures. Son plaisir était de s'y promener pendant des mois de suite, s'y faisant traîner par des bœufs, et de s'arrêter dans tous les lieux agréables qu'il rencontrait.

En fait de magie, il exécuta beaucoup d'inventions pour lesquelles il dépensa les sommes amassées par son père. Tout son trésor se consuma dans ces plaisirs et les revenus de l'empire se perdirent dans ces déplorables emplois. Quand le mal produit par sa conduite eut dépassé toutes les bornes, le peuple alla trouver son vizir pour lui représenter combien étaient funestes les fautes du prince, et pour le prier de lui faire des représentations afin qu'il s'amendât. Le ministre le leur promit. Il eut en effet un entretien avec le roi, il lui fit les remontrances les plus nécessaires et il l'avertit que les châtiments suivaient toujours les trop grandes fautes. Le roi demeura sourd à ces avis. Il livra le peuple à la colère de ses compagnons. Ceux-ci accablèrent les hommes d'outrages et de souffrances.

Or, un jour, le roi s'était rendu dans l'un de ses lieux de plaisance; les salles de cette villa étaient décorées de lames d'or et d'argent et de pierreries de toute couleur; les eaux y couraient; on y avait planté toutes espèces d'herbes odorantes et tendu des tapis

magnifiques. Là le roi aimait à venir en la compagnie d'une de ses femmes, qui était sa favorite. Donc pendant qu'il s'y trouvait, l'un de ses pages alla chez un marchand pour prendre un objet dont il avait besoin, et il voulut l'emporter sans payer. Le marchand l'en empêcha. Le page tenta de le frapper, mais plusieurs hommes se réunirent contre lui et lui portèrent des coups. Son sang coula ; il fut traîné dehors et achevé. Le vizir et le chef de l'armée furent bientôt informés de l'affaire. Ils se transportèrent au lieu où la scène s'était passée. Après avoir reproché aux meurtriers ce qu'ils avaient fait, ils les insultèrent ; ils reçurent injure pour injure ; fort irrités ils s'éloignèrent et se dirent : « Nous ne pouvons pas cacher la chose au roi. » Ils la lui découvrirent donc ; mais le roi y prêta peu d'attention et il se contenta de faire publier parmi le peuple que quiconque se plaindrait de l'un des serviteurs ou compagnons du roi serait mis à mort. Le peuple lui rendit grâce et glorifia son règne. Mais, en secret, il chercha le moyen d'attaquer ses compagnons.

Une semaine plus tard, le roi envoya dire au vizir et aux chefs de l'armée qu'il était résolu d'aller dans le désert d'Occident pour chasser. Il ordonna qu'on le fît escorter par l'armée et que l'on prît des vivres pour trois jours. Son ordre fut exécuté et les troupes se rassemblèrent devant le palais. Le roi appela alors le vizir et lui dit en confidence qu'il voulait se venger du peuple. Il sortit de la ville avec son armée, en splendide appareil, et il marcha jusqu'à un lieu peu éloigné. Quand la nuit fut venue, il revint avec l'armée aux portes de la ville, et il ordonna à ses compagnons de se ruer sur le peuple et d'en faire un grand carnage. Il eut soin qu'on incendiât l'endroit où le page avait

été tué, et il fit crier : « Voilà la rétribution due aux hommes du peuple et aux artisans qui se révoltent contre leur souverain. » Les gens demandèrent alors le secours du vizir, et ils le prièrent d'aller lui-même se jeter aux pieds du souverain pour implorer leur grâce. Le vizir y consentit et le roi pardonna. Mais il leur dit : « Quiconque de vous se révoltera de nouveau, le paiera de sa vie. » Ils s'en allèrent en lui donnant des louanges.

Le roi revint à ses anciennes habitudes et à un état pire encore : il se cacha aux yeux de ses sujets ; il affecta le mépris des temples et des prêtres. Le peuple et les nobles le haïrent et le chargèrent de malédictions. Enfin quelques-uns de ses courtisans mirent du poison dans ses mets et dans ses boissons, et le firent périr. Il mourut à l'âge de cent vingt ans, après avoir régné soixante-quinze ans. Le trône passa après lui à son fils Ṣâ[1]. La plupart des Coptes croient que Ṣâ est le frère d'Ansâd et le fils du roi Marḳounos[2].

ṢÂ.

Le roi Ṣâ s'assit sur le trône et ses sujets vinrent lui exprimer leurs vœux. Il promit de les traiter avec justice et bienveillance. Il résida à Memphis. Il expulsa les baladins, les musiciens, les libertins et, en général, tous les compagnons de son père. Il restaura les temples et établit les prêtres dans leur rang ; à Memphis, il construisit beaucoup de merveilles et de talismans ; il y fit venir les eaux ; il remit en place l'aigle qui avait été fait avant lui, rebâtit son temple et

1. A, Sâsâ, صاصا, et ailleurs Sâbi, صابى ; B, M, N, Sâ, صا. Maqrizi, 99, où l'histoire de ce roi est abrégée, l'appelle Sâ.
2. A, Marinos ; B, Markious, مرقيوس.

l'honora d'un culte. Il dressa dans Memphis un miroir qui permettait de prévoir les époques de fécondité et de sécheresse, et les divers événements qui devaient s'accomplir dans le pays. Il bâtit dans les Oasis des villes, autour desquelles il planta beaucoup de palmiers, et, à l'occident de la mer, il édifia beaucoup de tours. Il plaça derrière le Moḳaṭṭam une idole que l'on appelle l'idole de la Perspicacité[1]. Quiconque était embarrassé dans une affaire venait interroger cette idole qui la lui expliquait et lui en résolvait toutes les difficultés. Ce roi établit aussi aux extrémités de l'Égypte des gardes qui le renseignaient sur ce qui se passait aux frontières. Sur la rive occidentale du Nil, il éleva des phares ; quiconque arrivait était éclairé par leur lumière et pouvait être vu tant la nuit que le jour. Des phares semblables furent placés au bord de la mer salée, et des gardiens furent affectés à tous ces édifices. Ṣâ est le premier roi qui usa de ce système. On dit aussi qu'il bâtit la plus grande partie de Memphis et qu'il fut l'auteur de grandes constructions à Alexandrie.

Lorsqu'il eut établi son gouvernement sur le pays tout entier, il réunit tous les sages de l'Égypte. Il se mit à observer avec eux les étoiles, car il était très versé dans l'astrologie, et il reconnut que son pays serait submergé par un grand déluge qui viendrait de son Nil et qui le recouvrirait presque tout entier. Il reconnut aussi que cet événement aurait pour cause un homme venant du côté de la Syrie ; alors il réunit tous les ouvriers d'Égypte et il construisit dans le Wâḥ el-Aḳṣa (l'oasis extrême), une ville dont les murailles avaient cinquante coudées de haut, et il y

1. صنم الحيلة.

déposa beaucoup de secrets des sciences et de grands trésors.

Cette ville est celle à laquelle arriva Mousa, fils de Noṣaïr, au temps des Omeyades, après qu'il eût été investi de l'autorité dans le Magreb. Ce personnage étant venu en Égypte se dirigea au moyen des étoiles sur le Waḥ el-Akṣa ; il connaissait en effet l'astronomie ; pendant sept jours il marcha dans le sable, dans la direction du sud-ouest, et il arriva devant une ville fortifiée, ayant des portes de fer. Il voulut ouvrir l'une de ces portes, mais il ne le put pas, parce que le sable s'était amoncelé tout autour d'elle. Il fit monter des hommes qui sautèrent à l'intérieur, ne sachant pas comment ni sur quoi ils retomberaient, ni ce qu'ils rencontreraient. Mais n'ayant trouvé aucun moyen d'entrer, il abandonna cette ville et passa. Plusieurs de ses compagnons en avaient exploré les alentours et ils avaient calculé que la largeur de ses murailles était de vingt coudées. Mousa perdit beaucoup de monde dans cette expédition. On ne dit pas que personne avant ou après lui ait pénétré dans cette ville.

Les Égyptiens avaient dans ce désert beaucoup d'oasis, de belles villes et des trésors importants. Mais les sables ont recouvert toutes ces richesses. Tous les rois qui ont régné en Égypte ont dressé des talismans contre les sables, pour les écarter ou en arrêter la marche ; puis, avec le temps, ces talismans ont perdu leur vertu. Mais personne ne peut nier que les Égyptiens n'aient construit beaucoup de monuments et de villes, ni qu'ils aient élevé de grands édifices. Ce peuple avait une force que n'ont point les autres, et les ruines qui subsistent de sa puissance prouvent la vérité de cette affirmation ; par exemple, les pyramides

et les monuments célèbres d'Alexandrie, ou ceux que l'on voit encore dans les déserts de l'Occident. Les Égyptiens savaient aussi tailler les montagnes en haut desquelles ils portaient leurs trésors, de façon à les rendre inaccessibles, et ils connaissaient les secrets de beaucoup de drogues composées. On admire encore dans le Ṣa'îd leurs villes et les gravures expliquant leurs sciences, dont ils les ont chargées. Si aujourd'hui un roi voulait bâtir une pyramide semblable aux leurs, il en serait incapable ; et s'il voulait graver un seul monument comme les leurs, l'opération lui semblerait si longue qu'il l'abandonnerait.

On raconte que des habitants des districts occidentaux, ayant été opprimés par un gouverneur, s'enfoncèrent dans les déserts d'Occident, emportant avec eux des vivres pour quelque temps. Après un jour et une partie du jour suivant, ils arrivèrent le soir près d'une montagne et ils aperçurent un âne domestique qui sortait d'un sentier. Quelques-uns d'entre eux suivirent cet animal et ils se virent conduits dans des lieux habités, arrosés, plantés de palmiers et d'autres arbres. Une population nombreuse résidait en ces lieux, y cultivait la terre, et ne payait de tribut à personne. Les fugitifs dirent aux habitants qu'ils ne voulaient plus rentrer dans les districts de l'Ouest, et ils revinrent vers eux avec leurs familles et tous leurs biens ; mais ayant cherché pendant longtemps le chemin de leurs demeures, ils ne purent le retrouver ni obtenir sur eux aucun renseignement. Ils s'en retournèrent désolés de cette disparition.

On raconte aussi, d'après une tradition ancienne, que ces hommes se perdirent sur les chemins de l'occident et qu'ils parvinrent à une ville abondamment arrosée, plantée d'arbres et de palmiers, en-

tourée de cultures et très peuplée. Ils y entrèrent, mangèrent avec les habitants et passèrent la nuit dans une maison où il y avait un pressoir. Ils burent du vin et s'enivrèrent, puis ils s'endormirent. Mais lorsqu'ils s'éveillèrent le lendemain au lever du soleil, ils se trouvèrent dans une ville ruinée où il n'y avait plus ni habitants, ni cultures.

Ils sortirent en toute hâte et remplis d'épouvante. Pendant tout le jour ils marchèrent au hasard ; et lorsque vint le soir, ils se retrouvèrent dans une ville plus grande que la première, plus riche, plus peuplée d'hommes et d'animaux, ornée de plus de plantations, de palmiers et de moissons. Ils lièrent connaissance avec ses habitants, se reposèrent chez eux et leur racontèrent l'histoire de la première ville. Ces gens se mirent à rire. Il y avait un festin chez l'un d'eux. Les fugitifs s'y rendirent, mangèrent, burent, entendirent toutes espèces de chants. On leur demanda d'où ils venaient. Ils répondirent qu'ils s'étaient égarés dans les chemins du désert. On leur dit : « Votre chemin est devant vous, parfaitement clair : vous ne pouvez pas vous y tromper. Si vous voulez repartir tout de suite, nous vous donnerons des guides qui vous remettront dans la direction de la grande route conduisant à votre demeure ; si au contraire vous préférez rester chez nous, nous vous traiterons comme des amis et des frères. »

Ils accueillirent ces dernières paroles avec joie. Quelques-uns d'entre eux s'installèrent aussitôt dans la ville ; les autres, qui avaient des enfants et une suite, allèrent les chercher pour les ramener en ce lieu.

« Nous passâmes donc la nuit avec ces gens, racontent-ils, et nous nous trouvâmes fort bien ; puis nous nous endormîmes et lorsque le lendemain nous nous

éveillâmes, nous vîmes que nous étions dans une grande ville ruinée dont les murailles étaient en partie écroulées, et où il n'y avait aucun habitant; des palmiers nombreux l'entouraient, dont les fruits avaient commencé à tomber et s'amoncelaient autour des troncs. A cette vue, nous fûmes saisis d'une grande frayeur et peu s'en fallut que l'émotion ne nous fît tomber à terre. Nous sortîmes, réfléchissant à ce que nous avions vu ; nous sentions encore l'odeur du vin et nous portions en nous les signes de l'ivresse. Tout le jour nous marchâmes sans éprouver ni la faim, ni la soif, et enfin vers le soir, nous aperçûmes un berger qui paissait son troupeau. Nous lui demandâmes où il y avait des habitations et quel en était le chemin. Il nous répondit : « Il y a des habitations « tout près d'ici ». Nous arrivâmes en effet, auprès de rivières remplies d'eau. Nous nous y arrêtâmes, pour y boire et y passer la nuit. Le lendemain matin nous nous trouvions encore dans un autre lieu ; il y avait autour de nous des hommes et des habitations ; et à peine avions-nous marché une demi-journée que nous entrions à Ochmoun, ville du Ṣa'îd. Là nous racontâmes notre aventure, mais personne ne voulut nous croire. »

Ces villes sont celles des peuples anciens qui ont habité l'intérieur de l'Égypte ; elles sont tombées au pouvoir des génies et la plupart sont devenues invisibles.

Les Coptes racontent qu'un homme, fils de l'un des prêtres qu'avait fait périr le roi Ansâd, alla trouver le roi des Francs, qu'il lui parla des trésors de l'Égypte et de ses merveilles et qu'il lui proposa de l'en rendre possesseur ainsi que de tout le pays ; il s'engagea à anéantir les talismans, de façon que le roi pourrait s'em-

parer de tout ce qu'il voudrait, et à lui faire connaître la place de ces trésors. Le roi des Francs résolut alors d'envahir l'Égypte. Lorsque le souverain de l'Égypte eut connaissance de l'invasion des Francs, il se transporta sur une montagne située entre la mer salée et la rive orientale du Nil et y fit porter presque toutes ses richesses. Il y construisit un palais voûté qu'il revêtit à l'extérieur de feuilles de plomb. Il ordonna de tailler les flancs de la montagne sur une hauteur de cinquante coudées et en bas de la partie taillée, il fit sculpter de splendides images ayant une saillie d'une coudée. Cette montagne a une forme arrondie, mais le sommet en est très escarpé.

Ensuite le roi vint prendre à Memphis tout ce qu'il put emporter, et s'étant réinstallé sur la montagne, il attendit le roi des Francs. Celui-ci vint avec mille vaisseaux et une armée considérable. Il gagna l'Égypte et toutes les fois qu'il rencontra un talisman, une œuvre d'art, un phare, une merveille quelconque, il s'en empara et la détruisit. Il renversa ensuite toutes les idoles qui étaient sur son chemin. Il accomplit tout cela avec l'aide du prêtre qui l'accompagnait, et étant parvenu à l'ancienne ville d'Alexandrie, il dévasta la plupart de ses monuments. Il arriva jusqu'au Nil, du côté de Réchîd (Rosette), et il le remonta jusqu'à Memphis ; les habitants de ces contrées fuyaient devant lui ; il avançait dévastant tout sur son passage. Mais il trouva Memphis défendue par des talismans redoutables, par des eaux profondes, par des pavillons[1] élevés. Il la tint assiégée plusieurs jours, sans pouvoir s'en emparer. Il y aperçut beaucoup d'hommes, et le nombre de ces défenseurs sem-

1. السرادقات.

blait s'accroître de jour en jour, tandis que celui de ses compagnons diminuait. Il entra dans une grande colère contre le prêtre et il voulut le tuer, mais il ne le put pas; et celui-ci s'enfuit auprès de son peuple[1].

Dès que les Égyptiens eurent connaissance de sa fuite, ils armèrent des vaisseaux et ils assaillirent la flotte du roi franc ; ils tuèrent beaucoup de ses compagnons, coulèrent plusieurs vaisseaux, l'obligèrent à chercher son salut dans la fuite. Il rencontra une barque dans laquelle il put monter et il parvint à se sauver; mais Dieu envoya contre la flotte des Francs des vents qui achevèrent de la détruire, et il ne revint d'eux dans leur patrie que leur roi, malade des blessures qu'il avait reçues. Les Égyptiens rentrèrent dans leurs demeures ; le roi revint à Memphis[2], et il laissa sur la montagne les trésors qu'il y avait accumulés, en prévision de l'avenir. On dit qu'ils s'y trouvent encore aujourd'hui.

A la suite de ce fait, le roi Ṣâ fit des incursions dans le pays des Roumis et dans les îles. Il y fit de grands ravages et tous les rois le redoutèrent. Il régna soixante-sept ans, et il en vécut cent soixante-dix. Il mourut et on l'ensevelit à Memphis dans le tombeau qu'il s'était préparé au milieu de la ville sous la terre. On y accédait de l'extérieur de la ville du côté de l'occident. On transporta dans ce tombeau de grandes richesses, des pierreries, des talismans et des statues, comme on l'avait fait pour les rois ses ancêtres. Il y avait dans ce sépulcre quatre mille statues ayant la forme de différentes bêtes de terre et de mer, et au-dessus du sépulcre on avait placé une statue d'aigle en pierre

1. D'après le ms. M, le roi franc tue le prêtre. Nous passons après ceci cinq phrases qui disent, en termes moins clairs, la même chose que ce qui suit.

2. Le ms. A a : Misr.

verte, tenant entre ses serres un dragon d'or. On inscrivit sur le tombeau le nom du roi, sa vie et les événements de son règne.

Tédâris.

Ṣâ eut pour successeur son fils Tédâris[1]. C'est le premier qui organisa les armées. Son règne fut prospère. C'était un roi plein de sagesse et d'expérience, d'autorité et de courage, connaissant les affaires, accomplissant en tout la justice. Il redressa les temples, y réintégra leurs desservants, honora les prêtres et enrichit les sanctuaires.

Il éleva à l'occident de Memphis un grand temple à Vénus, et il y inscrivit les secrets de beaucoup de sciences. Il le revêtit de soie et y célébra chaque année une grande fête à laquelle il convoquait toutes ses armées. L'idole de Vénus était en lapis-lazuli incrusté d'or brillant, elle portait des bracelets d'émeraude. Elle avait la figure d'une femme aux ongles d'or noirci et bien poli, dont les pieds étaient ornés d'anneaux d'une pierre rouge comme la hyacinthe, et chaussés de souliers d'or. Sa main tenait une verge de corail. Elle faisait un signe de l'index, comme pour bénir ceux qui étaient dans le temple. On plaça en face de cette statue, de l'autre côté de la salle, une vache dont les cornes et les sabots étaient de cuivre rouge et doré, ornés de pierres de lapis.

1. A, Tedâwis, تداويس et ailleurs Bedâwis, بداويس; B et N, Tedâris, تدارس; M, Kadâris, قدارس. Ibn Iyâs, 14, Bedâwis, بداوس. Maqrizi, 99 et 199, reproduit en abrégé l'histoire de ce prince ; son nom y est lu Badarès dans le premier passage, Nadarès dans le second ; les deux morceaux sont dits extraits d'Ibn Wasif Châh.

Le visage de la vache était juste en face du visage de l'idole. Entre ces deux statues on dressa sur des piliers de marbre une fontaine de substance composée, où coulait une eau soumise à l'influence de Vénus et qui guérissait toutes les maladies. Le temple fut tapissé avec l'herbe de Vénus[1] et l'on changeait son revêtement chaque semaine. On plaça dans cette salle des trônes pour les prêtres, ornés d'or et d'argent, et l'on y déposa en offrande mille têtes de brebis, de chèvres, de bêtes fauves et d'oiseaux. Au jour de Vénus, le roi venait dans ce temple et en faisait tout le tour. Le temple était tapissé et des rideaux étaient tendus à droite et à gauche de la statue. Au sommet de la voûte se trouvait une image de Saturne montée sur un cheval ailé, tenant une épée à la pointe de laquelle était enfilée la tête d'un homme. Cet édifice subsista jusqu'à l'époque de Bokht-Naṣṣar qui la ruina.

On dit que c'est le roi Tédâris qui creusa le canal de Sakhâ[2]. Le tribut de l'Égypte s'éleva sous ce règne à cent cinquante millions de dînârs.

Un prince amalécite venant de Syrie se mit en marche vers l'Égypte. A cette nouvelle le roi rassemblant son armée partit à sa rencontre, l'atteignit et dispersa ses troupes. Il entra en Palestine, y tua beaucoup de monde et y fit beaucoup de prisonniers. Parmi ces captifs se trouvaient plusieurs savants que le roi fit résider en Égypte. Ainsi Tédâris se fit craindre de tous les souverains.

Au commencement de la trentième année de ṣon règne, les nègres du pays des Zendj et de la Nubie

1. حشيشة الزهرة.

2. V. Maqrizi, 199. A a نحارى; B, سحار; M et N, Sakhâ, سخا. Le mot rendu par *canal* est خليج. V. aussi dans Dimichqui, 109, l'énumération des canaux ou bras du Nil. Celui de Sakhâ y est cité.

voulurent faire incursion dans son empire. Ils se rassemblèrent sur les frontières et ils commirent de grands dégâts. Le roi réunit les corps d'armée de toutes les provinces de l'Égypte, et il fit équiper des vaisseaux; il donna à l'un de ses généraux, nommé Bilâṭis[1], le commandement de trois cent mille hommes, tant cavaliers que fantassins ; il le fit suivre d'un autre général placé à la tête de forces égales, et il envoya en mer trois cents navires. Chacun de ces navires portait un prêtre chargé de faire des prodiges. Le roi lui-même marcha à l'arrière-garde avec tout le reste de l'armée. Les Égyptiens rencontrèrent l'armée des nègres, qui comptait environ un million d'hommes et ils la mirent en déroute. Ils leur tuèrent beaucoup d'hommes et leur firent beaucoup de prisonniers. Puis ils les poursuivirent jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés dans la terre des éléphants au pays des Zendj. Ils prirent beaucoup de ces animaux, et avec eux une quantité de tigres et de fauves, et ils les ramenèrent en Égypte. Le roi fit élever, sur la frontière, des phares sur lesquels on inscrivit l'histoire de cette campagne, la date de l'invasion des nègres et tous les principaux faits de son règne.

En retournant vers l'Égypte, le roi tomba malade et il eut une vision qui l'avertit de sa mort. Il se fit alors préparer un tombeau; on y transporta des idoles des étoiles, en or et en pierres d'autres couleurs, des statues d'un art merveilleux, des instruments et des trésors dont la valeur et la quantité étaient inestimables. Le roi étant mort fut enseveli dans ce tombeau et l'on inscrivit sur la porte, dans la pierre, son nom

1. A, Biloutos, بلوطس ; B. Biloutis, بلوطيس ; M, Bilâtis, بلاطس ; N, Baltous, بلطوس.

et la date de sa mort. Des talismans furent placés autour pour le protéger. Tédâris laissa le royaume à son fils Mâlìk[1].

Mâlìk.

Mâlìk était un prince instruit, intelligent, généreux, beau de figure et doué d'expérience. Il n'imita pas son père dans le culte des étoiles et du bœuf. On dit qu'il était unitaire, de la religion de Ḳobṭìm et de Miṣraïm et les Coptes l'en ont blâmé. La cause de sa conversion fut, dit-on, celle-ci.

Il eut une vision dans laquelle il lui sembla que deux personnages ailés fondaient sur lui et l'emportaient en haut de la sphère. Là il fut placé en présence d'un vieillard noir, ayant la barbe et les cheveux blancs, qui lui demanda : « Me connais-tu ? » Il fut rempli de crainte à cette vue. Il était alors âgé de trente et quelques années. Il répondit au vieillard : « Je ne te connais pas. » Le vieillard lui dit : « Je suis Ḳrounos[2], c'est-à-dire Saturne. » Le roi reprit : « Je te connais, tu es mon Dieu. » Mais Saturne lui dit : « Si je prétendais que je suis Dieu, je serais insensé comme toi. Mon Dieu et le tien est celui qui a créé le ciel et la terre, qui m'a créé et qui t'a créé. — Et où est-il ? demanda le roi. — Il est au sommet de toutes choses. La pensée ne l'atteint pas, les yeux ne le voient pas et rien ne lui ressemble. C'est lui qui nous a institués pour être les producteurs du monde inférieur et pour le gouverner. » Le roi dit alors :

1. A, Mamâlìk, مماليك ; B, Mâlìk, ماليك ; N, Mâlious, ماليوس ; M, Maqrizi, 100 et 199, et Ibn Iyâs, 14, Mâlìk, ماليق.
2. A, بشر ; B, فرونس ; M, قرويس.

« Que ferai-je ? — Cache dans ton cœur, répondit Saturne, la connaissance que tu as de sa divinité. Reconnais-le comme Dieu unique et sache qu'il est éternel. » Puis il donna aux deux hommes ailés l'ordre de remporter le roi. Celui-ci se réveilla plein de trouble et il se retrouva sur son lit.

Mâlik manda le chef des prêtres; il lui raconta sa vision et il lui dit : « Il n'est plus possible que tu prennes les idoles pour des dieux : elles ne peuvent ni nuire ni servir. » Le prêtre demanda : « Qui donc servirai-je ? — Le créateur du ciel et de la terre, lui répondit le roi, celui qui a fait toutes choses. Mais comment ferons-nous pour détacher les esprits des hommes des croyances auxquelles ils sont habitués ? — Il faut garder cette révélation pour toi, répondit le prêtre, en faire ton secret, et par elle purifier ton cœur. Lorsque tu seras caché aux yeux des hommes, que tu te trouveras dans la solitude, tu feras ce que tu pourras. Mais extérieurement, devant tes sujets, continue à suivre le culte de tes ancêtres. »

Le roi accepta ce conseil et s'y soumit. Il continua à fréquenter le temple et à se prosterner devant les idoles, tout en se détournant d'elles en son cœur, en les reniant et en les haïssant. Il adressait en lui-même ses adorations à Dieu. Ce prince fit beaucoup d'excursions, de voyages, de visites dans les diverses contrées, afin d'être le plus longtemps possible absent de l'Égypte et dispensé d'entrer dans les temples. Quelques Égyptiens ont dit que Dieu lui donna pour assistant un de ses anges, qui le conseillait et le dirigeait. Cet ange lui apparaissait souvent pendant son sommeil et il lui communiquait les ordres ou les défenses d'en haut ; il l'informait aussi de tout ce qu'il avait besoin de savoir.

Le roi ordonna à son peuple, d'après l'une de ses révélations, de réunir toutes sortes de machines de guerre, une quantité d'armes choisies parmi les meilleures et les plus belles, et de grands approvisionnements, et d'équiper dans la mer d'Occident deux cents vaisseaux. S'étant alors placé à la tête d'une puissante armée, il s'avança à la fois sur terre et sur mer; des troupes de Berbères vinrent à sa rencontre. Il les dispersa et en fit un grand carnage. Il atteignit l'Ifrîḳïah. Il la parcourut presque tout entière, et il en ressortit de l'autre côté. Toutes les nations chez lesquelles il passa furent ruinées; enfin il arriva jusqu'en Espagne, avec l'intention d'entrer dans le royaume des Francs. Les Francs avaient alors un grand roi appelé Erḳious[1]. Des troupes se réunirent autour de lui de toutes parts. Le roi d'Égypte resta un mois à batailler contre lui, et à la fin de ce temps-là, le roi des Francs lui demanda la paix et lui apporta de grands présents. Les ayant reçus, le roi d'Égypte s'en alla vers les nations qui avoisinent la mer Verte, et les réduisit sous son obéissance. Parmi ces races il y en avait qui avaient des griffes et de petites cornes, des poils comme ceux des loups, des défenses pointues leur sortant de la bouche. Elles combattirent les Égyptiens avec un grand courage et enfin, obligées de fuir, elles se réfugièrent dans des souterrains obscurs où il fut impossible de les poursuivre. Les Coptes disent que le roi vit dans ces contrées soixante-dix merveilles dont nous citerons quelques-unes dans

1. A et B, Ifrious, افريوس ; M, Erkious, ارقيوس ; N, le même mot que M, sans point. Ce nom n'est sans doute que la transcription d'un titre; il paraît être tout simplement celle du titre de *Rex*. Le grand roi des Francs est appelé dans Dimichqui, 260, Adfounch, ادفنش .

la suite. Le roi d'Égypte éleva sur la mer une borne où il grava son nom. Il saccagea les villes des Berbères et força leurs habitants à se réfugier au sommet des montagnes. A son retour en Égypte, il fut accueilli en triomphateur. On le reçut au son des instruments, on répandit devant lui des parfums et l'on étendit des tapis sous ses pas. Il rentra dans son château en grande pompe, puis il demanda à voir son fils, qui était né pendant son absence. Il en fut charmé, il s'amusa avec lui et sa joie fut à son comble. Sa renommée se répandit dans les autres royaumes et tous les souverains le craignirent. Ils lui envoyèrent des présents de toutes parts.

Le roi apprit qu'il y avait une peuplade berbère adonnée à la magie, qui connaissait l'art de produire des vapeurs magiques, pour se rendre invisible, et des fantômes effrayants ; cette peuplade habitait dans une ville appelée Ḳarmîdah[1], à l'occident de la terre d'Égypte, et elle était gouvernée par une reine magicienne appelée Aṣṭâ[2]. Averti du tort que ces étrangers faisaient à son peuple, il marcha contre eux. Mais quand il fut arrivé tout près de leur ville, ils la rendirent invisible et ils tarirent leurs eaux. Beaucoup de soldats de l'armée égyptienne périrent de soif, et le roi ne trouvant aucun moyen d'atteindre ces Berbères, s'éloigna de leur pays. Il fit une pointe vers le Sud, puis il revint vers eux par une autre route que la première ; il passa auprès d'un temple qu'ils avaient coutume de fréquenter à l'une de leurs fêtes, et il ordonna qu'on le détruisît. Quelques soldats se mirent

1. A, Karmoudah, قرمودة ; B, Berramîdah, برّميدة ; M, Farmîdah, فرميدة ; N, Karmîdah, قرميدة. Ibn Iyâs, 14, Koumïah, قوميه ; Maqrîzi, 100, Karmîdah.

2. A, Setâ, سطا ; B et N, Astâ, اسطا ; M, Astâ, اصطا.

à cette tâche; mais un gros morceau du temple s'écroula sur eux et les ensevelit. Voyant cela, le roi laissa ce peuple et s'éloigna. Les Berbères revinrent à leur temple, le rebâtirent, restaurèrent ce qui en avait été ruiné, le fortifièrent par des talismans et dressèrent, au-dessus de sa coupole, une idole de cuivre doré. A l'approche d'un étranger, cette idole jetait un cri terrible, capable d'épouvanter tout être vivant. Les Berbères accouraient à ce cri et massacraient l'étranger.

La reine était, chez ce peuple, la plus habile magicienne. Ses sujets lui dirent : « Prépare-nous des talismans contre la terre d'Égypte et contre ses habitants. » Elle leur répondit : « Je le veux bien. — Tu es plus versée que nous dans les sciences magiques, ajoutèrent-ils, fais donc comme tu l'entendras. » Alors elle composa des drogues pour enchanter le Nil ; elle les confia à quelques-uns de ses sujets et leur commanda de les porter en Égypte, de les y semer partout, et d'en jeter dans le Nil en amont de ce pays. Ces hommes se rendirent sur les frontières d'Égypte et dans les lieux les plus fertiles, et ils y jetèrent leurs talismans.

A la suite de cela, on vit croître le Nil, plus tôt qu'on ne l'avait prévu ; la crue dépassa toute mesure, et les eaux, séjournant longtemps sur le sol, gâtèrent les moissons et toutes les récoltes. Les crocodiles et les grenouilles se multiplièrent ; des épidémies de toutes sortes attaquèrent les habitants. Les renards et les scorpions parurent de tous côtés.

Le roi fit venir les prêtres et les savants et leur dit : « Renseignez-moi sur ces événements qui se produisent dans notre pays, sans qu'aucun horoscope les ait annoncés, et sans que nous ayons été préparés à

les combattre. » Les prêtres s'assemblèrent dans la maison de leur chef; ils observèrent et calculèrent, et ils découvrirent que ces événements avaient pour cause une puissance de l'Occident, qu'une femme en était l'auteur, qu'elle avait fait jeter des sorts dans le Nil et qu'elle en avait fait répandre en beaucoup de lieux.

Quand le roi sut que tout le mal venait de cette magicienne, il dit aux prêtres : « Cherchez le moyen de la perdre, car elle nous a assez nui. » Ils se réunirent alors dans le temple où étaient les images des étoiles et ils demandèrent au roi de se joindre à eux. Il ne put pas le leur refuser. Mais, s'étant vêtu d'un cilice et ayant répandu sur lui de la cendre, il entra dans son oratoire et il se mit à prier, à supplier, à conjurer Dieu, disant : « O Seigneur, vous êtes le dieu des dieux et le roi des rois, le créateur de toutes choses, et il n'y a rien de si petit qui ne soit soumis à votre autorité et à votre pouvoir. Je vous demande donc par tous vos mérites, par vos signes et par vos noms, que vous nous délivriez de l'inimitié de ce peuple. » Il pria ainsi jusqu'à ce qu'il fût vaincu par le sommeil.

Comme il était endormi sur la place, il vit en songe venir à lui un personnage qui lui dit : « Dieu a eu pitié de tes plaintes, il a connu le secret de ton cœur et il a exaucé ta prière. Il fera périr ce peuple et il détruira toutes ses œuvres. L'eau empoisonnée s'écoulera loin de toi, les bêtes féroces disparaîtront et les maladies funestes cesseront. »

Le lendemain matin, les prêtres revinrent trouver le roi et lui demandèrent de les accompagner au temple, selon sa promesse. Il leur répondit : « J'ai déjà réglé cette affaire. Vous allez voir cesser la cor-

ruption de l'eau et l'invasion des fauves ; et rien, à l'avenir, ne vous tourmentera. » A ces mots, les prêtres se turent, mais ils se regardèrent l'un l'autre, comme des hommes qui doutent : « La parole de notre maître nous réjouit, dirent-ils au roi, que Dieu prolonge ses jours, » et sans lui laisser entendre qu'ils le croyaient dans l'erreur, ils s'éloignèrent : « Si la chose est telle qu'il le prétend, se dirent-ils l'un à l'autre, nous le verrons bientôt ; s'il se trompe, nous aurons tout le loisir de le blâmer quand son erreur sera devenue évidente. »

Or, deux jours après, l'eau corrompue se retira, et la place qu'elle occupait fut séchée par le soleil ; les bêtes fauves périrent, et tout le monde reconnut que les paroles du roi étaient vraies.

Le roi envoya l'un de ses généraux, accompagné d'un prêtre, à la tête d'un corps de troupes pour chercher des nouvelles de la ville ennemie. Ces hommes se mirent en marche et ils parvinrent à la ville sans avoir rencontré aucun obstacle ni aucun défenseur. Étant arrivés en vue de la ville, ils constatèrent d'abord que ses fortifications étaient tombées, puis que tous ses habitants étaient morts jusqu'au dernier. Quelques-uns avaient été brûlés et leur visage était noirci. Les idoles gisaient la face contre terre ; les morts avaient leur fortune répandue devant eux. Les soldats égyptiens firent tout le tour de la ville et ils l'explorèrent en tous sens ; ils n'y trouvèrent en vie qu'un seul homme qui ne suivait pas la religion de ses habitants, par suite d'une vision qu'il avait eue. Ils y virent une quantité de richesses, de joyaux, d'objets en or et de statues ; le nombre et la valeur de ces dépouilles étaient inappréciables. Il y avait, entre autres choses, la statue d'un prêtre que ces Berbères adoraient ; elle

était en émeraude et placée sur un socle d'améthyste[1]. Il y avait aussi l'image d'un esprit céleste en or. Sa tête était d'une pierre rouge et ses deux ailes, de perles. Sa main tenait un feuillet où étaient écrites les sciences de l'Égypte et qui était relié entre deux tables d'or, incrustées de pierres de diverses couleurs. Puis un vase d'hyacinthe bleu, monté sur un pied de verre vert fondu, où restait un peu d'une eau médicinale capable de guérir beaucoup de maladies; et encore un cheval d'argent dont on disait que celui qui prononçait certains enchantements et qui l'encensait avec certaines fumées pouvait se servir pour se faire emporter dans l'air. Les vainqueurs trouvèrent en outre une multitude de merveilles, d'instruments magiques et d'idoles de toutes sortes. Ils réunirent ceux de ces objets qui étaient à la fois les moins lourds et les plus précieux, et ils en chargèrent leurs bêtes. Ils rapportèrent le tout au roi, et ils lui ramenèrent aussi l'homme qui avait été trouvé en vie. Le roi reçut ce butin avec beaucoup de joie, rendit gloire à Dieu, et tout le peuple partagea son bonheur, et les prêtres le révérèrent, bien qu'il ne leur découvrît pas son secret.

Dans la suite, le roi envoya au même lieu d'autres bêtes de somme et d'autres soldats, et tous les habitants de Miṣr et d'Ochmoun qui voulurent les accompagner, purent aller rechercher dans la ville les objets précieux. Ils en rapportèrent de grandes quantités; les gens du peuple en ornèrent leurs demeures et leurs marchés; le roi en emplit son palais; longtemps encore après ces événements, les ruines de cette ville attirèrent les personnes qui avaient le

1. الاسبادشم. Voy. plus haut, p. 103. A a : البسد; B, الاسا،سم; M et N, la bonne leçon.

moyen de s'y rendre, et rarement celles qui y allèrent en revinrent déçues.

Le roi se fit amener le survivant de ce peuple et il s'en fit raconter par lui l'histoire. Cet homme dit des choses étonnantes, entre autres ceci : « Ce que je connais de plus merveilleux, dit-il, au sujet de notre peuple, c'est ce fait qui s'est passé il y a bien longtemps. Un roi des Berbères, d'une race de géants, vint attaquer notre ville avec une grande foule de suivants, une armée puissante et, en faisant paraître des fantômes effrayants. Nos compatriotes s'enfermèrent dans leurs forteresses et montèrent les machines sur leurs pivots [1]. Ils coururent se jeter aux pieds de leurs idoles, de leurs cheïkhs et de leurs prêtres, se répandant en supplications. Il y avait parmi nous un prêtre très vénéré que son âge avancé empêchait de sortir de sa demeure. Les principaux de la cité allèrent lui faire part du péril où nous nous trouvions. Ce prêtre se fit porter à un bassin large et profond dont l'eau abreuvait la ville. Il s'assit sur la margelle du bassin et, entouré de tous les autres prêtres, il se mit à marmotter des prières sur l'eau. Après qu'il eut prié quelque temps, on vit celle-ci s'enfler et bouillonner, et du milieu du bassin un feu ardent sortit, au centre duquel était un visage ayant la dimension et l'éclat du disque solaire. Tous les assistants se prosternèrent devant ce visage, dont la splendeur les éblouissait. Son disque grandit bientôt jusqu'à remplir tout le bassin, puis il s'éleva jusqu'au sommet de la coupole et monta vers le ciel. On entendit alors une voix qui disait : « Nous avons fait justice de vos

1. Cette proposition, qui ne se trouve que dans le ms. A, est écrite ainsi : رتبوا المراهقين على اسوارها. Nous supposons, au lieu de المراهقين, un mot tel que المجانيق.

« ennemis; sortez, et prenez leurs dépouilles. » Nos concitoyens sortirent tous remplis d'émotion et, arrivés au camp des assiégeants, ils les trouvèrent tous morts. Ils s'emparèrent de tout ce qu'ils avaient apporté, argent, vêtements et bêtes, puis ils rentrèrent dans la ville, pleins de joie. Tous les habitants se mirent à boire et à manger. Je dis alors à l'un des prêtres : « Tu as vu le prodige de ce visage. Qu'est-ce « donc ? » Il me répondit : « C'est le Soleil qui nous « est apparu, et il les a fait périr jusqu'au dernier, « comme tu vois. »

Ce récit fini, le roi dit à l'homme : « Sais-tu maintenant quelle a été la cause de votre perte ? » — Je ne sais, répondit-il; mais tandis que je veillais cette nuit-là, j'ai entendu un grand fracas au moment de la chute des murailles. Je voulus sortir pour savoir ce que c'était; j'entendis des voix que je ne reconnus pas, je vis la clarté d'un feu et je sentis des vapeurs brûlantes. J'habitais une espèce de khan[1] où se trouvait beaucoup de monde. Je criai; personne ne répondit. Je tâchai d'ouvrir les portes, je les trouvai fermées. Je rentrai dans mon appartement et j'allumai un flambeau à un reste de feu. Puis je fis tout le tour de mon hôtel; et de tous ceux qui y étaient, hommes, femmes, petits et grands, je n'en retrouvai pas un seul vivant. Au comble de l'épouvante, j'implorai Dieu et je lui adressai des supplications; le matin je me relevai, et quand le soleil se montra et que parut le jour, je n'entendis aucun mouvement. Étant alors sorti, je vis la ville dans l'état où l'ont trouvée les officiers du roi. » — Cet homme était intelligent et doué d'expérience. Le roi s'en fit un compagnon, un vizir et un ami.

1. Un hôtel pour les marchands.

Le roi Mâlik persévéra dans la croyance unitaire et dans la foi au Dieu Très-Haut. Il administra lui-même son royaume, et il y fit de nombreuses tournées pour éviter qu'il y survînt des troubles. Il commanda la construction de son tombeau; dans lequel il ne voulut pas que personne fût enterré avec lui, ni que personne déposât de l'or, de l'argent, ou des statues. Il écrivit de sa propre main un feuillet portant ces mots : « Ceci est le tombeau du roi Mâlik, roi de l'Égypte et de ses provinces. Il est mort dans la foi au Dieu unique; il n'en a point servi d'autres que lui et il n'a point été souillé par le culte des idoles. Il a cru à la mission prophétique, au compte des actions et à la rétribution des œuvres. Il a vécu de telle et telle façon. Que celui qui veut être sauvé suive sa religion. » Il avait enterré dans un autre lieu de grands trésors, au-dessus desquels il avait gravé : « Ces trésors ne seront extraits que par la nation du prophète que Dieu enverra à la fin des temps. » Il confia le feuillet qu'il avait écrit à un de ses ministres en lui ordonnant de le tenir caché jusqu'à sa mort et de graver sur son tombeau lorsqu'il serait mort, les lignes qu'il y avait écrites. A la fin de sa vie, il se rendit auprès de son sépulcre, et y vécut dans les exercices de la religion, caché aux yeux des hommes. Lorsqu'il se vit près de mourir, il fit appeler son fils; il lui révéla la croyance unitaire, en lui découvrant que c'avait été sa religion et il lui ordonna de s'y conformer et d'abjurer le culte des idoles. Pendant le temps qu'il vécut encore, son fils fut fidèle à ce précepte, puis le roi mourut; son corps fut déposé dans son tombeau, et son fils fit graver dessus l'inscription qu'il lui avait remise.

Khartabâ.

Lorsque c'en fut fini avec lui, Khartabâ [1], son fils, monta sur le trône et prit en main le pouvoir. C'était un prince doux, de mœurs faciles, d'un caractère agréable. Après la mort de son père, il oublia la promesse qu'il lui avait faite de ne servir que le Dieu unique et il revint à la religion de son peuple. Sa mère, qui était fille de l'un des grands prêtres, le décida à apostasier. Elle prit sur lui une grande influence ; elle restaura les temples et montra beaucoup de zèle pour le culte des idoles.

Le roi épousa l'une de ses cousines, qu'il aimait d'un violent amour ; elle s'employa à calomnier auprès de lui toutes ses autres femmes ; et cela mécontenta la mère du roi. Or celle-ci avait une gouvernante originaire d'Osyouṭ, magicienne fort habile, pour laquelle elle manifestait une grande inclination parce qu'elle aimait son frère. Cette magicienne usa de son art à l'égard de la femme du roi ; elle fit augmenter la mésintelligence entre le roi et sa mère, au point que le roi se sépara de sa mère et s'en cacha. Le mal croissant toujours, par les maléfices de cette femme, le roi finit par jurer qu'il ne résiderait plus dans le voisinage de sa mère ; il résolut alors d'aller faire des voyages et des incursions dans les pays étrangers, et de ne rentrer en Égypte que lorsque sa mère serait morte. C'est ce qu'il fit ; et il s'en alla parcourir le pays de l'Inde et la terre du Soudan.

1. A, Akhratîâ, اخرتيا ; et ailleurs Adjratîâ, اجرتيا ; B, Harabîâ, حربيا ; M, Khartabâ, خرتبا ; N. vocalisé, Hormâ, حرما. Maqrizi, 100, Khariba.

La raison qui poussa Khartabâ à envahir la terre de l'Inde fut celle-ci. Un roi de ce pays, appelé Maswar[1], s'était mis en marche à la tête d'une nombreuse armée et d'une flotte puissante; il avait conquis des contrées et des îles, tué beaucoup d'hommes, fait beaucoup de captifs; et ayant entendu parler de l'Égypte, il s'était proposé de l'envahir. Mais étant tombé malade, il était retourné en arrière. Khartabâ fit construire cent vaisseaux sur le modèle des vaisseaux indiens[2], et il partit avec une flotte de trois cents navires, emmenant avec lui sa femme et ses principaux courtisans. Il laissa en son absence le gouvernement de l'Égypte à son fils Kalkân. Ce prince étant encore enfant, il plaça près de lui un vizir du nom de Lâoun[3] et un prêtre appelé Wasmous[4].

Le roi s'avança en suivant le rivage de la mer; ses flottes dévastaient les côtes. Dans tous les pays où il passait, il dressait une idole avec une inscription portant son nom, son histoire et la date de son passage. Il parvint à Serendîb et il attaqua ses habitants, auxquels il prit de grands trésors et beaucoup de pierreries. Il emmena avec lui un sage de ce pays; puis il atteignit entre l'Inde et la Chine une île peuplée d'hommes à la stature haute, au teint foncé et au poil très long. Il vit chez eux des jeux et des oiseaux inconnus, des arbres à parfums, de l'encens et des fruits qui ne se trouvent point ailleurs. Ce peuple lui fit sa soumission et lui apporta des sommes d'argent et des présents; il les

1. A, Mîsour, ميسور; B, par erreur, Ochmoun; M, vocalisé, Maswar, مسور; N, le même que M, non vocalisé.

2. A a par erreur : égyptiens.

3. Les mss., Lâoun, لاون, à l'exception de B qui a Lâdon, لادن.

4. A et N, Wasmous, وسموس; B, Warsamous, ورسموس; M, Rîsamous, ريسموس.

reçut puis s'en alla. Il circula parmi les îles de cette contrée pendant plusieurs années. Son absence de l'Égypte dura, dit-on, dix-sept ans.

Il rentra dans son pays chargé de butin et triomphant, et il apprit que sa mère était morte. Ses sujets s'affligeaient de son absence. Son retour causa une joie générale et procura au peuple beaucoup de paix, de gloire et de prospérité. Khartabâ trouva son fils Kalkân à la tête du royaume, comme il l'y avait établi, et cela le contenta vivement. Il fut redouté des rois, et son pouvoir devint grand aux yeux des hommes.

Après son retour, ce roi bâtit une quantité de temples, les orna, les enrichit; il y dressa les idoles des étoiles, croyant que ces divinités l'avaient protégé pendant son voyage, et qu'il leur devait d'être revenu sauf et riche de butin. Il avait ramené avec lui de l'Inde un médecin et un sage, qui avaient conservé leurs livres et leurs formules. Ces deux hommes firent en Égypte des prodiges fameux. Il avait aussi rapporté de l'Inde une idole d'or ornée de pierreries. Il la dressa dans un des temples qu'il bâtit et il lui donna pour desservant le sage indien. C'est lui qui vaquait à son culte et lui offrait des sacrifices. Les Égyptiens interrogeait cette idole qui répondait à toutes leurs questions.

Après avoir régné quelque temps en Égypte, le roi Khartabâ alla faire une expédition dans les régions de Syrie; il en soumit les habitants. Il revint en Égypte, puis retourna en expédition dans les régions de la Nubie et du Soudan. Les peuples de ces contrées implorèrent la sûreté pour leur temples, et lui offrirent de payer tribut. Il leur accorda leur demande et revint en Égypte.

Le règne de ce roi fut de soixante-quinze ans. Il se

fit construire un tombeau dans le désert de l'Occident, puis il se rendit à Raḳoudah où il fit des œuvres d'art et des merveilles ; il y séjourna jusqu'à sa mort. Son fils était pendant ce temps à Memphis et gouvernait l'Égypte. Lorsqu'il fut mort, on enduisit son corps de momie, de camphre et de myrrhe, et on le plaça dans un sarcophage d'or qui fut porté dans son tombeau. On y déposa près de lui de grandes sommes d'argent, des pierres précieuses, des statues en grand nombre, des merveilles, des drogues et des livres qu'il avait composés. Son image fut peinte sur les côtés du tombeau et l'on grava au-dessus d'elle l'histoire de ses expéditions, le nom des pays qu'il avait conquis et celui des vaisseaux qu'il avait montés[1]. Puis on ferma la porte du tombeau et l'on écrivit dessus son nom, le temps de son règne et la date de sa mort. Ce prince était beau et d'un caractère doux. Beaucoup de ses femmes se tuèrent sur son corps. Les prêtres le pleurèrent à cause du zèle qu'il avait montré pour leur religion.

Kalkân.

Après lui régna son fils Kalkân[2]. Il alla se faire couronner à Alexandrie après la mort de son père et il passa deux mois dans cette ville, puis il revint à Memphis. Il suivit la religion de son père. Le peuple se réjouit de son avènement, car c'était un prince ami des prêtres et qui avait le goût des merveilles. Il faisait venir des artisans habiles, auxquels il donnait de grandes récompenses. Tout le temps de sa vie il

1. Ce dernier détail est du ms. M.
2. A et B, Kalkân, كلكان ; M et N, Kalkan, كلكن. Maqrizi, 101, Kalkoun.

cultiva la chimie. Les trésors qu'il amassa furent considérables, et on en enfouit dans les déserts de l'Occident des quantités qu'on ne peut évaluer. Ce roi est le premier qui rendit publique en Égypte la pratique de la chimie ; c'était un art caché auparavant. Les rois d'Égypte avaient cru bon de le tenir secret afin que les rois des autres nations ne pussent pas s'en emparer. Mais Kalkân changea cette manière de voir. Il fit beaucoup d'or et il en remplit les maisons de la sagesse[1] au point que jamais ce métal n'avait été aussi abondant que sous son règne. Le revenu de l'Égypte n'avait jamais atteint non plus un chiffre aussi élevé. Les Coptes disent qu'il était en ce temps de cent et quelques dizaines de millions de miṯḳâl. On cessa d'extraire l'or des mines, parce que cela était devenu inutile. Le roi fit encore, avec des pierres fondues, des idoles de couleur dont on obtenait beaucoup de grâces. Les Coptes rapportent que ce roi rechercha surtout les choses de l'intelligence et qu'il fut nommé à cause de cela l'adversaire des rois ; son savoir dépassa celui de tous les prêtres. Il leur découvrait ce qui leur restait caché ; aussi le vénérèrent-ils et eurent-ils souvent recours à sa sagesse.

Le Nemrod d'Abraham vivait de ce temps-là. On dit que lorsque le bruit de la sagesse de Kalkân et de sa science magique fut parvenu jusqu'à Nemrod, celui-ci l'invita à venir le voir. Nemrod était géant et monstreux. Il habitait le Sawâd de l'ʿIrâḳ. Dieu lui avait donné une force et une valeur extraordinaires, grâce auxquelles il s'était rendu maître d'une vaste portion de la terre. Les Coptes, voulant exalter leur roi, prétendent que Kalkân, après avoir reçu l'invi-

1. دور الحكمة. Cf. ci-dessus, p. 163.

tation de Nemrod, lui manda qu'il irait le voir seul et sans suite en un lieu déterminé. Kalkân vint au rendez-vous traîné par quatre chevaux ailés, entouré d'une lumière pareille à celle du feu et de diverses images terrifiantes. Il était escorté d'un dragon sanglé et tenu par le dos, qui s'avançait la gueule ouverte. Kalkân avait en main une verge de myrthe vert ; lorsque le dragon levait la tête, il le frappait de cette verge et le forçait à la baisser. Nemrod en le voyant fut épouvanté ; mais le roi d'Égypte lui parla avec respect et, après lui avoir manifesté sa sagesse, il lui demanda d'être son ami et son auxiliaire. Ces paroles apaisèrent la crainte de Nemrod ; puis les deux rois se séparèrent.

Les Coptes disent que Kalkân pouvait s'élever en l'air et qu'il s'asseyait en haut de la pyramide occidentale. Ils racontent même qu'il resta si longtemps au sommet de la pyramide que les autres princes convoitèrent son royaume. Un roi de l'Occident, appelé Sâdoum[1], se disposa à l'envahir avec une puissante armée et s'avança du côté de Wâdî-Hît[2] pour gagner l'Égypte. Mais Kalkân marcha à sa rencontre, et il produisit contre les envahisseurs l'un des prodiges de sa magie ; c'était un espèce de nuage très chaud qui les enveloppa de telle sorte qu'ils ne pouvaient plus se sauver. Le roi les y laissa enfermés puis revint en Égypte pour rassurer son peuple et lui dire ce qu'il avait fait. Il envoya ensuite ses compagnons s'enquérir de ce qu'étaient devenus les ennemis.

1. Les mss., سادوم, à l'exception de B qui a Sâroum, ساروم. Maqrizi, 102, Sâdoum.

2. B et M, Wâdî Hît, وادى هيت ; A et N, Wâdî Habîb, وادى هبيب ; Maqrizi, 102, Ouadi-Haïbab. Peut-être convient-il de lire Wâdî Hînt, *Descriptio al-Magribi*, 116.

Quand ils furent arrivés à la place où ils les avaient quittés, ils les trouvèrent tous morts. Les Égyptiens rapportèrent tout le butin laissé par les envahisseurs. Le peuple fut émerveillé de la sagesse de Kalkân, et les rois conçurent de lui une crainte plus grande que celle qu'aucun autre souverain ne leur avait inspirée. L'image du roi fut placée dans tous les temples. Son règne dura encore longtemps. Au terme de sa vie, il bâtit un temple à Saturne, en granit noir, dans la région de l'Occident et il y institua une fête. Au milieu de l'édifice, il se construisit un tombeau dans lequel il rassembla beaucoup d'or, de gemmes, de secrets et de drogues, puis il publia qu'il allait mourir. Il mit des talismans tout autour du tombeau ; après quoi il se cacha aux yeux des hommes et personne n'assista à sa mort.

CHAPITRE VII

LE PHARAON D'ABRAHAM.

Mâliâ.

Kalkân avait laissé le trône à son frère Mâliâ[1]. Ce prince était adonné à l'ivrognerie ; il mangeait et buvait, ne s'occupant que de ses plaisirs, à l'écart de toute affaire sérieuse. Il confia l'administration du pays à un vizir. Son règne fut pourtant heureux, à cause de la crainte que l'on avait encore de son frère

1. Les mss., ماليا. Abu'l-Mahâsin, I, 62, de même.

Kalkân et de l'opinion où l'on était qu'il n'était pas mort. Le peuple s'imaginait qu'il s'était fait passer pour mort, afin de voir ce qui résulterait de son absence. Màliâ était très infatué de son pouvoir. Il avait quatre-vingts femmes; il en prit ensuite une autre qui appartenait à l'un des grands seigneurs de Memphis, et qui était douée de beaucoup d'intelligence et de pénétration. Il se laissa entièrement absorber par les femmes pour lesquelles il avait beaucoup de penchant, et il eut d'elles une quantité de fils et de filles. Son fils aîné s'appelait Ṭouṭîs[1]. La stupidité de son père indignait ce prince; mais il ne laissait pas paraître le sentiment qu'il éprouvait. A la fin, il se résolut à faire périr son père par ruse. Il fut soutenu dans ce dessein par sa mère, par plusieurs femmes du roi et par un vizir. Un jour que Màliâ, déjà en état d'ivresse, buvait en compagnie d'une de ses femmes, Ṭouṭîs se jeta sur lui et le tua ; il tua aussi la femme et la pendit au gibet. Puis il prit en main le pouvoir.

Ṭouṭîs.

Ṭouṭîs était un géant, doué d'une force et d'un courage remarquables. Les grands du royaume vinrent lui porter leurs hommages, lui offrir leurs vœux, implorer sa protection. Il leur ordonna de retourner dans leurs emplois, et de ne point s'occuper de ce qui ne les concernait pas, et il leur promit de les traiter avec douceur. Les Coptes disent que ce roi est le premier des Pharaons d'Égypte, qu'il est le Pharaon d'Abraham et qu'il y a eu sept Pharaons. Il consulta

1. Les mss., طوطيس. Ibn Iyâs, 15, de même.

le peuple sur le meurtre de son père. On l'en blâma et on trouva affreux qu'il eût crucifié la femme. Il accepta ces remontrances, il fit détacher le corps du gibet et l'ensevelit. Il fit des dons généreux aux temples et aux prêtres.

On lit dans l'histoire d'Abraham que ce patriarche, après s'être enfui de son pays et du royaume de Nemrod, jugea imprudent de demeurer en Syrie, parce qu'il aurait pu y être rejoint et ramené à Nemrod. Il était en effet originaire de Kouṯâ[1], dans le Sawâd de l'Irâḳ. Il vint donc en Égypte, ayant avec lui Sarah, sa femme, et il laissa en Syrie Lot, le fils de son frère. Sarah était la plus belle femme du monde en ce temps-là. Joseph, dit-on, dont elle était l'aïeule, hérita d'une partie de sa beauté. Lorsqu'Abraham arriva en Égypte[2] et que les gardes qui se tenaient à la porte de la capitale virent combien Sarah était belle, ils furent remplis d'admiration et ils parlèrent d'elle au roi Ṭouṭìs. « Il est venu, lui dirent-ils, un homme des contrées de l'Orient, ayant avec lui une femme telle qu'on n'en vit jamais de plus belle. » Le roi députa son vizir à Abraham, et le vizir l'interrogea sur sa situation et sur son pays. Abraham répondit à ses questions. « Et quelle est cette femme, ajouta le vizir, que tu as avec toi? — C'est ma sœur », dit Abraham. Le vizir rapporta ces paroles au roi qui déclara qu'il voulait la voir. Abraham fut informé de ce désir ; il en éprouva une grande contrariété, mais

1. M, كوثا ; B, قرتا ; la phrase est mal lue dans A : كان كرها, au lieu de كان من كوثا ; elle manque dans N où le récit est conduit d'une manière un peu différente : il y est abrégé et appuyé par des *isnâd* (des références). Le nom est écrit كوثى par Talabi, 66, qui donne d'autres traditions sur le lieu de naissance d'Abraham.

2. Ici l'on retrouve l'*Égypte de Murtadi*, 127.

il lui était impossible d'y résister. Comme il savait d'ailleurs que Dieu ne veut pas le mal de son peuple, il dit à Sarah : « Va-t'en trouver le roi qui veut te voir. C'est un ordre auquel on doit se soumettre. — Que ferai-je devant le roi? répondit Sarah, il ne m'a jamais vue et j'ai grand'peur de lui. — J'ai confiance, lui répliqua Abraham, qu'il ne résultera de là que du bien. » Et tous deux vinrent ensemble trouver le roi dans son palais.

Celui-ci, à la vue de Sarah, jeta sur elle un regard qui fit trembler Abraham. Il ordonna qu'on le fît sortir. Le patriarche sortit; il se repentait en ce moment d'avoir dit qu'elle était sa sœur. Il avait pourtant voulu signifier qu'elle était sa sœur dans la religion. Il éprouva alors en son cœur le tourment des hommes auxquels on ravit leur bien le plus cher, et il aurait voulu n'être jamais venu en Égypte. Il supplia Dieu, en lui disant : « Ne laisse pas déshonorer Abraham aux yeux de sa nation. » Dieu alors lui montra ce qui se passait derrière la muraille, qui devint pour lui pareille à du verre fin. Il vit le roi et il vit Sarah. Le roi demandait à Sarah de se donner à lui; elle refusait. Il la menaça de porter la main sur elle ; elle lui répondit : « Si tu me touches, tu te perds toi-même, car j'ai un maître capable de me défendre contre toi. » Le roi ne prit pas garde à ses paroles et il porta la main vers elle. Mais sa main sécha avant qu'il l'eût touchée. Il demeura stupéfait et dit à Sarah : « Guéris-moi de ce mal qui vient de me frapper. » Elle répondit : « Je ne le puis pas, si telle n'est pas la volonté de mon Seigneur. Cependant, si tu me promets de ne plus recommencer, je vais l'implorer et il te guérira peut-être. » Le roi dit : « Je ne ferai plus ce que j'ai fait. » Alors Sarah ayant invoqué Dieu, il

vit que son mal avait passé. Mais à peine avait-il recouvré la santé qu'il recommença à la flatter et à tenter de la séduire. Elle se défendit et lui dit : « Tu sais ce qui t'est arrivé. » Il porta néanmoins de nouveau la main sur elle, et sa main sécha et tous ses membres furent secoués. Il se mit à la supplier encore, jurant par ses divinités que si elle faisait cesser son mal il cesserait ses sollicitations ; elle consentit à prier Dieu, et le mal fut de nouveau guéri.

Le roi, revenu à la santé, dit à Sarah : « Certes, ton maître est grand et il ne te laisse pas périr. » Il admira la puissance de cette femme, puis il la questionna au sujet d'Abraham. Elle répondit qu'il était son époux et son compagnon. « Mais, dit le roi, il a affirmé que tu étais sa sœur. — Il a dit vrai, répondit-elle, je suis sa sœur en religion et quiconque est de notre religion est pour nous un frère. » Le roi dit : « C'est une belle religion que la vôtre. » Alors il la fit conduire près de sa fille Houriâ[1].

Houriâ était une princesse intelligente et très parfaite. Dieu lui mit au cœur de l'amour pour Sarah. Elle l'honora, la respecta, la reçut avec magnificence, lui donna de l'argent et des joyaux. Sarah rapporta ces trésors à Abraham qui lui dit : « Rends-les-lui, nous n'en avons pas besoin. » Elle les rapporta et Houriâ raconta ce trait à son père qui en fut émerveillé. « Ce sont vraiment, dit-il, des gens illustres et d'une race pure. » Houriâ usa de tous les moyens pour faire accepter ces présents à Sarah, mais celle-ci les refusa. Elle lui offrit alors une esclave copte d'une très grande beauté en la conjurant de la recevoir.

1. Les mss., حوريا. Abu'l-Mahâsin, 62, de même. L'*Égypte de Murtadi*, 130, Charobe. Le ms. arabe 1706, Kharoubâ, خروبا.

Sarah la prit; cette esclave était Hagar qui devint mère d'Ismaël.

Lorsqu'Abraham voulut quitter l'Égypte, la fille du roi porta à Sarah beaucoup de friandises et de choses à boire et à manger; elle en avait empli plusieurs corbeilles, et dans chaque corbeille elle avait caché sous les friandises une quantité de pierres précieuses et d'objets d'orfèvrerie magnifiques. Lorsque Sarah vint la voir pour lui faire ses adieux, elle lui remit ces paniers en lui disant : « Prends cela pour ton voyage. — Je veux consulter mon époux, » répondit Sarah. Elle le consulta et Abraham lui dit : « Si ce ne sont que des choses à manger, prends-les. » Elle les accepta donc ; et, ayant dit adieu à la fille du roi, elle revint vers Abraham.

Le patriarche partit accompagné de Sarah et de Hagar ; après qu'ils eurent bien marché, Sarah prit l'une de ses corbeilles pour manger et, en y introduisant sa main, elle trouva les joyaux. Elle fouilla les autres corbeilles et en trouva autant. Elle fit part de cette découverte à son époux et lui remit tous ces trésors.

Abraham en vendit une partie et creusa avec le prix qu'il en avait obtenu les puits placés le long du chemin ; il fit avec une autre portion des aumônes et des générosités aux gens qu'il rencontra sur la route, et il en laissa à Sarah une dernière partie pour les besoins à venir.

Ṭouṭîs vécut assez longtemps pour que Hagar pût venir le trouver de la Mecque. Elle lui dit qu'elle habitait une contrée stérile et elle lui demanda son assistance. Il ordonna alors de creuser un canal à l'orient de l'Égypte, et de couper la montagne pour faire aboutir ce canal à l'embarcadère des vaisseaux dans

la mer[1]. On transporta par cette voie du froment et diverses denrées que l'on conduisait à Djoddah, d'où elles étaient portées à dos de bêtes jusqu'à la Mecque. Le Hedjâz fut nourri de cette manière pendant quelque temps. On dit aussi que Hagar vint du Hedjâz rendre visite à Ṭouṭis, parce qu'elle avait désiré revoir son lieu natal. Le roi fut heureux de la recevoir et il lui donna de l'or et des pierreries, pour qu'elle en fît une parure à son enfant. Elle revêtit la Ka'bah avec une partie de ces présents. Toutes les décorations de la Ka'bah en ce siècle furent dues à ce roi d'Égypte. En souvenir de tout ce que Ṭouṭìs transporta dans le Hedjâz, Hagar et les Arabes lui donnèrent le surnom de Juste (Ṣâdiḳ), sous lequel il est désigné par plusieurs historiens.

On dit que Ṭouṭìs pria Abraham de le bénir dans ses enfants et qu'il lui demanda aussi sa bénédiction pour toute l'Égypte. Abraham lui aurait répondu que ses descendants resteraient maîtres de cette contrée, de génération en génération, jusqu'à la fin des temps.

Ce Ṭouṭìs est le premier des Pharaons d'Égypte ; on raconte qu'il fit périr beaucoup de gens parmi ses proches, ses familiers, ses cousins, ses domestiques et ses femmes et même parmi les prêtres et les savants. Il était très porté à verser le sang ; il fut avare envers ses enfants et il n'en éleva pas d'autre que sa fille Houriâ. C'était une princesse intelligente et savante, elle exerçait sur lui une assez grande influence dont elle tâcha de se servir pour empêcher ces meurtres, mais elle n'y réussit point. Chacun trembla pour sa vie ; sa fille même le prit en horreur ; les grands et le peuple l'eurent en abomination. Houriâ enfin, craignant de voir le pouvoir échapper à sa race à cause de

1. Ce canal est le canal du Caire, c'est-à-dire le bras du Nil allant du Caire à Kolzom. V. Maqrizi, 202.

lui, l'empoisonna. Il mourut après un règne de soixante-dix ans.

CHAPITRE VIII

L'INVASION DES AMALÉCITES ET LA FIN DE LA DYNASTIE DE SA

Houriâ.

Après la mort de Ṭouṭîs, les Égyptiens se disputèrent pour l'élection d'un nouveau roi. Ils disaient : « Il ne faut plus nommer personne de sa famille. » Quelques-uns proposaient de mettre sur le trône un prince de la famille d'Atrîb ; mais un vizir dit : « Vous connaissez le mérite de Houriâ, la fille de Ṭouṭîs, sa sagesse, l'opposition qu'elle a faite aux crimes de son père et le service qu'elle nous a rendu en nous délivrant de lui. Pourquoi donc chercherions-nous un souverain autre qu'elle ? » La plupart des grands officiers approuvèrent cet avis et le pouvoir fut remis à Houriâ.

Houriâ s'assit sur le trône. Ses sujets vinrent lui rendre hommage, l'honorer et lui offrir leurs vœux. Elle leur promit de les traiter avec douceur. Elle s'occupa d'amasser de l'argent et de l'encaisser, si bien qu'au bout de peu de temps, elle se trouva en possession d'une quantité de monnaie, de joyaux, de pierreries et de vêtements, plus considérable que celle qu'avait jamais possédée aucun autre roi. Elle tint en grand honneur les sages, les prêtres, les chefs

des magiciens ; elle augmenta leurs prérogatives, et elle fit restaurer et embellir les temples.

Des Égyptiens mécontents de son élection se rassemblèrent dans la ville d'Atrîb[1], et ils proclamèrent roi un descendant d'Atrîb appelé Andâḥos[2]. Celui-ci ceignit le diadème et beaucoup de ses cousins et de ses proches se joignirent à lui. Houriâ envoya une armée pour le combattre. Lorsqu'il vit qu'elle ne céderait pas, il lui proposa de conclure la paix et il lui demanda sa main. Il lui rappelait que les royaumes ne sont généralement régis que par des hommes et il lui suggérait la crainte qu'elle ne perdît tout à fait son empire.

Mais Houriâ eut recours à la ruse : elle ordonna à ses sujets de se réunir dans leurs maisons pour y manger et boire comme aux jours de fêtes. Elle leur fit des largesses, puis elle leur découvrit la prétention qu'avait Andâḥos de l'épouser. Les uns jugèrent l'idée bonne, d'autres la réprouvèrent en disant : « Nous ne voulons pas qu'aucun autre qu'elle règne sur nous, car nous connaissons son esprit, sa sagesse et ses mérites. Elle est d'ailleurs l'héritière du royaume. » Et comme quelques-uns refusaient de partager leur opinion, ils se jetèrent sur eux et ils les tuèrent.

Alors les partisans de la reine ayant assemblé une nombreuse armée, s'avancèrent contre l'armée d'Atrîb ; ils l'atteignirent et la mirent en déroute, après lui avoir fait subir de très grandes pertes. Andâḥos s'enfuit en Syrie, dans le pays des Chananéens, descendant d'ʿAmlâḳ, où il demanda asile au roi. Il lui raconta ses aventures et il lui inspira l'envie

1. Dans les mss. A et B, le nom est écrit à tort Ibrît, ابريت.

2. A et B, Andâḥos, اندلحس ; M et N, Andâkhos, اندلخس ; M a quelquefois Andâkhoch, اندلخش.

de conquérir l'Égypte, en la lui représentant comme un royaume grand et riche, dont la prise serait facile; il lui promit au reste de l'aider.

Le roi de Syrie équipa donc une armée considérable destinée à envahir l'Égypte, et il mit à sa tête, à côté d'Andâḥos, un général illustre. Les habitants de toutes les provinces de l'Égypte accoururent alors auprès de Houriâ ; elle ouvrit pour eux les trésors de son père et elle leur en distribua la plus grande partie. Cette libéralité la rendit populaire et lui assura le dévouement de ses sujets. Elle combla aussi de présents les magiciens, auxquels elle promit de plus grands avantages dans l'avenir. Andâḥos s'avança avec l'armée de Syrie. Houriâ donna l'ordre aux magiciens de préparer contre elle leurs prodiges. Cette armée était commandée par l'un des plus illustres généraux chananéens, nommé Djîroun[1]. Quand ce général fut entré sur la terre d'Égypte, Houriâ envoya vers lui sa nourrice qui était une femme d'une rare intelligence. Elle lui avait donné mission de le voir, à l'insu d'Andâḥos, et de lui dire que la reine avait un grand désir de l'épouser ; qu'elle ne voulait pour époux aucun homme de sa maison ; que s'il faisait périr Andâḥos de la manière qu'il lui plairait, elle lui donnerait avec sa main l'empire d'Égypte, et qu'elle le défendrait contre son maître. Ce message émut Djîroun. Il en conçut une grande joie et il se hâta de faire porter à la tente d'Andâḥos, comme pour l'honorer selon l'usage, des mets empoisonnés. Andâḥos en mangea et mourut.

1. A, جيرون ; B, Hamroun, حمرون ; M, حيرون ; N a le même nom que A et M, sans point. — La légende n'est pas la même dans l'*Égypte de Murtadi*, 138 et suiv. Ce sont des Adites qui envahissent l'Égypte, au lieu d'être des Amalécites.

Djîroun aussitôt manda à la reine d'avoir à remplir sa promesse. Elle lui fit répondre : « Il ne m'est pas possible que je t'épouse avant que tu n'aies donné dans mon propre pays des preuves de ta force et de ta sagesse. Bâtis-moi une ville merveilleuse. » C'était en effet en ce temps-là la manière de s'illustrer que de construire des bâtiments, d'édifier des tours, d'ériger des idoles et d'exécuter des merveilles. — La reine ajouta : « Tu te transporteras de l'endroit où tu es, à l'occident de notre pays, et tu y restaureras quelques-unes des ruines qui s'y trouvent en grand nombre et qui sont des restes de tours ou de monuments divers. »

Djîroun se rendit au lieu qu'elle lui indiquait et bâtit dans les déserts d'Occident la ville d'Endoumah[1]. Il y fit venir un canal dérivé du Nil ; il l'embellit de plantations, il y éleva un phare très haut au sommet duquel était une salle qu'il revêtit d'or, d'argent, de cuivre, de marbre coloré et de verre fondu. Il opéra des merveilles dans cette construction avec l'aide des ouvriers et au moyen des ressources que la reine lui avait envoyées. Pendant ce temps, Houriâ échangeait, à son insu, des lettres et des présents avec le roi des Chananéens.

Lorsque la ville fut achevée, Djîroun en informa la reine. Elle lui répondit : « Nous possédons une autre ville qui fut forte au temps de nos ancêtres. Elle est aujourd'hui ruinée et ses remparts sont démantelés. Vas-y et tâche de la rebâtir, de la remettre en bon état, de la rendre puissante et belle. Je vais me transporter dans la ville que tu as bâtie ; fais-y placer tout ce qui est nécessaire, et quand tu auras fini de

1. A, اندومه ; B, Nedoumah, ندومه ; M, Fîdoumah ou Kidoumah, فيدومه ; N, le même mot que M, sans points.

construire l'autre ville, fais-le moi savoir. J'irai t'y rejoindre, car je tiens à être éloignée de ma cité et de mon peuple quand je te verrai; il me déplairait d'entrer chez toi à la vue de tous les miens. » Il partit pour le lieu qu'elle lui avait indiqué, et il se mit à bâtir la seconde Alexandrie; car c'est en ce lieu qu'elle l'avait envoyé.

Certains historiens ne connaissent pas l'aventure d'Andâḥos; ils disent que celui qui envahit l'Égypte est el-Welîd, fils de Douma'[1], l'Amalécite, qui est le second des Pharaons. Le motif qui le porta à cette expédition fut le suivant : Il était travaillé par un mal dont il souffrait depuis longtemps et il avait envoyé de tous côtés des serviteurs dignes de confiance pour lui chercher des eaux capables de le guérir. L'un de ces hommes était venu dans le pays d'Égypte et, ayant été frappé de son étendue, de ses ressources et de sa beauté, il en avait, à son retour, parlé à son maître avec grand éloge. Il lui en avait aussi rapporté des eaux et des secrets.

C'est alors qu'el-Wélîd s'avança à la tête d'une armée considérable pour envahir l'Égypte. Cet empire était en ce moment gouverné par la reine Ḥouriâ. L'Amalécite la demanda en mariage. Elle envoya quelqu'un à son camp pour avoir des renseignements. Cet émissaire vit des guerriers de haute stature qu'il serait difficile de vaincre. La reine répondit donc à Wélîd qu'elle l'épouserait; mais elle lui imposa comme condition de bâtir une grande ville qui témoignerait de sa force et qui leur servirait de lieu de

1. Les mss., الوليد بن دوسع; M et B ont plus loin Doumag, دوسغ, au lieu de Douma'. Les *Prairies d'or*, II, 397, el-Wélîd fils de Douma'.

rendez-vous. Il accepta et étant entré dans la terre d'Égypte, il la traversa jusqu'aux régions de l'Occident afin d'aller bâtir la ville sur l'emplacement d'Alexandrie. La reine lui fit porter des parfums et des fruits.

Alexandrie était en ruines depuis le départ des 'Adites. El-Wélìd ramassa tout ce qu'il y trouva de pierres et de fûts de colonnes, et il posa les fondations d'une ville très vaste. Il reçut de la reine une escouade de mille ouvriers et domestiques. Le travail dura très longtemps ; il vit s'épuiser tout l'argent dont il disposait. Chaque nuit, après que l'on avait posé pendant le jour des pierres dans les fondations, des bêtes sortant de la mer venaient arracher ces pierres, ruinaient le mur et bouleversaient tout l'ouvrage. Cet accident se répéta pendant de longs mois ; le fondateur en conçut un violent chagrin et il recherchait sans cesse les moyens de remédier à ce mal.

Hourià avait envoyé à Wélìd un troupeau de mille têtes, afin qu'il pût avoir du lait pour sa cuisine. Il en avait confié la garde à un berger dont il était sûr. Ce berger menait paître le troupeau tout autour des ruines. Or, comme il le ramenait un soir, il vit sortir de la mer une jeune esclave d'une grande beauté. Il s'en éprit aussitôt et il lui avoua ses désirs. Elle lui promit qu'elle y satisferait s'il luttait avec elle et s'il restait vainqueur ; mais si c'était elle qui avait la victoire, elle emporterait deux bêtes du troupeau. Elle revint les jours suivants, et l'amour du berger ne faisant qu'augmenter, il avait un désir ardent de la vaincre. Mais la jeune fille avait toujours le dessus et chaque fois elle emportait deux bêtes. Au bout de peu de temps, elle avait pris la moitié du troupeau ; l'autre

moitié dépérissait, parce que le berger tout occupé de son amour pour la jeune fille, n'avait plus souci de son bétail. Lui-même était devenu maigre et pâle.

Son maître vint à passer près de lui et le voyant si changé et les bêtes en si mauvais point, il lui demanda quelle en était la cause. Il s'aperçut aussi que le troupeau était réduit et il voulut savoir pourquoi. Le berger, par crainte de sa colère, lui dit toute la vérité. Il lui demanda alors : « A quelle heure apparaît-elle? — Aux approches du soir, » répondit le berger. El-Wélîd revêtit les habits du berger et, ayant pris la garde du troupeau, il attendit jusqu'au soir. La jeune esclave parut. Il lui exprima son désir et elle posa sa condition. Ils luttèrent ensemble; Wélîd eut la victoire. Il s'empara d'elle et il l'enchaîna fortement. Mais elle lui dit : « Maintenant que je suis prise, livre-moi à mon premier amant. Il m'a bien méritée et je l'ai fait attendre trop longtemps. » Il la céda donc au berger, et il lui dit : «Quand tu seras seul avec elle, parle-lui de ces bâtiments auxquels nous travaillons le jour et qui, la nuit, sont renversés. Demande-lui si elle sait quelque chose à ce sujet et si elle connaît un moyen de conjurer ce mal. » Après cette recommandation, il s'en alla et les laissa ensemble.

Le berger interrogea l'esclave et elle répondit : « Il y a dans la mer des monstres qui en sortent la nuit et ruinent vos constructions. — Sais-tu, lui demanda-t-il, quelque manière de les éloigner? — Oui, dit-elle. — Et qu'est-ce donc? » Elle répondit : « Je vais t'apprendre une parole que tu feras écrire sur des feuilles de papier attachées à de petites pierres. Des peintres monteront dans des barques, munis de ces pierres, et ils se rendront au milieu du jour en tel point de la

mer. Ils s'y arrêteront, ils jetteront à l'eau à droite et à gauche les pierres inscrites, puis ils attendront environ une heure ; alors toutes les bêtes de la mer s'assembleront en ce lieu, tourneront autour de la barque et se montreront au-dessus de l'eau. Les peintres saisiront cet instant pour dessiner leurs images; ils les feront aussi ressemblantes que possible et ils en rapporteront le plus qu'ils pourront. Dès qu'ils seront revenus, il faudra fabriquer sur le modèle de ces images, des statues d'or, de cuivre, ou de pierre, que l'on placera entre les fondations de la ville et la mer. Quand les monstres sortant des flots apercevront ces figures, ils s'enfuiront pour ne plus revenir. » Puis elle apprit au berger la parole, jusqu'à ce qu'il l'eût retenue par cœur.

Le berger alla dès la pointe du jour trouver son maître ; il lui rapporta toute la conversation, fit écrire la parole magique, et el-Wélîd ayant agi d'après son plan, vit enfin disparaître les monstres. Il put achever de fonder les bâtiments et d'édifier la ville, qui devint habitable et superbe.

D'après d'autres historiens, l'auteur de ces constructions et le propriétaire du troupeau est Djîroun el-Moutafki[1]. Ce personnage serait entré en Égypte avant el-Wélîd, lequel n'y serait venu qu'après le temps de Houriâ, et se serait alors rendu maître de la contrée.

Toutes les richesses dont disposait Djîroun furent dépensées dans la construction de cette ville avant qu'elle fût achevée. Il ordonna alors au berger, selon

1. A, جيرون الموتفكى ; B n'a que le second nom ; N n'a que le premier sans points. M a Hîroun, حيرون, et le second nom comme dans A.

que le rapportent ces historiens, de demander à l'esclave s'il y avait des trésors cachés près de ce lieu. Elle répondit : « En tel endroit de la ville ruinée, se trouve un cirque rond, autour duquel sont dressées sept colonnes surmontées chacune d'une statue d'or. Offre à chacune de ces statues un taureau gras, asperge la colonne avec le sang du taureau, et ensence-la avec du poil de sa queue et avec la rognure de ses cornes et de ses ongles, en disant : « Accepte ce que je t'offre et « livre-moi ce que tu possèdes. » Après avoir accompli ce rite, mesure à partir de la base de chaque colonne, dans la direction où est tournée la statue, une longueur de cent coudées et creuse à l'extrémité. Fais cette opération au moment où la lune est pleine et Saturne en marche droite[1]. Quand tu auras enfoncé de cinquante coudées, tu trouveras une grande dalle ; graisse-la avec du fiel de taureau, puis enlève-la. Tu trouveras dessous une porte par laquelle tu accéderas à un souterrain long de cinquante coudées, au bout duquel tu verras une porte cadenassée. Les clefs du cadenas seront sur le seuil de la porte. Prends-les, enduis le cadenas avec ce qui te restera du fiel du taureau et de son sang et encense-le avec son poil et les rognures de ses ongles et de ses cornes. Ouvre ensuite la porte et entre, après avoir laissé à l'air intérieur le temps de se dégager. Quand tu seras entré, tu verras en face de toi une idole de pierre portant à son cou une petite tablette d'or jaune, sur laquelle sera écrite la liste de tous les trésors contenus dans ce lieu : monnaies, joyaux, statues, ustensiles divers, remèdes et merveilles. Tu en prendras tout ce que tu voudras. Tu pourras faire la même chose devant chaque colonne

1. في استقامة زحل.

et devant chaque statue et tu trouveras chaque fois des richesses égales. Ce sont là les sépultures et les trésors des anciens rois. »

Le berger répéta à son maître tout ce que lui avait dit la jeune esclave. Djìroun, en l'entendant, éprouva une grande joie, et il suivit ses conseils aussitôt qu'il lui fût possible. Ayant découvert des richesses inestimables et d'innombrables merveilles, il put achever la construction de la ville. Il manda alors à Houriâ que tout était terminé. Elle en fut très contrariée, car elle n'avait eu d'autre intention que de lasser l'envahisseur, de l'occuper et d'épuiser toutes ses ressources.

On dit que, parmi les merveilles que Djìroun découvrit en ce lieu, était une arcade d'or dans laquelle était scellée une cassette d'émeraude contenant une poudre verte avec des perles rouges. Celui qui se teignait avec cette poudre, s'il avait les cheveux blancs, redevenait jeune ; sa chevelure et sa barbe noircissaient, et sa vue était rendue si perçante qu'il distinguait les esprits. Il trouva aussi l'image en pierre d'un corbeau qui criait lorsqu'on l'interrogeait et répondait aux questions posées. On dit qu'il y avait dans chacun de ces trésors dix merveilles.

Quand Djìroun eut achevé de construire la ville, il en fit informer la reine et il l'invita à venir vers lui. Il se plaignait de la longueur du temps qui s'était écoulé et de tous les maux qu'il avait endurés avec ses compagnons. Elle lui envoya un tapis magnifique en lui disant : « Tends-le dans la salle où nous nous asseoirons, puis partage ton armée en trois corps ; envoie-moi le premier corps. Aussitôt qu'il sera arrivé, je partirai. Lorsque je serai parvenue en tel endroit du chemin, envoie-moi le second corps, et, quand je serai aux deux tiers du chemin, fais-moi rejoindre par

le troisième, car je désire que tous tes hommes soient derrière moi, afin qu'ils ne me voient pas quand j'entrerai chez toi. Je veux qu'il ne reste auprès de toi, pour te servir, que des enfants en qui tu aies confiance. Moi, j'amènerai des servantes qui nous rendront tous les soins nécessaires. Ainsi nous ne serons gênés par personne. »

Djîroun se conforma aux ordres de la reine. Elle commença à lui expédier son trousseau, avec des objets de toute espèce et, chaque jour, elle lui en fit parvenir, jusqu'au moment où elle lui manda qu'elle était prête à partir. Il lui envoya alors le premier corps de son armée. Elle prépara pour le recevoir des mets et des breuvages empoisonnés en quantité considérable, et, dès que ces hommes furent arrivés, les servantes et les enfants s'empressèrent de les faire manger et boire, de les parfumer et les parer; le lendemain matin il n'en restait presque plus en vie; ceux qui n'étaient pas morts furent achevés; la reine avait chargé quelques-uns de ses soldats de cette besogne. Elle fit partir aussitôt dans toutes les directions des hommes chargés de garder et de couper les routes, afin qu'aucune nouvelle ne pût parvenir à l'envahisseur. Puis elle s'empara des dépouilles laissées par les soldats morts, et elle les fit porter à Memphis[1]. Elle se mit en marche et elle rencontra le second corps de l'armée de Djîroun. Elle en fit ce qu'elle avait fait du premier, et elle écrivit à Djîroun qu'elle avait envoyé toutes les troupes qui lui étaient parvenues, à Memphis et dans les provinces, pour qu'elles gardassent le pays pendant le temps qu'elle serait auprès de lui. Enfin se présenta le troisième

1. Dans ces récits et jusqu'à la fin du volume, les mss. portent parfois Misr au lieu de Memphis.

corps, et elle en agit de même avec lui qu'avec les autres.

Elle arriva à la résidence de Djìroun, accompagnée d'une troupe d'hommes dévoués, de ses principaux familiers et de ses femmes. Mais elle ne se montra pas à lui avant que ses compagnons n'eussent cerné le palais que ce général s'était bâti dans Alexandrie. Elle y entra alors avec sa nourrice et ses esclaves; la nourrice souffla sur le visage de Djìroun, d'un souffle qui le glaça au cœur, et elle l'aspergea d'une liqueur qu'elle portait avec elle. Tous les membres du guerrier en furent ébranlés et ses forces l'abandonnèrent. « Il s'est trompé, dit la reine, celui qui pensait vaincre les femmes; ce sont les femmes qui l'ont vaincu. » Puis elle lui trancha une veine et but de son sang en disant : « Le sang des rois donne la santé. » Enfin elle le tua, lui coupa la tête et l'envoya à son château, au faîte duquel on la hissa. Elle rapporta toutes ses dépouilles à Memphis. Elle bâtit le phare d'Alexandrie, inscrivit dessus son nom, le nom de ce général et le traitement qu'elle lui avait fait subir, avec la date de ces événements.

A la suite de cette victoire, la renommée de Houriâ se répandit parmi les princes qui convoitaient la terre d'Égypte; ils la redoutèrent, craignirent sa ruse et lui promirent fidélité; ils lui envoyèrent des présents et sollicitèrent son amitié. Elle fit ensuite, en Égypte, de nombreuses merveilles; elle ordonna, entre autres choses, de bâtir aux frontières d'Égypte, du côté de la Nubie, une forteresse et un pont sous lesquels coulerait le Nil, ce qui fut exécuté.

Houriâ vint à tomber malade; ses sujets se réunirent autour d'elle et ils la prièrent de désigner pour lui succéder celui qu'elle en jugerait digne. Il n'y avait,

en ce temps-là, personne parmi les enfants de son père, ni dans toute sa maison, qui fût digne du trône. Elle appela donc au pouvoir la fille de son oncle et elle la leur donna pour reine. C'était Doleïfah, fille de Mamoun[1]. Doleïfah était une jeune fille d'une très grande intelligence et qui jouissait d'une grande considération parmi les femmes. Houriâ reçut pour elle le serment du peuple de Memphis et de tous les habitants de l'Égypte. Ils jurèrent de ne point la livrer à ses ennemis et de la défendre contre quiconque l'attaquerait. Houriâ lui remit les clefs de ses trésors ; elle la rendit maîtresse de toutes les richesses qu'elle avait amassées et de celles qu'avaient accumulées ses pères. Puis, elle ordonna qu'à sa mort on embaumât son corps dans le camphre, et qu'on le portât dans la ville qu'elle s'était fait bâtir au désert d'Occident. Elle avait préparé dans cette cité un tombeau merveilleux où l'on avait dressé les idoles des étoiles ; elle avait orné ce sépulcre avec magnificence ; elle y avait établi des desservants et des esclaves, et elle avait fait résider dans la ville des prêtres et des sages, avec des troupes pour la garder. Cette ville devint très prospère, et elle demeura en cet état jusqu'au moment où Bokht-Naṣṣar vint la ruiner et s'emparer de ses trésors.

Doleïfah.

Doleïfah s'assit sur le trône. Ses sujets vinrent auprès d'elle et lui renouvelèrent leurs serments. Elle se montra bonne envers eux et elle les déchargea pour cette année-là d'une partie de leurs impôts.

1. M et N, دليفة بنت مامون ; A. دليفة مامون ; B, Doleïkah, دليقة, au lieu de Doleïfah.

Aïmin[1] d'Atrìb[2] marcha contre elle, dans le désir de venger son oncle Andâḥos. Il demanda l'appui du roi des Amalécites qui le lui accorda, à cause des rapports qu'il avait eus avec Andâḥos. Ce roi lui donna l'un de ses généraux avec une nombreuse armée. Doleïfah, avertie de leur approche, envoya contre eux plusieurs de ses officiers; ils joignirent l'ennemi au lieu dit el-ʿArìch. Les deux partis déployèrent leur science de la magie, ils firent paraître des prodiges et entendre des voix effrayantes qui glaçaient les cœurs d'effroi. Ils restèrent assez longtemps en présence avec des alternatives de combats et de trêves. Un grand nombre d'hommes périrent des deux côtés. Enfin les partisans de Doleïfah revinrent en déroute vers Memphis.

Aïmin courut sur leurs traces; Doleïfah avec toute son armée se réfugia dans le Ṣaʿìd, et transporta sa résidence à Ochmoun. Elle lança contre les envahisseurs toutes les troupes qu'elle put réunir, et de grands combats eurent lieu dans la région du Fayoum. Les partisans de Doleïfah eurent le dessous, à cause de la force et de l'endurance des ennemis. Ils demandèrent du secours aux habitants des villes du Ṣaʿìd. Ceux-ci se joignirent à eux pour combattre les troupes d'Aïmin; ils parvinrent à les repousser hors de Memphis que déjà elles avaient conquis et dévasté. Puis ils les mirent en déroute, et les obligèrent à remonter dans leurs vaisseaux pour se retirer vers le Nord. Parmi ceux qui avaient contribué à cette victoire

1. A et B et N, ايمن; M et N en d'autres endroits, Aïmìn, ايمين; M, ailleurs, el-Yamìn, اليمين.

2. M, الاتريبى; B, الابريسى; le mot manque dans N. Le ms. A, a à la place de ce titre celui de : maître de l'Andalos, صاحب الاندلس.

se trouvait un magicien, habitant de Ḳofṭ. Il suscita par sa magie un feu qui s'éleva entre les soldats d'Aïmin et ceux de Doleïfah, et qui contraignit les premiers à s'éloigner.

Aïmin fit de nouveaux préparatifs, et ses partisans recommencèrent à se répandre dans la région de Memphis. Les habitants de cette contrée s'effrayèrent de la longueur de cette guerre et de l'impuissance où étaient les armées de la reine à repousser les envahisseurs ; désespérant d'arracher l'Égypte de leurs mains, ils demandèrent que l'on partageât l'empire entre les deux partis. Leur proposition fut agréée et la paix fut conclue.

Mais Doleïfah, après l'avoir jurée, manqua à sa parole. Elle distribua de grandes sommes et des joyaux parmi le peuple ; d'ailleurs une fraction de ses sujets l'avait blâmée d'avoir accepté un compromis. Elle recommença donc la guerre, et la lutte se poursuivit acharnée entre les deux partis durant trois mois. A la fin de ce temps, Aïmin fut vainqueur et l'armée de Doleïfah mise en déroute. La reine se retira sur Ḳouṣ ; l'ennemi la poursuivit et occupa tout le royaume. Lorsque Doleïfah vit en quel point étaient les choses, qu'elle connut la retraite de son armée et l'incapacité où étaient ses prêtres et ses magiciens de lui rendre le succès, certaine enfin d'être vaincue, elle s'empoisonna.

CHAPITRE IX

LA DYNASTIE AMALÉCITE. — EL-WÉLID FILS DE DOUMAʿ.

Aïmin d'Atrîb.

Aïmin d'Atrîb[1] régna sur l'Égypte après la mort de Doleïfah. Il fut orgueilleux et dur et fit périr beaucoup d'hommes qui avaient soutenu le parti de la reine. El-Wélìd, fils de Doumaʿ, s'était dès lors mis en marche avec une armée nombreuse, avec l'intention de parcourir les diverses contrées, de renverser leurs souverains et de séjourner quelque temps dans chacune ; il voulait y rechercher des eaux capables d'apporter quelque amélioration à sa santé ; c'est ce que nous avons dit déjà, quand nous avons parlé de sa maladie. Lorsque ce conquérant fut arrivé en Syrie, il y entendit parler de l'Égypte et faire l'éloge de sa beauté ; il apprit en outre que ce pays était tombé entre les mains des femmes et que la dynastie de ses rois était finie. Il y envoya donc un de ses serviteurs appelé ʿOunâ[2], avec un puissant corps de troupes. Cet homme parvint en Égypte au moment où Aïmin et Doleïfah étaient en guerre ensemble. Il se mit à faire la conquête du pays, et il s'y empara de richesses considérables et de grands trésors. Il

1. Le ms. A a : صاحب الاندلس, comme ci-dessus.

2. A, عونا et عون; B, ʿOutâ, عوثا et عوث; M, Farʿoun, فرعون et ailleurs ʿOunâ, عونا; N, ʿOun, عون; Maqrizi, 147, ʿOun.

s'abstint cependant de donner de ses nouvelles à Wélîd, et celui-ci fut persuadé qu'il avait péri avec toute son armée, car il avait entendu rapporter des choses effrayantes sur la science des Égyptiens et sur le pouvoir magique de leurs prêtres. Mais, au bout de quelque temps, il apprit que son serviteur s'était rendu maître du pays. Alors il s'avança vers l'Égypte ; il rencontra 'Ounâ, venu au-devant de lui, qui lui dit qu'il avait tardé à lui envoyer de ses nouvelles parce qu'il désirait auparavant achever sa conquête et pacifier le pays. El-Wélîd, ayant accepté cette excuse, entra en Égypte et en devint le roi. Il opprima les habitants, s'empara de leurs richesses, fit extraire tous les trésors qu'il put découvrir. Aïmin lui envoya sa soumission du Ṣa'îd, pour toutes les villes de cette région ; puis il l'aida dans sa conquête et l'appuya de toutes ses forces, jusqu'à ce qu'il eût lui-même tiré vengeance du meurtre de son oncle Andâḥos. Alors il se retira et l'autorité fut concentrée entre les mains de Wélîd.

El-Wélîd fils de Douma'.

L'idée vint à Wélîd de se remettre en marche pour tâcher d'atteindre les sources du Nil et pour soumettre en même temps toutes les nations de leur voisinage. Il consacra trois ans à préparer cette expédition. Lorsqu'il eut réuni tout ce dont il avait besoin, il confia le gouvernement de l'Égypte à son serviteur 'Ounâ, et il partit accompagné d'une puissante armée et d'un train considérable. Il détruisit toutes les nations chez lesquelles il passa. On dit qu'il demeura plusieurs années à faire ce voyage. Il passa chez des populations nègres, les traversa, entra

dans la terre de l'or et y vit en certains endroits de l'or pousser en verge. Cette terre forme l'extrémité du pays de Gânah[1].

El-Wélîd, continuant à s'avancer, parvint au lac d'où se déversent les eaux du Nil ; elles y sont amenées par les rivières qui découlent du mont de la Lune. Le mont de la Lune est une montagne escarpée, très large et très longue. Elle a reçu ce nom parce que la lune ne se lève pas par rapport à elle[2], à cause de la position qu'elle occupe fort en arrière du cercle de l'Équateur. El-Wélîd vit comment le Nil sort de dessous cette montagne, et comment il coule dans de nombreux lits formant de petits fleuves ; une partie de ces fleuves va se réunir dans un grand bassin, l'autre partie se réunit dans un autre bassin, et de chacun de ces deux réservoirs sort un large fleuve qui coule vers le grand lac. Ce lac auquel aboutissent les deux fleuves, se trouve entre la ligne de l'Équateur et la limite du premier climat. Le Nil en sort sous la forme d'un fleuve unique, traverse l'Équateur et se dirige vers l'Égypte. Il est rejoint par un autre cours d'eau venant du côté de Makrân [dans l'Inde et qui prend aussi sa source dans le mont de la Lune][3]. On prétend que le Mehrân

1. A, ʿAnah, عانه ; B, ʿOlwah, vocalisé, علوة ; M, ʿAdwah, عدوة. V. plus haut, p. 103.

2. لان القمر لايطلع عليه.

3. Ms. B, où Mekrân, مكران, est écrit à tort مكرام. Le ms. A a, au lieu de cette phrase, celle-ci : « Il est rejoint par un autre fleuve venant du côté de Makrân qui se jette dans lui au commencement d'une montagne élevée (ou : du mont Mokattam), au tiers du premier climat, ينصب فيه عند اول جبل معظم فى ثلث الاقليم الاول. » — Dans M, le récit du voyage de Wélîd est fort écourté.

croît et décroît comme le Nil et qu'il y vit des crocodiles et des poissons de même espèce que ceux du Nil. [Ce fleuve sort aussi de dessous les monts de la Lune][1].

Wélîd, dit-on, retrouva le château où étaient les statues[2] de cuivre dressées par le premier Hermès au temps du premier Boudachîr, fils de Ḳofṭarîm, fils de Miṣraïm, fils de Cham, fils de Noé. Ces statues étaient au nombre de quatre-vingt-cinq, disposées de façon à recevoir toutes les eaux qui descendent de la montagne; des systèmes de conduites munies d'embouchures arrondies faisaient entrer l'eau dans leur corps, puis la rejetaient par leurs gorges, en quantité déterminée et mesurée par des coudées graduées. L'eau, jaillie de la bouche de ces statues, formait de nombreux fleuves qui s'écoulaient vers les deux bassins, et elle en ressortait ensuite, ainsi que nous l'avons dit, pour arriver à se réunir toute dans le grand lac. Hermès arrangea tout ce système avec une précision géométrique; et il régla la quantité de l'eau versée par chaque image de telle sorte qu'elle suffît à la prospérité du pays qu'elle devrait traverser et aux besoins de ses habitants, sans jamais être en excès. Cette quantité était mesurée en cet endroit par une hauteur de dix-huit coudées, de la coudée de trente-deux doigts. Cette limite atteinte, toute l'eau qui arrivait encore se trouvait rejetée à droite des statues; elle entrait dans des conduites qui l'amenaient

1. Cette phrase est du ms. B. Le ms. A a, à la place : « et il en sort un fleuve, sur la rive occidentale, venant de l'extrémité orientale du mont de la Lune, ويخرج عنه نهر على مغربه من اخر شرقى جبل القمر. »

2. A a le mot قماقم, qui désigne au propre les statues creuses d'où l'eau jaillit; les autres mss. ont le terme ordinaire تماثيل.

sur la droite du château, d'où elle se déversait dans des marais et dans des plaines de sable inhabitées.

Quelques érudits ont prétendu que les quatre fleuves sortent d'une origine commune qui est une coupole élevée dans la terre de l'or, derrière la mer Ténébreuse[1]. Ces quatre fleuves sont : le Saïḥoun, le Djaïḥoun[2], le Nil et l'Euphrate. Il en est qui ont soutenu que ces quatre fleuves sortent du paradis, que la coupole est d'émeraude et que leurs eaux, avant de traverser la mer Ténébreuse, ont le goût du miel et le parfum du musc. Quelques voyageurs sont parvenus dans ces régions, au sujet desquels Ibn Ṣâliḥ[3], secrétaire d'el-Leïṯ[4], et d'autres, ont rapporté des traditions. D'après ces auteurs, un homme de la race d'Esaü, fils d'Isaac fils d'Abraham, appelé Ḥâïd[5], aurait vu la coupole. L'histoire de son voyage est longue[6]. Voici comment la raconte el-Mas'oudi :

Bien que cette histoire soit longue, dit-il, je veux la raconter ici parce qu'elle y sera à sa place. Elle est extraite du Livre de la *Majesté Divine*[7], composé

1. من وراء البحر المظلم. — Il s'agit des quatre fleuves bibliques.

2. سيحون, جيحون. Le ms. A porte : Saïhân, سيحان, Djaïhân, جيحان.

3. A, Abou Sâlih, ابو صالح et plus loin Abd Allah fils de Sâlih, عبد الله بن صالح ; M, ابو صلح. — Abd Allah fils de Sâlih, secrétaire d'el-Leït, est mort l'an 223 de l'hégire, selon Abu'l-Mahâsin, I, 660.

4. El-Leït fils de Sa'd l'Égyptien, traditionniste et jurisconsulte célèbre, mourut l'an 175 de l'hégire, à l'âge de 82 ans; il était disciple de Nâfi'. (Les *Prairies d'or*, VI, 292.)

5. A, حايد ; B, Djâbir, جابر ; M, Hâïl حايل ; Maqrizi, 147, Djâhir.

6. Toute l'aventure de Haïd, dont le récit suit, ne se trouve que dans le ms. A.

7. كتاب العظمة

à Bagdad par le Faḳîh Abou'l-Ḥasan ʿIbâd, fils de Serḥân[1]. L'auteur de cet ouvrage tenait la tradition suivante de ses maîtres de Bagdad, et il l'appuyait sur des références qui en faisaient remonter l'origine à Abou Horeïrah. Celui-ci a dit :

J'ai entendu dire au prophète de Dieu : le Nil est issu du paradis ; si vous y plongez la main au moment où il bouillonne, vous en retirez des feuillages du paradis.

Je tiens d'Abou et-Ṭeïb Aḥmed, fils de Rouḥ, cette autre tradition, qu'il tenait lui-même d'ʿAli, fils de Dâoud, de qui elle remontait à ʿAbd Allah, fils de Ṣâliḥ, et par lui, à el-Leït, fils de Saʿd : On croit qu'un homme descendant d'Esaü, appelé Ḥâïd, fils d'Abou Sâloum[2], fils d'Esaü fils d'Isaac fils d'Abraham, qui s'était enfui de chez lui par crainte d'un certain roi, vint en Égypte. Il y séjourna plusieurs années, et, après avoir été témoin des propriétés merveilleuses du Nil et de tous les avantages que ce fleuve procurait à la contrée, il fit vœu devant Dieu d'en longer le rivage jusqu'à son origine, et il se jura qu'il ne serait arrêté que par la mort.

Il marcha donc en suivant la rive du fleuve pendant trente ans ; selon d'autres, il marcha quinze ans le long du fleuve et quinze ans dans les terres ; et il parvint à un lac. Il vit le Nil en sortir devant lui ; et, s'étant avancé, il monta sur des hauteurs qui entouraient le lac ; là, il trouva un homme qui se tenait debout et qui était en train de prier sous un arbre couvert de fruits. Il alla à lui, le salua, et l'homme lui dit : « Qui es-tu ? — Je suis, répondit-il, Ḥâïd, fils

1. ابو الحسن عباد بن سرحان.
2. حايد بن ابى سالوم.

d'Abou Sâloum, fils d'Esaü fils d'Isaac fils d'Abraham. Et qui es-tu toi-même ? » Il répondit : « Je suis ʿAmrân. Qu'est-ce qui t'amène, ô Ḥâïd, en ce lieu éloigné? Dieu m'a révélé que je resterais ici jusqu'à la venue d'un certain homme qu'il y enverrait. » Ḥâïd reprit : « O ʿAmrân, apprends-moi ce que tu sais touchant ce Nil. As-tu entendu dire que quelqu'un des enfants d'Adam en ait jamais atteint les sources? — J'ai entendu dire, répondit ʿAmrân, qu'un homme, descendant d'Esaü, devait y parvenir. Je ne pense pas que ce soit un autre que toi, ô Ḥâïd. — Indique-m'en donc le chemin, dit Ḥâïd. — Je ne te l'indiquerai pas, répondit ʿAmrân, avant que tu ne m'aies accordé ce que je vais te demander. — Et qu'est-ce, ô ʿAmrân? — Quand tu repasseras ici, si je suis encore vivant, je désire que tu restes auprès de moi jusqu'à ce que Dieu me révèle quelque chose à ton sujet; et si tu me trouves mort, je voudrais que tu m'ensevelisses. — Cela t'est accordé, lui répondit Ḥâïd. » Alors ʿAmrân reprit : « Marche dans la direction où tu te trouves, le long de ce lac. Tu arriveras en un lieu où tu trouveras une bête monstrueuse, dont tu verras le commencement, mais non la fin. Ne t'effraie pas et monte dessus. Cette bête est l'ennemie du soleil. Quand le soleil se lève, elle fond sur lui pour l'avaler, et n'est arrêtée que par l'ardeur de ses rayons. Quand il se couche, elle se précipite sur lui dans l'autre sens, espérant encore l'avaler. Monte donc sur cette bête et chevauche-la jusqu'à ce que tu aies rejoint le Nil. Descends-en alors, et remets-toi en marche : tu te trouveras, à l'endroit où tu seras descendu, sur une terre de fer ayant des montagnes, des arbres et des plaines en fer; tu la traverseras et tu entreras dans une terre de cuivre, où les montagnes, les arbres et

les plaines sont de cuivre ; en sortant de la terre de cuivre, tu entreras dans une terre qui sera toute d'argent ; et après la terre d'argent, tu arriveras à une terre d'or : c'est dans celle-là que les mystères du Nil te seront révélés. »

Ḥâïd voyagea ainsi jusqu'à ce qu'il fût parvenu à la terre de fer ; de là, il parvint à celle de cuivre ; de celle-ci à celle d'argent, et de la terre d'argent à la terre d'or. Après avoir marché quelque temps dans cette dernière, il arriva devant une muraille d'or aux créneaux d'or, dans laquelle était une coupole d'or, percée de quatre portes. Il vit l'eau descendre de cette muraille et se rassembler sous la coupole ; elle s'y divisait ensuite et rejaillissait en quatre fleuves ; trois de ces fleuves, sortant de trois des portes, s'enfonçaient sous la terre, le quatrième s'écoulait à la surface du sol : c'était le Nil. Ḥâïd but de son eau et prit un peu de repos ; puis il s'approcha de la muraille et tenta de l'escalader. Mais un ange lui apparut et lui dit : « N'avance pas plus loin, ô Ḥâïd ; tu as acquis maintenant la science complète du Nil, et ce lieu clos est le paradis. Cette eau sort du paradis. — Je veux voir, répliqua Ḥâïd, ce qu'il y a dans le paradis. — Il ne t'est pas permis, répondit l'ange, d'y pénétrer en ce temps-ci. — Mais qu'est-ce du moins, demanda-t-il, que cette chose que je vois là ? — C'est la sphère où tournent le soleil et la lune. Tu vois qu'elle ressemble à une meule de moulin. — Je veux y monter, dit Ḥâïd, et tourner avec elle. » Quelques-uns prétendent qu'il y monta, en effet, et les autres le nient. L'ange le prévint ensuite qu'on allait lui apporter de la nourriture du paradis : « Tu ne devras pas, ajouta-t-il, lui préférer rien de terrestre, car on ne doit rien préférer à ce qui sort du paradis. Cette nourriture subsistera

aussi longtemps que tu vivras. » Tandis que l'ange achevait ces mots, Ḥâïd vit descendre devant lui une grappe de raisins de trois couleurs : elle avait la couleur de l'émeraude verte, celle de la perle blanche et celle de la hyacinthe rouge. Puis l'ange répéta : « O Ḥâïd, tu as maintenant la science complète du Nil. » Mais le voyageur demanda encore : « Que sont ces trois fleuves qui plongent sous la terre? — Le premier, lui dit l'ange, est l'Euphrate; le second, le Saïḥoun et le troisième, le Djaïḥoun[1] ».

Ḥâïd alors s'en retourna, et il marcha jusqu'à ce qu'il eût retrouvé la bête. Il monta dessus; quand le soleil s'abaissa pour se coucher, elle s'élança sur lui, et le voyageur se trouva ramené au lieu où il l'avait d'abord montée. Il continua sa route et revint à la demeure d''Amrân. Ce personnage était déjà mort. Ḥâïd l'ensevelit et passa trois jours auprès de son tombeau; alors il vit venir un vieillard d'un aspect très vénérable, qui s'approcha du tombeau d''Amrân et pleura. Cet étranger se tourna ensuite vers lui et le salua : « O Ḥâïd, lui demanda-t-il, quelles découvertes as-tu faites relativement au Nil? » Le voyageur raconta tout ce qu'il avait vu, et le vieillard reprit : « C'est en effet là ce que nous trouvons expliqué dans les livres. » Cependant des fruits merveilleux avaient paru sur l'arbre; l'étranger en cueillit et dit à Ḥâïd : « Est-ce que tu n'en manges pas? » Ḥâïd répondit : « J'ai sur moi des subsistances du paradis qui m'ont été données là-haut, et je dois ne leur préférer aucune nourriture d'ici-bas. — Tu as bien raison, ô Ḥâïd. Il ne faut préférer rien de terrestre à quelque chose qui vient du paradis. Mais as-tu jamais vu en ce monde

1. Le ms., Saïhân, Djaïhân.

des fruits comparables à ceux-ci? C'est Dieu qui a tiré du paradis cet arbre pour 'Amrân, afin qu'il y trouvât sa subsistance; et il l'a transplanté pour lui en cet endroit. Cet arbre n'est pas de ce monde. Il n'a été laissé là que pour toi. Quand tu seras parti, Dieu l'enlèvera. » Et le vieillard continua à insister de la sorte jusqu'à ce que Ḥâïd se fût décidé à prendre un de ces fruits et à mordre dedans. Mais aussitôt l'ange parut devant lui et lui dit : « Le reconnais-tu, maintenant? c'est celui qui a fait sortir ton père du paradis. Si tu avais pu garder ces raisins qui t'ont été donnés, les hommes de la terre en auraient aussi mangé et il en serait resté toujours. Mais, désormais, tu chercheras en vain à en ravoir, comme ton père l'a autrefois cherché. »

Ḥâïd regagna l'Égypte et il raconta son aventure à ses compatriotes. Il est mort. Que Dieu l'ait en pitié! — J'ai fini cette histoire que je tiens de source sûre; je n'y ai rien dit qui soit à blâmer.

Le discours revient au point où il a été interrompu. D'autres disent que ces fleuves se divisent en soixante-douze bras correspondant aux soixante-douze langues des nations connues. Selon d'autres, ils proviennent de neiges qui tombent en abondance en certaines saisons et qui fondent sous l'action de la chaleur solaire, tantôt lentement, tantôt vite. Ils se répandent dans les contrées que Dieu, le Très-Haut, les a chargés d'arroser, conformément au plan de sa création.

Revenons maintenant à l'histoire de Wélîd. Après que ce roi eut atteint les monts de la Lune, il aperçut un sommet élevé dont il fit l'ascension, afin de se rendre compte de ce qui était derrière. Son regard

embrassa de là la mer de Poix noire et fétide. Il y vit aussi sourdre le Nil sous la forme de minces ruisseaux. Mais des haleines empestées venant de la mer se répandirent autour de lui; plusieurs de ses compagnons périrent. Lui-même faillit succomber, et il dut redescendre en toute hâte de la montagne. Quelques personnes ont dit qu'il n'avait vu de ce point ni lune, ni soleil, mais une sorte de lumière rouge, pareille au soleil à son coucher.

El-Wélìd consuma, dit-on, vingt ans dans ce voyage. Son serviteur 'Ounâ qui gouvernait l'Égypte, l'ayant vu absent depuis sept ans, s'enorgueillit et voulut se faire roi. Il prétendit que jamais il n'avait été le serviteur de Wélìd, mais qu'il était son frère, que c'était donc à lui que devait revenir le pouvoir à sa mort. Alors il commença à opprimer les hommes ; il se servit de la magie pour les dominer; il augmenta les privilèges des magiciens et toléra leurs crimes. Le peuple se soumit à lui, et subit son autorité. 'Ounâ épousa toutes les filles des princes d'Égypte; il prit toutes les fortunes et tua leurs possesseurs. Cependant il honorait les prêtres et vaquait au soin des temples; ses sujets s'écartaient de lui, par crainte des magiciens dont il était entouré.

Un jour, ce ministre vit en songe Wélìd lui apparaître et lui dire : « Qui t'a commandé de prendre le titre de roi ? Ne sais-tu pas que celui qui usurpe ce titre est digne de mort ? Tu as aussi épousé de force les filles des princes et confisqué les fortunes sans motif légitime. » Et Wélìd donna l'ordre de remplir de poix des chaudières et de les placer sur le feu. La poix commença à chauffer et 'Ounâ comprit qu'on allait le plonger dedans. En effet, quand la matière fut en ébullition, Wélìd ordonna qu'on le dépouillât

de ses vêtements. Mais en cet instant un grand oiseau semblable à un aigle fondit sur le patient, le saisit, l'arracha aux mains des bourreaux et le porta à travers l'air sur le sommet d'une montagne. Puis il sembla à 'Ounâ qu'il tombait du haut de la montagne, dans une vallée où s'ouvraient des sources chaudes et puantes.

Cette chute le réveilla. Il se retrouva rempli d'angoisse et presque sans sentiment. Il y avait déjà si longtemps qu'il s'était habitué à gouverner en maître, que, lorsque le souvenir de Wélîd lui revint, il faillit en perdre la raison. Il connaissait d'ailleurs la valeur de ce prince, sa force et son courage. Tantôt il s'était cru certain de la mort de Wélîd parce qu'il était parti depuis de longues années sans qu'on eût eu de ses nouvelles ; tantôt il avait craint qu'il ne fût encore en vie; mais lorsqu'il eut eu cette vision, il ne put plus douter de son existence, et il ne songea plus qu'à rechercher les moyens de s'enfuir d'Égypte, en emportant ses richesses.

Il fit part de son trouble à quelques magiciens, en qui il avait confiance, et il leur dit : « J'ai peur de Wélîd, et je me propose de quitter l'Égypte. Qu'en pensez-vous ? » Ils répondirent : « Nous te défendrons contre lui, si tu suis nos conseils. — Parlez donc, reprit-il. — Nous te ferons un aigle et tu l'adoreras; car l'oiseau qui, dans ton songe, t'a arraché à tes bourreaux est un esprit qui désire que nous fassions son image pour que tu l'adores. — Je suis prêt à vous obéir, répondit 'Ounâ. Dites-moi où il faudra placer cette statue et je ferai le reste. » Ils reprirent : « Nous allons te l'expliquer. »

Après qu'il eut entendu les avis des magiciens, il fit ouvrer un aigle d'or dont les yeux étaient des joyaux

et dont le corps était couvert d'ornements merveilleux. Il bâtit un temple fort beau, dans lequel il plaça cette image, et il tendit devant elle des voiles de soie. Puis il invita les magiciens à la conjurer, par les encensements et les sacrifices jusqu'à ce qu'elle leur parlât. Il fit dès lors son dieu de cette idole, et il appela tout le peuple à lui rendre un culte, le peuple y consentit; au bout de quelque temps, l'aigle commanda à ʿOunâ de se bâtir une ville dans laquelle il se transporterait, et qui lui servirait de défense et de lieu de refuge contre tout agresseur.

Le rebelle rassembla alors tous les ouvriers d'Égypte; il envoya ses compagnons dans les déserts de l'Occident, pour y chercher une terre plane à laquelle on devrait accéder par des défilés étroits et à travers des montagnes abrutes. Il leur recommanda de choisir un lieu qui fût dans le voisinage d'étangs. A cette époque-là, le Fayoum était un étang formé par l'eau du Nil; et il demeura en cet état jusqu'au moment où Joseph le dessécha. ʿOunâ avait tenu à ce que l'on choisît un emplacement voisin d'un étang, afin qu'on pût en amener les eaux à la ville.

Ses émissaires parcoururent donc le désert pendant un mois, et ils découvrirent enfin le lieu qu'il désirait. Alors on réunit tout ce que l'Égypte comptait d'ingénieurs et de géomètres, d'ouvriers capables d'éclater les rochers, de tailler les pierres, d'exécuter une partie quelconque des œuvres de la construction, et l'on envoya tous ces hommes sur l'emplacement de la nouvelle ville ; mille cavaliers furent placés sous leurs ordres, et on leur apporta tous les outils nécessaires. On passa un mois à transporter les subsistances dont ils allaient avoir besoin ; tous ces objets furent amenés sur des chariots; la trace des roues

est encore apparente aujourd'hui dans le désert d'Occident, derrière les pyramides, qui sont les monuments fameux que visitent les chercheurs.

Quand les constructeurs eurent achevé d'extraire et de tailler les pierres, ils prirent les mesures et fixèrent l'emplacement de la ville. Ils donnèrent à la cité deux parasanges dans chaque sens; au milieu ils creusèrent un puits et ils placèrent dans ce puits une statue de cuivre, ayant la figure d'un porc, dont ils tournèrent le visage vers l'Orient. Ils fixèrent cette image au moment où Saturne se levait en marche droite, échappant aux astres qui lui sont contraires[1]. Puis ils prirent un porc et le lui sacrifièrent; ils aspergèrent de son sang la face de la statue et ils l'encensèrent avec son poil. Ils recueillirent un peu du poil de la victime, de ses os, de sa chair, de son sang et de son fiel, et ils placèrent le tout dans l'intérieur du porc de cuivre. Ils gravèrent sur l'image les signes de Saturne. Ensuite ils creusèrent sur les bords du puits des fentes placées dans la direction des quatre côtés de la ville, et ils firent partir de ce centre des artères, dont chacune aboutissait à l'une des portes de la cité. L'espace compris entre ces grandes voies fut couvert par de riches demeures et sillonné de chemins. Autour d'une coupole surmontant le puits, on dressa des idoles de cuivre, qui tenaient en main des épées et dont le visage était tourné vers les portes. Les fondements de la ville eurent quatre assises : la plus profonde en pierre noire; celle qui posait dessus, en pierre rouge; la troisième en pierre verte, et la quatrième, en pierre jaune. Les murs s'élevaient au-dessus de ces

1. وكان ذلك بطالع زحل واستقامته وسلامته من المضادّين له.

assises, et ils étaient construits en pierre blanche translucide. Les joints entre chaque assise étaient de plomb, et chaque pierre était munie en son centre d'une tige de fer, d'après le même procédé qui avait été employé dans la construction des pyramides.

Tout autour de la ville régna un mur fortifié de soixante coudées et demie ; le sommet de chacune des portes, ouvertes dans ce mur d'enceinte, fut surmonté de grandes images d'aigles, creuses, en or et en substances composées, ayant les ailes déployées. A chaque angle de la ville, fut placée l'image d'un cavalier tenant dans sa main une épée, et regardant vers l'extérieur de la cité. L'eau amenée à la ville dans le voisinage de la porte orientale, fut conduite de là à la porte occidentale, d'où elle ressortit sur des étangs. On l'amena de même à la porte du sud, d'où elle coula vers celle du nord. On offrit à ces images d'aigles des sacrifices d'aigles mâles, et on les aspergea avec leur sang. Les vents qui entraient dans les portes, au-dessous des idoles, rendaient des sons effrayants ; tous ceux qui les entendaient en étaient épouvantés. En outre les portes furent défendues par des scorpions magiques, qui arrêtaient les étrangers, toutes les fois qu'un habitant de la cité ne les accompagnait pas. 'Ounâ fit dresser l'aigle qu'il adorait sous la coupole élevée au centre de la ville, sur un socle quadrangulaire ; et à chaque angle du socle il fit placer l'image d'un Satan monstrueux. La coupole reposait sur des piliers d'émeraude ; l'aigle était mobile ; il se retournait successivement vers les quatre directions cardinales, et il restait dans chaque position pendant une saison de l'année.

Lorsque cette fondation fut finie, le rebelle fit porter dans la ville tout l'or, tous les joyaux, toutes

les richesses de Memphis, et tout ce qu'il avait pris dans les trésors des rois : statues, secrets des sciences, poudres et herbes, armures, etc. Il fit émigrer dans cette ville les chefs des magiciens et des prêtres, les maîtres des arts et des métiers. Il leur répartit les demeures qu'il avait construites, de façon que les différentes castes ne fussent pas confondues. Il bâtit encore un faubourg autour des murs de la ville, dans lequel il construisit des demeures pour les artisans des divers métiers, laboureurs, cultivateurs et autres. Sur les canaux qui venaient à la cité, il établit des ponts, sur lesquels on devait passer, soit pour entrer, soit pour sortir. Il fit circuler l'eau dans les faubourgs et le long de son cours il dressa des colonnes. Enfin il planta le pourtour de la ville de différentes espèces d'arbres rares, et il y dessina des jardins, ornés d'essences utiles et belles. Par delà ces jardins s'étendaient les cultures qui produisaient des grains de toute espèce et des denrées variées. Chaque année on amassait dans la ville de quoi y vivre pendant dix ans : cette ville était située à trois jours de marche de Memphis. 'Ounâ venait y résider dix jours après lesquels il retournait à Memphis. Il y institua quatre fêtes par an, aux temps où l'aigle changeait de direction. Quand cette cité fut construite, l'âme d''Ounâ fut en repos et son esprit redevint tranquille.

Un jour le rebelle reçut une lettre de Wélìd qui se trouvait alors en Nubie ; ce prince lui ordonnait de lui expédier des vivres et du bétail. 'Ounâ exécuta ses ordres avec le plus grand soin ; il envoya les vivres sur des vaisseaux ou à dos de bêtes ; mais en même temps il dirigea toute sa famille, toutes les filles des princes et des grands d'Égypte qu'il avait épousées, sur la ville qu'il s'était construite ; et quand Wélìd fut

sur le point de rentrer en Égypte, il s'enfuit lui-même dans sa cité et il s'y fortifia. Un de ses lieutenants fut chargé de tenir sa place et de se présenter devant le roi.

Celui-ci rentra à Memphis ; le peuple vint à sa rencontre et se plaignit à lui de la tyrannie d''Ounâ. Wélîd demanda où il se trouvait. On lui répondit : « Il s'est enfui à ton approche et il s'est fortifié contre toi. » A cette nouvelle le roi entre en colère et il ordonna de préparer contre le rebelle une armée considérable. Mais les habitants de Memphis lui expliquèrent comment il s'était fait construire une cité fortifiée et comment il y vivait entouré de magiciens. Ils lui montrèrent qu'il serait difficile de le réduire, et que l'on ne pourrait y parvenir qu'avec beaucoup de peine et après de grands préparatifs. Alors Wélîd se contenta de lui mander qu'il eût à se présenter à lui ; il le mit en garde contre les conséquences d'une révolte, et il lui jura que, s'il ne se soumettait pas, il le ferait périr dans les supplices aussitôt qu'il l'aurait en son pouvoir.

'Ounâ lui répondit : « Le Roi n'a aucun motif de se plaindre de moi. Je n'ai pas attaqué son royaume, et je n'ai pas cherché à nuire à rien de ce qui est à lui. Au contraire, je suis son serviteur. Si je me suis transporté dans cette région, c'est pour défendre son empire contre les ennemis qui tenteraient de l'envahir par les provinces de l'Occident ; je ne puis pas dans ce moment me présenter devant lui, à cause de la crainte que j'ai de sa colère ; mais que le roi me confirme dans ma situation et qu'il veuille bien me considérer comme l'un de ses gouverneurs, et je lui enverrai en tout temps les revenus et les présents qu'il exigera de moi. » En même temps que sa réponse,

ʿOunâ fit parvenir au souverain des sommes considérables et une quantité de pierres. Quand le roi eut reçu ses envoyés, il s'apaisa et ne songea plus à lui.

El-Wélîd régna sur l'Égypte, opprimant ses habitants, outrageant leurs femmes et prenant leurs biens, pendant l'espace de cent vingt ans. Tout le peuple le haït et le chargea de malédictions. Un jour qu'il était sorti pour chasser, il fut renversé par son cheval sur une éminence, et Dieu délivra de lui les hommes. Er-Rayân [1], le fils de Wélîd, blâmait le gouvernement de son père et s'y déclarait opposé. Quand son père fut mort, il lui construisit un tombeau près des pyramides. On dit aussi que ce roi fut enterré dans l'une des pyramides.

CHAPITRE X

LE PHARAON DE JOSEPH

Er-Rayân.

El-Wélîd eut pour successeur son fils er-Rayân. C'est le Pharaon de Joseph. Les Coptes l'appellent Nehrâous [2]. Il s'assit sur le trône de l'empire. C'était un prince d'une haute stature, d'un beau visage, intelligent, possédant plusieurs sciences. Ses sujets se présentèrent devant lui pour lui exprimer leurs

1. Les mss., الريان. Le *techdîd* sur le *yâ* se rencontre en quelques endroits. Cf. Talabi, 109.
2. A et B, نهراوس ; M et N, Nehrâouch, نهراوش.

vœux. Il leur parla avec bonté, leur promit de les bien traiter et commença par les décharger de trois années d'impôts. Ils le bénirent et lui rendirent grâce. Il fit ouvrir les trésors et partagea entre les notables et les gens du peuple qui étaient présents, tout ce qu'ils contenaient. Il les congédia ensuite et ils sortirent pleins de reconnaissance et d'affection pour lui.

Er-Rayân commença son règne d'une manière très louable, puis il se laissa dominer par ses passions, et il remit le gouvernement à un homme de sa maison appelé Ḳiṭfîr[1], qui est celui que les historiens appellent el-'Azîz[2]. C'était un fils de vizir, très intelligent, maître de lui, ferme dans ses vues, plein d'agrément et de charme, tout occupé d'exercer la justice et de procurer le bien du peuple. Il se fit installer dans le palais du roi un trône d'argent ; le matin et le soir il se rendait auprès du souverain et il faisait passer devant lui tous les officiers, vizirs et secrétaires, avant d'entrer chez lui et lorsqu'il en sortait. Il continua à gouverner longtemps ainsi, enlevant au roi toute peine, se chargeant seul de toutes les affaires ; il visita les provinces ; il répandit partout une grande sécurité et il fit régner la justice parmi le peuple. Pendant ce temps, le roi Nehrâous était plongé dans ses plaisirs et absorbé par ses passions. Il ne jetait les yeux sur aucune affaire, il n'avait souci de rien, et personne ne venait lui parler. Cet état de choses dura de longues années. L'empire était prospère et ses revenus augmentaient. On dit que le revenu de

1. A, الميين ; B, اطعيين ; N, اطفيين ; M a la bonne leçon قطفير. V. Ibn Iyâs, 15 ; Talabi, 109 ; le *Coran*, XII, 21, note, où le nom de Kitfîr est dit être une altération de celui de Putiphar.

2. V. le *Coran*, XII, 30.

l'Égypte atteignit en ce temps-là quatre-vingt-dix-neuf millions de mitkâl. Le ministre en faisait la répartition ; la part qui lui revenait pour lui, pour ses femmes et sa table, il la faisait porter chez lui ; celle qui était destinée à l'entretien des armées, des prêtres, des philosophes, des chefs des artisans, des surveillants du pays, des intendants des immeubles, cultures et plantations, et des maîtres des divers métiers, il la faisait déposer en détail chez chacun d'eux, et ce qui restait en sus de ces deux parts, il le faisait encaisser au trésor dans le palais du roi.

Nehrâous cependant, sans prendre garde à rien de tout cela, sans s'informer de rien, s'occupait à se faire construire autant de maisons de plaisance qu'il y a de jours dans l'année. Chaque jour il changeait de résidence, et ses maisons étaient ornées de tapis et de vases variés de l'une à l'autre.

Quand cette situation fut connue des rois voisins de l'Égypte, ils songèrent à s'emparer d'un pays sur lequel régnait un prince si misérable. Un Amalécite nommé 'Alkan[1], fils de Sadjoum[2], surnommé Abou-Ḳâbous[3], s'avança avec l'intention d'envahir l'Égypte, jusque dans le voisinage de sa frontière. El-'Azîz envoya contre lui une armée commandée par un général appelé Bernâch[4]. Ce général fut battu et ses troupes furent mises en fuite. L'Amalécite entra en

1. A, 'Aïd, عايد ; B, 'Alkan, علكن ; M et N, 'Akan عاكن.

2. A, سجوم ; B, Sahoum, سحوم ; M, Yathoum, يثحوم ; N, le même mot que M sans points.

3. A, B et N, ابو قابوس. Ce nom paraît être une transcription altérée, d'après le grec, et la leçon de M semble être plus fidèle : Anâfânous, انافانوس.

4. A, Dounâs, دوناس ; B, Bounâlos, بونالس ; M, Bernâch, برناش ; N, درناس, sans points.

Égypte, détruisit beaucoup de monuments et d'œuvres d'art, et son désir de prendre Memphis et sa région n'eut plus de bornes. Les habitants de Memphis, informés de son approche, se virent dans un très grand péril, et ils vinrent ensemble demander secours à el-ʿAzîz. Celui-ci les renvoya au palais du roi. Ils y allèrent et là ils se mirent à se lamenter et à implorer l'assistance du souverain. Nehrâous les entendit, leur demanda ce qu'ils voulaient. Ils lui apprirent que des Amalécites envahissaient l'Égypte, que déjà ils avaient franchi ses frontières et commencé à ravager le pays, à gâter ses moissons, à briser les œuvres d'art, à ruiner les monuments. Ils ajoutèrent que l'armée ennemie s'approchait et qu'elle était en marche sur le palais du roi.

En entendant ce récit le prince trembla. Il eut honte de lui-même, et il se réveilla de son engourdissement. Les Coptes disent qu'il entendit les génies pleurer sur son père et qu'il en fut ému. Il rassembla ses troupes, les équipa et les conduisit à la rencontre de l'ennemi. Il le refoula jusqu'aux frontières de la Syrie, et lui tua un grand nombre d'hommes ; puis ayant envahi lui-même le pays des Amalécites, il saccagea les cultures, coupa les arbres, brûla les maisons et crucifia tous les soldats ennemis qu'il avait faits prisonniers. A l'endroit où il s'arrêta, il dressa des bornes sur lesquelles il inscrivit : « Je porte le défi à ceux qui voudraient dépasser ce lieu. » On dit qu'il alla jusqu'à Moṣoul, qu'il imposa un tribut au peuple de la Syrie et qu'il bâtit près d'el-ʿArîch une ville très grande dans laquelle il transporta des habitants. Il garnit de troupes toutes ces régions, puis il revint en Égypte. A la suite de cette expédition, les rois l'estimèrent et le craignirent ; ils lui décernèrent de

grands éloges, lui envoyèrent des présents et sollicitèrent son amitié.

Lorsqu'il se fut reposé quelque temps en Égypte, Nehrâous réunit ses troupes de toutes les provinces pour attaquer les rois de l'Occident. Il partit à la tête de neuf cent mille hommes[1]. Les rois furent avertis de son approche ; les uns s'écartèrent de sa route, d'autres entrèrent dans son obéissance, d'autres lui offrirent des sommes considérables et des trésors, en implorant la paix pour leur pays ; et quant à ceux qui résistèrent, il les subjugua et les réduisit en servitude. Il passa dans la terre des Berbères, dont il conquit la plus grande partie. Il envoya en avant un général appelé Marîṭos[2], et il suivit lui-même avec une flotte les rivages de la mer. Quelques tribus berbères tentèrent de lui résister : il dévasta leur pays. D'autres lui demandèrent la paix et lui apportèrent des présents. Il passa de chez eux en Ifrîḳïah et dans la région de Carthagène[3]. Les habitants lui demandèrent la paix au prix de sommes d'argent et d'œuvres d'art. Il passa outre, et il atteignit l'endroit où la mer Verte entre dans la mer de Roum. Il dressa là une idole de cuivre. C'est l'endroit où se trouvent les anciennes idoles. Il éleva la sienne sur une haute tour, sur laquelle il inscrivit son nom, la date de son passage et le récit de son voyage. Il imposa un tribut aux habitants de ces lieux, puis, entrant sur le

1. B et M ont : sept cent mille. Il y a une lacune dans N, qui commence à cette phrase et va jusqu'à l'endroit où le roi est arrêté par les fauves qui s'entre-dévorent.

2. A, مريطس ; M. Maritoch, مريطش. Le nom manque dans B. D'après le ms. M, c'est ce général qui est mis à la tête de la flotte ; il part de Rakoudah (l'ancienne Alexandrie), et il va dévaster les îles des Japhétites.

3. Les mss., Kartâdjanah, قرطاجنة.

continent, il envahit le pays des Francs et celui des Espagnols. Le chef de ces derniers s'appelait en ce temps-là Loudrîḳ[1]. Il le combattit pendant quelques jours, et tua un grand nombre de ses compagnons. Les Espagnols implorèrent la paix au prix d'un fort tribut en or qu'ils promirent de payer chaque année, et à la condition qu'ils n'envahiraient jamais, soit par mer soit par terre, aucune contrée dépendante de l'empire égyptien, et qu'ils combattraient au contraire tous les ennemis de cet empire.

Nehrâous les laissa et, revenant vers l'est, il marcha le long du rivage de la mer dans le pays des Berbères; partout où il passait les habitants venaient à lui, lui apportaient des présents, lui faisaient leur soumission et s'enrôlaient parmi ses troupes. Il s'en alla dans la direction du sud, passa dans la contrée des Kouchân[2] qui sont une grande nation. Ce peuple lui résista et il lui tua beaucoup de monde. Il détacha un de ses lieutenants vers une ville située sur le rivage de la mer Ténébreuse. Le roi de la ville et tous les habitants vinrent au-devant de ce général, pour lui demander qui il était et ce qu'il voulait. Le général leur apprit ce qu'était er-Rayân, comment tous les rois lui obéissaient et imploraient de lui la paix. Ils lui répondirent : « Quant à nous, personne n'a pensé à nous soumettre et nous n'avons pensé à soumettre personne. Nul ne nous a attaqué et nous n'avons jamais attaqué personne. » Puis ils lui apportèrent des présents et des joyaux et ils demandèrent la sécurité pour leur ville. Le général reçut leurs présents;

1. A, الادريق ; B, النريق ; M, الدريق.

2. M, الكوسانيين ; A, el-Koufâs, الكوفاس ; le nom manque dans B.

il voulut savoir si quelques marins avaient déjà navigué sur cette mer. Tous leur répondirent qu'il était impossible d'y naviguer, et ils lui apprirent que fort souvent il s'élevait sur elle des nuages qui l'obscurcissaient pendant plusieurs jours. Un peu plus tard, le roi er-Rayân arriva en personne dans ce lieu; les habitants vinrent à sa rencontre, lui apportant des présents et des fruits qui étaient pour la plupart des mûres sauvages, ainsi que des pierres noires qui devenaient blanches lorsqu'on les jetait dans l'eau.

De là le roi passa chez les races nègres et il parvint au pays des Demdem[1], qui mangent les hommes. Ils vinrent à sa rencontre nus et armés de glaives de fer. Leur roi était monté sur une bête énorme et cornue. Il était très gros avec les yeux rouges et il se battait avec une grande vaillance. Er-Rayân le vainquit et mit ses gens en fuite. Ils se cachèrent dans des bas-fonds, dans des lieux couverts, dans des cavernes et des montagnes abruptes où il fut impossible de les poursuivre.

Après avoir traversé leur pays, le roi arriva chez un peuple de singes qui avaient des ailes très légères et sans plumes, au moyen desquelles ils voltigeaient; puis il s'embarqua sur la mer Ténébreuse et lorsqu'il y eut navigué quelque temps, cette mer s'obscurcit de nuages. Revenant de là vers la droite[2], il parvint à la montagne de Botâris[3], au sommet de laquelle il vit une statue de pierre rouge qui faisait signe de la main que l'on s'en retournât. Cette statue portait écrit sur

1. الدمدم; c'est la leçon de B. A a : les Zomoum, الزموم. Il y a ici une lacune dans le ms. M.

2. La droite désigne ici le nord. Le ms. B porte : revenant vers le nord.

3. A, بتارس; B, Fakâmous, فقاموس.

sa poitrine : « Que personne ne passe derrière moi. » Le roi était alors proche de la ville de cuivre, mais il n'y parvint pas.

Il passa de là dans la vallée Ténébreuse où il entendit un grand tapage et où il ne vit rien à cause de l'intensité des ténèbres. Il continua à marcher et il arriva à la vallée du Sable, à l'extrémité de laquelle il vit des idoles portants inscrits les noms des rois qui étaient venus là avant lui. Il dressa une autre idole sur laquelle il grava son nom.

Après qu'il eut traversé la vallée du Sable, il entra dans un désert attenant à la mer noire Ténébreuse. Il y entendit des cris et des rugissements, et il s'avança avec quelques-uns de ses plus braves compagnons pour rechercher d'où partaient ces bruits. Ils aperçurent des bêtes énormes et de formes bizarres, au visage féroce, qui s'entre-déchiraient et se mangeaient les unes les autres. Le roi comprit qu'il ne pourrait pas passer plus loin.

Étant donc revenu, il traversa la vallée du Sable et entra dans la terre des Scorpions où beaucoup de ses compagnons périrent. Mais les autres réussirent à écarter les scorpions au moyen du feu, de la magie et de certaines conjurations qu'on leur avait apprises, et ils se tirèrent de cet endroit.

Ils continuèrent à marcher jusqu'à ce qu'ils eussent atteint la terre de Saloukah[1], où se trouvait un serpent d'une grandeur et d'une grosseur démesurées. Ils le virent étendu à terre et ils crurent qu'il était mort. Mais lorsqu'ils s'approchèrent pour l'examiner,

1. A et B, سلوقة; N, Saloufah, صلوفه. D'après N, ce nom est celui du serpent : « Ils vinrent au lieu de Saloufah qui est un grand serpent. » D'après Ibn Iyâs, 15, Saloukah, سلوقة, où ce serpent réside, est une ville.

ils s'aperçurent qu'il était vivant. Ils s'enfuirent aussitôt et se gardèrent de lui par la magie. Les Coptes croient qu'ils charmèrent ce serpent et le mirent dans l'impossibilité de remuer, en sorte qu'il demeura immobile et mourut sur la place. On dit qu'il avait une longueur d'un mille et qu'il avalait des éléphants.

Le roi arriva ensuite à la ville d'el-Kand[1], qui est la ville des Sages. Les habitants s'enfuirent sur une haute montagne, à laquelle ils accédaient de l'intérieur de leur ville, par des chemins où ni le roi ni ses compagnons ne purent passer. Il demeura longtemps à les assiéger, lorsque enfin l'eau manqua; car on n'en découvrait nulle part. Les compagnons du roi souffraient beaucoup et étaient près de mourir de soif.

L'un des ascètes appelé Mendous[2] vint alors les trouver. C'était l'un des plus éminents parmi ces sages; son poil lui vêtait tout le corps. Il dit au roi : « O roi insensé, que cherches-tu donc? Tu possèdes déjà toutes sortes de biens et tu as des vivres au-dessus de tes besoins. Pourquoi te fatigues-tu toi-même et ton armée? N'es-tu pas satisfait de ce que tu possèdes et n'as-tu pas confiance en ton créateur qui t'as donné tant de richesses et t'a soumis tant de monde? » Nehrâous fut étonné de son discours et il le pria de lui donner de l'eau. L'ascète lui en ayant indiqué, le roi lui demanda où étaient leurs demeures, car il n'avait pu trouver dans toute leur ville une goutte d'eau à boire. Il répondit : « Nous habitons dans des lieux où personne ne peut entrer. — Et de quoi vous nourrissez-vous? lui demanda le roi. — De racines de

1. A, B et N, الكند.
2. Les mss., مندوس.

plantes dont une très petite quantité suffit à notre subsistance. — Et que buvez-vous? — Nous buvons l'eau d'étangs qui sont sous la terre et dans lesquels se rassemblent les eaux de la pluie et des neiges. — Pourquoi donc vous êtes-vous enfuis? — Par dégoût pour votre voisinage, par peur de nous souiller à votre contact, par horreur de votre approche; autrement il n'y a rien que nous ayons à craindre de vous. — Où vous réfugiez-vous quand le soleil est trop ardent? — Dans des cavernes sous cette montagne. — Avez-vous besoin de quelque argent que je pourrais vous laisser? — L'argent n'est utile qu'aux orgueilleux. Nous ne nous en servons pas et nous avons assez d'autres biens pour nous en passer. D'ailleurs Dieu nous a pourvus de trésors tels que, si tu les voyais, tu jugerais sans prix tous les tiens. — Fais-les-moi donc voir, dit le roi. — Suis-moi, répondit l'ascète. »

Et il emmena le roi avec une troupe de ses compagnons dans une terre étendue au pied d'une montagne où poussaient des verges d'or. Puis il lui montra une vallée dont les pentes étaient couvertes de pierres d'émeraudes et de turquoises. Nehrâous ordonna à ses compagnons de choisir les plus belles de ces pierres, et d'en rapporter autant qu'ils pourraient. Ils obéirent et ils rapportèrent ces trésors en Égypte.

Le sage vit quelques hommes de l'armée du roi qui portaient une idole et lui rendaient un culte. Il en fut affligé; il demanda au roi de ne pas séjourner sur cette terre, et il l'exhorta à abandonner le service des idoles. Nehrâous le pria de lui indiquer le chemin. Le sage y consentit et il lui dit adieu.

Les Égyptiens se remirent donc en marche dans la direction qui leur avait été indiquée; dans chaque

nation qu'ils traversaient, le roi laissait un monument en souvenir de son passage. Il arriva à la terre de Nubie; les habitants, lui apportant des trésors, lui demandèrent la paix. Puis il vint à Dongolah où il dressa une colonne sur laquelle il inscrivit son nom, le détail de son itinéraire et tous les faits de son voyage.

Il en repartit pour gagner Memphis. Tous les habitants de son royaume vinrent avec el-'Azîz à sa rencontre, munis de toutes espèces de parfums, d'odeurs et d'encens, accompagnés de joueurs d'instruments et de baladins de toutes sortes. El-'Azîz avait bâti pour le roi une salle en verre blanc précieux avec des ornements de couleur. Il y avait placé un bassin[1] en verre céleste, au fond duquel il avait mis des poissons de verre fin. Lorsque le roi arriva à Memphis, el-'Azîz le fit descendre dans cette salle. Le peuple consacra plusieurs jours aux fêtes et aux réjouissances, à boire et à manger. Nehrâous passa en revue son armée : il trouva qu'il avait perdu soixante-dix mille hommes; il était parti avec un million et son absence avait duré onze ans. Lorsque les rois apprirent tout ce que le roi d'Égypte avait fait dans ce voyage, quelles nations il avait vaincues, quels pays il avait conquis, combien d'hommes il avait tués ou enchaînés, ils le respectèrent et le craignirent, à cause de la grandeur de son courage et de l'étendue de sa puissance.

Nehrâous s'enorgueillit; il bâtit dans la région de l'Occident des châteaux de marbre qu'il flanqua de hautes tours; il venait y séjourner de temps en temps. Le revenu de l'Égypte atteignit sous son règne quatre-vingt-dix-neuf millions de miṯḳal. [Il voulut l'élever

1. Le texte a le mot persan صهريج.

au chiffre de cent millions[1].] Il fit rechercher tout ce qui pourrait accroître le rendement de la culture, améliorer les routes, restaurer les ponts, drainer les eaux de façon qu'elles se répandissent avantageusement sur toutes les terres. A la suite de ces travaux, le revenu du pays atteignit le terme qu'il avait désiré, et dépassa tous les chiffres antérieurs.

Les Coptes disent que du temps de ce roi, on amena dans le pays d'Égypte un jeune homme de Syrie dont ses frères étaient jaloux, et qu'ils avaient vendu à des marchands qui se rendaient en Égypte. Les caravanes de Syrie qui venaient dans cette contrée faisaient halte en ce temps-là aux mêmes stations que de nos jours : c'est à l'une de ces stations que l'on fit arrêter ce jeune homme pour le vendre et qu'on le mit aux enchères. C'était Joseph le juste ; que le salut de Dieu soit sur lui !

Son prix atteignit un talent[2] d'or et un talent d'argent. El-'Azîz l'acheta pour le donner au roi. Quand il l'eut ramené dans sa demeure, Zoleïkhah[3], sa femme, le vit ; elle était fille de l'oncle paternel de son mari. Elle dit à celui-ci : « laisse-le chez nous, nous le nourrirons. » Il y consentit. Ce fut le début de l'aventure que cette femme eut avec Joseph, et dont Dieu a fait le récit dans son Livre[4].

Elle lui cacha d'abord la passion qu'elle avait

1. Ms. M.

2. وزنة.

3. Les mss. زليخا et زليخة. V. le *Coran*, XII, 21, note. Talabi, 110, d'après d'autres traditions, appelle cette femme Râ'il, fille de Ra'âbîl, راعيل بنت رعابيل, ou Bakâ fille de Fayouch, بكا بنت فيوش.

4. V. le *Coran*, XII, 23 et suiv.

conçue ; mais le moment vint où elle ne put plus la contenir. Alors elle se para, alla trouver Joseph, lui révéla son amour, et lui promit qu'elle lui obéirait en toutes choses ; elle affirma qu'elle ne pourrait vivre sans lui, et elle lui offrit une grande somme d'argent. Joseph repoussa ses propositions, mais sans pouvoir se délivrer d'elle ; elle tenta de lui donner un baiser, il s'y déroba ; elle se jeta sur lui et se battit avec lui, lui résistant toujours, jusqu'à ce que son époux entrât. Il vit Joseph qui tâchait de s'enfuir. Or el-ʿAzîz avait une infirmité qui l'empêchait d'user des femmes. Il leur dit donc : « Qu'est-ce que cela ? » Joseph se mit à s'excuser, mais la femme l'interrompit : « Je dormais, dit-elle, et il est venu me solliciter. » Mais el-ʿAzîz comprit que la faute venait d'elle, et il dit à Joseph : « laisse cela ; » c'est-à-dire : « cesse de t'excuser, » et s'adressant à sa femme : « Demande pardon de ton crime, lui dit-il, car tu es la coupable. »

Sur ces entrefaites, le roi entendit parler du jeune Syrien et de sa beauté, et il apprit qu'el-ʿAzîz l'avait acheté pour lui. Ne le voyant pas venir, il demanda au ministre si le marché n'avait pu être passé. El-ʿAzîz lui raconta ce qui était arrivé, mais sans faire mention de sa propre infirmité. Le roi lui permit de garder le jeune homme ; Joseph fut enfermé dans le palais du ministre, d'où il lui fut interdit de sortir, et le roi l'oublia.

Nehrâous céda de nouveau à sa passion pour les plaisirs, et il se cacha aux yeux des hommes, s'en remettant à el-ʿAzîz du soin de communiquer avec les sujets et de gouverner l'empire. La passion que Zoleïkhah avait conçue pour Joseph vint à la connaissance de plusieurs femmes des courtisans du roi, qui

en parlèrent entre elles avec sévérité. Zoleïkhah invita ces femmes à un festin, et quand elles eurent bien mangé, elle leur fit apporter des boissons et les fit asseoir sur deux longs sièges dorés, disposés en face l'un de l'autre ; ces sièges avaient été recouverts de soie jaune et tissue d'or, et au-dessus l'on avait tendu des rideaux de soie unie ou chamarrée. Les femmes s'y assirent pour boire ; on leur apporta beaucoup de fruits et des couteaux ornés de gemmes. Zoleïkhah leur dit : « Vous couperez ces fruits avec ces couteaux. » L'on dit que ce qu'elle leur offrait était des oranges, c'est-à-dire des *mitk*[1]. Puis elle ordonna à ses coiffeuses[2] de parer Joseph et de l'amener dans la salle où les femmes étaient occupées à boire. Le soleil donnait justement alors sur l'entrée de cette salle. Les coiffeuses s'emparèrent de Joseph, ornèrent sa chevelure de pierres de toutes sortes, le revêtirent d'une robe de soie jaune tissue de cercles d'or au milieu desquels étaient de petits dessins verts ; elles abaissèrent ses cheveux en frange sur son front, jusque dans le voisinage des sourcils, elles les firent tomber en boucles sur ses oreilles et en ramenèrent les extrémités sur sa poitrine ; puis elles lui mirent en main un chasse-mouches d'or aux plumes vertes.

Lorsque les femmes eurent fini de manger, elles s'assirent donc pour boire, et Zoleïkhah leur fit apporter les fruits, les coupes et les couteaux. « J'ai su, leur dit-elle alors, ce que vous avez pensé de l'aventure que j'ai eue avec mon esclave. » Elles répondirent : « En effet, notre jugement est tel qu'on te l'a rapporté. Nous croyons qu'une semblable

1. الترنج ه هو المتكا.
2. الماشطة.

passion est indigne de toi ; une femme de ta beauté, de ton rang et de ton esprit ne devrait prétendre qu'à l'amour des fils de roi ; comment as-tu pu te contenter de ton esclave ? » Zoleïkhah leur dit : « Vous ne savez pas ce dont vous parlez ; celui dont je me suis contentée n'était pas si vil, et si je l'ai aimé, c'est qu'il en était digne. »

Là-dessus elle fit un signe aux coiffeuses ; celles-ci levèrent les portières tendues au fond de la salle, et Joseph s'avança le chasse-mouches en mains. Il vint dans la lumière du soleil, et son visage éclaira la salle et tout ce qui s'y trouvait, et les radiations solaires semblèrent s'y réfléchir avec tant d'éclat que les yeux des femmes en furent presque aveuglés. Elles le suivirent du regard. Il s'arrêta au-dessus d'elles, et se mit à chasser d'elles les mouches ; mais elles ne s'en rendaient pas compte ; elles laissaient tomber les couteaux sur leurs mains et sur leurs doigts, et se les coupaient à la place des fruits[1], sans s'en apercevoir et sans sentir la douleur de la blessure ; et Zoleïkhah leur parlait, mais elles ne l'entendaient pas, à cause de la stupéfaction où elles étaient tombées à la vue de Joseph. « Quoi donc, leur dit Zoleïkhah, la vue de mon esclave vous empêche-t-elle d'écouter mes paroles ? — Dieu nous garde, répondirent-elles, de croire que celui-ci est ton esclave ; ce serait une pensée impie ; il ne peut être qu'un grand roi. » Et il n'y en eut aucune parmi elles qui ne se sentît saisie et pénétrée d'amour pour lui.

Zoleïkhah leur dit alors : « Voilà celui qui m'a valu votre réprobation. — Il ne faut plus, répondirent-

1. Ce détail pittoresque est du *Coran*, XII, 31. Cf. le récit de ce festin dans Talabi, 113.

elles, que personne te blâme maintenant ; car te blâmer, ce serait t'outrager. Demande-lui donc de se livrer à toi. — Je le lui ai déjà demandé, repartit Zoleïkhah, et il s'y est refusé ; parlez-lui, vous, si vous espérez le convaincre. Promettez-lui de moi beaucoup de bien, s'il cède, et menacez-le de mon châtiment, s'il résiste. » Et chacune se mit à le solliciter, espérant en secret l'avoir pour elle-même, et lui promit tout ce dont elle disposait. Mais il se refusa à elles toutes. Ne comptant plus l'obtenir, elles le sollicitèrent pour le compte de Zoleïkhah. « Ta maîtresse t'aime, lui dirent-elles, et tu la repousses. Il ne faut pas que tu t'opposes à ses désirs. Elle t'installera dans des demeures agréables, et elle te donnera des richesses et des joyaux qui dépasseront toutes tes convoitises. — Je n'ai point besoin de cela, » répondit Joseph.

Quand elles virent qu'il ne cédait pas, elles furent toutes d'avis qu'il fallait lui faire violence. Mais Zoleïkhah leur dit : « Cela n'est pas permis et ne se peut pas ; mais s'il persiste dans son refus, je lui retrancherai tout plaisir, je lui reprendrai tout ce que je lui ai donné, et je l'emprisonnerai. — O Seigneur, s'écria Joseph, la prison me plaît davantage que ce que celle-ci demande de moi. » Alors Zoleïkhah jura par son Dieu, qui était une idole d'émeraude du nom de Mercure, que s'il ne consentait pas à l'aimer comme elle le désirait, elle aurait bientôt fait d'accomplir ses menaces ; puis elle conjura cette divinité et implora son assistance contre Joseph. Elle le fit ensuite dépouiller de sa robe et revêtir de laine, et elle pria son époux de l'emprisonner, pour qu'elle ne pensât plus à lui. El-'Azîz lui accorda volontiers ce qu'elle demandait, comme un moyen d'écarter d'elle les soupçons du public et d'éviter toutes les

médisances. Joseph fut donc incarcéré ; il resta en prison sept ans[1].

Le roi eut un songe dans lequel il vit venir à lui un homme qui lui disait : « Un tel et un tel complotent ta perte, » et il lui désignait son panetier et son échanson. Dès le lendemain matin, le roi les fit venir et les interrogea ; tous deux avouèrent ; l'on dit aussi que l'un avoua et que l'autre nia. Le roi les fit jeter l'un et l'autre en prison. Le nom du panetier était Râsân[2] et celui de l'échanson Marṭis[3]. Joseph s'occupait du bien des prisonniers, il leur faisait prendre patience, les exhortait, leur prédisait leur libération, interprétait leurs songes. Le panetier et l'échanson du roi lui racontèrent les rêves qu'ils avaient faits, comme le rapporte le Coran. Tous deux sortirent ensuite de prison, et conformément à ce que Joseph leur avait prédit, l'un fut mis à mort, celui qui avait avoué, et l'autre fut sauvé, celui qui avait nié, c'est-à-dire l'échanson.

Lorsque le roi eut vu dans un songe les vaches et les épis, et qu'il voulut en connaître la signification, l'échanson lui parla de Joseph. Le roi l'envoya vers lui dans la prison, et Joseph interpréta le songe. On dit aussi que le roi dit à l'envoyé : « interroge-le sur la vision avant de la lui raconter ; » l'envoyé obéit et, en entendant la réponse qu'il apportait de la part de Joseph, le roi lui dit : « Amène-le-moi. » L'échanson retourna à la prison pour le chercher et l'amener. Mais Joseph lui dit : « Je ne veux pas sortir avant

1. Le ms. A a : 9 ans ; les autres mss., 7 ans.

2. B et M, راسان. Le nom manque dans A. Talabi, 114, donne à cet homme le nom de Madjâb, مجاب.

3. A et B, مرطيس ; M, Martis, مرطس. Talabi, 114, appelle cet homme Bayous, بيوص.

qu'on n'ait rapporté au roi l'aventure des femmes qui se sont coupé les doigts et qui ont été cause de mon emprisonnement. » Dès que le roi eut été mis au fait de cette affaire, il manda Zoleïkhah et les femmes. Il les interrogea et reconnut la vérité. Zoleïkhah et ses compagnes avouèrent leur faute. Le roi envoya chercher Joseph; il fut tiré de prison, débarrassé de sa saleté, purifié et revêtu d'habits pareils à ceux dont s'ornent les rois.

Dès qu'il eut paru devant son souverain, celui-ci fut touché d'amour à sa vue. Il le fit demeurer près de lui, lui rendit des honneurs, et l'interrogea sur sa vision. Joseph la lui expliqua. comme Dieu le Très-Haut le dit dans son Livre. « Et qui remédiera aux maux qui nous menacent? » demanda-t-il à Joseph : « Moi, dit celui-ci, car j'ai la science nécessaire. » Alors le roi lui confia le gouvernement de l'empire, le coiffa de la tiare et voulut que l'on dansât autour de lui; il le fit escorter par les troupes, résider dans le palais royal, et siéger sur le trône d'el-'Azîz. Il lui donna la place de ce ministre et le nomma de son titre el-'Aziz (le puissant). Quelques auteurs disent qu'el-'Azîz était mort et que Joseph épousa sa femme. Quand il se trouva seul avec elle, il lui dit : « Voici qui vaut mieux que ce que tu voulais. — Mon époux était infirme, répondit-elle, et il était impossible à une femme de te voir, avec ta beauté et ta modestie, sans que son cœur ne s'inclinât vers toi. »

Joseph se mit donc à régir l'empire d'Égypte selon sa volonté. Les années d'abondance vinrent; Joseph recueillit leurs fruits et en emmagasina la plus grande partie en épis; il acheta au peuple les grains bien remplis, et il en amassa dans ses greniers une quantité qu'on ne peut évaluer. Ensuite vinrent les années

de sécheresse. La crue du Nil commença à être en défaut et chaque année sa hauteur diminuait par rapport à l'année précédente; les prix s'élevèrent au point qu'on achetait des denrées comestibles avec des bijoux, de l'argent, des vêtements, des vases et des immeubles. Le peuple d'Égypte fut près d'émigrer, et il l'eût fait sans la prévoyance de Joseph.

Les habitants de la Syrie souffrirent aussi de la sécheresse. Joseph eut avec ses frères l'aventure que Dieu a rapportée dans le Coran[1]. Il envoya chercher son père et le fit venir en Égypte. Il alla à sa rencontre avec les plus grands seigneurs de l'Égypte, et il l'amena devant le roi. Celui-ci lui témoigna beaucoup d'affection et d'estime; il lui demanda : « O vieillard, quel est ton âge et quel est ton métier? et quel Dieu sers-tu? — Mon âge, répondit Jacob, est de cent vingt ans; quant à mon métier, nous avons des troupeaux que nous faisons paître et dont nous tirons notre subsistance. Le Dieu que j'adore est le Seigneur des mondes; c'est le Seigneur de mes pères et de tes pères, mon Dieu et ton Dieu; le Dieu de toutes les créatures et le créateur de toutes choses. » Il y avait dans l'assemblée du roi un prêtre qui jouissait d'une grande autorité parmi les Égyptiens et dont le nom était Finâmîm[2]. Lorsqu'il eut entendu les paroles de Jacob, il ne put se tenir d'intervenir et il dit à Nehrâous en langue égyptienne : « L'Égypte sera

1. V. le *Coran*, chapitre XII. — Le ms. N, où l'histoire de Joseph est fort écourtée, n'en rapporte avec quelque détail que le passage qui suit sur la visite de Jacob. L'auteur y dit en cet endroit : « ...c'est ce que nous avons rapporté, en transcrivant ce qu'a écrit Ibrâhîm fils d'el-Kasim, le Scribe, d'après Ibrâhîm fils de Wasîf Châh. »

2. A, Fînâs, فيناس; B, Kasâmîn, قسامين; M, Fînâmîn, فيناسين; N, le même mot que M, sans points.

dévastée par les mains des descendants de cet homme. — Donne-nous-en la preuve, » répliqua Nehrâous. Fìnâmìm se tourna alors vers Jacob et lui dit : « Toute divinité que les yeux ne voient pas n'est rien. » Jacob saisi de colère répondit : « Tu mens, ennemi de Dieu, et tu es impie dans cette vie. Dieu le Très-Haut est quelque chose, mais il n'est pas semblable aux autres choses; il est le créateur d'elles toutes et il n'y a pas d'autre Dieu que lui. — Décris-nous-le, répartit Fìnâmìn. — On ne peut décrire que la créature, dit Jacob, et non le Créateur, parce qu'il est au-dessus de toutes qualifications. Il est unique, ancien, premier, impérissable, juge de tout, régent de tout; présent en tout lieu, nul atome n'échappe à sa science, ni dans les ténèbres de la mer, ni dans les profondeurs des terres, ni dans les étages des cieux. Il voit, mais les yeux ne le voient point; l'intelligence ne le comprend point, les lieux ne l'enferment point, car il était avant l'espace et le temps, et il a fait lui-même l'espace et le temps. »

Et Jacob, irrité, se leva pour sortir. Le roi le fit rasseoir, et il ordonna à Fìnâmìm de ne plus le contrarier sur ce point et de lui parler d'autre chose. Le prêtre lui demanda : « Combien as-tu amené d'hommes avec toi ? — Soixante, répondit Jacob. — C'est, dit Fìnâmìm, le nombre que nous trouvons indiqué dans nos livres. L'Égypte doit être dévastée du fait d'hommes semblables à ceux-ci, qui y viendront de Syrie au nombre de soixante. — Cela arrivera-t-il de notre temps ? lui demanda le roi. — Non, cela n'arrivera que beaucoup plus tard. Cependant le plus sage est de tuer cet homme, et de ne laisser subsister personne de sa race. » Nehrâous répondit : « Si la chose est telle que tu le dis, nous ne pouvons l'empê-

cher. D'ailleurs cet homme n'est pas dangereux pour nous, puisque nous n'avons pas à craindre que ces menaces s'accomplissent de notre temps. Si nous le tuons, au contraire, ces étrangers, dont la puissance paraît grande, feront tomber sur nous les calamités que nous redoutons pour un autre. Il vaut mieux examiner de plus près l'affaire. La parole de ce vieillard m'a touché le cœur; j'admire son autorité. C'est un chef grand et glorieux, et nous ne pouvons lui nuire. Parle-lui donc sur un ton plus doux, et dispute avec lui, s'il consent à controverser avec toi. » Alors commença entre Jacob et Fînâmîn une dispute qui fut conduite avec modération et dans laquelle Jacob eut l'avantage. Le patriarche désira ensuite connaître l'Égypte, ses villes et ses merveilles, ses talismans et sa magie. Fînamîn s'étant retiré avec lui, lui expliqua toutes ces choses dans l'ensemble et dans le détail ; obéissant à l'ordre que Pharaon lui avait donné de ne rien céler, il exposa tout à Jacob et lui découvrit tous les secrets, en sorte qu'aucun des mystères de l'Égypte ne lui resta caché.

Jacob demeura en Égypte, traité par Nehrâous avec le plus grand honneur jusqu'à sa mort. Il demanda qu'on transportât son corps dans sa résidence de Syrie. On le plaça dans un cercueil, et Joseph, accompagné des principaux Égyptiens, alla le déposer au lieu de sa sépulture. On dit aussi qu'Esaü s'opposa à ce qu'on l'enterrât à la place qu'il avait désignée, disant que ce terrain lui avait été donné par Isaac. Mais Joseph le lui acheta pour un prix convenable et y déposa le corps de Jacob. Joseph revint ensuite habiter l'Égypte où il eut des enfants.

On prétend que Nehrâous crut en Joseph, mais qu'il cacha sa foi, par crainte de perdre l'empire. Ce

Pharaon régna cent vingt ans. C'est sous son règne que Joseph dessécha le Fayoum pour la fille du roi[1]. Les habitants de l'Égypte s'étaient mis à médire de leur souverain, et ils répétaient : « Le roi est vieux, son intelligence baisse. » Joseph l'avertit de ces propos et Nehrâous lui dit : « Je m'en soucie peu. Mais voici que j'ai donné à ma fille une région de telle et telle sorte, toute en étangs et en marécages. Je voudrais détourner l'eau qui vient s'y perdre et celle qui y est stagnante, pour rendre cette contrée habitable et féconde. Étudie ce projet et vois comment on peut le réaliser. » Joseph alla sur les lieux et il y mit des travailleurs, il en chassa les eaux, régularisa leur cours, établit des chaussées, combla les dépressions et transforma ces marécages en une terre vaste, riche et fertile, que l'on appelle la terre du Fayoum. Il acheva cet ouvrage en un très court espace de temps, et le peuple fut dans l'admiration de l'intelligence du roi et de la sagesse de son ministre.

On dit que Nehrâous est le premier qui fit des mesures géométriques en Égypte[2], qu'il creusa le Menha[3] et construisit le Lâhoun[4] ; il y dispensa l'eau en quantité déterminée. Ce roi étant mort eut pour successeur son fils Dârìmous[5] que les historiens appellent Dârim[6], fils d'er-Rayân.

1. L'*Égypte de Murtadi*, dans sa deuxième partie, contient plusieurs légendes sur le Fayoum, p. 203 et suiv.

2. Cf. l'*Égypte de Murtadi*, 215.

3. المنهى. C'est le grand canal qui va au Fayoum ; V. Maqrizi, 201. Ce bras du Nil est encore appelé le Canal de Joseph.

4. La chaussée du Lâhoun, située en avant du Fayoum, servait à retenir les eaux. Cf. l'*Égypte de Murtadi*, 222.

5. Les mss., دارتمهوس.

6. A et B, Dâroum, داروم ; M et N, Dârim, دارم. Ibn Iyâs, 16, fait

Dârim.

Dârim est le quatrième Pharaon. Parvenu au pouvoir, il tint une conduite opposée à celle de son père. Il garda Joseph pour lieutenant, parce que son père le lui avait fait promettre par serment. Joseph lui donnait de bons conseils que tantôt il suivait et tantôt il repoussait. Sous ce roi, on découvrit une mine d'argent à trois milles du Nil. On en tira un produit considérable. Dârim fit avec ce métal une idole d'argent sous le nom de la Lune, et il la dressa dans le château de marbre que son père avait bâti à l'orient du Nil. Il dressa tout autour d'elle des idoles d'argent qu'il revêtit de robes de soie rouge. Il institua en l'honneur de l'idole principale une fête qui se célébrait chaque mois au moment où la lune entrait dans le Cancer.

Ce roi se transportait en divers lieux de plaisance. Chaque fois qu'il voulait causer du tort à ses sujets, Joseph lui résistait et tâchait de l'en dissuader par tous les moyens en son pouvoir. Mais enfin Joseph mourut, âgé de cent vingt-trois ans. Dârim fit ensevelir son corps dans les vêtements des rois et le déposa dans un sarcophage de marbre. On enterra ce sarcophage sur la rive occidentale du Nil; elle fut fécondée et la rive orientale resta stérile; on l'enleva de la rive occidentale et on le transporta sur la rive orientale, où on l'enterra de nouveau; ce fut la rive occidentale qui resta stérile. On convint alors de

de Dâroum, داروم, et de Darimouch, دريموش, deux personnages distincts, de celui-là le troisième, et de celui-ci le quatrième Pharaon.

transporter le sarcophage, chaque année, d'un côté à l'autre du Nil. Plus tard on eut l'idée de garnir le le sarcophage d'un fort anneau de cuivre, d'y attacher solidement des cordes bien tendues, et de le descendre au milieu du Nil, où on l'abandonna; depuis lors les deux rives furent fécondées ensemble.

On dit que Dârim prit pour vizir, après Joseph, le prêtre Bilâṭis[1]. Bilâṭis lui conseillait tout ce que désapprouvait Joseph. Il le poussa à nuire à ses sujets, à s'emparer de leurs biens, et ses injustices dépassèrent bientôt toute mesure. Sa tyrannie s'accrut au point qu'il se fit livrer toutes les femmes agréables qu'il y avait dans Memphis, et toutes les fois qu'il entendait parler d'une belle femme, il l'envoya chercher et se la fit amener. Le bruit de ces excès se répandit dans le royaume et tous les hommes en furent émus. Bilâṭis craignit une révolte; il tenta de décider le roi à changer sa manière d'agir; il alla le trouver et lui persuada de se montrer aimable vis-à-vis de ses sujets, de s'excuser auprès d'eux et de leur rendre leurs femmes. Le roi lui demanda de les réunir en sa présence. Il revêtit ses plus riches habits, et donna l'ordre de les faire entrer; ils avancèrent ne sachant ce qui allait advenir. Mais le roi leur fit des excuses et leva les impôts pour trois ans.

Après cela, Dârim se fit construire un château de bois qu'il emplit de merveilles. Il y montait avec ses femmes et ses familiers. Bientôt il renouvela ses injustices; il recommença à enlever les femmes et à prendre les biens du peuple; et il permit aux nobles et aux principaux Coptes de se servir des Israëlites

1. A, M et N, بلاطس; B, Bilâtis, بلاطيس. Pour Ibn Iyâs, 16, un certain Milâtis, ميلاطيس, est le cinquième Pharaon.

comme d'esclaves. Puis il monta dans son château de bois. Une nuit qu'il s'y trouvait, comme le Nil se répandait déjà sur les terres, que l'eau emplissait l'espace entre les collines et que la lune projetait ses rayons sur les eaux, il voulut passer d'une rive à l'autre. Ne pouvant pas pousser assez vite le château de bois à cause de sa lourdeur, il monta dans un vaisseau léger avec trois de ses serviteurs et la femme de son père qui était magicienne. Quand l'embarcation fut arrivée au milieu du fleuve, il s'éleva un vent violent ; le vaisseau chavira ; le roi et les personnes qui l'accompagnaient furent noyés. Le lendemain la cour resta perplexe, ne sachant ce qui était advenu du roi, lorsqu'on découvrit son corps à Cheṭnouf[1]. On le reconnut à son anneau et à un joyau qu'il portait au cou, et on le ramena à Memphis.

Ma'âdious.

Le vizir remit le pouvoir au fils de Dârim, Ma'âdious[2], et le fit asseoir sur le trône. C'était un enfant. Il fut proclamé par l'armée. Ma'âdious leva les impôts comme l'avait fait son père, et même pour une année de plus ; il promit à ses sujets de les bien traiter, et il s'en fit obéir ; il se hâta de leur rendre leurs femmes. C'est le cinquième des Pharaons.

Sous le règne de ce roi eut lieu un déluge qui couvrit une partie du pays. Le vizir de son père étant mort, Ma'âdious nomma à sa place un prêtre

1. Les mss., شطنوف.

2. A, معاديوس; B, Ma'âdibous, معادبوس; M, Ma'âdiouch, معاديوش. N donne le même nom sans points et ajoute : « Les historiens l'appellent Ma'dân fils de Dârim, معدان بن دارم, et il est le cinquième Pharaon. »

du nom d'Amlâdah[1]. Quand le roi vit comment se comportaient les Israëlites, il en fut mécontent, et il leur fixa une contrée dans laquelle ils résideraient seuls, sans y être mêlés à une autre population. Ils s'établirent en un lieu situé en face de Memphis, et ils s'y bâtirent un temple pour leur culte, où ils lisaient les feuillets d'Abraham. Un homme attaché à la maison du roi aima une femme Israëlite et voulut l'épouser, mais les Israëlites n'y consentirent pas[2]. Un roi chananéen se rendit maître de la Syrie et défendit aux habitants de payer tribut au roi d'Égypte.

Ma'âdious s'attacha au soin des temples et s'y adonna au culte des dieux. Le peuple l'entoura d'une grande vénération. Son âme s'énorgueillit; il commanda à ses sujets de l'appeler leur Seigneur. Il se crut trop élevé pour s'occuper des affaires du royaume, et, rassemblant les hommes, il leur dit : « J'ai jugé bon de remettre le pouvoir à mon fils Aksâmis[3]. Je serai derrière lui jusqu'à ce que ma personne vous devienne invisible, ainsi que je l'ai promis. » Ils se tinrent satisfaits de ces paroles et répondirent : « Que le roi en décide comme il lui plaît; nous sommes ses esclaves et ceux de tout maître que nous donnent les dieux. » Le roi voyant que le peuple était soumis et qu'il ne le contredisait pas, établit en sa place son fils Aksâmis.

1. Les mss. املاده, à l'exception de B qui a : Amlâh, املاه.

2. Le ms. A abrège un peu dans ce passage. B est plus développé, mais ce qu'il contient de plus que A est d'un faible intérêt. Nous suivons le ms. A.

3. A et B, Aksâs, اقساس ; M. Aksâmis, اقسامس ; N, Aksâmis, اكسامس.

CHAPITRE XI

LE PHARAON DE MOÏSE

Aḳsâmis

Aḳsâmis s'assit sur le trône, se couronna de la tiare de son père. Les Nâẓirs[1] se tinrent devant lui. Il pourvut aux charges vacantes, délimita les nômes et les districts, encouragea la culture, et répandit des largesses dans le peuple. Son autorité fut grande et son règne heureux.

[Aḳsâmis est le roi que les historiens appellent Kâchim fils de Ma'dân[2] fils de Dârim, et il est le sixième Pharaon][3]. Il fonda beaucoup de villes dans la région basse, et il exécuta beaucoup de merveilles qu'il serait trop long d'énumérer[4]. Bokht-Nassar, lorsqu'il conquit l'Égypte, en prit un grand nombre.

Les sept premières années du gouvernement d'Aḳsâmis furent heureuses et prospères. Puis le vizir de son père mourut; et il nomma à sa place un homme de la maison royale appelé Ṭalmâ[5] fils de

1. B, القاطر ; M et N, القاطرون ; les kâtir.

2. B, Kâsim fils de Ma'dân, كاسم بن معدان ; M et N, Kâchim fils de Ma'dan, كاشم بن معدان.

3. Cette phrase manque dans A.

4. Le ms. B, plus développé dans ce passage, cite quelques-unes de ces merveilles.

5. Les mss., طلما. Le nom est vocalisé dans M et dans le ms. 1706 de la Bibliothèque nationale, *Histoire abrégée de l'Égypte* par

Ḳoumis[1]. Cet homme était brave, versé dans la magie et dans la divination, bon scribe, sage, prudent, connaissant toutes choses. Il entretint la prospérité du royaume et les peuples l'aimèrent. Il dressa beaucoup de monuments, cultiva des terres en friche et fonda des villes. Ayant su par ses observations astrologiques, qu'il devait survenir une période de sécheresse et de misère, il fit ce qu'avait fait le roi Nehrâous, comme nous l'avons rappelé plus haut. Il bâtit aussi des temples. On dit que le phare d'Alexandrie fut bâti du temps d'Aḳsâmis. Sous le même règne, la mer salée franchit ses limites et submergea une quantité de bourgs, de jardins et d'œuvres d'art.

On rapporte qu'Aḳsâmis se tint pendant quelque temps caché aux yeux des hommes. D'autres disent qu'il mourut et qu'on ne divulgua pas sa mort. Son règne jusqu'à l'instant de sa disparition dura trente et un ans. Ṭalmâ administra ensuite l'empire pendant onze ans. Mais les hommes ne pouvant plus être admis auprès du roi, s'émurent, et le bruit se répandit parmi eux que Ṭalmâ l'avait fait mourir par le poison. Ils dirent donc au vizir : « Il est indispensable que nous voyions le roi. » Alors Ṭalmâ leur fit savoir qu'il s'était retiré du pouvoir et qu'il avait mis en sa place son fils Lâṭis[2]. Mais ils ne crurent pas à sa parole. Il dut faire appel aux troupes. Leurs escadrons sortirent en armes et le peuple se rendit.

Abou 'Ali es-Safadi. Ce nom paraît bien être une transcription. Cependant, dans les *Prairies d'or*, II, 398, Maçoudi l'arabise et en fait le surnom Zôlmì, ظلمى, tyran.

1. Les ms. قومس, à l'exception de B qui a Farmis, فرميس.

2. A, Lâtis لاطيس et Bilâtis, بلاطيس ; M, Lâtis, لاطيس, B et N. Lâtis, لاطس.

Lâṭis

Lâṭis s'assit sur le trône et se ceignit de la tiare. Il était brave et très beau. Il fit aux hommes de belles promesses : « Si vous vous conduisez bien envers moi, leur dit-il, je me conduirai bien envers vous ; mais si vous vous écartez de vos devoirs à mon égard, je m'écarterai de vous. » Il attacha les artisans à leurs travaux ; il fit déchoir de leurs dignités plusieurs grands personnages, et il éloigna Ṭalmâ fils de Ḳoumis auquel il ôta le titre de vizir. Il choisit à sa place un homme du nom de Lâhouḳ[1], de la descendance de Ṣâ l'ancien, fils de Tédâris, et il lui confia son sceau ; cet homme était prêtre. Ṭalmâ fut relégué dans le Ṣa'îd avec le titre de gouverneur, et le roi y envoya avec lui une colonie d'Israëlites. Il s'occupa ensuite de reconstruire des monuments, de restaurer des temples et de bâtir des bourgs ; on exploita de son temps beaucoup de mines et de trésors.

Lâṭis aimait la sagesse. Mais il s'enfla d'orgueil et devint injuste. Il défendit à tous ceux qui viendraient le visiter dans son palais, prêtres ou autres, de s'y asseoir ; ils étaient contraints de se tenir debout jusqu'à ce qu'ils s'en allassent. Il rechercha le mal de ses sujets et les traita avec une dureté croissante : il s'empara de leurs biens, et en emplit ses trésors ; il convoita leurs femmes et en enleva un grand nombre. Le peuple souffrit avec peine sa violence et ses outrages. Il réduisit en servitude les enfants d'Israël ; beaucoup de prêtres périrent par ses ordres. Les grands et tout le peuple le haïrent.

1. A, M et N, لاهوق ; B, Lâhouf, لاهوف.

Ṭalmâ, qu'il avait relégué dans le gouvernement du Sa'ìd, rassembla des troupes contre lui, et il marcha sur Memphis avec une armée nombreuse. Lâṭis s'avança à sa rencontre. Ṭalmâ lui livra bataille, assaillit Lâṭis et le tua[1]. Il continua sa marche, entra dans Memphis et saccagea la ville.

Ṭalmâ

Ṭalmâ fils de Ḳoumis s'installa dans le palais du roi et s'assit sur le trône. Il s'empara de tout ce qui se trouvait dans les trésors royaux. C'est ce prince qui est, d'après les Coptes, le Pharaon de Moïse. Les historiens le nomment el-Wélìd fils de Moṣ'ab[2], et ils le croient Amalécite; ils disent qu'il y a eu sept Pharaons. Ṭalmâ, à ce que l'on rapporte, était petit, avec la barbe longue, les yeux bleu sombre maculés de rouge, l'œil gauche plus petit que l'autre; il avait une tache noire sur le front, et l'on dit qu'il boitait. Quelques savants croient qu'il était Copte, et ils en donnent pour preuve l'inclination qu'il avait pour les gens de cette race et les mariages qu'il contractait parmi eux.

Lorsqu'il se fut assis sur le trône, le peuple fut divisé d'opinion à son sujet. Il commença par faire des largesses; il se montra bienveillant pour ceux qui lui obéirent, et il fit périr ceux qui lui résistèrent. Son autorité s'affermit. Il donna tous ses soins à établir les hommes dans leurs rangs, à fortifier des monuments, à fonder des villes, à creuser des fossés. Dans le voisinage d'el-'Arìch, il construisit une

1. Le récit est plus détaillé dans B.
2. Les mss. الوليد بن مصعب.

forteresse, et il en plaça d'autres le long des frontières de l'Égypte. Il prit pour vizir Hâmân[1], qui était l'un de ses proches. Il exploita des trésors qu'il dépensa pour construire des villes, étendre des cultures et percer de nombreux canaux. On lui attribue la construction du canal de Sardous[2]. Toutes les fois qu'il passait dans un des bourgs du Djauf[3], les habitants lui apportaient de l'argent ; il amassa ainsi de grandes sommes, puis il les fit rendre à ceux qui les lui avaient données. Le revenu de l'Égypte atteignit de son temps quatre-vingt dix-sept millions [de dînars][4]. Il laissa les gens en charge en possession de leurs emplois. On dit qu'il est le premier qui institua une police[5].

Parmi les Israëlites qui l'avaient accompagné, se trouvait un homme appelé Amrî[6], qui est le même qu''Amrân père de Moïse. Il le nomma garde de son palais, et il le chargea de la fermeture et de la surveillance des portes pendant la nuit. Ṭalmâ qui connaissait l'art divinatoire, avait vu que sa perte arriverait du fait d'un enfant israëlite. Il défendit aux Israëlites d'approcher de leurs femmes pendant trois ans, parce qu'il savait que cet enfant devait naître pendant ce laps de temps. Mais la femme d'Amrî ou 'Amrân, étant venue apporter à son mari, pendant la nuit, quelque chose qu'elle avait préparé, celui-ci la rendit enceinte d'Aaron ; et dans la troisième année,

1. V. le *Coran*, XXVIII, 5.
2. Cf. Maqrizi, 200. Les mss. A, B et N ont سردوس ; M, sans points, سردس.
3. Les mss., le Hauf, الحوف.
4. Ms. N.
5. عرف العرفاء على الناس.
6. Les mss. اسرى.

il la rendit enceinte de Moïse[1]. Ṭalmâ sut par son art que l'enfant était conçu. Il ordonna alors de faire périr tous les nouveau-nés mâles des Israëlites; mais il défendit de nuire à 'Amrân parce qu'il était de sa maison et garde de son palais; c'est dans ces conditions que naquit Moïse [que les Coptes appellent Mouch[2] ou Mosìs[3]].

Il advint ensuite de lui ce que Dieu a raconté dans son Livre : sa mère le mit dans une caisse et le jeta dans le Nil[4]. La caisse fut portée sous le palais du roi, où une de ses femmes recueillit l'enfant; puis le roi le rendit à sa mère. Il ne voulut pas qu'on le tuât; et quand Moïse eut grandi et fut devenu fort, il lui délégua une part de son autorité et il en fit l'un de ses généraux; le jeune homme était doué d'une grande bravoure. Le roi l'envoya ensuite combattre les Kouchân[5] qui causaient des dégâts aux frontières de l'Égypte. Il conduisit contre eux une puissante armée et Dieu lui donna la victoire; il en tua un grand nombre, leur fit beaucoup de prisonniers, et il revint, sauf et chargé de butin. Pharaon, ainsi que sa femme, se réjouit de sa victoire; il lui donna, malgré sa jeunesse, une part considérable dans l'administration de l'empire, et il se servit de lui comme de

1. La mère de Moïse s'appelait, selon les Arabes, Nadjib, نجيب ou Nâdjïah, ناجية, et plus souvent Youkhâ'il, يوخائيل; V. Talabi. 157. — La légende de Moïse est amplement développée dans la *Chronique de Tabari*, I, 291 et suiv.

2. سوش pour Houch هوش, ms. B.

3. Ms. B. — مسيس pour Hasis, هسيس.

4. Il faut traduire le mot بحر du *Coran*, XX, 39, par Nil et non par mer. On sait du reste que les Arabes donnent à ce fleuve le nom de mer. Notre texte a le mot Nil.

5. A, الكوشانيين; M, الكوسانيين; B, les Chananéens, الكنعانيين.

son principal vizir, jusqu'au jour où Moïse, ayant tué un noble Copte, proche du roi, s'enfuit.

Moïse arriva alors dans le pays de Madian ; il reçut en mariage la fille de Yaṭroun[1] ou Choʿaïb[2], auquel il promit de paître ses troupeaux pendant un certain temps; il resta à son service le temps convenu. Ensuite Dieu l'envoya à Pharaon ; sa femme eut alors un enfant; il alla lui chercher du feu[3]; mais Dieu lui parla sur la montagne du Ṭour[4] : « Va trouver Pharaon, » lui dit-il, et il lui donna pour aide Aaron son frère. Moïse abandonna donc sa femme, en l'état où elle se trouvait, et il alla accomplir la mission de son seigneur. Sa femme mit l'enfant au monde; Dieu lui envoya Djibrîl qui lui apporta tout ce qui était nécessaire pour le temps de l'enfantement; elle eut un fils d'une grande beauté. Les troupeaux paissaient en cet instant loin d'elle; ils revinrent sans berger. Djibrîl prit l'enfant et le porta à Moïse qui était en marche vers l'Égypte. Moïse le baisa, lui mit de la salive dans la bouche et le rendit à sa mère. Celle-ci fut ensuite rencontrée par un homme de la famille de Choʿaïb qui la ramena à Madian.

Moïse arriva en Égypte et il y rencontra son frère Aaron ; il ne le reconnut pas d'abord à cause du long temps qu'avait duré son absence. Aaron était en train de se laver au bord du Nil. Moïse lui demanda l'hospitalité et il la lui accorda; il lui fit manger des pois

1. A et B, يثرون.

2. Choʿaïb est le prophète des Madianites; V. le *Coran*, XI, 85 et alibi. — C'est lui qui donna à Moïse son bâton; V. cette légende dans la *Chronique de Tabari*, I, 309 et suiv.

3. C'est le feu du buisson ardent. V. le *Coran*, XXVIII, 29.

4. On sait que *Tour* est le nom de syrien de montagne. Ordinairement on entend par le *Tour* de Moïse, le Sinaï; V. le *Livre de l'avertissement*, 198. Mais cette détermination ne s'applique pas ici.

dans lesquels il avait coupé du pain en petits morceaux. Les deux frères se reconnurent et furent heureux de se revoir. Moïse apprit à Aaron que Dieu l'avait envoyé, qu'il l'avait élu prophète ainsi que son frère, qui devrait être son assistant.

Ils se rendirent donc ensemble auprès de Pharaon, et ils passèrent plusieurs jours dans l'attente. Tous deux étaient vêtus d'une longue tunique[1] de laine, et Moïse portait son bâton que lui avait donné Cho'aïb. Ce bâton était l'un de ses signes. Tous les jours les deux frères revenaient s'asseoir devant la porte du roi; mais ils ne parvenaient pas à le voir, à cause de la sévérité des gardes. Enfin un bouffon de Pharaon le mit au fait de l'affaire : « Il y a à ta porte, lui dit-il, deux hommes qui demandent à entrer chez toi; ils s'imaginent que c'est leur Dieu qui les envoie. » Le roi ordonna de les introduire. Moïse lui parla, et il lui fit voir le signe du bâton et le signe de la blancheur qu'il avait à la main. C'étaient deux de ses signes qui étaient au nombre de neuf[2]. Il lui tint les discours que Dieu a rapportés dans le Coran.

Les prétentions de Moïse irritèrent Pharaon. Il voulut le faire périr; mais Dieu l'en empêcha et détourna sa colère. On dit que Ṭalmâ vit un personnage monté sur une figure gigantesque, qui touchait de la main les yeux des soldats armés contre Moïse et les rendait aveugles. Il donna à d'autres l'ordre de le tuer; et il vit jaillir un feu qui les brûlait.

Ces prodiges accrurent sa colère. Il dit à Moïse : « Où as-tu pris ces grands secrets? Sont-ce les magiciens de mon pays qui te les ont enseignés, où les

1. Une djobbah, جبّة.
2. V. le *Coran*, XXVII, 12, et XXVIII, 32.

as-tu découverts après t'être enfui de chez nous? » Moïse répondit : « Ce sont des secrets du ciel ; ils ne me viennent pas de la terre. — Et qui en est le maître? reprit le roi. — C'est le maître des palais d'en haut. — Je pense pourtant, dit Pharaon, que tu les tiens de notre pays. » Et il ordonna de rassembler les magiciens et les prêtres et tous ceux qui possédaient quelques arcanes, puis il leur dit : « Préparez vos œuvres les plus difficiles, car je vois que les secrets de ce magicien sont profonds. » Ils lui expliquèrent ce qu'ils pouvaient faire. Leurs propositions lui plurent et, faisant venir Moïse, il lui dit : « J'ai vaincu ta magie, car j'ai trouvé des hommes qui te surpassent. » Là-dessus, il les convoqua pour le jour d'ez-Zînah (de la parure), qui était une de leurs fêtes[1], et il posa la condition que celui qui serait vainqueur serait suivi par les autres. Or, déjà beaucoup d'habitants du pays s'étaient mis à suivre Moïse.

Les magiciens se présentèrent au nombre de cent quarante mille. Ils firent des conjurations par lesquelles les visages paraissaient colorés et difformes. Les uns s'allongeaient, les autres s'élargissaient ; on en voyait qui se renversaient, le front en bas et la barbe en haut ; ceux-ci prenaient des cornes ; ceux-là devenaient gros comme des boucliers ; d'autres s'ornaient de longues oreilles ou devenaient semblables à des figures de singes. Ils produisirent ainsi des illusions de toutes sortes, et, parmi elles, de grands corps qui atteignaient les nuages, des serpents géants et ailés qui s'élevaient dans l'air et se retournaient les uns contre les autres, des serpents de la bouche desquels sortait un feu qui semblait près d'incendier

1. Cf. Talabi, 176.

le monde, des serpents avec des têtes et des chevelures et des queues terminées par des visages, et beaucoup d'autres figures sataniques. Ils firent paraître ensuite une fumée qui obscurcit les yeux des assistants au point qu'ils ne se voyaient plus, une fumée d'où montèrent en l'air des formes ignées chevauchant des espèces de bêtes, qui se heurtèrent les unes les autres; l'on entendait le cliquetis et le grondement des chocs. D'autres formes parurent, montées sur des coursiers verts, puis des formes noires sur des coursiers noirs.

Quand il vit tous ces prodiges, Pharaon se réjouit ainsi que son entourage et toute la foule qui était avec lui. Moïse, au contraire, fut contristé; et ceux qui avaient cru en lui renièrent leur foi, craignant un mouvement du peuple dont ils seraient victimes. Les magiciens avaient trois chefs, [les Coptes disent soixante-douze][1]. Quand donc Moïse vit toutes ces choses, il fut dans une extrême angoisse. Mais Dieu lui envoya Djibrîl qui lui dit : « Ne crains pas; car tu es le plus fort; jette seulement ce que tu tiens dans ta main droite. » Ces paroles rendirent à Moïse la joie et le désir de convertir les hommes; son angoisse cessa. Il s'adressa aux chefs des magiciens et leur dit : « J'ai vu ce dont vous êtes capables; si maintenant je vous vaincs, croirez-vous en Dieu ? » Ils répondirent : « Certes, nous y croirons. »

Pharaon, qui était venu au milieu des magiciens, entendit Moïse et fut courroucé. Il pensa à renvoyer la multitude; puis il retourna à sa place pour voir comment l'affaire finirait. La foule excitait, en les raillant, Moïse et son frère. Ils étaient tous deux

1. Ms. B.

vêtus de chemises de laine et ceints de cordes de palmier.

Moïse, invoquant le nom de Dieu clément et miséricordieux, éleva son bâton et le lâcha dans l'air. Djibrîl le prit et l'emporta jusqu'à ce qu'il disparût aux yeux des assistants. Puis le bâton revint sous la forme d'un énorme serpent to'bân qui avait deux yeux gros comme des boucliers et tout en feu ; du feu sortait aussi de sa bouche et de ses narines ; il était animé par Dieu d'une fureur qui allait croissant ; et chaque goutte de sa bave qui tombait sur un homme lui donnait la lèpre. La fille de Pharaon fut atteinte de cette lèpre. Le serpent descendit, ouvrant la bouche et dévora tous les fantômes produits par les magiciens ; il avala deux cents bateaux qui se trouvaient sur le fleuve, chargés de bois et de cordes, avec tout ce qu'ils contenaient et avec les marins qui les montaient. Il y avait sur le canal qui passait dans la demeure de Pharaon, beaucoup de colonnes et de pierres, réunies là pour être employées dans des édifices projetés. Le serpent les avala ; il s'avança ensuite vers le palais de Pharaon pour l'engloutir. Pharaon était dans une coupole, élevée sur un côté du château, d'où il avait eu le spectacle de tous les prodiges précédents. Le serpent engagea sa mâchoire inférieure sous le château et porta sa mâchoire supérieure au-dessus de la coupole ; sa gueule exhalait un feu, dont une partie du château fut brûlé. Pharaon se mit à crier, et il implora le secours de Moïse. Le prophète éloigna de lui le serpent qui se retourna contre la foule. Il atteignit plusieurs personnes qu'il dévora ; les autres s'enfuirent et tombèrent en tas ; le serpent s'apprêtait à les engloutir quand Moïse le saisit ; il redevint aussitôt dans sa main bâton comme il était.

Il ne restait aucune trace des vaisseaux, ni des bois ni des cordages qu'ils contenaient, ni des marins qui les montaient, non plus que des colonnes et des pierres, et de l'eau que le serpent avait bu dans le canal, en si grande quantité qu'il était presque à sec.

Quand les magiciens virent que toutes ces choses avaient disparu sans laisser de vestiges, ils dirent : « Ce n'est pas là une œuvre des fils d'Adam ; nous pouvons bien produire des illusions, mais non faire disparaître les choses devant nos yeux. » Moïse leur répliqua : « Tenez donc votre promesse ; autrement je donnerai au serpent pouvoir contre vous et il vous dévorera comme il en a dévoré d'autres. » Alors les magiciens crurent en lui, et ils réprouvèrent Pharaon en disant : « Ceci est l'œuvre du Dieu du ciel et non celle des dieux de la terre. » Mais Pharaon leur répondit : « Je vois que vous êtes tous unis contre moi et contre mon empire, et que vous ne parlez qu'en haine de moi ; » et il leur fit couper à chacun une main et le pied du côté opposé, après quoi on les crucifia ; avant de rendre l'âme, ils virent leur place dans le Paradis. La femme de Pharaon le désapprouva aussi ; elle subit le même sort. Quiconque ensuite se déclara croyant périt dans le même supplice.

Un esprit avait dit au roi : « Je suis le seigneur des cieux, et tu es le seigneur de la terre ; je t'y établis mon ministre et je te constitue le maître de toutes les créatures qui l'habitent. » Le roi s'enorgueillit de ces paroles et prétendit à la divinité. Puis il creusa les canaux et planta les arbres. Mais lorsque la mission de Moïse commença, l'esprit qui avait parlé au roi perdit sa puissance ; les talismans, les phares et plusieurs temples tombèrent ; les idoles furent précipitées la face contre terre. Moïse fit paraître ses

prodiges, les pluies, les sauterelles, les moucherons, les grenouilles, l'eau changée en sang. Les femmes israëlites alors versaient de leur bouche de l'eau dans la bouche des Coptes, et cette eau sur leurs lèvres se changeait en sang fraîchement répandu. Les femmes coptes prenaient des gâteaux de farine pour les manger, et elles ne mordaient que des grenouilles. Les sauterelles et les mouches anéantirent les récoltes des Égyptiens; l'eau ruina leurs monuments et une partie de leurs demeures; ils comprirent que rien ne pouvait détourner ces fléaux.

Pharaon était dans une grande perplexité. Il tenta de négocier avec Moïse et il lui promit de le nommer son lieutenant sur tout l'empire; mais Hâmân et les prêtres désapprouvèrent ces concessions. Pharaon ordonna alors à ses hommes de tuer Moïse. Ils se rendirent en troupe auprès de lui pour exécuter cet ordre; mais il s'éleva un feu qui les brûla. Le roi, pendant ce temps, eut une vision dans laquelle il se sentit pris par les pieds et renversé, la tête en bas, au-dessus d'un feu; il demandait grâce en disant : « Je crois en Moïse et en son Seigneur, » et on le laissait libre. Il appela Hâmân, lui fit part de ces faits et lui dit : « Il ne nous reste plus de ressources, je vais me déclarer croyant en Moïse. » Mais Hâmân répondit : « C'est lui qui t'a envoyé cette vision pour t'effrayer. Voudrais-tu donc devenir esclave après avoir été dieu? Tes sujets te mépriseront et t'arracheront ton empire. » Là-dessus le roi abandonna son projet. Il se contenta de négocier avec Moïse en secret, et de lui demander des délais. Après chaque délai expiré, Pharaon n'ayant rien fait, les calamités retombaient plus désastreuses sur les Égyptiens; leurs demeures étaient ruinées, leurs récoltes dévastées, et les pro-

diges funestes se multipliaient dans leurs maisons. Le peuple commençait à craindre Moïse et à le respecter, et beaucoup croyaient en lui secrètement. Dès que quelqu'un croyait, les fléaux l'épargnaient.

Le mal augmentant toujours, Pharaon fit venir Moïse et lui dit : « Si je te cède, que me donneras-tu en retour ? » Le prophète répondit : « Je te rendrai ta jeunesse, je doublerai le temps que tu dois vivre, j'écarterai de toi toutes les infirmités ; ton empire te sera assuré et ton pouvoir s'étendra sur tous les rois qui tenteraient de te combattre ; tu auras en abondance des plaisirs, des mets et des boissons. — S'il en est ainsi, reprit Pharaon, tu en agis avec générosité. Attends-moi donc dans un jour. » Et le roi revint consulter Hâmân ; celui-ci blâma l'accord et dit : « Mieux vaut mourir dès demain. » Quand Moïse vit qu'il ne pouvait convaincre Pharaon, il lui dit : « Livre-moi du moins les enfants d'Israël. — Tu veux les faire sortir de mon pays, dit le roi, uniquement pour devenir leur chef et leur souverain. Moi j'ai besoin de leurs services, et ce que tu me demandes est en haine de moi. » Moïse répondit : « Au moins cesse de t'arroger la divinité. — Si je le fais, je m'amoindrirai aux yeux de mon peuple. — Eh bien donc, dit Moïse, Dieu te fera périr et il fera périr tes hommes, et il jettera vos âmes dans l'enfer brûlant. » Pharaon reprit : « Je veux faire en secret ce que tu exiges, car je ne puis le faire en public, et j'apporterai à ton Dieu de magnifiques offrandes. — Mon Dieu, répondit Moïse, ne sera satisfait que si tout le peuple croit en lui ; que tu lui sois fidèle seul et secrètement, cela ne peut le contenter. Il ne recevra rien de toi en secret ; il veut un culte public. Si tu ne te résous pas à ce qu'il te commande, ajouta le

prophète, Dieu te fera périr avec tous les tiens; le présage de ta perte sera la ruine des temples et la chute des idoles. Voici déjà longtemps que tu tardes à me céder ce que j'exige; je t'ai averti du danger de ce retard; Dieu va précipiter sur toi le châtiment, sans plus t'attendre. »

Pharaon laissa encore s'écouler le délai que lui avait fixé Moïse pour l'accomplissement de ses promesses à l'égard des enfants d'Israël. Le prophète, voyant qu'il n'en pouvait tirer rien de juste et que sa patience était vaine, en conçut de l'affliction ; il craignit que le roi ne prît quelques mesures cruelles à l'égard des Israëlites et il se décida à les faire sortir du pays.

Vers ce temps-là, les Israëlites devaient se réunir pour célébrer une fête. Moïse ordonna à leurs femmes d'échanger leurs ornements contre ceux des femmes coptes, de leur emprunter tout ce qu'elles pourraient en fait de robes ou de joyaux et de s'en parer pour le jour de la fête. Elles obéirent, puis elles invitèrent les femmes coptes à manger et à boire avec elles. Moïse plaça les Israëlites un peu plus loin du côté de l'orient, et il leur ordonna de se tenir prêts en cet endroit. Quand la foule eut mangé et bu, Moïse frappa les Coptes d'un engourdissement qui les rendit incapables de se mouvoir. Puis il partit au commencement de la nuit avec tous les Israëlites. Ils étaient au nombre de six cent quarante et quelques mille.

Les Israëlites tirèrent le cercueil de Joseph du milieu du Nil et l'emportèrent avec eux[1]. Une vieille femme copte, qui croyait en Moïse, leur en avait indiqué la place. Cette femme prit part à leur exode.

1. Cf. la *Chronique* de Tabari, I, 343.

Les Israëlites s'en allèrent du côté de la mer d'el-Ḳolzom pour qu'on ne vît pas leurs traces.

A la fin de la nuit, Pharaon fut averti de leur départ. On lui raconta comment ils avaient fait emprunter à leurs femmes les parures des femmes coptes, et convoqué celles-ci à leur fête. Pharaon s'assit aussitôt pour tenir conseil ; il assembla ses hommes, et dès qu'ils furent venus, il leur ordonna de se préparer à partir pour poursuivre les Israëlites. Il leur donna trois jours pour ces préparatifs. Tous ceux qui habitaient près du palais et tous ceux qui en étaient éloignés, appartenant aux troupes et aux escadrons du roi, reçurent l'ordre de partir et de venir le joindre dans la plus grande hâte. Le matin du quatrième jour, ces hommes se mirent en marche, conduits par leur roi, sur les traces des Bénou Israël. Il n'y eut aucun fils de prince, ni aucun personnage attaché au service des grands ou distingué à quelque titre, qui n'entrât dans cette armée. Le nombre des soldats y dépassait celui des soldats de Moïse de six millions[1].

Moïse ne rencontrait aucun monument qu'il ne le renversât, et aucune idole qu'il ne la fît tomber sur sa face. Il conduisit son peuple avec prudence et l'amena jusqu'au voisinage de la mer. Dès qu'il eut vu les eaux, Moïse dit à son frère : « Avance-toi vers la mer, appelle-la du surnom d'Abou'l-Abbâs[2], et ordonne-lui d'aplanir ses vagues et de suspendre son mouvement, en attendant que j'arrive avec ceux qui me suivent. » Aaron partit en avant pour exécuter cet ordre. Puis Moïse s'ébranla avec tout le peuple, guidé

1. Ms. A. Le ms. B : « Le nombre des soldats égyptiens était d'un million. »

2. A. كنه بابى العبّاس.

par Aaron. Arrivé au bord de la mer, le prophète la frappa de sa verge ; la mer se fendit sous ses yeux, et laissa à sec douze chemins. Chaque tribu s'engagea dans l'un de ces chemins ; ils étaient séparés par de minces arcades d'eau, à travers lesquelles les groupes pouvaient se voir. Tout le peuple s'engagea dans ces voies. Moïse y entra le dernier.

Aussitôt Pharaon arriva derrière les Israëlites. Quand il les vit dans la mer, il voulut abandonner leur poursuite, par crainte des flots. Mais Djibrîl parut sur un cheval à balzanes, et il s'avança sur les traces des Israëlites. Le cheval de Pharaon voyant celui de Djibrîl, s'élança avec impétuosité à sa suite, sans que Pharaon put le retenir, parce que c'était un cheval de sang et que lui-même était vieux. Quand le roi fut entré dans le chemin ouvert par les eaux, toute son armée l'y suivit jusqu'au dernier homme. Il arriva au milieu de la mer au moment où Moïse et ses tribus sortaient sur l'autre rive. Alors Dieu, par la voix de Djibrîl, commanda au prophète de refermer les eaux sur Pharaon et sur son peuple ; et Moïse obéit.

Le roi se voyant perdu s'écria : « Je crois en un seul Dieu qui est le Dieu des Bénou Israël. Je suis du nombre des Musulmans[1] ! » Mais il ne disait pas cela sincèrement. Djibrîl l'entendit, et, le lapidant d'une poignée de pierres, il le frappa au visage et lui ferma la bouche, de peur que le Très-Haut ne lui fît miséricorde à cause de ses paroles. La mer engloutit toute l'armée des Égyptiens ; aucun d'eux ne fut sauvé ; et leurs âmes furent jetées dans l'enfer. Lorsqu'ils furent morts, Dieu rejeta les corps de plusieurs, entre autres celui de Pharaon, sur le rivage

1. On sait que le mot Musulman, *Moslim*, signifie : « celui qui s'est donné », sous-entendu : à Dieu.

de la mer en un lieu élevé ; ces corps servirent de témoins et d'exemple. C'est ce que Dieu a raconté dans le Livre révélé par lui au prophète Mahomet.

[Ici s'achève et se termine le livre des histoires du temps et de ce qui a été détruit par les révolutions, des merveilles des pays, des mers et des terres][1]; avec l'aide et par la force de Dieu, à qui soient louanges et gloire pour tous ses dons, ses grâces et ses bienfaits.

1. Ce titre du ms. A est le même que ce ms. porte au début. B a seulement : « Ici finit l'abrégé des merveilles et des raretés, تمّ مختصر العجائب والغرائب. »

INDEX

HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

R

S

T

V

W

Y

Z

ADDITIONS ET CORRECTIONS

Page 89, ligne 20, *lire :* rassemble, *au lieu de :* ressemble.

— 117, ligne 11, *lire :* C'est aux Grecs, *au lieu de :* C'est à eux.

— 117, ligne 20, et page 120, ligne 8, *lire :* Âmor, *au lieu de :* Âmir.

— 120, note 1, *ajouter :* Le nom de bochân est expliqué dans la traduction de la *Géographie* d'Abou'l-Féda par Reinaud, *Introduction*, p. CCCXCII, n. 4.

— 150, ligne 13, *lire :* vision, *au lieu de :* version.

— 252, ligne 4, *lire :* verres, *au lieu de :* vers.

— 264, ligne 4, *lire :* de l'autre côté, jusqu'à el-Barkat, *au lieu de :* vis-à-vis d'el-Barkat.

IMPRIMERIE E. CAPIOMONT ET Cie



PARIS

6, RUE DES POITEVINS, 6

(Ancien Hôtel de Thou)

